



**HAL**  
open science

# Hybridation de pratiques digitales et matérielles : le cas de la consommation de livres

Kenza Guennoun Marry

## ► To cite this version:

Kenza Guennoun Marry. Hybridation de pratiques digitales et matérielles : le cas de la consommation de livres. Gestion et management. Normandie Université, 2021. Français. NNT : 2021NORMC024 . tel-03516888

**HAL Id: tel-03516888**

**<https://theses.hal.science/tel-03516888v1>**

Submitted on 7 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Normandie Université

## THÈSE

**Pour obtenir le diplôme de doctorat**

**Spécialité SCIENCES DE GESTION**

**Préparée au sein de l'Université de Caen Normandie**

### **Hybridation de pratiques digitales et matérielles : Le cas de la consommation de livres**

**Présentée et soutenue par  
KENZA GUENNOUN-MARRY**

**Thèse soutenue le 07/12/2021  
devant le jury composé de**

MME DOMINIQUE BOURGEON-RENAULT	Professeur des universités, Université de Bourgogne-Franche Comté	Rapporteur du jury
MME VALERIE GUILLARD	Professeur des universités, Université Paris-Dauphine	Rapporteur du jury
MME DELPHINE DION	Professeur des universités, ESSEC BUSINESS SCHOOL CERGY	Membre du jury
M. RENAUD GARCIA-BARDIDIA	Professeur des universités, Université de Bourgogne-Franche Comté	Membre du jury
M. JOEL BREE	Professeur des universités, Université Caen Normandie	Directeur de thèse
M. ERIC REMY	Professeur des universités, Université Toulouse 3 Paul Sabatier	Co-directeur de thèse

**Thèse dirigée par JOEL BREE et ERIC REMY, Normandie Innovation, Marché, Entreprise, Consommation**



UNIVERSITÉ  
CAEN  
NORMANDIE







« L'université n'entend donner aucune approbation  
ni improbation aux opinions émises dans les thèses  
: ces opinions doivent être considérées comme  
propres à leurs auteurs. »



## Remerciements

Je souhaite tout d'abord remercier les professeurs Eric Rémy et Joël Brée pour avoir accepté de diriger mon travail de thèse. Vous avez su me guider, me rassurer dans les périodes de doute et aiguïser ma curiosité tout au long de ces années. Monsieur Rémy, votre bienveillance et votre enthousiasme m'ont permis de vivre cette expérience dans des conditions qui, j'en ai conscience, sont loin d'être la norme. Monsieur Brée, vous avez été bien souvent la voix de la raison. Vous m'avez ramenée sous nos latitudes lorsque je m'en éloignais trop. Votre flegme en toute situation m'a souvent aidée à conserver le mien.

Je remercie les professeures Dominique Bourgeon-Renault et Valérie Guillard qui me font l'honneur d'être rapporteuses de ce travail. Je leur adresse toute ma gratitude pour leur relecture attentive et leurs conseils avisés qui m'ont permis d'approfondir mes questionnements et d'affiner mes choix.

Je remercie également les professeur.e.s Delphine Dion et Renaud Garcia-Bardidia d'avoir accepté de faire partie de mon jury. Professeure Dion, nos échanges à différents moments de mon parcours doctoral ont nourri ma réflexion et m'ont permis d'explorer des pistes méthodologiques qui ont fait de cette thèse ce qu'elle est aujourd'hui. Professeur Garcia-Bardidia, votre accompagnement bienveillant m'a aidée à grandir en tant que jeune chercheuse.

Mes remerciements vont également à la Professeure Fleura Bardhi et à toute l'équipe de Cass Business School pour leur accueil chaleureux. Ces deux mois passés à Londres ont été d'une grande richesse intellectuelle. J'adresse par ailleurs de vifs remerciements à la

FNEGE pour la confiance qu'elle m'a témoignée en m'intégrant à la promotion CEFAG 2017. Professeur Lecocq, Professeure Martinez, j'ai une pensée particulière pour vous et vous remercie pour les échanges que nous avons eus.

Sans le concours précieux des personnes qui m'ont accordé leur confiance pour des entretiens, cette thèse n'aurait pu voir le jour. Pour cela, je leur adresse toute ma gratitude. Mes informant.e.s m'ont donné leur temps même lorsque, parfois, ils et elles en manquaient. Ils et elles ont participé à leur manière à l'aboutissement de ce travail.

Je remercie également Evelyne et Claire, ainsi que tous les membres du laboratoire du NIMEC et le personnel administratif qui m'ont aidé à ne pas me perdre trop longtemps dans les méandres de l'université. J'ai une pensée pour tous les doctorant.e.s (et aujourd'hui docteur.e.s !) du NIMEC dont le parcours a accompagné le mien. Je remercie Charlène et Lamia pour leur gentillesse et leur soutien dès le master recherche. Boris, nos débats toujours intéressants même lorsqu'ils étaient infructueux resteront d'excellents souvenirs. Cerise, nos projets en commun m'ont permis de conserver mon enthousiasme lorsque cela devenait difficile. Coralie, Arthur, Maxime, Hung, Maïlys, Louis, Céline, Henda et tous ceux que j'ai malheureusement oublié de citer, vous contribuez à faire du NIMEC un laboratoire dont l'ambiance n'est comparable à aucun autre.

Je remercie les chercheurs et chercheuses d'ici et d'ailleurs qui m'ont aidée pendant mon parcours, leurs conseils et leur soutien ont eu plus d'importance qu'ils ne l'imaginent. Caterina, Romain, Baptiste, Alexandre, Olivier, Arnaud, Alice, merci d'avoir été présent.e.s tout au long de ces années. J'ai une pensée particulière pour Marie qui a été la première à me parler de recherche et qui m'a fait découvrir le NIMEC. Nos parcours se croisent depuis plus de 20 ans, j'espère qu'ils le feront encore longtemps.



Je remercie bien évidemment ma famille qui a accompagné ce long parcours. Merci à mes parents de n'avoir pas sourcillé quand j'ai annoncé ma volonté de reprendre le chemin de l'université à près de 30 ans. Merci également à ma sœur Camille pour la constance de sa bonne humeur.

Merci Maïa, Milo et Mélie d'être arrivés dans ma vie et d'avoir donné du relief à mon quotidien en me prouvant chaque jour la joie que cela peut-être d'être une famille nombreuse. Vous remplissez mes journées de rires, de gnocchis et de jeux qui m'ont portée tout le long de ces années. Je remercie aussi Coline (Marry et Marry, 2019) en qui j'ai puisé l'énergie de terminer ce travail. J'espère qu'elle feuillettera un jour cette thèse qui m'a tant occupée pendant ses premières années de vie.

Enfin, je remercie Franck qui pourrait prétendre au titre de docteur tout autant que moi, tant son soutien a été central dans la réalisation de ma thèse. Jamais ce document n'aurait pu voir le jour sans nos interminables discussions. Merci d'avoir toujours compris ce dont j'avais besoin, souvent avant moi. Merci également de partager mon rapport névrotique aux livres. Nos visites à la Galerne ou à la « Marmitière » sont essentielles à mon équilibre, quoi qu'en dise le banquier.

« *Je me disais que tant qu'il y aurait des livres, le bonheur m'était garanti.* »

Simone de Beauvoir, *Les mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958.

## SOMMAIRE

<b>Introduction générale</b> .....	11
<b>Chapitre 1. Le livre en contextes</b> .....	17
1. Contexte théorique : le livre et la lecture dans la littérature.....	19
2. Contexte historique : le livre dans son histoire .....	36
3. Contexte économique.....	46
4. Contexte social : les pratiques de consommation autour de l'objet livre.....	74
<b>Chapitre 2. Dispositif méthodologique</b> .....	87
1. Positionnement de la recherche .....	89
2. Méthodes de collecte de données .....	102
3. Analyse et codage des données.....	117
<b>Chapitre 3. Résultats de la recherche</b> .....	123
1. Portraits de lecteurs, profils d'informants .....	125
2. La matérialité dans la relation à l'objet livre .....	146
3. La place du corps dans la relation à l'objet livre .....	156
4. Relation à la possession.....	167
5. Circulation du livre.....	195
<b>Chapitre 4. Interprétation des résultats</b> .....	213
1. Définir la culture matérielle.....	216
2. L'objet dans la recherche en Sciences Humaines .....	223
3. L'objet dématérialisé .....	235
4. Du sujet à l'objet : quels liens ? .....	243
5. Une approche dynamique de la culture matérielle.....	257
6. Proposition de typologie de lecteurs .....	265

<b>Chapitre 5. Discussion .....</b>	<b>273</b>
1. Un retour aux pratiques.....	276
2. Hybridations de pratiques dans la consommation de livres.....	292
<b>Conclusion .....</b>	<b>307</b>
1. Contributions théoriques de la recherche .....	310
2. Contributions méthodologiques de la recherche .....	313
3. Contributions managériales et sociétales de la recherche .....	313
4. Limites et voies de recherche .....	316
<b>Bibliographie.....</b>	<b>320</b>
<b>Annexes .....</b>	<b>346</b>



## INTRODUCTION GENERALE

À l'automne 2020, la situation sanitaire liée à la pandémie de Coronavirus entraîne la décision du gouvernement de fermer, pour la deuxième fois en moins d'un an, les commerces dits « non essentiels », ce qui inclut alors les librairies. Cette décision engendre une véritable levée de boucliers, aussi bien de la part des libraires, menés par le Syndicat de la Librairie Française, que de la part des Français. Les réseaux sociaux croulent sous les photos de librairies fermées et de rayons livre bâchés et vidés, symboles d'une censure de la Culture. Après des débats particulièrement vivants, les librairies ont d'ailleurs finalement été considérées comme essentielles à l'occasion d'un troisième confinement en avril 2021. Comment expliquer l'ampleur de ces réactions passionnées ?

L'enjeu de la discorde est la reconnaissance, ou non, du caractère essentiel du livre. Le livre est-il un bien essentiel ? Avec l'appui du Syndicat de la Librairie Française, de nombreux auteurs défendent cette idée. Des personnalités telles que Joann Sfar, David Foerkinos, François Busnel ou Riad Sattouf se sont engagées en postant de nombreux messages sur les réseaux sociaux, en signant des tribunes et une pétition pour le maintien de l'ouverture des librairies.



Figure 1 : Réaction de l'auteur Joann Sfar sur Twitter après la fermeture des librairies

Le livre tient, il est vrai, une place privilégiée dans les représentations culturelles. Il suscite un attachement spécifique. Certains cornent les pages et les annotent avec allégresse, d'autres protègent les livres comme des trésors, ne les feuilletant qu'avec délicatesse. Chacun possède un rapport personnel au livre, mais tout le monde s'accorde à dire qu'il s'agit d'un objet « à part ». Les livres sont des objets avec lesquels les consommateurs nouent un lien particulier.

Pourtant, au-delà du fantasme du grand lecteur croulant sous des piles d'ouvrages, la réalité est plus prosaïque. Les lecteurs ne sont qu'une frange de la population, et parmi eux, on lit souvent moins qu'on ne le pense et bien moins encore qu'on ne le dit. Ce débat sur la fermeture des librairies est le symptôme d'autre chose que d'un manque de livres à bouquiner pendant le confinement. On comprend que se joue ici pour certains la défense d'une certaine vision de la Culture, qui ne saurait être considérée comme secondaire. Le livre n'est ainsi pas un produit comme les autres, il jouit d'un statut à part.

Mais ce statut singulier ne le protège pas pour autant tout à fait des mutations du marché. Le développement de la consommation digitale modifie et réorganise les pratiques des consommateurs dans un processus global de numérimorphose (Granjon et Combes, 2007). Les acteurs du marché, en particulier les éditeurs, sont nombreux à craindre un avenir sombre pour le livre<sup>1</sup>. Pourtant, cette évolution de la consommation n'est pas synonyme d'une disparition de la matérialité. En effet, on observe plutôt l'existence conjointe de pratiques digitales et matérielles que leur substitution. On constate par exemple dans de nombreux secteurs aujourd'hui leur cohabitation, au sein par exemple de l'industrie de la photographie qui, malgré la prédominance du numérique, montre depuis une dizaine

---

<sup>1</sup> *Le livre à l'heure numérique*, F. Benhamou, 2014

d'années un engouement marqué pour les appareils polaroid<sup>2</sup>. Le retour du vinyle est aussi particulièrement significatif de ces pratiques hybrides (Bartmanski et Woodward, 2015), chaque vinyle commercialisé proposant un code de téléchargement permettant l'accès à sa version digitale. Ces pratiques conjointes se retrouvent également dans la consommation de livres, malgré les inquiétudes des acteurs du marché.

Première industrie culturelle en France<sup>3</sup> (le marché du livre représente 4,5 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2018, le marché du cinéma étant estimé à 2 milliards d'euros et celui de la musique à 1 milliard d'euros<sup>4</sup>), la filière économique du livre n'en est pas moins fragile et l'introduction des liseuses et livres numériques sur le marché dès les années 2000 a un temps fait craindre à ses acteurs une mort prochaine du livre imprimé. Pourtant, le livre numérique n'a pas connu le succès qu'on lui prédisait et, après une croissance rapide, son usage a stagné ces dernières années<sup>5</sup>. Les craintes d'une substitution du livre papier par des dispositifs numériques ne semblent pas se concrétiser et l'on peut ainsi légitimement s'interroger sur la réalité du danger représenté par le numérique.

Dans ce contexte de mutation du marché, cette recherche se propose ainsi d'observer ces nouvelles pratiques de consommation du livre et d'interroger les synergies qui émergent de la cohabitation de ces deux modes de consommation apparemment opposés. Quels systèmes de pratiques les consommateurs mettent-ils en place selon leurs pratiques de

<sup>2</sup><https://start.lesechos.fr/actus/retail-luxe-grande-conso/l-etonnant-come-back-de-la-photo-instantanee-10086.php> 2

<sup>3</sup><https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Livre-et-Lecture/Economie-du-livre/Marche-du-livre>

<sup>4</sup> Chiffres clés 2017-2018 du secteur du livre, étude du ministère de la Culture

<sup>5</sup> Statistiques de l'édition du SNE, 2019



lecture ? Selon leur rapport à l'objet livre ? Comment se fait la transition, pour les consommateurs, vers les livres numériques ?

Cette recherche se propose de répondre à ces questions en adoptant une démarche compréhensive et inductive, sous l'angle de la théorie de la pratique. 7 entretiens exploratoires familiaux, 11 entretiens compréhensifs (Kaufmann, 2011) et 9 entretiens par photo-élicitation (Dion et al., 2014) ont été menés auprès de 36 lecteurs de livres numériques et imprimés. L'analyse des données suggère que les consommateurs, selon l'importance qu'ils accordent à la lecture (pratiques) ou/et au livre (objet), ont plus ou moins de dispositions à effectuer une transition vers la consommation numérique. Nous souhaitons ainsi proposer avec cette recherche une typologie de consommateurs selon leurs comportements à l'égard des pratiques de lecture et de l'objet livre.

## **OBJECTIF DE LA RECHERCHE**

On observe une modification des pratiques de lecture et du rapport à l'objet livre, notamment avec le phénomène de dématérialisation des supports de lecture. Ce travail de recherche a pour objectif d'approfondir la compréhension du rapport au livre en tant qu'objet, compris dans sa dimension matérielle. Nous nous intéresserons à l'objet-livre en étudiant à l'échelle microsociale (Desjeux, 2004). En effet, la consommation de livres a lieu en grande partie dans l'espace domestique (en particulier pour les dimensions conservation et exposition de l'objet), l'échelle microsociale nous a donc semblé la plus adaptée pour étudier cet objet de recherche. Nous nous sommes intéressée autant aux pratiques liées à l'objet (exposition, conservation, partage, disposition) qu'aux pratiques de lecture, qui font spécifiquement l'objet d'autres recherches (Clinton, 2019 ; Loh et Sun,

2019). Il nous a donc semblé pertinent de lier ces deux aspects de la consommation de livres dans ce travail, la pratique ne pouvant avoir lieu que par le biais de l'objet (que celui-ci soit matériel ou digital). Nous souhaitons approfondir les questions du parcours de l'objet livre, son itinéraire et la façon dont les pratiques et les usages autour du livre font sens pour les consommateurs. Les rapports que ces derniers entretiennent avec le livre et sa matérialité, jusque-là peu étudiés, nous apparaissent essentiels dans le contexte de dématérialisation du livre qui tend à se numériser. C'est pourquoi la problématique de cette recherche est la suivante :

Comment des hybridations de pratiques matérielles et digitales se mettent-elles en place dans le cadre de la consommation de livres ?

De cette problématique découle un certain nombre de questions de recherche :

- Comment les pratiques autour de l'objet livre se construisent-elles dans un contexte de dématérialisation ?
- Comment caractériser les formes d'appropriation du livre ?
- Comment ces différentes formes d'appropriation influencent-elles les pratiques autour de l'objet ? Plus particulièrement, quelles sont les pratiques d'exposition, de conservation, de partage, de disposition qui entrent en jeu dans la consommation de livres ?
- Comment la digitalisation du marché modifie-t-elle la relation à l'objet livre ?
- Comment les consommateurs négocient-ils le passage d'une consommation matérielle à une consommation hybride intégrant le digital ?

Nous abordons cette recherche dans une perspective inductive en analysant et interprétant les données recueillies sur le terrain afin d'en « *faire émerger des thèmes fréquents, dominants ou signifiants inhérents aux données brutes sans la contrainte imposée par les méthodologies structurées* » (Thomas, 2006, p. 238). Cette perspective nous permet de répondre aux enjeux réels de notre terrain en laissant les acteurs les définir. S'il ne s'agit pas d'une approche inductive « radicale », nous souhaitons néanmoins accorder une place centrale aux données issues du terrain. Après avoir développé le contexte de cette recherche (chapitre 1) et présenté la méthodologie (chapitre 2), nous présenterons les résultats dans une approche narrative et descriptive (chapitre 3) puis nous en proposerons une interprétation à partir du champ théorique de la culture matérielle (chapitre 4) et enfin, nous discuterons ces résultats sous l'angle de la théorie des pratiques (chapitre 5).



CHAPITRE 1 : LE LIVRE DANS SON CONTEXTE

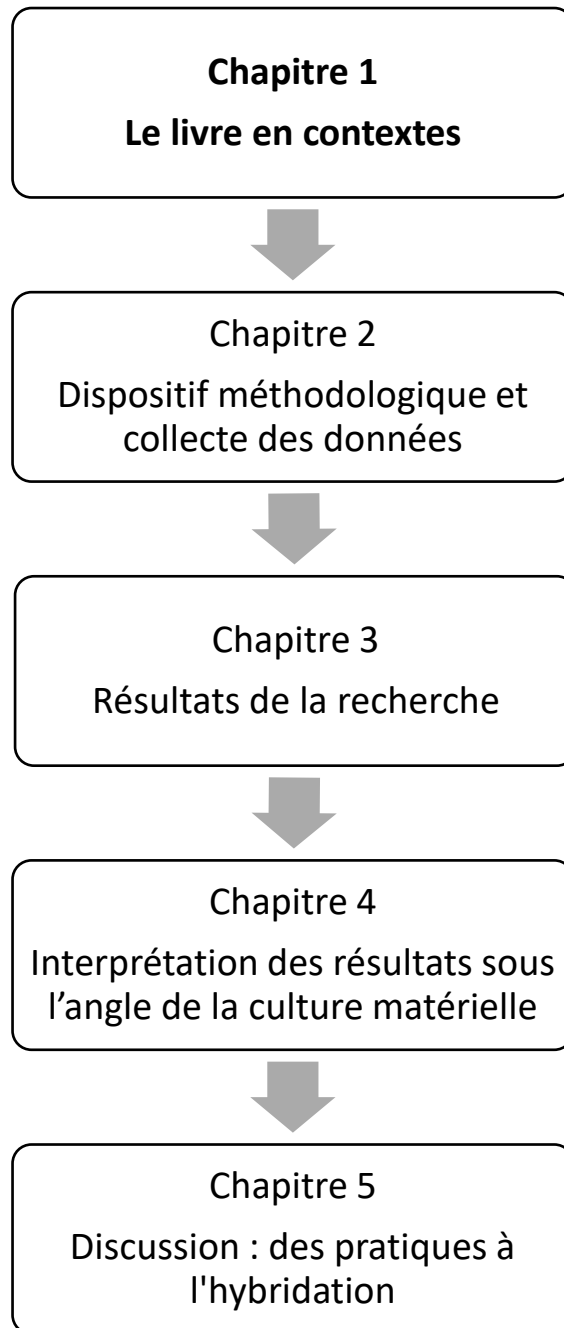


Figure 2 : Design de la recherche

## CHAPITRE 1 : LE LIVRE EN CONTEXTES

*« Rien n'est plus difficile que de commencer. Je ne m'étonne plus qu'on ne m'ait jamais appris les commencements. En toutes choses, l'idée d'entreprendre favorise l'angoisse, puis la paresse, enfin l'orgueil ou le désespoir. »* (Guitton, 1986, p. 154)

### Introduction de chapitre : chapitre 1

Ce premier chapitre expose le contexte de notre recherche, développant notamment la façon dont la singularité de l'objet livre s'est construite. Le livre tient en effet une place à part dans la consommation. Cette place est liée à son statut d'objet culturel (section 1) mais s'illustre également à travers son histoire (section 2), son système économique (section 3) et son contexte social (section 4). Ainsi, ce chapitre cherche à mieux comprendre les spécificités de cet objet en l'analysant sous ses diverses modalités, afin d'établir sa singularité dans la consommation culturelle.

# 1. Contexte théorique : le livre et la lecture dans la littérature

## 1.1 Les spécificités des produits culturels

### 1.1.1 Les caractéristiques des produits culturels

Un certain nombre de caractéristiques confèrent aux produits culturels leur spécificité en amont de la phase de distribution, dans la sphère de la création artistique, et en aval, dans la sphère de la consommation (Bourgeon-Renault et al., 2014). Si chacune de ces caractéristiques prise séparément ne permet pas de discriminer clairement les produits culturels, elles permettent, ensemble, de mieux comprendre ce qui constitue leurs spécificités (Busson et Evrard, 1987).

- L'unicité des produits culturels

La dimension culturelle d'un produit renvoie à la notion de création qui relève d'un processus spontané d'inspiration artistique difficile à rationaliser et non reproductible (Caves, 2000 ; Hirschmann, 1983). Si la distribution du produit culturel nécessite l'intervention de techniques modernes de reproduction, l'œuvre originale conserve toutefois ce caractère unique qui fait du marché culturel un marché d'une grande incertitude, porteur de risques économiques pour le producteur et le distributeur (Busson et Evrard, 1987 ; Karpik, 2007). Chaque nouveau produit constitue en effet une innovation et peu d'éléments permettent par exemple de prévoir les résultats de vente d'un livre lors de son lancement.

- La complexité des produits culturels

Les produits culturels se caractérisent par leur faible fonctionnalité et leur valeur avant tout intrinsèque, reposant principalement sur leur contenu (Bourgeon-Renault et al., 2014). En effet, ils n'ont pas vocation à servir une fonction évidente qui serait commune à l'ensemble des consommateurs. C'est aux consommateurs de leur attribuer un sens, qui peut être propre à chacun. Ce fort degré d'abstraction des produits culturels nécessite le plus souvent de la part du consommateur la maîtrise de connaissances et de codes culturels particuliers (Bourgeon-Renault et al., 2014). L'expérience de consommation de produits culturels est donc profondément dépendante du capital culturel du consommateur (Bourdieu, 1979).

- Le symbolisme des produits culturels

L'absence ou la réduction de la dimension fonctionnelle amène le consommateur, dans l'attribution de sens, à investir le produit culturel d'une signification symbolique. En effet, la consommation de produits culturels est une consommation avant tout hédoniste (Hirschmann et Holbrook, 1982), centrée sur les aspects émotionnels, sensoriels et imaginaires de l'expérience et liée à la notion d'esthétique et qui « peut aller du simple plaisir à des sentiments bien plus élevés comparables à la transcendance et à l'extase. » (Holbrook, 1996, in Marketing de l'Art et de la culture, Bourgeon-Renault et al., 2014, p.34). Cette dimension symbolique confère aux produits culturels une valeur immatérielle : la consommation ne détruit pas la valeur du produit mais aura au contraire tendance à l'augmenter de façon symbolique par le biais du succès (Evrard et Colbert, 2000). En outre, les produits culturels peuvent devenir des symboles d'appartenance et de statut selon le modèle de la « distinction » (Bourdieu, 1979). Ainsi, le choix de certains de ces produits plutôt que d'autres revient à l'émission de signes plus ou moins volontaires concernant l'identité du consommateur. Les tableaux que l'on choisit d'accrocher aux murs de son



salon, la musique que l'on diffuse lors d'un dîner ou, bien entendu, les livres que l'on expose dans sa bibliothèque sont autant de marqueurs de l'identité que l'on souhaite communiquer.

- La temporalité particulière des produits culturels

Les produits culturels ont également la spécificité de chercher à s'inscrire dans le temps et d'acquérir à terme le statut de patrimoine, d'avoir une certaine « durabilité » (Bourgeon-Renault et al., 2014). Le concept classique de cycle de vie des produits perd son sens dans le domaine culturel avec par exemple une durée de vie moyenne d'un livre de sa parution à sa mise au pilon de trois mois<sup>6</sup> quand des ouvrages comme ceux de Rabelais continuent à être réédités et à se vendre près de 500 ans plus tard. La valeur marchande des œuvres varie dans le temps au gré des goûts et des modes, indépendamment du schéma traditionnel du cycle de vie des produits de grande consommation.

Par ailleurs, l'activité culturelle réclame un investissement important en temps de la part du consommateur. Cette affirmation se vérifie en particulier dans le cas des spectacles vivants où production et consommation sont simultanées, mais n'en est pas moins vraie pour ce qui est de la consommation de produits culturels comme le livre ou le disque qui se fait sur le « temps discrétionnaire », un temps libre, hors travail (Bourgeon-Renault et al, 2014).

### 1.1.2 Les motivations de consommation des produits culturels

La consommation de produits culturels peut être perçue comme une fin en soi, sans motivation autre que l'expérience esthétique, comme elle est présentée à travers le

---

<sup>6</sup> <https://www.livreshebdo.fr/article/edition-durable-le-livre-au-vert>

paradigme expérientiel de Holbrook et Hirschman (1982). Pourtant, on perçoit d'emblée que d'autres types de motivation sous-jacents peuvent entrer en jeu dans l'expérience de consommation.

Les motivations de consommation peuvent être mises en relation avec la notion de « valeur d'usage » telle que la définissent Aurier, Evrard et N'Goala (2004), comme « une préférence relative (comparative, personnelle, situationnelle) caractérisant l'expérience d'un individu en interaction avec un objet ». Holbrook (1996) identifie ainsi trois critères dichotomiques pour analyser la valeur du point de vue du consommateur et permettant de mieux comprendre les motivations à l'origine de la consommation. La valeur peut être extrinsèque (le produit étant un moyen d'atteindre des fins extérieures à celui-ci), ou intrinsèque (la valeur du produit résidant alors en lui-même). La consommation du produit peut être orientée vers soi ou vers les autres. Enfin, la consommation peut être active ou réactive. Ce modèle s'applique particulièrement bien à la consommation de produits culturels, le troisième critère mis à part (en effet, il s'agit presque exclusivement d'une consommation réactive).

L'expérience de consommation de produits culturels est marquée par la subjectivité, les motivations de consommation sont donc de nature différente d'un individu à l'autre. A partir des travaux d'Holbrook (1996) autour de la valeur, Bernardon (2005) identifie sept types de motivation à la consommation de produits culturels :

- La motivation esthétique, reposant sur la recherche de la beauté et supposant une expérience intime entre le produit et le consommateur ;
- La motivation hédonique, qui évoque le plaisir des sens et le divertissement ;

- La motivation d'évasion, qui suggère un détachement de soi et du quotidien par l'abandon à des forces supérieures et où l'on peut retrouver la notion de foi (Belk, Wallendorf et Sherry, 1989) ;
- La motivation cognitive ou stimulation intellectuelle, qui repose sur la recherche d'un enrichissement des connaissances ;
- La motivation de distinction sociale, mise en avant par des auteurs tels que Veblen<sup>7</sup> avec la notion de consommation ostentatoire puis largement développée par Bourdieu et la notion de « distinction ». Le capital culturel devient un moyen à la fois de se différencier et de marquer son appartenance à un groupe social ;
- La motivation de lien social où la consommation de produits culturels est l'origine d'interactions sociales, d'échanges et de débats en aval de celle-ci. Elle est également au centre de la création de communautés de goûts et de pratiques (à l'instar des fans clubs).
- La motivation de pratique sociale qui repose sur l'idée de convivialité et de partage d'une pratique culturelle, pendant la consommation même.

---

<sup>7</sup> Veblen T., *Théorie de la classe de loisir*, 1899

On retrouve dans cette classification le modèle de Holbrook (1996), que l'on peut adapter aux produits culturels ainsi :

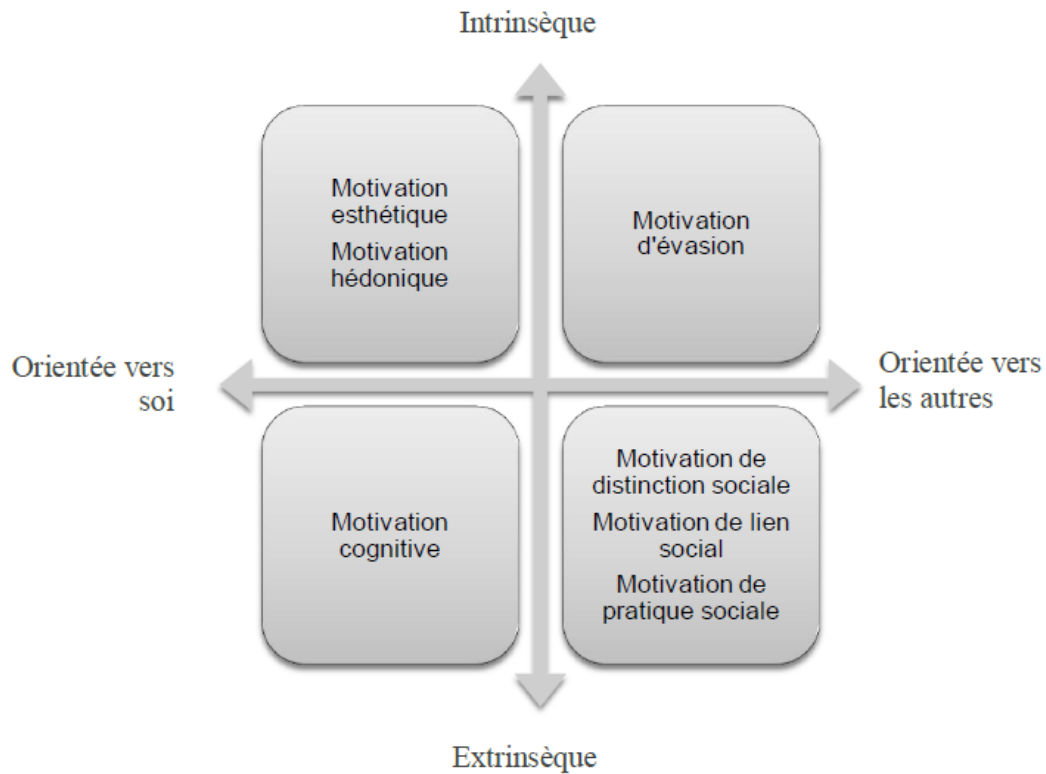


Figure 3 : classification des motivations de consommation de produits culturels adaptée du modèle de Holbrook (1996)

Ainsi, certaines motivations sont plutôt intrinsèques (dépendent du produit en lui-même), avec une consommation orientée vers soi, comme les motivations esthétique ou hédonique. La motivation d'évasion, elle, peut être considérée comme intrinsèque et orientée vers les autres. A l'inverse, d'autres motivations proviennent de facteurs extérieurs, transcendant le produit (bien que dans le cas d'un produit culturel la visée utilitariste soit limitée). C'est le cas de la motivation cognitive, orientée vers soi, et des motivations d'ordre social (de distinction sociale, de lien social et de pratique sociale) orientées vers les autres.

## 1.2 Les caractéristiques de la lecture

La lecture se différencie des autres activités culturelles (et par là même le livre des autres produits culturels) par un certain nombre d'aspects qui, pris séparément, ne constituent pas des spécificités en eux-mêmes, mais lorsqu'ils sont analysés comme un tout, confèrent à la lecture son statut singulier.

Tout d'abord, on peut identifier deux caractéristiques contradictoires de la lecture. En effet, il s'agit à la fois d'une activité relativement facile d'accès, tant sur le plan financier que sur le plan pratique. La gratuité de nombreuses bibliothèques et le prix du livre relativement bas par rapport à d'autres produits culturels, d'autant plus qu'il est contrôlé sur le plan juridique avec la loi sur le prix unique, permettent à chacun d'avoir accès au livre et à la lecture (Michaudon, 2001). Par ailleurs, sur le plan pratique, la lecture est une activité culturelle qui peut se pratiquer partout, sans contrainte temporelle ou physique, à l'inverse des visites de musées, du théâtre ou des concerts (Renard, 2008). On peut ainsi identifier la lecture comme une pratique culturelle avant tout accessible.

Le livre se caractérise, à l'instar d'autres produits culturels mais de façon plus prononcée, par la complexité qui marque le processus de choix. Son unicité implique que le consommateur doit renouveler son choix à chaque achat et donc prendre à chaque fois le risque d'être déçu. Cette affirmation est d'autant plus vraie que le livre est un bien expérientiel, le consommateur ne peut donc savoir si son choix est satisfaisant ou non qu'après avoir vécu l'expérience, autrement dit une fois le livre lu. La lecture est donc une activité marquée par la notion de risque dans le processus décisionnel (Bouder-Pailler et Damak, in Assassi et al., 2010), à la fois par l'incertitude qui accompagne la décision de consommation mais aussi par l'investissement important de temps nécessaire à la

consommation. Le livre est également un bien de croyance (Baillet et Berge, 2011) : le consommateur peut se référer à l'avis d'un tiers et lui faire confiance, qu'il s'agisse d'un proche ou des médias par exemple, pour diminuer ce risque dans son choix.

La lecture se caractérise, enfin, par la liberté interprétative du lecteur, à travers l'investissement de sens qu'il peut effectuer du texte :

« Le texte est donc un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir... D'abord parce qu'un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens émis par le destinataire... Ensuite parce que, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique ou esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative. »

Umberto Eco (1979, *Lector in fabula*, p. 66)

La lecture relève d'une intention, et le consommateur, en investissant le texte qu'il lit, se l'approprie et le fait sien. En ce sens, les livres sont perçus comme des révélateurs de personnalité (de Singly, 1996), tant dans l'interprétation personnelle que chaque lecteur en fait et qui rend l'expérience de lecture propre à chacun que dans le choix des lectures qui, selon l'auteur ou même le genre choisi, en dit beaucoup sur le lecteur (Parmentier, 1986). La lecture est également en ce sens un processus de production.

### 1.3 Profils de lecteurs et usages de lecture

*« Il y a ceux qui n'ont jamais lu et qui s'en font une honte, ceux qui n'ont plus le temps de lire et qui en cultivent le regret, il y a ceux qui ne lisent pas de romans, mais des livres utiles, mais des essais, mais des ouvrages techniques, mais des biographies, mais des livres d'histoire, il y a ceux qui lisent tout et n'importe quoi, ceux qui dévorent et dont les yeux brillent, il y a ceux qui ne lisent que les classiques, monsieur, car il n'est meilleur critique que le tamis du temps, ceux qui passent leur maturité à relire et ceux qui ont lu le dernier untel et le dernier tel autre, car il faut bien, monsieur, se tenir au courant.»*  
(Pennac, 1992, pp 69-70).

Il existe une multiplicité de profils de lecteurs et de raisons de lire (ou de ne pas lire). On peut pourtant dégager de grandes tendances dans ce qui sépare le grand lecteur du petit lecteur ou du non-lecteur et arriver à mieux comprendre ainsi comment se forment des pratiques de lecture. Il convient tout d'abord de définir ce qu'est un grand lecteur et un petit lecteur. Les repères varient d'une étude à l'autre et d'une époque à l'autre et peuvent même aller du simple au triple en termes de livres lus par an. Hélène Michaudon (2001) identifie par exemple le grand lecteur comme celui qui lit au moins 12 livres par an quand pour Dumontier et al. (1990), le « gros lecteur » lit au moins 3 livres par mois, soit au moins 36 livres par an. Dans cette recherche, nous avons choisi de conserver la typologie la plus récente de Baillet et Berge (2010) pour qui le lecteur faible lit de 1 à 9 romans par an, le moyen de 10 à 24 romans par an et le fort lecteur plus de 25 romans par an.

La lecture est tout d'abord identifiée clairement comme une pratique axée sur la composante féminine de l'individu (Mijolla-Mellor, 2006). Par conséquent, on peut relever un écart important dans les pratiques de lecture chez les hommes et les femmes. Non

seulement les femmes sont plus nombreuses à lire, mais quand elles lisent, elles lisent davantage que les hommes (Dumontier et al., 1990, Donnat, 2009). 62% des hommes déclarent lire peu ou pas du tout contre seulement 46% des femmes et 26% des hommes déclarent lire plus de dix livres par an contre 34% des femmes (Donnat, 2009).

Par ailleurs, on peut relever de façon attendue l'influence centrale du niveau de diplôme et, dans une moindre mesure, du milieu social sur les pratiques de lecture (Michaudon, 2001). En effet, 57% des cadres supérieurs déclarent lire au moins 10 livres par an contre 18% des ouvriers. Cependant, ces écarts tendent à se réduire, avec une désaffection pour la lecture ces dernières décennies concernant l'ensemble des milieux sociaux et des niveaux de diplômes mais plus forte encore chez les grands lecteurs et donc mécaniquement chez les cadres et les personnes ayant fait des études supérieures (Dumontier et al., 1990, Donnat, 2009). Il faut également noter que la pratique d'autres loisirs culturels s'accompagne le plus souvent d'une lecture fréquente (Dumontier et al., 1990), ce qui permet de penser que les différents loisirs culturels ne se concurrencent pas entre eux mais qu'il y a au contraire une forte dimension cumulative entre ces pratiques. Un individu écoutant beaucoup de musique ou fréquentant les musées et les théâtres a ainsi plus de probabilités d'être également un grand lecteur.

Les pratiques de lecture sont également très influencées par la notion de cycle de vie, notamment en raison du lien entre phase de vie et proportion de temps libre : les plus jeunes lisent davantage, étant influencés par l'environnement scolaire et par le faible niveau de contraintes de temps dont ils bénéficient ; les personnes actives, avec des enfants, voient leur pratique de la lecture diminuer du fait d'un temps libre restreint ; et en vieillissant, avec l'arrivée de la retraite et l'indépendance des enfants, la lecture est de



nouveau davantage pratiquée (Dumontier et al., 1990). On voit ici se dessiner un parcours de lecture évoluant tout au long de la vie du lecteur.

On peut dresser à partir de ces informations un profil type du grand lecteur qui serait plutôt jeune, femme, diplômé et ayant de nombreux loisirs culturels. Cette apparente simplicité des tendances ne doit pas faire oublier pour autant qu'il existe des usages de la lecture divers voire parfois contradictoires. Mauger et Poliak (1998) distinguent ainsi quatre grands types de lecture selon les usages qu'en fait le lecteur, et qui ne sont pas sans évoquer les différentes motivations à la consommation de produits culturels (Bernardon, 2005) :

- La lecture de divertissement, qui correspond à une recherche d'évasion, de type hédoniste,
- La lecture didactique, à travers laquelle le lecteur recherche la connaissance,
- La lecture esthète, qui est une recherche de beauté,
- Et la lecture de salut, dans laquelle le lecteur recherche à acquérir des références culturelles légitimes.

On peut ajouter à ces quatre types de lecture la lecture de partage, évoquée par Pennac<sup>8</sup> pour qui la lecture peut constituer un acte de communication différée, notamment lorsque le livre lu provient d'un prêt par un proche ou qu'il fait l'objet de discussions après la lecture avec des proches l'ayant également lu. Le lecteur vit à travers cette lecture une forme de « communion » avec l'autre.

La lecture peut également être à l'origine d'un phénomène profond d'immersion, une expérience totale où le lecteur se perd dans l'histoire jusqu'à faire corps avec cette histoire.

---

<sup>8</sup> Pennac D., *Comme un roman*, 1992

Il s'agit du phénomène de transport narratif, qui correspond à « la combinaison de l'attention, l'imagination et les sentiments par lesquels un individu s'immerge dans un monde narratif »<sup>9</sup> (Green, 2021). Le lecteur cherche à travers ce transport narratif un sentiment d'évasion, de déconnexion du quotidien. Il s'identifie aux personnages de l'histoire et vibre avec eux. Il est possible d'identifier quatre caractéristiques principales du transport narratif : l'intérêt pour l'univers de la narration, l'empathie envers les personnages, l'imagination et la perte du sens de la réalité (Petr et al., 2017).

Le transport narratif peut également devenir la source de changements à l'échelle individuelle ou même à une échelle plus macro-sociale. En effet, les lecteurs en immersion peuvent avoir tendance à adopter les croyances et les attitudes des personnages de l'histoire avec lesquels ils créent un lien. La saga Harry Potter, par le biais du transport narratif et avec le succès qu'on lui connaît, a par exemple permis de réduire des préjugés chez ses lecteurs qui s'identifient aux personnages positifs tout en cherchant à se différencier des figures négatives, la question de la discrimination envers les non-sorciers ou les sorciers sans pouvoir étant très présente dans l'intrigue de la saga (Vezzali et al., 2015).

#### 1.4 La lecture, entre pratique scolaire sacralisée et loisir

Les pratiques de lecture ont eu tendance à diminuer en France pendant les 20 à 30 dernières années. S'il y a globalement davantage de lecteurs (ce qui permet au marché de se maintenir), chacun lit moins et la part de grands lecteurs a beaucoup chuté<sup>10</sup>.

<sup>9</sup> « a combination of attention, imagery, and feelings, in which an individual becomes immersed in a narrative world. » (Green, 2021, traduction de l'autrice)

<sup>10</sup> Enquête sur les pratiques culturelles des français, Ministère de la Culture, Donnat, 2018.

Dumontier, de Singly et Thélot (1990) expliquent la diminution des pratiques de lecture par un affaiblissement de la valeur symbolique perçue du livre. Celui-ci aurait perdu une partie de sa signification sociale, dans un mouvement plus global de dévalorisation de la culture légitime et de relativisme culturel<sup>11</sup>. Ainsi, lire aurait moins de sens aujourd'hui, la pratique de la lecture serait moins valorisée socialement.

La lecture reste pourtant très fortement associée à l'idée d'enrichissement personnel (Dumontier et al., 1990). Alors, comment expliquer cette désaffection ? Pour beaucoup de chercheurs, la lecture souffre d'un surinvestissement de l'institution scolaire qui l'a rendue, depuis plusieurs dizaines d'années incompatible dans les esprits avec l'idée de loisir (Dumontier et al., 1990, de Singly, 1996). L'école s'est effectivement davantage investie dans la lecture ; avant, elle ne proposait à lire que des ouvrages de littérature classique et les enfants devaient découvrir eux-mêmes des livres plus « divertissants ». Depuis les années 80, la littérature de jeunesse est inscrite dans les programmes, dans une volonté de démocratisation de la lecture, ce qui peut avoir tendance à rendre la lecture loisir moins attractive puisque désormais trop associée à l'univers éducatif, en particulier pour des enfants qui s'en tiennent à distance (Dumontier et al., 1990). Rousseau ne dit pas autre chose lorsqu'il prêche pour un enseignement de la lecture moins contraint, davantage fondé sur le plaisir de lire :

« La lecture est le fléau de l'enfance et presque la seule occupation qu'on lui sait donner. [...] Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente ; mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs et bientôt il s'y appliquera malgré vous. On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire, on invente des bureaux, des cartes, on fait de la chambre d'un enfant

---

<sup>11</sup> Finkielkraut A., *La défaite de la pensée* (1987)

un atelier d'imprimerie [...] Quelle pitié ! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, et celui qu'on oublie toujours, est le désir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce désir, puis laissez là vos bureaux [...] toute méthode lui sera bonne. [...] J'ajouterai ce seul mot qui fait une importante maxime : c'est que d'ordinaire on obtient très sûrement et très vite ce qu'on n'est point pressé d'obtenir. » (Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, 1762)

Le lien entre pratiques de lecture et école apparaît comme très établi, et si les enfants qui se défient de l'institution scolaire semblent, par extension, se distancier de la lecture, on observe également le phénomène inverse : les bons élèves sont très majoritairement de grands lecteurs, que ce soit par un goût plus spontané pour la lecture ou du fait d'une plus grande tendance à se prêter aux injonctions scolaires (de Singly, 1996). Pennac (1992) relève une forme de sacralisation de la lecture (Belk, Wallendorf et Sherry, 1989) qui contribue également à ce mouvement d'éloignement du domaine des loisirs pour entrer dans le sérieux et le contraint :

« Nous ne sommes pas les émissaires du livre mais les gardiens assermentés d'un temple dont nous vantons les merveilles avec des mots qui en ferment les portes : « il faut lire ! il faut lire ! » » (Pennac, 1992, p. 95).

L'idée de temple dit bien cette sacralisation du livre : il existe ainsi d'un côté une pratique et des ouvrages sacrés dont la légitimité est assurée par les tenants d'une certaine Culture (l'école en premier lieu) et une pratique et des genres profanes qui seraient de valeur inférieure, comme le soutient Finkelkraut (1987). Pennac s'élève ici contre cette idée qu'il existe des livres sacrés et profanes et souhaite au contraire désacraliser les livres et la lecture pour mettre un terme à la mise à distance que la sacralisation peut engendrer.

Pour lui, cette permanente injonction à lire, cette absolue nécessité, tient en réalité du dogme. Lorsqu'il demande à ses élèves collégiens de lui décrire ce qu'est un livre, il est frappé par le profond respect teinté de crainte qu'ils ont pour cet objet que, pour la plupart, ils ne maîtrisent pas, et note le contraste entre la simplicité de la forme et la complexité des fonctions du livre. C'est cette perception, correspondant à une hiérarchie culturelle stricte où la culture légitime se trouve portée au pinacle qui tient de nombreux enfants à distance de la lecture, jusqu'à en faire ensuite des adultes non-lecteurs (Pennac, 1992). D'autres auteurs de livres de jeunesse tiennent un discours similaire, militant pour une plus grande séparation entre plaisir de lire et devoir scolaire. En tant qu'acteur central de la production de livres, le regard des auteurs est en effet important à considérer, ils détiennent une connaissance précieuse de la lecture et des lecteurs.

« Je crois que je n'aime pas beaucoup que la lecture soit cette Vertu publique dont on peut tirer de la gloriole et des profits orthographiques ou sociaux, ni ce mausolée muet dans lequel on précipite de force et comme au hasard des collégiens rétifs et qui n'y comprennent rien. » Marie Desplechin, in *Lire est le propre de l'homme*, 2011, p. 84).

Mais la sacralisation de la lecture peut être d'un autre ordre et passer notamment par les rituels, comme le soulève à nouveau Pennac<sup>12</sup>. Ainsi est-ce le cas de la lecture du soir, qu'il assimile à une forme de prière par la régularité de son heure et de ses gestes et à une communion entre le lecteur et le destinataire, ainsi qu'entre ce dernier et le texte. Florence Seyvos (2011) insiste sur le caractère universel de cette activité de lecture à deux : « Je ne me souviens pas avoir jamais rencontré un enfant qui n'aimait pas qu'on lui lise des histoires. » (Seyvos, *Lire est le propre de l'Homme*, 2011, p. 119).

<sup>12</sup> Pennac D., *Chagrin d'école*, 2007

## 1.5 Le livre dans sa dimension matérielle

« *Si Dieu existait, il serait une bibliothèque* » Umberto Eco<sup>13</sup>

Dans la recherche en sciences humaines, il existe deux approches du livre : en tant que support de l'écrit, se penchant sur le texte (rôle culturel, intellectuel, social des écrits), étude des pratiques de lecture selon les âges, les genres, les CSP (Lahire, 1993, 2002 ; Chaudron et de Singly, 1994) et en tant qu'objet matériel, s'insérant dans l'espace social et transformant éventuellement cet espace. On retrouve ces recherches sur le livre comme objet notamment en histoire, mais elles sont très rares en sociologie (Martin in Desjeux et Garabuau-Moussaoui, 2000). Ces deux dimensions sont pourtant interdépendantes. Pour Martin (2000), la sociologie du livre est le plus souvent une sociologie de la lecture, la matérialité n'est pas suffisamment interrogée. C'est ce que se propose de faire la présente recherche en rétablissant le lien entre les pratiques de lecture et la dimension matérielle incontournable de l'objet.

« Contre la représentation, élaborée par la littérature elle-même, selon laquelle le texte existe en lui-même, séparé de toute matérialité, on doit rappeler qu'il n'est pas de texte hors le support qui le donne à lire (ou à entendre), hors la circonstance dans laquelle il est lu (ou entendu). Les auteurs n'écrivent pas des livres : non, ils écrivent des textes qui deviennent des objets écrits – manuscrits, gravés, imprimés – maniés diversement par des lecteurs de chair et d'os dont les façons de lire varient selon les temps, les lieux et les milieux. » (Cavallo, Chartier, 1997 p11, in Garabuau-Moussaoui et Desjeux, 2000).

---

<sup>13</sup> Umberto ECO, « De Bibliotheca », Bulletin des bibliothèques de France (BBF), 1986, n° 4, p. 390-394.

Les auteurs sont nombreux à s'être questionnés sur la dimension matérielle du livre et, par extension, sur la bibliothèque personnelle. Comment ranger ses livres ? Quels livres garder ? Faut-il les classer ? Chacun son approche. Walter Benjamin fait par exemple preuve d'un ascétisme radical en sélectionnant très rigoureusement chaque ouvrage pour n'en conserver que quelques-uns chaque année<sup>14</sup>. Il fait ainsi le choix de n'exposer au regard que des livres qu'il a lus et appréciés. A l'extrême opposé, Umberto Eco est un adepte de l'accumulation et, lorsqu'on lui demande s'il a lu l'ensemble des 35 000 livres dont il est le propriétaire, il répond « je ne lis pas, j'écris. »<sup>15</sup>. L'écrivain explique ranger sa bibliothèque de façon flexible, s'adaptant et évoluant selon ses besoins du moment<sup>16</sup>. Perec et ses collègues de l'Oulipo, quant à eux, inventent des principes de classement atypiques et farfelus qu'ils sont seuls à pouvoir suivre. Anne F. Garréta propose par exemple de classer d'un côté les livres contenant le mot « livre » et d'un autre ceux qui ne le contiennent pas, ou bien, plus étonnant encore, les « livres où l'on rencontre des baleines, ceux qui ne présentent pas la moindre petite baleine et les livres d'où ont disparu, on ne sait pourquoi, les baleines qu'on y imaginait. »<sup>17</sup>.

Pour tous ces auteurs, le livre est certes un texte mais aussi et surtout une matière. Ainsi l'étude de la consommation de livres ne peut-elle faire l'économie d'un questionnement en profondeur sur cette dimension matérielle de l'objet qui conditionne tout autant les pratiques que sa dimension symbolique.

<sup>14</sup> *Je déballe ma bibliothèque*, Walter Benjamin (1931)

<sup>15</sup> <https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20180821.OBS1074/>

<sup>16</sup> Umberto ECO, « De Bibliotheca », Bulletin des bibliothèques de France (BBF), 1986, n° 4, p. 390-394.

<sup>17</sup> Anne F. Garréta, Impensé/déclassé in *La bibliothèque Oulipienne*, n°141

## 2. Contexte historique : le livre dans son histoire

### 2.1. Le livre en révolutions

L'histoire du livre est, comme celle de beaucoup d'objets, l'histoire d'une recherche constante de praticité et d'accès. Les multiples révolutions qui l'ont traversée sont autant de révolutions des usages vers des objets plus transportables, moins chers, plus aisés à produire.

L'apparition des premiers objets s'apparentant à des livres se fait au cours du 1er siècle : il s'agit du codex. Celui-ci est un ensemble de pages manuscrites, reliées sous forme de cahier. Il remplace avantageusement les rouleaux de papyrus, appelés volumen. Le codex est effet plus maniable, moins cher à produire, moins encombrant, plus facile à utiliser. Il permet d'accéder plus immédiatement à n'importe quelle partie du texte en feuilletant un ouvrage (alors que le volumen devait être totalement déroulé pour que le lecteur accède à la fin du texte). Il se pose également sur une table plus facilement, ce qui favorise la prise de notes pendant la lecture. Le passage au codex permet également une meilleure conservation des textes, facilitant ainsi la transmission et la sauvegarde de textes antiques (Dussert et Walbecq, 2014).

Au XIVème siècle, avant même l'invention de l'imprimerie, le livre traverse une rupture qui modifie profondément les pratiques de lecture : l'apparition du libro unitario, le livre unifié. Un ouvrage rassemble désormais les œuvres d'un seul et même auteur (voire une seule œuvre), plutôt que des textes divers et des miscellanées qui étaient de natures et même parfois de langues différentes (Chartier, 2009). C'est la naissance de la figure de



l'écrivain moderne. Ce changement progressif amène un nouveau regard sur le texte littéraire qui s'en trouve valorisé.

L'invention de l'imprimerie par Gutenberg au XV<sup>ème</sup> siècle vient révolutionner la production de livres : ces derniers ne sont plus le fruit d'heures de travail de moines copistes, ils peuvent être reproduits à l'aide de caractères amovibles. Le temps et le coût de fabrication s'en trouvent fortement réduits. Ces premiers livres imprimés sont appelés incunables. La révolution de l'imprimerie est aussi celle de la diffusion du livre et avec elle, des idées. L'Église catholique utilise l'imprimerie pour diffuser la Bible au plus grand nombre. Au XVI<sup>ème</sup> siècle, la Réforme protestante imprime massivement des tracts et des textes religieux et se diffuse essentiellement par le biais d'imprimeries clandestines. L'imprimerie permet également la diffusion des idées humanistes dans toute l'Europe en rendant des textes comme l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert aisément disponibles.

Si l'invention de l'imprimerie est à plusieurs titres considérée comme l'une des grandes révolutions dans l'histoire de l'Humanité (Darnton, 2011), celle-ci ne modifie pas pour autant l'essence même de l'objet qui reste semblable à celle du codex et qui se maintient aujourd'hui encore. En effet, la forme du codex est si efficace qu'elle reste utilisée partout dans le monde 1500 ans après son introduction.

« La transformation n'est pas si absolue qu'on le dit : un livre manuscrit (surtout dans les derniers siècles du manuscrit, aux XIV et XV siècles) et un livre après Gutenberg reposent sur les mêmes structures fondamentales —celle du codex. L'un et l'autre sont des objets composés de feuilles pliées un certain nombre de fois, ce qui détermine le format du livre et la succession des cahiers. Ces cahiers sont assemblés, cousus les uns aux autres, et protégés par une reliure. La distribution du texte à la surface de la page, les instruments

qui en permettent les repérages (foliotation), les index et les tables des matières : tout cela existe dès l'époque du manuscrit. Gutenberg en hérite et, après lui, le livre moderne. »  
(Chartier, 1997, *Le livre en révolutions*, p.7)

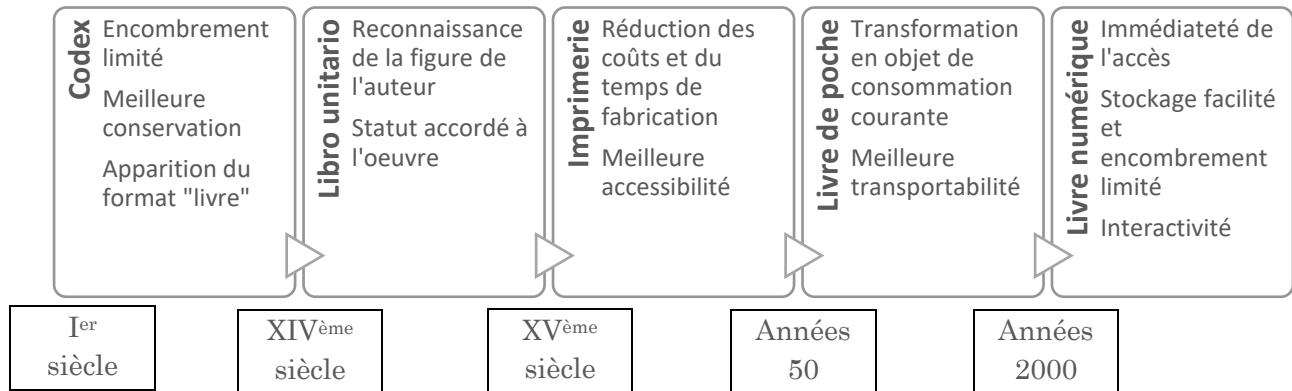


Figure 4 : Les grandes révolutions du livre

Au XX<sup>ème</sup> siècle, le développement du livre de poche permet l'apparition de nouvelles pratiques. Le prix des livres diminue, ils deviennent plus accessibles et plus facilement transportables, ce qui les transforme en objets communs, en produits de consommation courante. Moins cher, moins fragile, plus maniable, le livre de poche permet également d'extraire le livre de l'espace domestique pour le faire circuler. On le glisse dans un sac, on se déplace avec, on le lit dans les transports en commun, à la plage. La lecture n'est plus une pratique exclusivement intime. Cette transformation engendre une diminution de la valeur perçue de l'objet livre. En format poche, les livres ne sont pas mis en avant, mis en scène dans une bibliothèque, exposés. Jean-Paul Sartre va jusqu'à s'interroger dans la revue *Les Temps modernes* : « Les livres de poche sont-ils de vrais livres ? ». Celui-ci en doute, inquiet d'une perte de valeur du livre à travers cette soudaine démocratisation. Giono, lui, va jusqu'à y voir le « le plus puissant instrument de culture de la civilisation moderne »<sup>18</sup>. Pourtant le livre, même de poche, conserve un statut particulier et se

<sup>18</sup>Gilbert NIGAY, « Le livre de poche et son évolution », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 1967, n° 7, p. 257-270, <https://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1967-07-0257-001>

distingue des revues et des journaux : alors qu'on jette les journaux, le livre se conserve. Sous ses différentes formes, l'objet livre garde sa singularité (Karpik, 2007).

Le développement du livre numérique, au début des années 2000, est la première transformation du format de l'objet livre depuis le codex, c'est-à-dire en 2000 ans. Certains y voient même un retour aux pratiques qui avaient cours avant l'invention du codex et du libro unitario, avec les rouleaux de parchemin : des textes éparpillés et parcellaires parfois mal assemblés, une culture de la citation (souvent peu respectueuse des droits d'auteurs), une lecture rapide et partielle par un lecteur vagabond (Benhamou, 2014). De même, le défilement de la page sur l'écran peut faire penser à la façon de lire un rouleau. Malgré ces différences apparentes, le livre est toujours très lié à sa matérialité. C'est ce qui permet de l'identifier et d'en faire autre chose que le simple texte. En effet, il ne s'agit ni d'une lettre, ni d'un journal, d'un formulaire ou d'une affiche (Chartier, 2009).

### Encadré 1 : Des tentatives de modifications du format du codex

En 2011, les éditions du Point tentent d'introduire un nouveau format de livres avec la collection Point2 : l'ultra-poche. Le Point2 se lit à l'horizontale, il est de 50% plus petit qu'un livre de poche traditionnel, est imprimé sur du papier bible et relié de façon à s'ouvrir complètement avec une main, sans effort du lecteur. Les prix sont fixés entre 9 et 13 euros, les coûts de fabrication étant plus élevés que ceux des livres de poche traditionnels.

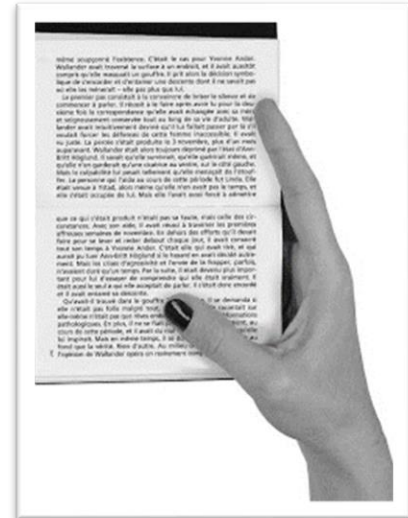


Figure 5 : photographie issue du blog <http://leschroniquesassidues.blogspot.com/>

A peine deux ans après son lancement et la sortie d'une cinquantaine de titres, la collection est un échec et disparaît des rayonnages de librairie.

## 2.2. Brève histoire sociale de l'objet livre

Etablir l'histoire sociale de l'objet livre, c'est passer par le constat du rôle essentiel du livre sur la société. Plus encore, c'est parfois constater le rôle d'un seul de ces livres : *La Bible*, *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert ou *Le Petit livre rouge* de Mao en sont autant d'exemples significatifs. L'adoption massive du codex, un format facilitant sa diffusion, a permis au livre d'exercer des fonctions aussi bien sociales, politiques, économiques ou idéologiques centrales dans la société. Qu'il soit source de connaissance, outil de diffusion d'idées ou vecteur de lien social, le livre reste la principale source

culturelle de notre société. La construction de la singularité du livre s'est ainsi faite au travers de l'Histoire.

La place que les livres ont occupé dans la société a évolué tout au long de leur histoire. Le livre a longtemps été la source principale, voire exclusive, du savoir. Il est longtemps réservé à une élite, seule à posséder les connaissances suffisantes pour maîtriser la lecture. Une grande partie de la population a ainsi été exclue d'emblée des pratiques de lecture. Lorsque la maîtrise de la lecture se développe, notamment au 16<sup>e</sup> siècle, le livre devient perçu comme un puissant outil de diffusion des idées et de la religion. En effet, le livre est avant tout texte religieux. Lorsque celui-ci prend une majuscule, le Livre n'est autre que la Bible. La sacralisation de l'objet livre qui lui confère ce statut si particulier est donc, comme tout autre sacralisation, historiquement construite. Celle-ci s'est ainsi mise en place d'abord par contact direct du religieux, puis par contact au savoir de façon globale.

Cette dimension sacrée confère également une haute portée symbolique à la destruction de l'objet livre. Ainsi les autodafés qui ont traversé l'Histoire sont-ils caractéristiques de la censure des régimes totalitaires. Certains auteurs vont jusqu'à parler de libricide ou de bibliocauste<sup>19</sup> pour désigner ces phénomènes de destruction systématique de livres. Certains comparent aujourd'hui ces autodafés politiques au phénomène du pilon<sup>20</sup> qui consiste à détruire les invendus. Le pilonnage concerne en effet une part importante des ouvrages proposés à la vente. En effet, près de 30 millions de tonnes de livres sont destinés au pilon chaque année en France, soit plus de 140 millions d'ouvrages et environ 20 à 25%

<sup>19</sup> Baez F., « Histoire universelle de la destruction des livres : des tablettes sumériennes à la guerre d'Irak », *Bulletin des bibliothèques de France*, 2010, n°5, p. 109-110.

<sup>20</sup> <https://actualitte.com/article/13030/distribution/detruire-les-invendus-un-gaspillage-scandaleux-pas-dans-la-filiere-livre>

de la production de livres annuelle (SNE, 2018<sup>21</sup>). Le pilonnage des invendus est un tabou de l'industrie du livre. Les éditeurs préfèrent d'ailleurs le plus souvent utiliser l'euphémisme de « déstockage » pour désigner le phénomène<sup>22</sup>. Il est lié au phénomène de surproduction très présent dans cette industrie. Ici, les motivations de ces destructions sont éminemment économiques et non politiques (gain d'espace d'exposition pour le libraire, limitation des frais de stockage pour l'éditeur) et les registres de sacralité ne sont pas les mêmes. Les ouvrages pilonnés sont recyclés en carton d'emballage ou en papier hygiénique dans une deuxième vie bien plus prosaïque. Certaines maisons d'édition prennent des mesures pour éviter ce qu'elles considèrent comme un immense gaspillage en bradant les livres « sauvés » du pilon<sup>23</sup>. On le voit, la question de la destruction du livre traverse l'Histoire et émeut bien plus que s'il s'agissait d'un autre type d'objet.

Par ailleurs, le livre est à la fois objet privé (relié à l'intimité du lecteur) et objet public (soumis à la transmission et au partage). C'est un objet mixte, « relevant à la fois d'une parole singulière et reconnue collectivement. [...] Objet privé, je le possède et le stocke dans ma bibliothèque. Objet public, j'en prends soin et le transmets aux générations qui me succèdent » (Coudray in *L'assassinat des livres*, 2015, p. 56). Le livre possède ainsi une importante dimension sociale, il ne relève pas seulement de l'individualité mais également du collectif. Il passe de main en main, circule et se diffuse. Son histoire est donc avant tout une histoire sociale. Le livre est ainsi avant tout l'objet que les colporteurs transportent de village en village. Plus tard, à partir du 18<sup>e</sup> siècle, il est au centre des salons littéraires qui structurent la vie sociale d'une bourgeoisie et d'une noblesse lettrée. On le voit, le livre ne saurait se distinguer de sa dimension collective en tant qu'objet conversationnel.

<sup>21</sup> [https://www.sne.fr/app/uploads/2017/11/FichesPratiques-Pilon\\_2018.pdf](https://www.sne.fr/app/uploads/2017/11/FichesPratiques-Pilon_2018.pdf)

<sup>22</sup> [https://www.lexpress.fr/culture/livre/voyage-au-bout-du-pilon\\_820222.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/voyage-au-bout-du-pilon_820222.html)

<sup>23</sup> <https://www.franceinter.fr/emissions/social-lab/social-lab-04-fevrier-2018>

### 2.3. Prophéties et oraisons funèbres : vers la mort du livre ?

Chaque innovation dans le secteur de l'édition a donné lieu à son cortège de discours alarmistes annonçant la mort du livre tel que nous le connaissons<sup>24</sup>, de l'édition ou de la librairie (Chabault, 2014). Au 19ème siècle, Théophile Gautier a ces mots :

« Le journal tue le livre, comme le livre a tué l'architecture, comme l'artillerie a tué le courage et la force musculaire. On ne se doute pas des plaisirs que nous enlèvent les journaux. Ils nous ôtent la virginité de tout ; ils font qu'on n'a rien en propre, et qu'on ne peut posséder un livre à soi seul. » *Mademoiselle de Maupin*, Théophile Gautier (1835, p.36).

Près de 200 ans après les paroles de Théophile Gautier, rien n'a changé et le livre numérique ne cesse d'inquiéter les acteurs de l'édition (Benhamou et al, 2010). Il est perçu par beaucoup comme le fossoyeur du livre. Beigbeder<sup>25</sup> parle d'apocalypse pour désigner l'avènement du numérique dans un livre aux propos grandiloquents :

« Tu es obsolète, ô vieux livre bientôt jauni, nid à poussière, cauchemar de déménageur, ralentisseur de temps, usine à silence. Tu as perdu la guerre du goût (...) d'ici à quelques années, les tigres de papier vont être remplacés par des écrans plats » (Beigbeder, *Premier bilan après l'apocalypse*, 2011).

<sup>24</sup> <http://www.nytimes.com/books/98/09/27/specials/coover-end.html>

<sup>25</sup> Beigbeder F., *Premier bilan après l'apocalypse*, 2011, Grasset.

La même année lors d'une conférence sur le numérique, l'éditeur Evan Schnittman suggère que le livre numérique, enfant du livre papier, dévore son propre géniteur : il introduit son intervention en projetant le tableau très évocateur de Goya, Saturne dévorant un de ses fils (Foire du livre de Londres, avril 2011). Umberto Eco lui-même évoque ces questionnements concernant une éventuelle mort du livre et s'agace de leur fréquence :

« Je suis poursuivi depuis quelques années par une question que l'on me pose dans chaque interview ou dans chaque colloque où je suis invité : que pensez-vous de la mort du livre ? Je ne supporte plus la question. Mais comme je commence à avoir quelque idée à propos de ma propre mort, je comprends bien que cette interrogation répétée traduit une véritable et profonde inquiétude » (Umberto Eco, 1998, cité par Roger Chartier, 2009).



Figure 6 : *Saturne dévorant un de ses fils*, peinture de Francisco de Goya, Musée du Prado.

Ainsi, le journal a été perçu il y a 200 ans comme celui qui tuerait le livre, c'est aujourd'hui le livre numérique qui est désigné comme coupable. Entre ces deux dates, et selon les époques, on a pu attribuer à bien d'autres dispositifs ce rôle de fossoyeur : le cinéma, la télévision, les ordinateurs ou la photocopieuse (avec cet avertissement très direct tamponné sur les ouvrages de bibliothèque : « la photocopie tue le livre ») :

« Dans le monde réel, de nos jours, celui des transmissions vidéo, des téléphones cellulaires, des fax et des réseaux informatiques, le livre imprimé est condamné, c'est une technologie dépassée » Robert Coover, *la fin des livres*, 1992

Pourtant, force est de constater que le livre a survécu jusqu'à maintenant à toutes les prophéties. Pour Chartier (2009), l'explication est à trouver dans son format (celui du codex) qui n'a pas d'égal sur le plan de la praticité. Il est le plus adapté à répondre aux besoins des consommateurs et ne peut donc, à ce titre, être remplacé :



« En tant que « cube de papier composé de feuillets », le livre demeure aujourd’hui (et, sans doute, pour quelque temps encore) l’objet écrit le plus adéquat pour rendre perceptibles ces catégories, et pour répondre aux attentes et habitudes des lecteurs qui entament un dialogue intense et profond avec les œuvres qui les font penser, ou rêver. » Chartier, 2009

Mais qu’en est-il réellement ? Le livre numérique n’est-il en rien différent de ses prédécesseurs ? La question se pose pour de nombreux professionnels qui craignent que cette dernière révolution de l’objet ne soit celle de trop, celle qui signera la mort du livre tel que nous le connaissons. Il convient alors de se pencher sur les mécanismes économiques de ce secteur pour mieux en comprendre les rouages, notamment dans ce contexte d’introduction du livre numérique.

### 3. Contexte économique

Il est possible d'identifier deux phases dans le cycle de production de la culture : en amont, la fonction de création-production pendant laquelle l'artiste crée une œuvre originale qui est ensuite réalisée techniquement par un producteur. Cette phase peut être assimilée dans le secteur de l'édition à l'étape de rédaction d'un livre qui est ensuite mis en forme par l'éditeur.

Dans une seconde phase, avec la fonction de diffusion et de consommation, le marché prend le relais et l'œuvre devient produit culturel par la médiation du distributeur qui rend le produit disponible au consommateur. On retrouve à cette étape le libraire qui permet au lecteur d'avoir accès au livre. C'est ainsi l'industrie culturelle qui permet ce passage de l'œuvre au produit.

3.1. L'industrie du livre et ses acteurs, proposition de carte

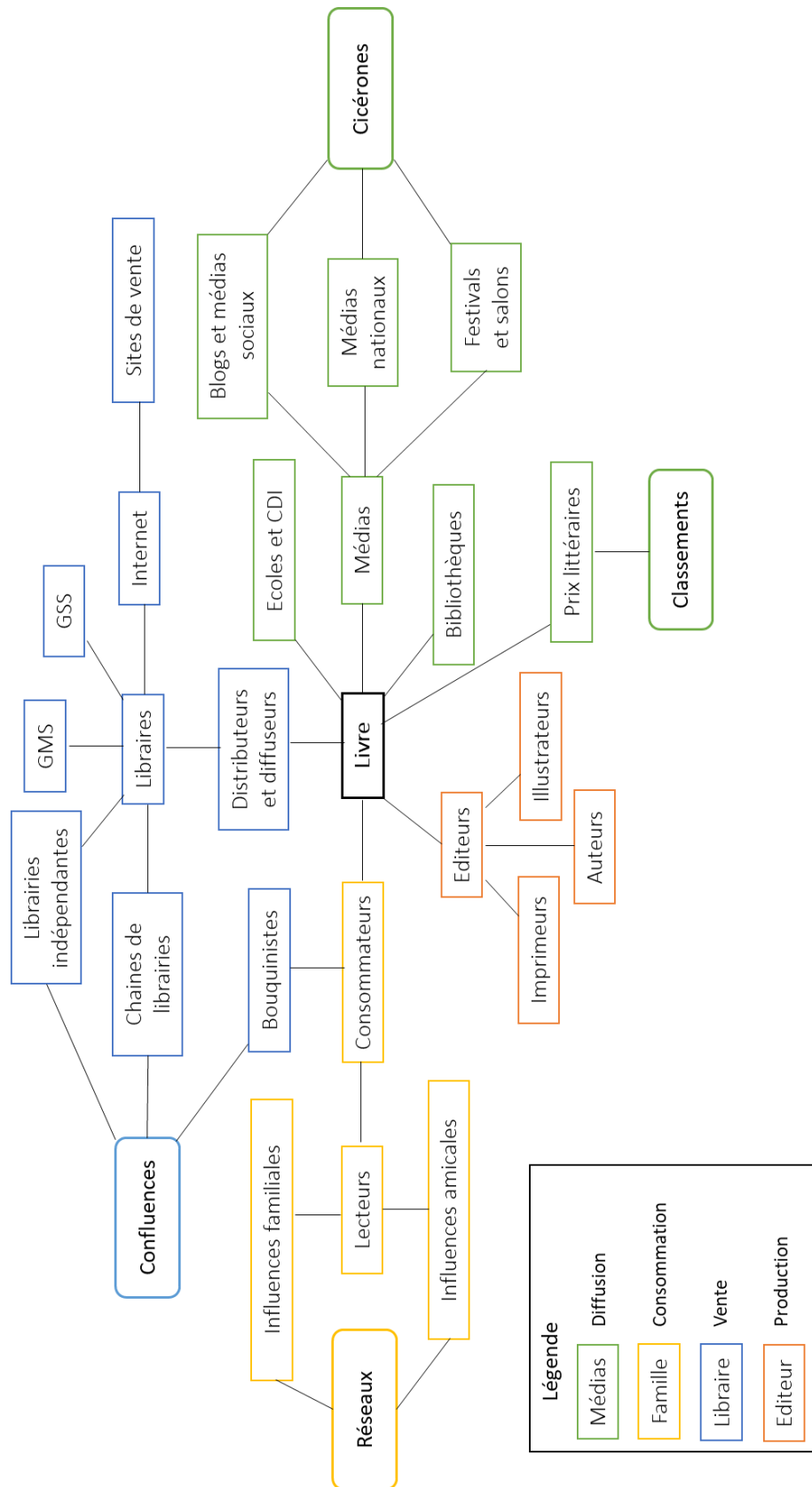


Figure 7 : Cartographie de l'industrie du livre et de ses acteurs

Nous nous sommes appuyé sur nos propres connaissances du secteur du livre (en tant que chercheuse mais aussi en tant qu'ancienne professionnelle du secteur, ayant exercé la profession de libraire, d'auteur et ayant travaillé plusieurs années dans une maison d'édition) et sur les éléments issus de notre terrain afin de proposer une cartographie présentant les parties prenantes de l'industrie du livre.

Plusieurs informations ressortent de cette cartographie. On voit se distinguer quatre ensembles : celui de la consommation d'une part, puis trois ensembles représentant le marché, c'est-à-dire la production, la vente et la diffusion. On voit également se matérialiser les différents dispositifs de jugement identifiés par Karpik (2007) qui constituent l'apanage des économies de la singularité. Pour Karpik, le monde marchand se répartit en trois catégories : les biens et services homogènes, les biens et services différenciés et les biens et services singuliers ou singularités. Les singularités sont multidimensionnelles et incommensurables, il n'existe pas de système fiable et objectif permettant d'évaluer leur qualité et de les comparer les unes aux autres (ibid). Pour pallier ces manques, des dispositifs de jugement sont mis en place par le marché pour faciliter l'échange marchand et servir d'aide à la décision pour les consommateurs.

Karpik liste cinq grandes catégories de dispositifs de jugement :



Figure 8 : Dispositifs de jugement selon Karpik (2007)

On voit clairement apparaître ces différents dispositifs de jugement dans la cartographie de l'industrie du livre :

Les cicérones, qui sont les experts et permettent la diffusion d'un conseil autour du livre (critiques littéraires aussi bien dans les médias nationaux que dans des blogs sur Internet, festivals et salons), tiennent ainsi une place importante sur le marché avec des revues comme *Lire* ou des émissions de télévision comme *La Grande Librairie* et des personnages médiatiques comme François Busnel, critique littéraire et présentateur de l'émission. Ce sont aussi les divers festivals et salons littéraires qui rythment le calendrier culturel chaque année et accueillent des exposants et un public nombreux. Ce sont 160 000 visiteurs qui arpentent chaque année les allées du Salon du Livre de Paris pour aller voir l'un des 450 exposants présents sur place<sup>26</sup>, 180 000 visiteurs se rendent au salon du livre pour la jeunesse de Montreuil<sup>27</sup> et 285 000 visiteurs à la foire du livre de Francfort, le plus grand évènement littéraire au monde<sup>28</sup>.

Les classements, tels que les palmarès ou les prix, encore une fois très utilisés dans le secteur du livre viennent récompenser des ouvrages (prix Goncourt, prix Fémina, prix Renaudot par exemple) ou des auteurs (prix Nobel de littérature). L'impact économique des prix littéraires est considérable, certains ouvrages primés voyant leurs ventes multipliées par cinq<sup>29</sup>.

Les confluences, c'est-à-dire le conseil sur le point de vente, sont présentes au niveau des librairies. Les lecteurs s'appuient beaucoup sur la figure du libraire en tant que

<sup>26</sup> <https://www.livreshebdo.fr/article/legere-baisse-de-frequentation-pour-livre-paris-2019>

<sup>27</sup> <https://www.livreshebdo.fr/article/180-000-visiteurs-pour-le-salon-de-montreuil-2019>

<sup>28</sup> <https://actualitte.com/article/10820/salons-festivals/une-frequentation-du-grand-public-en-hausse-a-la-foire-du-livre-de-francfort>

<sup>29</sup> <https://www.ipsos.com/fr-fr/prix-litteraires-quels-impacts-sur-le-marche-du-livre>

prescripteur, comme en témoignent les études sur leurs pratiques de consommation. Selon une étude de 2013 réalisée par le Syndicat de la Librairie Française, 3 librairies sur 4 affichent leurs coups de cœur en vitrine ou sur les tables et 67% des consommateurs trouvent cette pratique utile<sup>30</sup>.

On retrouve également sur cette carte les réseaux, c'est-à-dire le partage d'expérience entre connaissances (famille, amis, collègues, etc.). D'après l'étude du Centre National du Livre réalisée en 2019, la recommandation d'un proche peut donner envie à 87% des Français d'acheter un livre<sup>31</sup>.

Enfin, les appellations, telles que les labels et certifications, sont plutôt rares dans le secteur du livre. On peut toutefois citer le label LIR identifiant les Librairies Indépendantes de Référence ou le label Sciences pour tous, identifiant les ouvrages de vulgarisation scientifique. Ces appellations sont le plus souvent liées aux pouvoirs publics et n'apparaissent pas sur la carte proposée ici.

Il apparaît à travers cette carte que l'économie du livre peut être qualifiée d'économie de la singularité au sens de Karpik (2007). Il s'agit en effet d'une économie fondée sur les dispositifs de jugement indispensables à l'aide à la décision du consommateur

---

<sup>30</sup>[https://www.syndicat-librairie.fr/etude\\_2013\\_le\\_regard\\_et\\_les\\_attentes\\_des\\_clients\\_des\\_librairies\\_independantes](https://www.syndicat-librairie.fr/etude_2013_le_regard_et_les_attentes_des_clients_des_librairies_independantes)

<sup>31</sup> <https://centrenationaldulivre.fr/donnees-cles/les-francais-et-la-lecture-en-2019>

### 3.2. Le marché du livre en quelques questions

Les statistiques qui suivent sont issues de plusieurs études récentes concernant le marché du livre et les pratiques de consommation de livres en France :

- *Les Français et la lecture*, étude de l'institut Ipsos pour le Centre National du Livre, 2019
  - *Baromètre sur les usages des livres imprimés, numériques et audio*, étude de la Sofia, le SNE et la SGDL, 2021
  - *Les Français et la lecture pendant le confinement*, étude Odoxa pour le SNE, 2021
  - *Les chiffres de l'édition 2019-2020*, rapport statistique du SNE
- 
- *Qui sont les lecteurs ?*

La lecture fait partie intégrante du paysage des pratiques culturelles des Français. En effet, en 2019, ils sont 88% à se déclarer lecteurs. Le nombre de non-lecteurs (individus n'ayant lu aucun livre dans l'année) est en diminution (-4 points depuis 2015). Celui-ci est compensé par le nombre de petits lecteurs en augmentation. La dynamique de lecture est globalement en baisse avec une moyenne de livres lus par personne qui diminue depuis les années 70 mais, en parallèle, le socle de gros lecteurs (plus de 20 livres lus par an), lui, se maintient d'année en année. En résumé, si les lecteurs sont de plus en plus nombreux, ceux-ci lisent en moyenne de moins en moins de livres.

Le public des grands lecteurs est majoritairement féminin (63% de femmes) et plus âgé que la moyenne (un âge moyen de 52 ans). Il s'agit également d'un public diplômé (54% ont un diplôme universitaire) et comptant une proportion importante de retraités (35%). On observe cependant une tendance au rajeunissement des grands lecteurs ces dernières

années. En effet, la part des 15-24 ans concernée est passée de 10% en 2015 à 16% en 2019, ce que l'étude Ipsos attribue à une forte augmentation des lectures de mangas et de comics chez cette cible des grands lecteurs (30% des grands lecteurs lisent des mangas ou des comics en 2019 vs 22% en 2015).

- *Que lit-on ?*

Les genres de livres les plus plébiscités par les consommateurs sont les romans (74% des Français ont lu au moins un roman en 2019), les livres pratiques (56%) et les bandes-dessinées (51%). Ces trois catégories restent stables, ce qui n'empêche pas le paysage des ventes de livres de se redessiner avec l'évolution d'autres catégories. En effet, les mangas, les livres de développement personnel et la science-fiction progressent chacun de 4 à 5 points de 2015 à 2019, portés principalement par les 15-24 ans et les femmes. La lecture est donc avant tout orientée vers la fiction, même si la place de la « non-fiction » reste très importante avec les livres pratiques et le développement personnel.

- *Pourquoi lit-on ?*

La lecture est considérée comme une activité de loisir pour une écrasante majorité des Français (93% lisent pour les loisirs contre 7% pour le travail et 19% pour les deux).



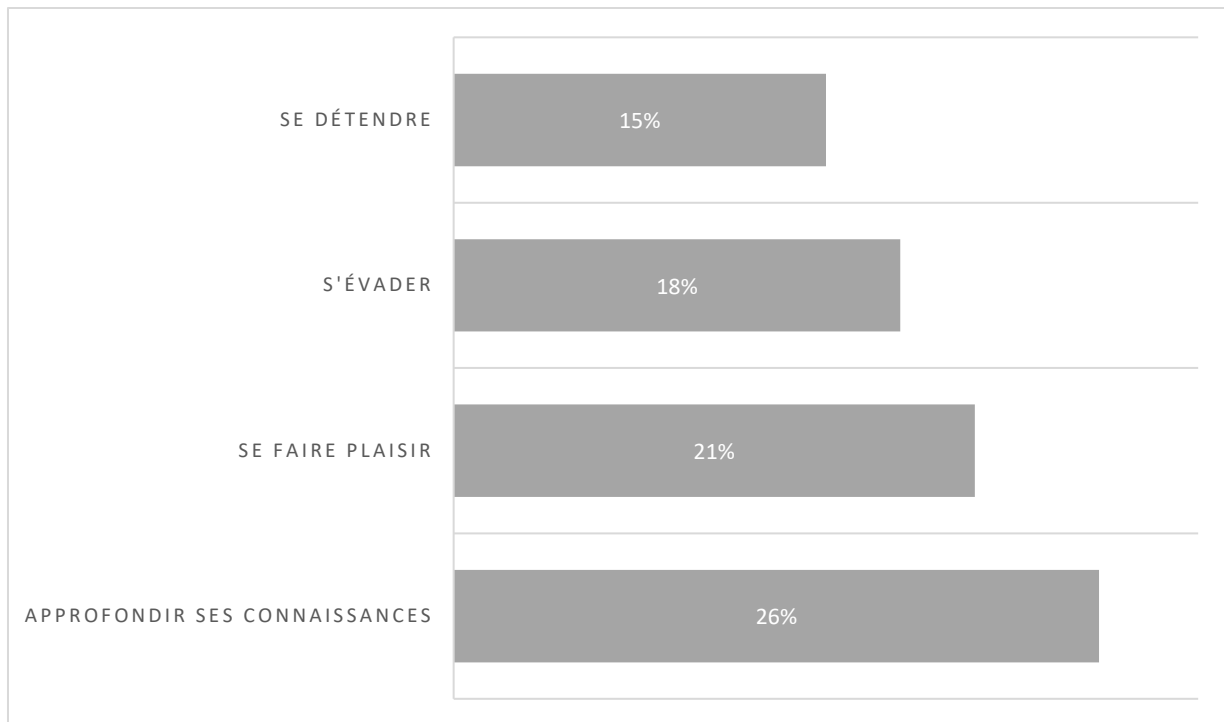


Figure 9 : Principales motivations de lecture

L'approfondissement des connaissances et le plaisir sont les principales motivations à la lecture. On observe cependant une différence selon le genre. En effet, les hommes accordent plus d'importance que les femmes à l'approfondissement des connaissances (35% vs 18%). Le désir d'évasion, à l'inverse, est peu présent chez les hommes (12%) et important chez les femmes (23%).

A l'inverse, les freins à la lecture sont principalement de deux ordres : un manque de temps pour 73% des personnes interrogées et la pratique d'autres loisirs pour 63% d'entre eux. Il est ainsi intéressant de noter que la concurrence avec d'autres loisirs (télévision, musique, jeux vidéo, réseaux sociaux, sport, etc.) n'arrive qu'en deuxième position des freins à la lecture, ce qui laisse penser que de nombreuses personnes souhaiteraient lire davantage si elles en avaient l'opportunité (dans la même étude, 69% des personnes interrogées déclarent qu'elles souhaiteraient lire plus de livres).

Sans surprise, la reproduction culturelle est très présente dans la consommation de livres : ainsi, 41% des personnes ayant grandi dans des familles accordant une place très importante au livre sont aujourd'hui de grands lecteurs (contre 31% de la population générale). Les pratiques de lecture se transmettent dans le cadre familial et un enfant de lecteur a donc plus de chances de devenir lecteur à son tour.

- *Comment lit-on ?*

Le moment privilégié pour lire est le soir avant de se coucher, pour 44% des lecteurs. La lecture reste un loisir qu'on pratique avant tout chez soi. En effet, 95% des personnes interrogées lisent à leur domicile et 79% hors de chez elles (et même 89% hors de chez elles pour les 15-24 ans). Les pratiques nomades, bien que secondaires, sont donc malgré tout très présentes.

- *Comment accède-t-on au livre ?*

En 2019, 82% des consommateurs achètent des livres neufs et 33% des livres d'occasion. L'achat d'occasion est en forte progression, notamment chez les grands lecteurs (+ 13 points depuis 2015). La répartition des modes d'accès au livre permet de souligner l'importance de la dimension sociale dans la consommation de livres. En effet, 77% des livres auxquels on a accès sont le résultat d'un prêt ou d'un cadeau.

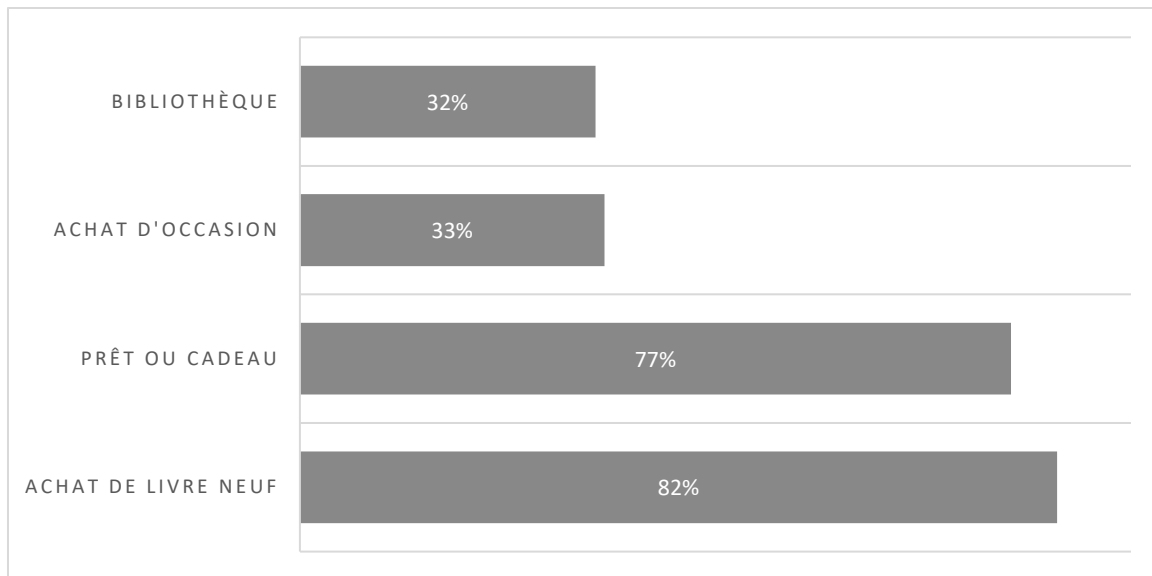


Figure 10 : Modes d'accès au livre

La librairie est loin de bénéficier de l'exclusivité des ventes de livres neufs. En effet, si 77% des personnes interrogées achètent leurs livres neufs en librairie (générale ou spécialisée), 76% les achètent également en grande surface culturelle. Par ailleurs, 48% des consommateurs achètent leurs livres papier sur internet, un chiffre en forte augmentation ces dernières années (+ 10 points vs 2015). Il est à noter que 29% des consommateurs ont le sentiment de prix plus élevés en librairie qu'ailleurs, et ce malgré la loi de 1981 sur le prix unique du livre. Ce sentiment est l'un des freins exprimés à l'achat en librairie. Par ailleurs 32% des Français empruntent des livres en bibliothèque, mais ils sont 72% à expliquer préférer lire des livres qui leur appartiennent. Ce besoin de posséder les livres que l'on lit est donc un frein majeur à l'emprunt.

- *Quelle consommation pour les livres numériques ?*

Après avoir progressé (lentement) pendant de nombreuses années, le taux de lecteurs numérique connaît aujourd'hui une stagnation autour de 26% de lecteurs et de quatre livres lus au format numérique en moyenne dans l'année en 2021. Le profil des lecteurs de livres numériques est plus jeune que la moyenne (47% des 15-24 ans ont lu au moins un livre numérique en 2019). Ils sont également plus diplômés et plus citadins que la moyenne. Il est intéressant de noter que seul 1% des Français déclare lire exclusivement des livres numériques.

Alors qu'un français sur quatre a déjà eu recours à une offre illégale tous secteurs culturels confondus, 5% seulement des Français déclarent y avoir eu recours pour le livre numérique. Il s'agit d'une pratique encore marginale et réservée à des consommateurs maîtrisant les outils et les plateformes de téléchargement (du fait d'une disponibilité limitée de l'offre illégale, de formats de fichiers souvent incompatibles et des nombreuses barrières techniques mises en place par les acteurs du marché). Malgré cette faible part de consommation illégale, la gratuité reste prédominante dans le numérique. En effet, de nombreux livres sont libres de droits et donc disponibles gratuitement au téléchargement, de façon légale. Ainsi, parmi les lecteurs de livres numériques, 47% s'orientent plutôt vers des livres gratuits et 37% plutôt vers des livres payants.

Les lecteurs de livres numériques lisent principalement sur smartphone, ce qui laisse supposer une recherche de flexibilité dans les pratiques. La liseuse, spécifiquement prévue pour la lecture numérique, est pourtant le support le moins utilisé (seulement 27% des lecteurs). Les utilisateurs de liseuses sont en moyenne plus âgés, moins connectés dans

leurs équipements et sont des lecteurs plus assidus (ils sont 35% à déclarer lire des livres numériques une à plusieurs fois par semaine contre 18% tous supports confondus).

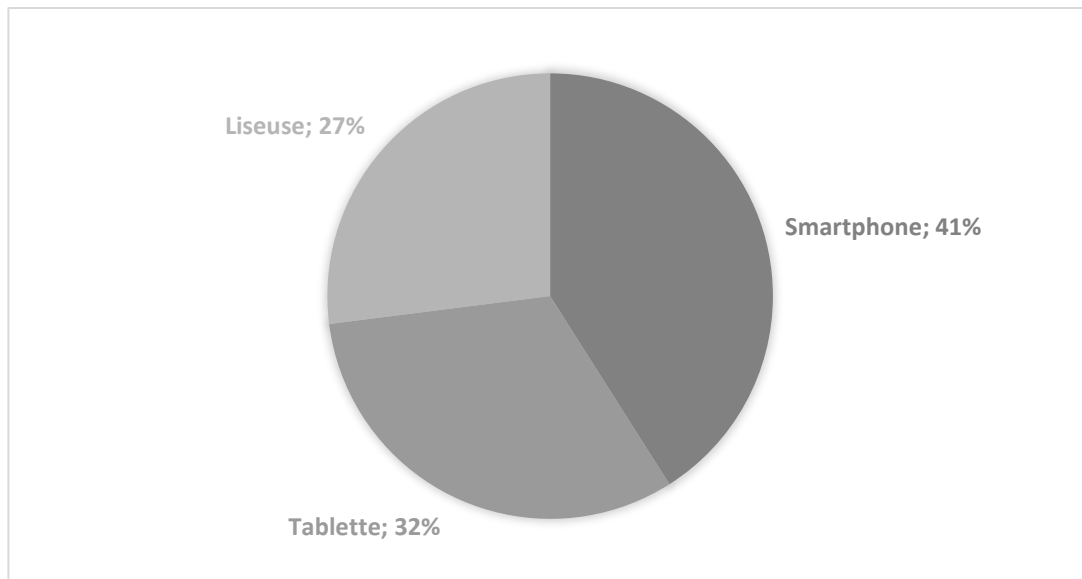


Figure 11 : Répartition des supports de lecture chez les lecteurs de livres numériques

- *Quel impact de la crise sanitaire du Covid sur le marché du livre ?*

Les Français sont nombreux à s'être tournés vers la lecture pendant les différents confinements traversés pendant l'année 2020. En effet, 33% déclarent avoir lu davantage, évoquant comme motivation le besoin de tromper l'ennui, de prendre de la distance face à une actualité anxiogène et de limiter le temps passé sur les réseaux sociaux.

Par ailleurs, malgré 3 mois de fermeture pendant l'année 2020, le recul des ventes de livres en librairie par rapport à 2019 n'a été que de 3,3%<sup>32</sup>. Le Syndicat de la Librairie Française parle de « catastrophe évitée » et attribue ces résultats à une fréquentation massive des librairies par les consommateurs à la suite des périodes de fermeture (32% de progression du chiffre d'affaires en juin 2020 et 35% en décembre). Le développement

<sup>32</sup> [https://www.syndicat-librairie.fr/2020\\_un\\_bilan\\_en\\_demi\\_teinte\\_en\\_librairie](https://www.syndicat-librairie.fr/2020_un_bilan_en_demi_teinte_en_librairie)

massif du click and collect a également permis aux petites et moyennes librairies de toucher de nouveaux consommateurs en proposant un service jusque-là plutôt rare<sup>33</sup>.

### 3.3. Le système économique du livre

Le secteur du livre est considéré comme la première industrie culturelle en France. Le marché du livre représente 4,5 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2018, le marché du cinéma (vente de places de cinéma et de DVD) étant estimé à 2 milliards d'euros et celui de la musique à 1 milliard d'euros<sup>34</sup>. Celui-ci connaît un recul depuis 3 ans, avec une baisse de 1% en moyenne chaque année depuis 2016 (ibid). Les premières données de 2020 laissaient envisager une reprise du marché avec une hausse attendue du chiffre d'affaires de 3% par rapport à 2019. La crise sanitaire liée au Covid19 a perturbé ces prévisions, revues depuis à la baisse par le ministère de la Culture, avec une chute de 23% de chiffre d'affaires estimée en 2020<sup>35</sup>.

L'édition est un secteur particulièrement concentré : 80% du chiffre d'affaires est réalisé par les 12 plus grandes maisons d'édition. Hachette Livres représente à lui seul 25% du chiffre d'affaires du marché éditorial français, soit neuf fois plus que Gallimard<sup>36</sup>. Mais cette structure oligopolistique cache en réalité un marché éclaté avec un très grand nombre de toutes petites maisons d'édition : 4455 éditeurs ont publié au moins un livre en 2017.

<sup>33</sup><https://www.franceculture.fr/economie/covid-19-les-librairies-ont-limite-les-degats-en-2020>

<sup>34</sup> Chiffres clés 2017-2018 du secteur du livre, étude du ministère de la Culture

<sup>35</sup> Analyse de l'impact de la crise du covid-19 sur les secteurs culturels, Etude du Ministère de la Culture, mai 2020

<sup>36</sup> *Livres Hebdo*, 2018

**Encadré 2 : Le prix unique du livre**

Les librairies, plus encore que le livre lui-même, bénéficient d'un statut particulier en France. En 1981, la loi Lang sur le prix unique du livre vient affirmer ce statut de commerce précieux, à protéger, en faisant de l'éditeur le décisionnaire quant au prix des ouvrages. Ainsi, les prix sont les mêmes dans les petites librairies indépendantes et dans les grandes surfaces (avec tout de même un rabais autorisé de 5 % maximum). Même si peu de consommateurs le savent, les règles sont donc identiques qu'il s'agisse d'Amazon, de la Fnac ou de la petite librairie du coin.

Cette loi permet d'assurer l'égalité des Français devant le livre, vendu partout en France au même prix, et permet surtout de sauvegarder les petites librairies indépendantes face à la menace que représentent pour elles les grandes surfaces. Si des lois similaires existent dans de nombreux pays européens, la France est cependant l'un des précurseurs en la matière, aux côtés de l'Espagne qui a instauré le prix unique du livre dès 1975 (2002 en Allemagne, 2005 en Italie, 2005 aux Pays-Bas, 2001 au Danemark<sup>37</sup>).

---

<sup>37</sup> *Handbook of the Economics of Art and Culture*, Ginsburg et Throsby (2006)

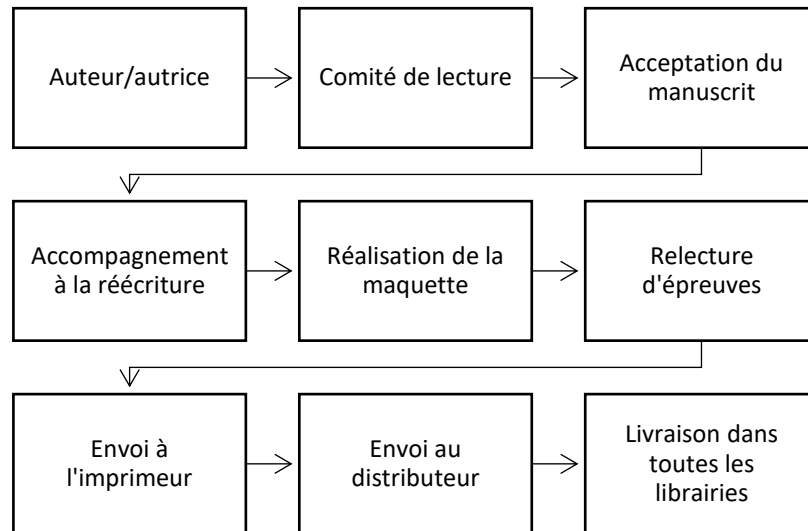


Figure 12 : le travail de l'éditeur (d'après Laulhère, 2012)

Les études réalisées régulièrement par le ministère de la Culture<sup>38</sup> sur les pratiques culturelles des Français démentent les discours dénonçant un effondrement des pratiques de lecture. Entre 1973 et 2018, les Français déclarant avoir lu au moins un livre (hors bande-dessinée) sont passés de 69% à 62%. Il s'agit certes d'une baisse, mais elle est bien loin de la désertion culturelle annoncée. Cette diminution s'explique notamment par le poids grandissant des catégories âgées de la population (les pratiques de lecture ayant tendance à diminuer au cours de la vie, Donnât, 2008). Mais si la part de lecteurs dans la population reste importante, chacun lit moins et les grands lecteurs tendent à disparaître au profit de lecteurs occasionnels. Entre 1973 et 2018, la part des Français ayant lu 20 livres ou plus est passée de 28% à 15% et la part de ceux ayant lu moins de 10 livres est passée de 24% à 34%<sup>25</sup>.

L'une des plus grandes difficultés de l'industrie du livre est la gestion de l'abondance. L'industrie du livre est en effet victime d'un phénomène de surproduction, ou plus exactement de surpublication : le nombre de titres publiés en France augmente d'année

<sup>38</sup> *Cinquante ans de pratiques culturelles en France*, étude coordonnée par Lombardo et Wolf pour le Ministère de la Culture, 2<sup>ème</sup> trimestre 2020



en année. Il y a aujourd'hui 68 000 titres publiés par an, soit trois fois plus qu'il y a 30 ans<sup>39</sup>. Quelles sont les raisons de cet emballement ? Il existe tout d'abord une grande incertitude quant au succès d'un titre ou d'un autre, le marché de l'édition étant particulièrement imprévisible. Le coût marginal de l'ajout d'un titre au catalogue d'un éditeur est faible, surtout si les tirages de ce titre restent limités. Ainsi, les éditeurs multiplient les titres et diminuent les tirages dans l'espoir que l'un des titres publiés connaîtra un succès important (et justifiera alors des tirages supplémentaires).

Ce système de surpublication favorise un modèle économique fondé sur les best-sellers. Contrairement aux long-sellers, les best-sellers sont des livres qui se vendent très bien, mais sur des durées courtes. Le manque d'espace d'exposition dans les librairies et le besoin constant de renouvellement de l'offre amène un best-seller à chasser l'autre. Le Béhec et al. parlent de « focalisation en masse de l'attention » (Le Béhec et al., *Le livre-échange*, 2018, p.49). On retrouve ici la logique du « anything goes » ou « tout peut marcher » (Caves, 2000), inhérente aux industries artistiques et créatives. Un autre élément vient expliquer cette logique de surpublication. De nombreux éditeurs s'appuient sur les revenus générés par les best-sellers afin de financer la publication de livres plus confidentiels leur tenant davantage à cœur (essais, poésie, etc.). L'incertitude radicale qui caractérise le marché du livre est typique des industries culturelles, qualifiées d'économies des singularités par Karpik (2007). Ce phénomène de surpublication diminue fortement la durée de vie d'un livre dans les rayonnages des librairies, qui se réduit aujourd'hui le plus souvent à 3 mois. Ainsi, le destin d'un ouvrage se joue en quelques semaines, et un exemplaire sur quatre sera pilonné<sup>40</sup>.

<sup>39</sup>[https://www.lemonde.fr/livres/article/2018/03/16/l-edition-francaise-de-livres-en-quelques-chiffres\\_5271815\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2018/03/16/l-edition-francaise-de-livres-en-quelques-chiffres_5271815_3260.html)

<sup>40</sup><https://www.actualitte.com/article/tribunes/pour-des-livres-sans-date-de-peremption/100736>

Mais la gestion de l'abondance n'est pas l'apanage des éditeurs. Les bibliothèques pratiquent régulièrement ce que l'on appelle le « désherbage » (Gaudet, 2013), qui consiste à trier et éliminer les livres jugés trop anciens ou en mauvais état pour faire de la place aux nouveautés. En effet, les bibliothèques (notamment publiques) ont une mission de lecture publique et non de conservation (la mission de conservation étant réservée à la Bibliothèque Nationale de France). Le terme de désherbage renvoie à l'idée que le livre peut constituer une mauvaise herbe qu'il faut arracher, évoquant la notion de contamination.

### 3.4. Le livre numérique, entre opportunité et danger pour le marché

Le marché du livre numérique est relativement jeune. Il n'apparaît réellement qu'en 2007 aux Etats-Unis, au lancement de la Kindle, la liseuse proposée par Amazon. Le développement de ce nouveau format de lecture fait rapidement craindre un remplacement massif des livres papier. Mais contre toute attente, le « grand remplacement » n'a pas eu lieu et, en France, la progression du livre numérique est très lente. En 2019, 22% des Français déclaraient avoir déjà lu un livre numérique contre 20% en 2018, et 6% envisagent de le faire, contre 5% en 2018. Les ventes de livres numériques représentent 7,6% du Chiffre d'Affaires des éditeurs en 2019 contre 6,8% en 2018<sup>41</sup>. Le livre numérique gagne donc du terrain, certes, mais reste très loin du livre papier dans les pratiques de lecture.

<sup>41</sup> Les chiffres clé de l'édition 2019, étude du SNE

Il apparaît que ce n'est pas tant le succès du livre numérique qui pose problème aux acteurs du secteur qu'une grande méconnaissance du marché en transformation. Les tentatives faites pour s'engager dans la voie du numérique se sont pour beaucoup soldées par des échecs.

L'exemple le plus parlant est celui de la plateforme « 1001 libraires », lancée en 2011 par les libraires indépendants pour contrer Amazon en vendant les livres au format papier et numérique. L'investissement de 2,2 millions d'euros n'aura pas permis à l'expérience d'être un succès et la plateforme ferme après seulement une année d'existence (Benhamou, 2014). De même ; les prévisions des experts ont souvent été démenties. Alors qu'on imaginait que le numérique fragiliserait les petites librairies, celles-ci ont plutôt bien résisté quand les plus grands groupes ont fait faillite : Borders aux États-Unis en 2011<sup>42</sup>, Virgin Megastore en 2013 et Chapitre en 2014<sup>43</sup> en France, Red group<sup>44</sup> en Australie en 2011. Les usages des lecteurs n'ont pas non plus été ceux qui avaient été envisagés. On pensait que la lecture numérique concernerait davantage les livres pratiques que les romans, or c'est l'inverse qui se produit. Enfin, la tablette et le téléphone ont remplacé l'ordinateur dans les usages du numérique, contre les prévisions (Benhamou, 2014).

Cette méconnaissance du marché est renforcée par une forte opposition entre les instances publiques, les associations professionnelles (SLF, SNE, Motif, etc.) et les acteurs individuels (éditeurs, libraires, auteurs). Les premiers encouragent le développement du livre numérique par des enquêtes sur les pratiques, des investissements, des campagnes de communication<sup>45</sup>, quand la plupart des acteurs, eux, résistent farouchement à ce développement. Ce désaccord entre les acteurs du marché et les organisations nourrit les

<sup>42</sup> <https://www.lesechos.fr/2011/02/le-deuxieme-libraire-americain-borders-se-met-en-faillite-406646>

<sup>43</sup> <https://www.livreshebdo.fr/article/2013-stupeur-et-tremblements>

<sup>44</sup> <https://www.abc.net.au/news/2011-02-21/struggling-book-industry-only-has-itself-to-blame/1951358>

<sup>45</sup> *Accueillir le numérique ?* Hors-série des Cahiers de la Librairie, SLF, 2008.

incompréhensions. Pour les instances et les associations professionnelles, le livre numérique constitue une opportunité. Il est une source de revenus supplémentaires et un moyen de dynamiser le marché en développant les ventes de livres papier. Dans le « rapport sur le livre numérique » commandé à Bruno Patino par le Ministère de la Culture, un certain nombre d'avantages sont listés : « l'indexation, le caractère agrégé ou segmenté du contenu, la fraîcheur – certains ouvrages nécessitant des mises à jour régulières, le système ouvert – laissant une marge d'intervention à un lectorat actif – et l'accessibilité. »<sup>46</sup>. Pour les acteurs du secteur, il constitue davantage une menace, un risque de cannibalisation du livre papier<sup>47</sup>.

<sup>46</sup> <http://www2.culture.gouv.fr/culture/actualites/conferen/albanel/rapportpatino.pdf>

<sup>47</sup> *L'assassinat des livres*, ouvrage collectif, 2015

**Encadré 3 : Qu'est-ce que le livre numérique ?**

Lorsque l'on parle de livres numériques, on a souvent tendance à confondre le support technique (liseuse, tablette) et le contenu, c'est-à-dire le fichier texte. Dans le cadre de mon travail de recherche, le terme de « livre numérique » désigne le contenu, le fichier texte, le support étant désigné par le terme « livre électronique ».

La liseuse est le support spécifiquement destiné à la lecture de livres numériques (à l'inverse, la tablette est multifonction). La plupart des liseuses sont liées à des plateformes proposant le téléchargement de livres numériques, à l'instar de la Kindle d'Amazon ou la Kobo de la Fnac. La plupart des liseuses et des tablettes permettent de consulter les textes au format PDF et au format epub (le format le plus utilisé pour les livres numériques). La Kindle, elle, fonctionne avec des formats propriétaires qui contraignent le lecteur à acheter ses livres numériques sur Amazon.

Il existe des livres numériques dits « homothétiques », c'est-à-dire reproduits sur la base de la version papier, à l'identique, et des livres numériques dits « enrichis » ou « augmentés », auxquels sont ajoutés des contenus multimédia (images, son, vidéo, interactivité). Il existe également, plus rarement, des livres disponibles exclusivement en numérique. Ces derniers sont le plus souvent issus de l'autoédition. (Benhamou et Guillon, 2010).

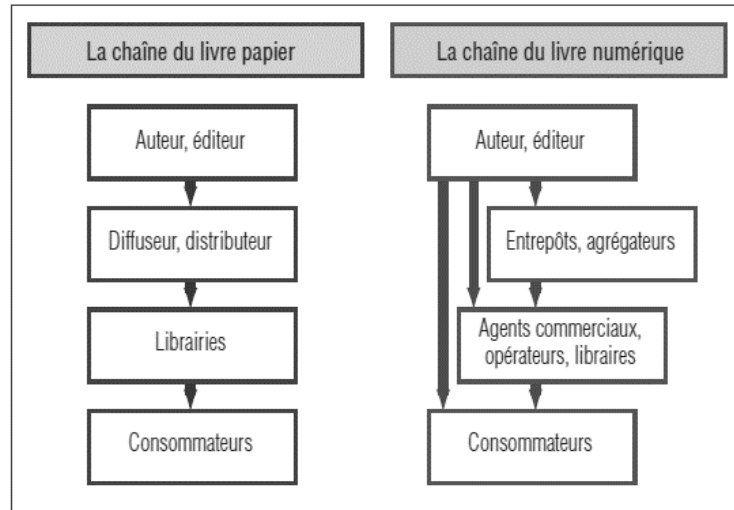


Figure 13 : La chaîne de production du livre, d'après le ministère de la Culture, 2010

Le numérique provoque un phénomène important de désintermédiation (Figure 12). Un simple ordinateur suffit pour publier un texte et atteindre des lecteurs potentiels. Les coûts de reproduction du livre numérique sont quasi-nuls, ce qui engendre une destruction de valeur pour de nombreux acteurs du secteur (éditeurs, imprimeurs, libraires). L'arrivée du numérique remet en cause le rôle traditionnel des médiateurs entre auteur et lecteur (éditeur, libraire, critiques). Certaines des missions qui étaient auparavant l'apanage de ces médiateurs ont tendance à disparaître au profit d'Internet. Le site Goodreads.com propose par exemple des suggestions de lecture à partir d'algorithmes. Par ailleurs, même si le phénomène reste marginal, il est possible de pirater les livres numériques et certains sites proposent de télécharger illégalement des ouvrages. Jeff Bezos lui-même, dirigeant d'Amazon et figure de l'édition numérique, le dit : « Les seules personnes nécessaires dans l'édition sont maintenant le lecteur et l'écrivain » (Jeff Bezos, *Le Monde*, 21 octobre 2011). Le livre numérique permettrait ainsi d'échapper aux lois du marché.

Avec ses coûts de production limités, le numérique a permis le développement de l'autoédition. Selon les chiffres du dépôt légal publiés par la BNF, en 2016, un livre publié sur cinq en France l'a été par le biais de l'autoédition. En effet, la publication concerne en

moyenne seulement un manuscrit sur 5000 envoyés aux maisons d'édition. L'autoédition n'est pas nouvelle : Proust lui-même y eut recours après le refus des éditions Gallimard de le publier. Mais ce phénomène se développe rapidement. Aux Etats-Unis, depuis 2011, c'est plus de la moitié des ouvrages parus qui est issue de l'autoédition (Benhamou, 2014). De nombreux best-sellers de ces dernières années ont d'abord été autoédités : *Cinquante nuances de Grey* ou *Twilight* par exemple. L'auto-édition est souvent vue par les auteurs comme la première marche vers ce qu'ils appellent eux-même la « vraie édition », considérée comme plus légitime et offrant une meilleure reconnaissance. Ce phénomène, en facilitant l'accès à la publication, vient encore accentuer le problème de surpublication que connaît l'édition. Certains professionnels s'insurgent d'ailleurs en dénonçant le fait qu'il y ait désormais plus d'auteurs que de lecteurs. « Avec le numérique, le problème n'est plus de publier mais de faire lire. » (Larizza, 2015, in *L'assassinat des livres*, p.38).

Le rapport à la possession est également fortement modifié par le numérique. En l'état actuel du droit, l'achat d'un livre numérique correspond en réalité à l'achat d'une licence d'accès, et non à un transfert de propriété. Amazon retire par exemple régulièrement des titres des Kindles de ses clients au gré des contentieux juridiques auxquels l'entreprise fait face. Les DRM (Digital Rights Management) sont un outil de gestion et de contrôle du livre numérique, il s'agit du dispositif qui gère ces licences d'accès. On parle aussi de GDN (gestion des droits numériques) en français. Il s'agit d'un dispositif qui limite les possibilités de transfert et de copie du fichier numérique (limite à un type de support, un nombre de supports, une zone géographique, etc.) et permet ainsi de maîtriser les risques de piratage. Le DRM Adobe, le plus répandu, permet par exemple le transfert à 6 appareils différents. Ce dispositif a tendance à compliquer l'expérience utilisateur et à la rendre contre-intuitive. Il ajoute des étapes entre l'achat et la lecture avec la nécessité, souvent, de se créer un compte (Adobe, Amazon ou Fnac par exemple) avant de commencer sa

lecture. Les DRM s'opposent ainsi à la recherche d'immédiateté du lecteur à travers le numérique. Ils empêchent même parfois tout simplement la lecture par manque de maîtrise technologique<sup>48</sup>. Les DRM n'offrent d'ailleurs pas la protection que les éditeurs souhaiteraient. On trouve sur internet de nombreux tutoriels pour apprendre à les supprimer, ainsi que les contraintes les accompagnant<sup>49</sup>.

Le lecteur de livres numériques ne perd pas seulement la propriété de ses livres, mais également le caractère privé de ses données personnelles. Les supports de lecture étant le plus souvent connectés, ils permettent aux acteurs du numérique de capter d'innombrables données personnelles telles que les goûts des lecteurs, leur rythme de lecture, leurs annotations, etc. Amazon a ainsi indiqué que 18 000 lecteurs avaient surligné la même phrase d'un de leurs livres, et Kobo a révélé que ses lecteurs avaient mis en moyenne vingt heures pour lire un roman d'un millier de pages (Benhamou, 2014).

Pour Jean-Luc Coudray (2015), ce sont les contraintes matérielles et financières liées à la production de livres papier qui façonnent à la fois l'objet et le texte en imposant à l'éditeur de faire des choix (choix d'auteurs, limite de la longueur des textes, etc.). Ce long et difficile processus de sélection est rendu inutile par la dématérialisation qui abolit ces contraintes. Ainsi, tout le monde peut devenir auteur, tous les textes peuvent être publiés, l'accessibilité semble infinie. Mais comme le rappelle Coudray (ibid), l'accessibilité n'est pas la visibilité. Selon cet argument, le livre numérique ne remplacerait pas le livre mais l'étoufferait dans la surabondance.

---

<sup>48</sup> <http://www.lettresnumeriques.be/2016/05/23/protection-du-livre-numerique-les-drm-etat-des-lieux-et-enjeux/>

<sup>49</sup> <http://www.liseuses.net/comment-supprimer-les-drm-de-ses-ebooks/>



Même pour un livre homothétique acheté à l'unité, la politique de prix n'est pas stabilisée. Pour l'achat à l'unité, la référence demeure le prix du livre papier. Il est souvent avancé que c'est l'insuffisance du différentiel de prix entre papier et numérique en Europe (15 à 30 %) qui justifie la faiblesse du marché face au dynamisme américain où ce différentiel est d'environ 40 %. Selon une enquête IPSOS menée en France en 2019, les acheteurs réclament un différentiel plus important, déjà appliqué dans la BD ou chez certains éditeurs, tel Le Dilettante, où il avoisine les 50 %<sup>50</sup>.

---

<sup>50</sup>[https://www.ipsos.com/sites/default/files/ct/news/documents/2019-03/les\\_francais\\_et\\_la\\_lecture\\_2019.pdf](https://www.ipsos.com/sites/default/files/ct/news/documents/2019-03/les_francais_et_la_lecture_2019.pdf)

### 3.5. Les acteurs de l'industrie du livre et le bouleversement du numérique

#### 3.5.1. Nouveaux usages offerts par le numérique

Si l'offre commerciale est encore limitée en numérique (tous les ouvrages n'étant pas, pour le moment, proposés dans ce format), les acteurs de l'industrie du livre se sont malgré tout investis dans les possibilités offertes par ce nouveau média. On peut ainsi citer la grande initiative des bibliothèques publiques françaises qui ont lancé fin 2014 le Prêt Numérique en Bibliothèque (PNB). Ce dispositif permet aux usagers des bibliothèques publiques d'accéder gratuitement à la lecture numérique en proposant notamment des livres mais aussi des dispositifs de lecture (liseuses) en prêt. En 2018, ce sont ainsi jusqu'à 50 000 ouvrages qui ont été empruntés chaque mois<sup>51</sup>.

Par ailleurs, le support du numérique offre des possibilités que n'offre pas le papier. Les livres numériques ne sont pas nécessairement homothétiques. Certains éditeurs se sont saisis de cette opportunité pour offrir des livres numériques augmentés, enrichis de contenus multimédias. Le texte peut être complété par de la musique, de la vidéo ou des applications interactives. « En effet, au-delà du livre homothétique, l'interactivité, l'hypertextualité, promues avant tout par les sites web et devenues usuelles, offrent à la fois des opportunités d'innovation en termes de narration, de design ou de participation du lecteur par exemple. » (Paquienséguy et Bossier, 2014)

<sup>51</sup> <http://pretnumeriqueenbibliotheque.fr/>

Ces livres numériques enrichis sont particulièrement développés dans le secteur de la littérature jeunesse et des livres éducatifs et scolaires. Plus l'interactivité est grande, plus le texte se transforme en jeu. La frontière entre le livre et le jeu vidéo devient alors floue. Il est vrai que l'on peut trouver des livres papier enrichis, soit par l'usage de la réalité augmentée (certaines encyclopédies notamment), soit par l'adjonction d'objets (livres de cuisine avec ustensiles par exemple). Il n'en reste pas moins que les possibilités du papier semblent limitées quand celles du numérique sont bien plus vastes (Célimon, 2018). Le numérique propose également dans certains cas une narration transmédia (Jenkins, 2010) dans laquelle les éléments de la narration sont dispersés à travers divers supports (sites internet, réseaux sociaux). Le roman *Je ne ferai pas mieux que mon père*<sup>52</sup> fait par exemple circuler le lecteur entre l'ouvrage lui-même, le blog du héros, ses réseaux sociaux et un site internet parodiant Wikipédia.

Ces nouveaux usages de lecture sont également accompagnés de nouvelles pratiques de consommation. On voit en effet fleurir les offres de streaming de livres numériques, sur le modèle de Spotify dans la musique ou de Netflix dans le cinéma. C'est le cas de sites comme Oyster, Scribd ou Kindle unlimited. Pour un abonnement mensuel, l'utilisateur peut accéder à un catalogue d'ouvrages numériques qu'il peut consulter de façon illimitée. Ces pratiques restent encore marginales dans l'industrie du livre mais pourraient se développer dans les années à venir (Célimon, 2018).

---

<sup>52</sup> *Je ne ferai pas mieux que mon père*, Julien Druinaud, 2014. Autoédition

### 3.5.2. Tensions et pluralisme de pratiques numériques

Le Béché et al. (2018) proposent de mieux comprendre les tensions qui organisent les pratiques de lecture numérique selon les points de vue des consommateurs concernant les médiateurs traditionnels et les nouveaux monopoles. Grâce à la boussole de justifications qu'ils proposent, inspirée d'un carré sémiotique, les auteurs permettent une meilleure compréhension du pluralisme des positions, des choix et des pratiques liés à cette lecture numérique. Ils identifient à travers cette boussole des justifications quatre différents profils de pratiques de lecture numérique selon l'attachement ou non aux médiateurs traditionnels et aux nouveaux monopoles (voir figure 14).

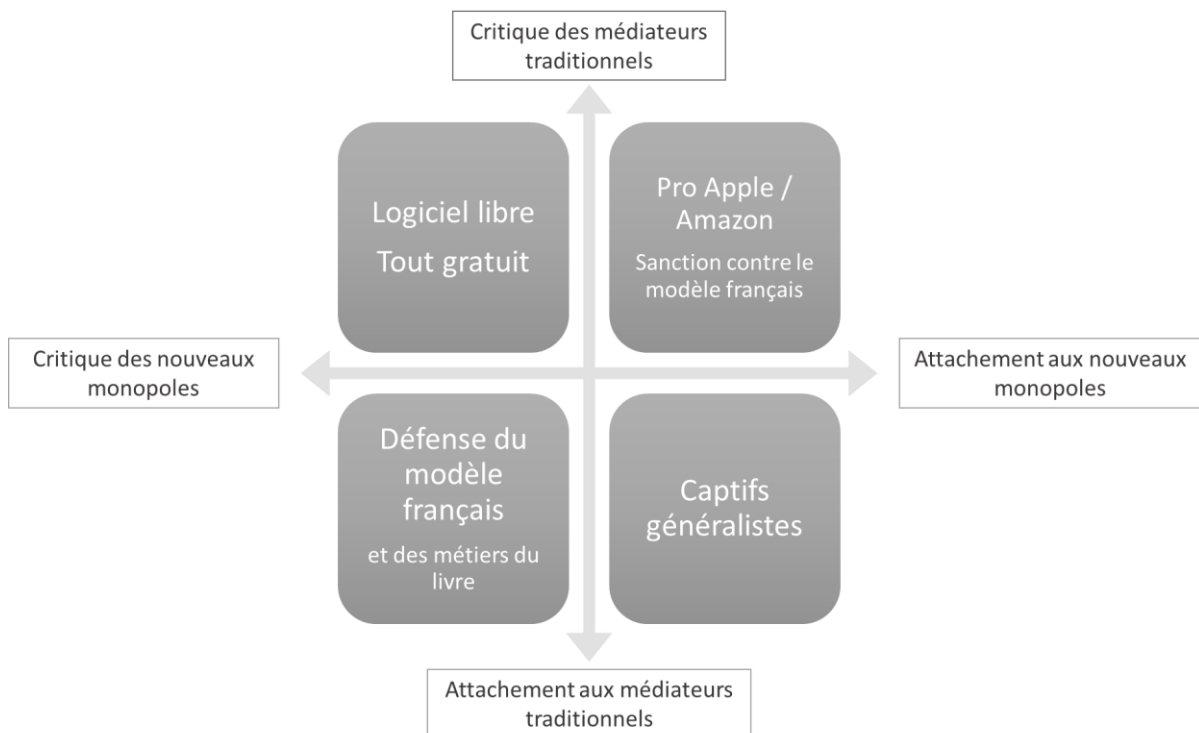


Figure 14 : Boussole des justifications, d'après le Béché, Boullier et Crépel, 2018, p.194

Le profil « logiciel libre, tout gratuit » aura tendance à favoriser des systèmes ouverts (à l'opposé notamment de la Kindle d'Amazon qui dispose d'un format propriétaire et ne permet de lire que des e-Books proposés par Amazon). Ils souhaiteront également une circulation libre des ouvrages, sans les DRM qui les limitent. Ils peuvent pour cela se

tourner vers le téléchargement illégal. Le profil « pro Apple-Amazon » tiendra un discours assez dur envers les éditeurs français, leur préférant l'efficacité des géants américains. Ils sont dans une position d'incompréhension de l'offre, en particulier l'offre française, en opposition à l'offre anglosaxonne qu'ils perçoivent comme plus vaste et moins chère. Tout à fait à l'opposé se trouve le profil de « défense du modèle français », défendant les médiations traditionnelles (la librairie indépendante, le prix unique du livre et tout ce qui constitue les spécificités de ce modèle français) et s'opposant fermement aux nouveaux monopoles des GAFA. Il s'agit d'ailleurs souvent ici d'une forme de militantisme. Le quatrième profil des « captifs généralistes » consiste à piocher dans chaque modèle ce qui peut être intéressant (la proximité des librairies indépendantes, l'efficacité des plateformes en ligne) en faisant preuve d'un certain pragmatisme.

## 4. Contexte social : Les pratiques des consommateurs autour de l'objet livre

### 4.1. La circulation des livres

Le livre a toujours circulé, fait partie d'une conversation, de pratiques sociales, depuis les colporteurs du Moyen-Âge jusqu'aux salons littéraires du 18<sup>e</sup> siècle (Darton, 2010). On peut distinguer deux types de circulations : la circulation matérielle de l'objet-livre par le biais de prêts, de dons ou d'échanges, et la circulation conversationnelle, selon l'expression de Le Béhec, Boullier et Crépel (2018), c'est-à-dire la circulation de la parole autour du livre, par le biais d'échanges familiaux ou amicaux, de réseaux sociaux ou de plateformes spécialisées, par exemple.

#### 4.1.1. La circulation matérielle des livres

*« Prêté, revendu, donné, le livre circule dans la ville bien plus que ne le laisse penser le tombeau que constituent les inventaires de décès. » Roger Chartier « La circulation de l'écrit dans les villes françaises, 1500-1700 » in *Livre et lecture en Espagne et en France sous L'Ancien Régime*, Paris : ADPF, 1981, p.277.*

Pour l'historien du livre Roger Chartier (1981), la circulation du livre de mains en mains par le biais du don, du prêt ou de la revente est l'un des signes incontestables de sa vivacité. Les grandes enquêtes du ministère de la Culture sur les pratiques culturelles des Français mettent bien en évidence la prépondérance de la circulation dans la

consommation de livre : selon l'enquête de 2013, 95% des Français déclarent avoir déjà prêté un livre (imprimé), 73,8% avoir déjà donné un livre, 90,5% en avoir déjà offert, 36,5% avoir revendu un livre d'occasion et 25,3% avoir participé à des formes d'échange. Le livre se partage de façon informelle, au sein de la famille, parmi les amis, ou de façon plus organisée via des cercles ou des clubs de lecture (qui peuvent être sur internet ou hors ligne). L'une des conséquences de ces pratiques de circulation est que lire un livre ne signifie pas forcément le posséder (et inversement, posséder un livre ne signifie pas le lire). « Le livre peut être acheté sans être consommé et être consommé sans être acheté. » (Desjeux et al, 1991, In Desjeux, 2000, p.67.)

Les pratiques favorisant la circulation des livres se développent et se multiplient. Les « boîtes à livres » ou « boîtes à lire » font par exemple aujourd'hui partie du paysage urbain de nombreuses villes. L'association Recyclivre propose depuis 2016 un annuaire participatif en ligne localisant les différentes boîtes et en recensait plus de 4000 au début 2020<sup>53</sup>. Les Boîtes à Livres fonctionnent comme des bibliothèques de rue où chaque passant est libre de prendre ou de déposer un ouvrage. Originaire du Royaume-Uni, le concept s'est développé en France ces dernières années et y connaît un grand succès<sup>54</sup>. Dans le même esprit, le phénomène du *bookcrossing*, ou des livres voyageurs, connaît également un développement rapide (Guillard et Roux, 2015). Le principe est de « relâcher » des livres dans la nature (des transports en commun, des bancs publics, etc.) pour que d'autres lecteurs les trouvent, les lisent et les « libèrent » à leur tour. Un numéro d'identification collé dans le livre grâce à une étiquette permet de suivre son trajet de lecteur en lecteur, chacun ayant la possibilité de l'enregistrer en ligne. Des événements de « libérations massives » ont lieu régulièrement autour d'une thématique ou dans un lieu

---

<sup>53</sup> <https://www.boite-a-lire.com/>

<sup>54</sup> <https://www.livreshebdo.fr/article/le-citoyen-la-boite-livres-et-les-bibliotheques>

précis (en septembre 2019 a eu lieu par exemple un « méga *bookcrossing* » dans un parc de Valenciennes<sup>55</sup>).

Les livres font partie de l'histoire personnelle de chacun. Ils sont lus à un moment de la vie, ils portent les traces du passé du lecteur, de son itinéraire. Ils portent non seulement une partie de l'identité du lecteur mais aussi une partie de son histoire, ils sont une extension du soi (Belk, 1988). Ils peuvent aussi être porteurs de l'identité de celui qui offre le livre. On retrouve dans les pratiques de circulation du livre le « hau » que Mauss décrit dans son *Essai sur le don*, c'est-à-dire l'esprit de la chose donnée. En faisant circuler un livre, en donnant à lire, on donne également un peu de soi. Pour Mauss (1923), « présenter quelque chose à quelqu'un, c'est présenter quelque chose de soi ». C'est ainsi que le prêt de livre peut parfois être rendu difficile, notamment par peur que l'objet ne soit pas rendu, ou soit rendu abimé (Martin in Desjeux et Garabuau- Moussaoui, 2000). De même, certains lecteurs craignent d'emprunter des livres et préfèrent de loin la possession à l'emprunt, qui leur permet de se dégager de la pression liée au soin à apporter à un livre prêté, qu'il faut rendre en l'état.

Le livre numérique fait lui aussi l'objet de pratiques de circulations qui, malgré son caractère immatériel, sont plus faciles à suivre, avec des trajectoires plus aisées à tracer. Ainsi avec le numérique, certaines pratiques de circulation se développent et d'autres diminuent. Le livre numérique disposant d'une valeur patrimoniale faible, voire inexistante, il s'inscrit moins dans les pratiques sociales de don (Paquienséguy et Bossier, 2014) : on n'offre pas un livre numérique comme on offre un livre papier. Le livre papier est d'ailleurs le cadeau le plus offert à Noël, devant les chocolats<sup>56</sup>. Les livres numériques,

<sup>55</sup> <https://www.lavoixdunord.fr/642147/article/2019-09-24/une-grande-chasse-aux-tresors-litteraires-samedi-valenciennes>

<sup>56</sup> Sondage Toluna pour LSA consommation, 2016



munis de DRM (à l'exception donc des livres piratés), permettent de savoir qui a téléchargé le livre, à combien de personne celui-ci a été transféré, quand... Certains experts déplorent l'absence de prise en compte de cette circulation dans l'édition numérique :

« Les éditeurs de livres numériques n'ont pas pris en compte ces pratiques de circulation du livre et reproduisent alors un système de distribution basé sur la focalisation en masse de l'attention. » (Le Béhec et al., 2018, *Le livre-échange*, p.49)

Le système est pensé autour des best-sellers et de la fidélisation à une collection, un auteur ou une série, de la même façon que le marché du livre papier. Or le numérique rend le partage plus aisé, plus systématique et donc les choix de lecture plus volatiles. Dans certaines communautés en ligne, les membres mettent à disposition les uns des autres des listes de livres numériques disponibles au partage (c'est le cas du forum du site Madmoizelle par exemple). Chaque membre peut donc avoir virtuellement accès à la bibliothèque de tous les autres.

#### 4.1.2. La circulation conversationnelle des livres

La circulation des livres n'est pas seulement une circulation matérielle ; Le Béhec, Boulier et Crépel (2018) parlent de circulation conversationnelle. Depuis la tradition des salons littéraires réunissant les hommes et femmes lettrés dès le 17<sup>ème</sup> siècle (Darnton, 2011), le livre alimente les discussions, il permet l'échange. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui peut justifier son exposition dans des pièces de passage, au sein de l'espace domestique (le salon, le couloir, parfois les toilettes). A la différence d'autres objets de la maison considérés comme plus triviaux, le livre fait parler.

Le livre est une forme d'extension de soi (Belk, 1988). Parler du livre, c'est donc parler de son histoire mais c'est aussi parler de soi. La pratique des « shelfies » (de « bookshelves » en anglais) est intéressante à ce titre. Il s'agit de faire un selfie devant sa bibliothèque, avec des livres disposés de façon esthétique (organisés par couleur par exemple) avant de poster les clichés sur les réseaux sociaux. Le livre est ici mis en scène comme objet décoratif et la pratique permet l'exposition et la circulation de son identité en tant que lecteur.



Figure 15 : Shelfie issue du compte Instagram @theliteraturearchive, 24 juillet, 2020

Un phénomène est également apparu ces dernières années : celui des booktubers. Les booktubers sont des Youtubers dont les chaînes sont spécialisées dans les chroniques littéraires<sup>57</sup>. Certains de ces comptes cumulent jusqu'à 80 000 abonnés (Bulledop, Margaux liseuse, Nine Gorman par exemple). Bookhaul (ensemble des livres achetés récemment), PAL (Pile à Lire, livres en attente de lecture), Swap (échange de livres entre lecteurs), wrap up (bilan des lectures mensuelles)... L'univers des booktubers dispose de tout un vocabulaire propre. Les livres commentés à l'écran font vibrer ou déçoivent et sont l'objets de nombreux commentaires d'une communauté très active. De Leusse (2017) souligne dans ce phénomène un double mouvement paradoxal : celui d'une désacralisation doublée d'une ritualisation à outrance. A travers une surreprésentation de certains genres littéraires bénéficiant d'une légitimité culturelle relativement limitée (le genre des « young adults », la romance, la science-fiction ou la fantasy), l'acte de lecture lui-même se trouve désacralisé et placé au même rang que toute autre activité électorale. En parallèle, le livre

<sup>57</sup> <https://www.franceculture.fr/litterature/la-nouvelle-donne-de-ledition-les-booktubers>

est mis en scène et entouré de nombreux rituels. On peut ainsi citer le cérémonial de l'unboxing, durant lequel le booktuber déballe pendant de longues minutes des colis de livres avec des gestes ritualisés et souvent théâtraux (Leusse, 2017). Mais au centre de ce phénomène se trouve la communauté. En effet, les chaînes Youtube et les blogs consacrés au livre sont avant tout le terrain d'une communauté particulièrement active dont les membres échangent entre eux et partagent leurs lectures et leurs avis (Feugère, 2018). Par le biais d'Internet, le livre reste donc pleinement ancré dans une circulation conversationnelle.

## 4.2. Relation à l'objet et consommation de livres

### 4.2.1. Pratiques d'accumulation du livre

*« Ainsi donc, l'un des principaux problèmes que rencontre l'homme qui garde les livres qu'il a lus ou qu'il se promet de lire un jour est celui de l'accroissement de sa bibliothèque. »*

Georges Perec<sup>58</sup>

Acquérir un livre induit souvent une nécessité de conservation. En effet, les livres ne se jettent pas, il apparaît complexe d'en disposer autrement que par la revente ou le don, la destruction étant inenvisageable (Le Béhec et al., 2018). Chaque nouveau livre vient donc s'ajouter aux précédents et encombrer l'espace domestique. Lorsque la papesse du désencombrement Marie Kondo<sup>59</sup> suggère d'appliquer ses méthodes aux bibliothèques trop chargées en se débarrassant des livres jugés superflus, elle soulève un mouvement

<sup>58</sup> *Notes brèves sur l'art et la manière de ranger ses livres*, Georges Perec (1985)

<sup>59</sup> *La magie du rangement*, Marie Kondo (2010)

d'indignation. Des milliers d'internautes s'élèvent contre l'idée qu'une bibliothèque pourrait être trop chargée, postent des photographies de leurs étagères en désordre et défendent l'accumulation de livres comme indispensable à l'épanouissement personnel. On ne s'attaque pas impunément au fétichisme lié à l'objet-livre<sup>60</sup>.

Mais acquérir un livre ne signifie pas qu'on le lira dans la foulée, voire qu'on le lira un jour. C'est ce que les booktubers appellent la PAL, la Pile à Lire : une liste de livres que l'on possède avec le projet de les lire un jour, sans pour autant s'y atteler. Dans sa version extrême, cette pratique prend le nom de Tsundoku, de tsunde-oku (laisser les choses s'empiler) et dukosho (lire des livres)<sup>61</sup>, terme japonais désignant le fait d'acheter plus de livre qu'on en peut lire. Cette pratique diffère de la bibliomanie et de la bibliophilie, une accumulation de livres dont l'objet final est la collection. Dans le tsundoku, l'objectif est d'accumuler avec le projet de lire plus tard, d'entretenir la possibilité d'un accroissement des connaissances par une bibliothèque personnelle très riche. On se constitue ainsi une « anti-bibliothèque », selon l'expression de Taleb (2010), une bibliothèque de livres à lire, de projets de lecture. La figure la plus significative de cette pratique est sans doute Umberto Eco, connu pour avoir une bibliothèque personnelle immense de 35 000 ouvrages. Ce dernier avait calculé qu'à raison d'un livre lu par jour entre l'âge de 10 ans et celui de 90 ans, il ne pourrait atteindre que 25 200 livres et n'avait donc pas la possibilité de faire le tour de sa bibliothèque (Taleb, 2010).

Si le livre numérique, du fait de son immatérialité, est ignoré des bibliophiles qui collectionnent les objets-livres, il n'est pas exempt de la pratique du tsundoku. N'encombrant pas les étagères, ne subissant pas de limitation de stockage, accessible de

<sup>60</sup> <https://www.actualitte.com/article/monde-edition/marie-kondo-conseille-de-jeter-des-livres-et-se-met-les-lecteurs-a-dos/92722>

<sup>61</sup> [https://www.anguillesousroche.com/cerveau/linteret-de-posseder-plus-de-livres-que-vous-ne-pouvez-en-lire/amp/?fbclid=IwAR3hw8eWLQbUhb\\_v9LydWTK2q6kETBSp1kJNMWtycfjI3OAWAwI\\_eNY5zQM](https://www.anguillesousroche.com/cerveau/linteret-de-posseder-plus-de-livres-que-vous-ne-pouvez-en-lire/amp/?fbclid=IwAR3hw8eWLQbUhb_v9LydWTK2q6kETBSp1kJNMWtycfjI3OAWAwI_eNY5zQM)

façon instantanée, le livre numérique est d'une « insoutenable légèreté » (Le Béhec, Boullier et Crépel, 2018, p.94). L'accumulation est ainsi largement facilitée par le numérique. Certains sites de téléchargement illégal proposent par exemple les livres numériques par packs de plusieurs centaines, voire plusieurs milliers de livres<sup>62</sup> (par collection, par thématique, par auteur, par genre, etc.). Les publicités pour les premières liseuses Kindle d'Amazon communiquent d'ailleurs sur cette possibilité d'accumulation, proposant de télécharger jusqu'à 1500 livres (figure 15). Il faudrait 150 ans au lecteur moyen (à raison de 10 livres par an), pour épuiser le contenu de sa liseuse.



Figure 16 : Publicité pour la Kindle 2 sur la homepage de Amazon, septembre 2009, issue du site <https://ebookfriendly.com/timeline-kindle-history/>

#### 4.2.2. Relation à la matérialité et sensorialité du livre

Comprendre la lecture passe aussi par la compréhension des pratiques matérielles de lecture. La dimension matérielle est pourtant peu interrogée par les sociologues qui se penchent davantage sur la consommation « intellectuelle », cognitive du livre (Martin in Desjeux et Garabuau-Moussaoui, 2000). Lire un livre papier est tout autant une

<sup>62</sup> <https://www.yggtorrent.me/torrent/ebook/livres/546122-pack+histoire+963+epubs+-+fr>

expérience sensorielle qu'une expérience intellectuelle. La lecture passe ainsi par le fait de sentir le poids du livre entre ses mains, d'en feuilleter les pages, de sentir l'odeur de l'encre et du papier. Cette relation à la matérialité est profondément modifiée par le numérique. « Le livre numérique reste certes homothétique au livre imprimé dans la plupart des offres, mais il perd en réalité la plupart des propriétés sémiotiques de l'objet-livre et change profondément la nature de l'expérience vécue par le lecteur-utilisateur. » (Le Béhec et al., 2018, p.109). Ainsi, le slogan pour la liseuse d'Amazon Kindle, dans des communications datant de 2011, met bien en évidence l'évolution de cette relation : « Lorsque vous lisez, le livre disparaît entre vos mains. ». On voit ici s'effacer la relation charnelle avec l'objet au profit d'une relation plus directe et immédiate avec le texte.

Dans la réalité, la matérialité ne s'efface pas totalement dans la consommation numérique. En effet, le passage à la lecture numérique s'accompagne le plus souvent d'une inévitable désorientation technique et de la nécessité de réapprendre de nouveaux usages. Cet apprentissage a donc un coût cognitif et implique une perte de repères temporaire. Ce coût cognitif est d'autant plus évident que la pratique de la lecture est, le plus souvent, incorporée très tôt (Baudelot et al., 1999). La lecture numérique implique par exemple d'avoir toujours le même objet entre les mains. Au lieu de changer d'objet d'un texte à l'autre, et donc de changer de matérialité, d'expérience sensorielle (différente couverture, typographie, papier, poids, etc.), on passe d'un texte à l'autre sans concrétisation matérielle de ce changement (Le Béhec et al., 2018).

Pour autant, la lecture numérique n'est pas exempte de matérialité. Celle-ci est possible grâce au truchement de divers dispositifs matériels parmi lesquels la liseuse bien sûr, mais aussi la tablette, l'ordinateur ou le smartphone. Il est possible de modifier ces supports et leurs logiciels afin de les adapter à des besoins spécifiques, à des attentes

particulières. Ces modifications peuvent être mineures (changement de la typographie, de la taille des caractères) ou majeures (modifications de l'ensemble de la mise en page), selon les envies et les compétences du lecteur. Tout ce qui vient entraver le confort de lecture et la fluidité de l'usage est ainsi effacé. On retrouve dans ces pratiques d'appropriation cherchant à adapter l'objet les « braconnages culturels » développés par de Certeau (1980). Ces modifications évoquent également des pratiques courantes dans le milieu des jeux vidéos : les mods, qui sont des modifications des jeux originaux, les moddeurs ajoutant ou modifiant des fonctionnalités à des jeux existants (Le Béhec et al., 2018). Il est à noter que la circulation de livres numériques est elle aussi emprunte de matérialité : en effet, 21,3% des personnes ayant fait circuler un livre numérique ont utilisé un support physique pour le faire (clé USB, liseuse, disque dur, etc.). On observe ici une forme de rematérialisation des pratiques (Magaudda, 2011), les dispositifs numériques remplaçant la matérialité du livre papier.

#### 4.3. Le livre numérique : un bouleversement des hiérarchies

Comme évoqué précédemment, l'objet livre est indissociable du savoir, de la connaissance et donc également d'une forme de légitimité culturelle. Ainsi, le pouvoir symbolique du livre est tel que le fait de publier conserve un attrait immense. Des sites internet tels que Marmiton ou des stars de Youtube<sup>63</sup> publient des livres. L'intérêt économique du procédé est pourtant relativement limité et les audiences touchées nécessairement moins larges que celles auxquelles ils sont habitués. Quel est alors l'intérêt pour ces derniers de devenir auteur ? On peut imaginer que la reconnaissance liée au statut d'auteur n'est pas pour rien dans ce choix.

<sup>63</sup> <https://livre.fnac.com/l478837/Top-des-livres-Blogueurs-et-Youtubeurs/Blogueurs-et-Youtubeurs>

Le numérique vient transformer en profondeur ce traditionnel rapport à la légitimité culturelle du livre. Pour Michel Serres (2012), il produit un renversement de la présomption d'incompétence en brouillant les frontières entre l'amateur et le savant. En effet, le numérique vient bouleverser les modes de réception du texte à travers trois processus distincts : l'indifférenciation, la fragmentation et la réappropriation (Bomsel, 2013).

Tout d'abord, le numérique produit une grande indifférenciation des lectures, des genres, des ouvrages les plus variés. Il vient sonner la fin des hiérarchies entre les textes. En fondant les textes dans un seul et même format, identique pour tous, en les assimilant et en les intégrant au sein d'un même objet, le numérique procède à une forme de mise à plat. Quelles que soient les conditions de production, les visées de l'ouvrage ou ses raisons d'être, le produit final ressemblera à tous les autres. Benhamou (2014) appelle ce processus le « règne de la grande équivalence ». Avec la tablette et la liseuse, des billets de blogs, des polars et des essais philosophiques se déroulent sur un même écran. Cette indifférenciation a des conséquences y compris pour le lecteur. Elle offre par exemple une certaine discrétion quant à l'ouvrage lu, celui-ci n'étant pas visible et reconnaissable immédiatement, faute de couverture. La littérature érotique tire ainsi son parti cette plus grande discrétion : le lecteur peut lire son livre à loisir, y compris en public, sans craindre les jugements des passants. La Musardine, premier éditeur de livres érotiques français, réalise ainsi en 2012 12% de ses ventes en numérique (contre 3% pour le marché global)<sup>64</sup>.

Par ailleurs, le livre papier exclut plus facilement la distraction extérieure tandis que le livre numérique semble, sinon la favoriser, du moins l'autoriser. Les processus cognitifs à l'œuvre lorsqu'on lit sur papier ou lorsqu'on lit sur un écran sont en effet très différents.

<sup>64</sup> <https://actualitte.com/article/64700/adaptation/la-litterature-erotique-toujours-plus-numerique>

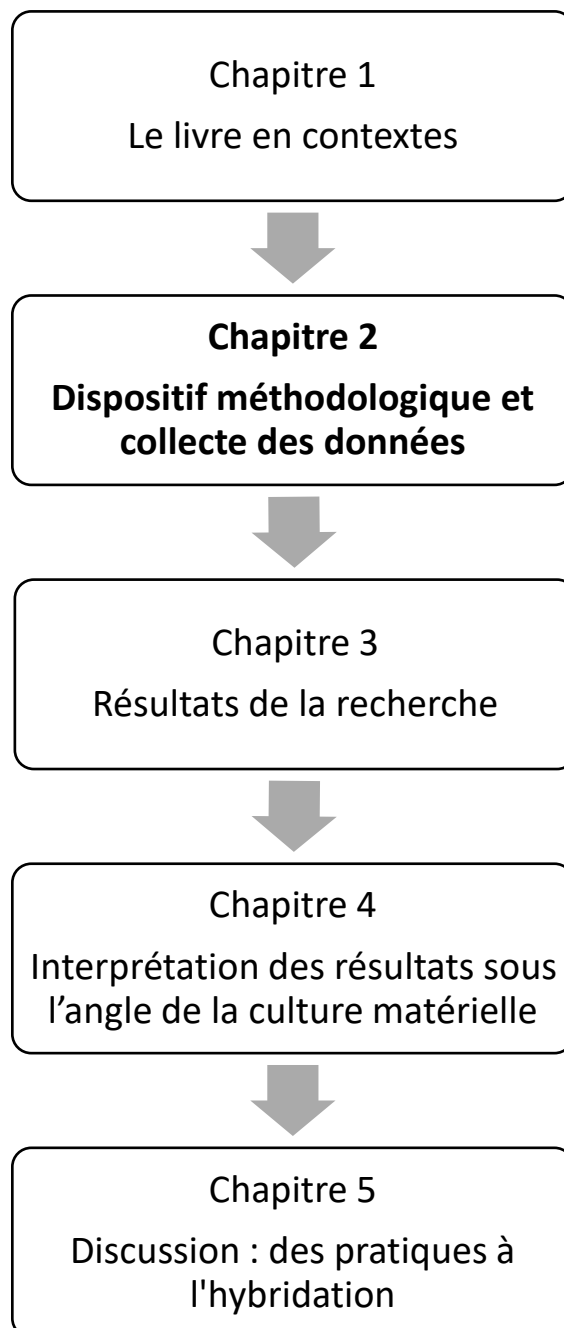


La lecture linéaire du papier est remplacée par une lecture plus séquentielle, un lecteur vagabond (Baccino, 2011). Cette lecture plus éparpillée s'illustre d'ailleurs par la prévalence du format des extraits, en numérique (Benhamou, 2014). Le numérique favorise souvent en effet la publication d'extraits, de miscellanées et de recueils à la publication de textes dans leur intégralité. Le numérique est donc ici la source d'un processus de fragmentation.

Mais la lecture au format numérique est-elle pour autant une lecture dégradée ? Benhamou (2014) défend l'idée, au contraire, que le numérique peut être porteur d'enrichissements. A travers l'ajout de son et de vidéos ou de documents complémentaires, le lecteur accède à une lecture curieuse. On peut lire une pièce de théâtre et en voir diverses interprétations dans le même temps ou feuilleter un livre d'histoire tout en consultant des documents d'archive. Le lecteur peut également, en piochant dans divers ouvrages, se créer ses propres recueils. La lecture peut alors devenir active par le biais d'un processus de réappropriation. Deux types de pratiques cohabitent : une lecture sous forme de grignotages qui s'éparpille, se fragmente et se réapproprie le support, et une lecture plus traditionnelle migrant vers le numérique tout en conservant la structure du papier (Benhamou, 2014). Les pratiques liées au livre numérique sont ainsi plus complexes qu'elles n'apparaissent de prime abord.



CHAPITRE 2 : DISPOSITIF METHODOLOGIQUE ET COLLECTE DE  
DONNEES



## CHAPITRE 2 : DISPOSITIF METHODOLOGIQUE

« *Penser la vie, voilà la tâche.* » Hegel

### Introduction de chapitre : chapitre 2

Ce deuxième chapitre expose la méthodologie de notre recherche. Il développe ainsi son positionnement (section 1) ancré dans une approche phénoménologique, interprétativiste et inscrite dans le champ de la Consumer Culture Theory. Nous commencerons donc par présenter le positionnement épistémologique de ce travail de recherche puis nous expliciterons le choix d'une inscription dans le courant de la Consumer Culture Theory (CCT) au sein des sciences de gestion. Nous présenterons ensuite les trois phases de collecte de données qui ont constitué la dimension empirique de notre recherche (section 2) : les 7 entretiens familiaux approfondis, les 11 entretiens phénoménologiques et les 9 entretiens par photo-élicitation. Enfin, Nous aborderons la phase d'analyse et de codage de nos données (section 3).

Comme tout travail de recherche, cette thèse est le résultat de choix personnels. Certains choix semblent évidents et s'imposent d'eux-mêmes dans un souci de cohérence de l'ensemble de ce travail. C'est le cas de la posture interprétative et de l'approche qualitative qui nous permettent d'étudier notre terrain en profondeur, dans sa complexité. D'autres décisions relèvent de véritables prises de décision et d'engagements de notre part. Ce chapitre nous permet de présenter et d'expliquer ces décisions.

## 1. Positionnement de la recherche

### 1.1 Contextualiser les données : une approche phénoménologique et inductive de la recherche

#### 1.1.1. Une posture épistémologique inductive

Nous abordons cette recherche avec une démarche inductive (Spiggle, 1994 ; Thomas, 2006). Le choix de l'induction se justifie dans le cadre de cette thèse par l'importance que l'approche qualitative interprétativiste de la recherche accorde aux dimensions empirique et immersive ainsi qu'à la logique de découverte qui l'anime. Cette perspective nous permet de fonder notre compréhension du phénomène étudié, la consommation de livres, sur « l'exploration du terrain et des indices qu'il offre » (Robert-Demontrond et al, 2018) dans le but de générer une théorisation de ce phénomène (Paillé, 1996). L'idée est ici d'aborder le terrain sans idée préconçue ni pré-notion qui viendraient enfermer la réflexion dans des cadres conçus *a priori* (Badot et al, 2009). « L'induction est une démarche intellectuelle qui procède par inférence probable, c'est-à-dire que l'on passe d'énoncés portant sur un ensemble fini d'observations à une proposition universelle. Cette démarche tend vers la formulation d'une règle générale crédible mais non prédictive. » (Robert- Demontrond, 2004, p.8). L'objectif est ainsi d'accumuler de nombreuses données sur le terrain, collectées de façon souple et dont l'abstraction progressive aboutit à une théorisation crédible. Dans cette démarche, la construction de l'objet de recherche est progressive et contingente des éléments empiriques. L'approche inductive mobilisée ici est dite « cadrée » (Badot et al, 2009), il ne s'agit en effet pas d'induction radicale. Nous sommes entrée sur le terrain de recherche avec des questionnements très ouverts et une « orientation théorique » (Badot,

2005). Nous nous sommes intéressée à la dimension matérielle de la consommation de livre, avec notamment à l'esprit les théories permettant de concevoir la singularité de l'objet livre (Karpik, 2007). Le chercheur n'entre pas vierge de connaissances sur son terrain, il est le fruit d'une sensibilité théorique qui vient influencer son regard sur les données observées et sa perception de la réalité du terrain. La démarche inductive implique de s'interroger sur ces présupposés théoriques et culturels, c'est pourquoi nous avons mené une introspection afin de mieux questionner notre propre relation à l'objet de la recherche.

### 1.1.2. Fondements théoriques de l'approche phénoménologique

Notre recherche s'inscrit dans une approche compréhensive, par opposition à une approche explicative. Elle vise une compréhension en profondeur d'un phénomène et du sens que les acteurs en donnent, à travers un processus de contextualisation (Paillé et Mucchielli, 2016). En effet, un phénomène ne prend sens que par sa mise en perspective dans un contexte socialement et culturellement défini. Une approche compréhensive, articulée à une démarche qualitative, permettent pleinement ce travail de contextualisation (Thiétart, 2007).

Par son approche concrète du terrain et l'espace qu'elle réserve aux données empiriques, l'attitude phénoménologique nous semble particulièrement adaptée à cette volonté de compréhension d'un phénomène en profondeur. Celle-ci se caractérise notamment par son ancrage sur le terrain ainsi que par une grande empathie du chercheur dans le recueil et l'analyse des données (Thompson et al, 1989). L'ontologie Husserlienne, à l'origine de l'approche phénoménologique, appelle en effet à un « retour aux choses mêmes », à les décrire telles qu'elles se présentent à la conscience (Paillé et Mucchielli, 2016). Il s'agit, à travers cette approche, de passer du plan empirique au plan intentionnel, c'est-à-dire de

passer de l'objet d'étude au sens qu'il peut avoir pour une conscience, puisque, selon la devise d'Husserl qui place l'intentionnalité au centre de sa pensée, « toute conscience est conscience de quelque chose » (Giorgi, 1997).

La pensée phénoménologique permet de mettre à jour les contradictions, d'analyser les phénomènes dans leur complexité, leur ambivalence. Les informants sont, au même titre que tout le monde, plein de contradictions conscientes ou non. L'analyse du discours pose donc l'impossibilité de dépasser le déclaratif pour aller au-delà de ces contradictions. La phénoménologie invite à intégrer la symbolique et les pratiques dans cette analyse afin d'enrichir le discours. La parole et le vécu des informants sont considérés comme des textes que le chercheur doit interpréter à la lumière du contexte, dans leur subjectivité (Robert-Demontrond et al., 2018).

En résumé, « La phénoménologie est, pourrait-on dire, un essai de saisir le monde en son sens ou même en tant que sens. » (Tengelyi, 2006, p. 138, in Paillé et Mucchielli, 20116).

### 1.1.3. Conséquences de l'attitude phénoménologique

	Phénoménologie	Cartésianisme
Vision du monde	Contextuelle	Mécaniste
Ontologie	Etre-au-monde ("dasein")	Dualiste
Base de la recherche	Expérience	Structure théorique
Perspective de recherche	1ère personne	3ème personne
Logique de la recherche	Apodictique	Prédictive
Objectif de recherche	Description thématique	Réductionisme causal

Figure 17 : Deux approches de la recherche consommateur (d'après Thompson et al., 1989)

Le tableau ci-dessus présente les principales caractéristiques de la phénoménologie en l'opposant au paradigme cartésianiste (Thompson et al., 1989).

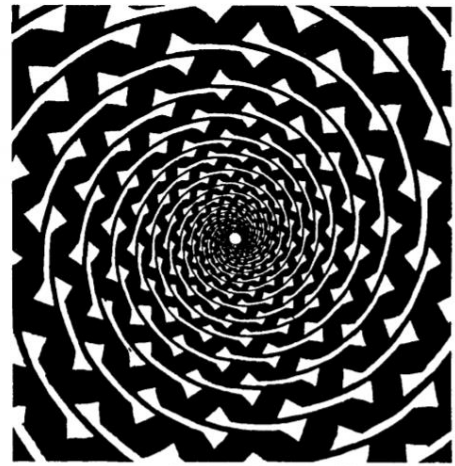
Si la démarche du chercheur consiste à atteindre la réalité d'un phénomène, cette réalité qu'il observe est avant tout une construction sociale. Il ne peut y accéder que par l'intermédiaire de l'autre, en lui donnant la parole. Ainsi, l'entretien est l'une des méthodes privilégiées par l'approche phénoménologique, permettant au chercheur de laisser s'exprimer la réalité spécifique de l'acteur dans son contexte avant d'entreprendre de lui donner sens. Dans une perspective qualitative fondée sur la phénoménologie, la subjectivité du chercheur est pleinement assumée (Bellion, 2014) et la démarche relève de l'interprétativisme.

La phénoménologie privilégie une logique de recherche apodictique plutôt que prédictive (Figure 16), elle est fondée sur la démonstration et sur l'expérience. L'une des conséquences de cette logique est qu'elle favorise l'approche inductive. Celle-ci permet d'élaborer des démonstrations en s'appuyant sur le terrain (Thiétart, 2007) et en procédant par inférences probables (Robert-Demontrond, 2004), afin d'établir une règle générale crédible mais non prédictive. Le chercheur aborde le terrain sans hypothèse à tester, sans idée définie. Il peut avoir une problématique et un cadre ou une orientation théorique (Badot, 2005) mais ceux-ci doivent rester ouverts aux évolutions potentiellement amenées par le terrain. C'est cette approche inductive dite cadrée (Badot et al., 2009) que nous avons utilisée pour notre recherche. Le chercheur assume ses a priori théoriques et ne prétend pas entrer sur son terrain vierge de tout présupposé. L'essentiel dans cette approche est la capacité à faire évoluer ses questionnements en fonction des observations réalisées et des données collectées, au fur et à mesure de l'avancée de la recherche. La connaissance se construit de façon progressive, en s'appuyant continuellement sur



l'empirie. Cette perspective nous permet de répondre aux enjeux réels de notre terrain en laissant les acteurs définir ces enjeux (Thomas, 2006).

Pour bien saisir l'interprétation du monde que propose la phénoménologie, et plus particulièrement la phénoménologie existentielle telle que définie par Sartre (1943) ou Merleau-Ponty (1945), on peut l'illustrer en reprenant la métaphore visuelle citée par Thompson, Locander et Pollio (1989). La figure 18 semble effectivement être une spirale. Cependant, si on la décontextualise en retraçant par exemple des cercles par-dessus, on s'aperçoit qu'il s'agit en réalité d'un ensemble de cercles concentriques, l'effet de spirale étant un phénomène émergent du contexte de perception. Dans une vision cartésienne fondée sur le



Source: Fraser, James B. (1906). "A New Visual Illusion of Direction," *British Journal of Psychology*, 2 (January), 307-320 (figure appears on p. 318). Reprinted with permission from the *British Journal of Psychology*.

Figure 18 : métaphore visuelle de la phénoménologie existentielle d'après Thompson, Locander et Pollio (1989)

dualisme (la séparation des mondes mental et physique), il conviendrait de séparer les cercles de leur contexte afin de se défaire de la pseudo-observation que constitue la spirale. A l'inverse, l'approche phénoménologique défend l'idée que la spirale est un phénomène intéressant à étudier en tant que perception, et que l'on peut s'y attacher de façon scientifique. L'objectif de la phénoménologie est donc de décrire des expériences humaines telles qu'elles sont vécues. C'est ce que nous avons souhaité faire dans ce travail de thèse en étudiant l'objet livre dans son contexte de consommation, au plus près des pratiques des consommateurs eux-mêmes.

## 1.2 Une démarche de recherche labellisée CCT (Consumer Culture Theory)

En tant que courant de recherche sur le consommateur, la Consumer Culture Theory (CCT) s'inscrit dans une démarche interprétativiste en cohérence avec l'approche phénoménologique que nous adoptons dans cette recherche.

Institutionnalisée comme « label » académique en 2005 par l'article d'Arnould et Thompson qui pose ses fondements et ses frontières, la CCT prend ses sources dès les années 80. L'objectif, dès l'origine, est d'approfondir la compréhension des aspects socio-culturels, idéologiques, symboliques et expérientiels de la consommation, notamment avec la Consumer Behavior Odyssey de Belk, Wallendorf et Sherry en s'immergeant dans différents contextes de consommation (Belk, 1987 ; Belk et al., 1989). En France, la discipline tend à s'organiser autour de grands principes à partir de la fin des années 90 avec l'idée d'une réalité socialement construite, que l'on ne peut connaître qu'à travers l'expérience et une recherche fondée principalement (mais non exclusivement) sur des méthodes qualitatives (Özçaglar-Toulouse et Cova, 2010). Cependant, cette labellisation académique n'empêche pas une grande diversité de voix de s'exprimer, et la CCT ne peut être comprise comme un champ unifié mais davantage comme une famille de perspectives à la fois théoriques et épistémologiques, valorisant l'interdisciplinarité.

La CCT s'inscrit comme une alternative aux approches classiques économétriques ou psychologiques du comportement du consommateur qui mettent fortement l'accent sur la rationalité et le traitement de l'information. Belk et Sherry la définissent comme « un champ interdisciplinaire comprenant les approches et les perspectives macro, interprétative et critique du, et sur le comportement du consommateur » (Belk et Sherry,

2007, p.13). Cette approche se représente davantage le consommateur comme un individu réflexif dont les pratiques de consommation sont, certes, conditionnées par des structures externes, mais qui agit également sur ces structures à la fois par ses intentionnalités et par ses actes d'improvisation. Le consommateur est vu comme un agent narratif de son expérience de consommation, ce qui rappelle l'attitude phénoménologique (Askegaard et Trolle Linnet, 2011), en replaçant l'acteur au centre de la recherche.

« Il est devenu impossible d'être plus proche du consommateur. » (Askegaard et Trolle Linnet, 2011, p. 1).

Si la CCT permet une nouvelle perception du consommateur, elle favorise également une vision élargie de la consommation. Elle dépasse le simple concept économique d'échange pour être étudiée comme ce qui permet les relations entre la société et l'individu (Askegaard et Trolle Linnet, 2011). Les phénomènes de consommation sont ainsi étudiés pour leurs relations à la formation de l'identité, à la génération de communautés, de lien social ou de rituels.

La CCT s'inscrit dans le paradigme de l'agence du consommateur (ou consumer agency) (Robert-Demontrond et al., 2018) et se penche particulièrement, à cet égard, sur les comportements de détournement (Rémy, 2007), de résistance (Roux, 2007) ou d'appropriation (Carù et Cova, 2003). Le consommateur est à la fois inscrit dans des structures socio-culturelles et producteur de ces structures et du sens qu'il leur donne. Cette considération a plusieurs conséquences pour la recherche : approcher le consommateur comme un individu doué de pouvoir sur les structures de consommation implique également de voir le sujet de la recherche comme co-producteur de cette recherche. Dans cet état d'esprit, nous avons choisi le terme « informant » pour désigner

les personnes ayant participé aux entretiens de ma recherche. Giorgi (1997) va jusqu'à parler de co-chercheurs pour désigner les sujets se prêtant à ses études. Il nous a semblé important de retranscrire la dimension active de leur rôle dans le processus de collecte des données, ce que ne permettaient pas les termes « répondant » ou « enquêté », selon nous. Il est à noter que lorsque nous parlons d'informants, nous entendons bien sûr les informants mais aussi les informantes qui ont participé à cette recherche. Le choix du masculin est fait ici non pas pour invisibiliser les informantes, nombreuses, qui ont participé au processus de collecte de données mais avant tout dans un souci de facilitation de la lecture. Par ailleurs, le paradigme de la consumer agency implique également de se questionner sur les frontières de la recherche sur la consommation.

### 1.3 Définir l'objet de la recherche

Pour Graeber (2011), les chercheurs en sciences humaines se penchant sur la consommation ont tendance à ne pas définir ce terme et à y inclure tout ce qui ne relève pas de la production. En d'autres termes, à chaque instant où un individu ne travaille pas pour un salaire, il consomme.

« Dans les usages académiques communs (et dans un certain degré les usages populaires), la « consommation » en est venue à signifier « toute activité incluant l'achat, l'utilisation ou la jouissance de tout produit manufacturé ou agricole dans un but autre que la production ou l'échange de nouvelles marchandises. »<sup>65</sup> (Graeber, 2011, p. 491, traduction de l'auteurice)

---

<sup>65</sup> « In common academic usage (and to an only slightly less degree popular usage), "consumption" has come to mean "any activity that involves the purchase, use or enjoyment of any manufactured or agricultural product for any purpose other than the production or exchange of new commodities.» Graeber, 2011, traduction de l'auteurice

Cette définition extrêmement large permet aux chercheurs, en particulier en CCT, de remettre en cause l'idée que la consommation est un phénomène passif. Holbrook défend vigoureusement cette approche d'une consommation au sens large dans un échange d'e-mails avec Woodward publié par la suite dans la revue *Marketing Theory* (Woodward et Holbrook, 2013), preuve s'il en fallait de l'intérêt du champ pour cette question. Pour Woodward, certaines expériences ne relèvent pas de la consommation, il donne l'exemple d'expériences spirituelles notamment. Il questionne ainsi les fondements des théories développées par Hirschman et Holbrook (1982). Toute expérience humaine (et animale) peut être observée comme une expérience de consommation. Holbrook explique cette approche « extensive » de la consommation comme une colonisation du monde de la recherche, une forme de stratégie.

« Si nous n'étendons pas notre conception de ce que l'on fait pour inclure « toutes les expériences humaines », nous sommes coincés à étudier les préférences des consommateurs pour différentes marques de dentifrice, l'intérêt d'inclure un billet d'un dollar dans une enquête postale, et les effets de prix affichés se terminant par 0,99. Défendre l'idée que la recherche sur le consommateur est plus étroite que nécessaire, puis se positionner en tant que chercheur sur la consommation, c'est se retrouver bloqué dans une boîte plus petite que l'on voudrait. » (Woodward et Holbrook, 2013, p.342, traduction de l'autrice).<sup>66</sup>

---

<sup>66</sup> “Without expanding our conception of what we do to include “all human experiences,” you will be stuck studying people’s preferences for different brands of toothpaste, the benefits of including a dollar bill in a mail survey, and the effects of pricetags ending in .99. By arguing that consumer research is narrower than necessary and then positioning yourself as a consumer researcher, you might get stuck in a smaller box than you would like.” (Woodward et Holbrook, 2013, p.342, traduction de l'autrice).

Nous inscrivant pleinement dans cette vision large de la consommation défendue par Holbrook (Woodward et Holbrook, 2013), nous approchons la consommation de livre comme un phénomène recouvrant des réalités plurielles. En effet, qu'est-ce que « consommer » un livre ? Est-ce l'acheter ? Le lire ? Lorsque l'on range un livre dans la bibliothèque de son salon pour ne plus l'en ressortir, est-ce encore le consommer ? Dans cette recherche, nous considérons la consommation de livres au sens large, comme un processus global incluant des pratiques telles que l'achat, la lecture, l'exposition, le partage et la disposition de livres, qu'ils soient imprimés ou numériques. Les consommateurs s'approprient l'objet chacun à leurs façons, souvent plus diverses qu'on ne peut l'imaginer. Nous avons ainsi été témoin, dans le cadre de cette recherche, d'usages inattendus du livre : des enfants construisant des cabanes pour leurs figurines dont les livres formaient les murs, des livres entassés, empilés pour constituer un mobilier d'appoint éphémère, des livres utilisés pour leur simple vertu décorative à l'instar d'un vase... Ces diverses appropriations de l'objet entrent pleinement dans le cadre de cette recherche.

#### 1.4 Construire le rapport du chercheur à son objet de recherche

La façon dont se construit le rapport entre le chercheur et son objet de recherche est une préoccupation centrale dans la recherche qualitative. Dans une approche phénoménologique, la construction de ce rapport peut se structurer en cinq étapes identifiées par Pomies et Tissier-Desbordes (2016).

- Questionner son rapport quotidien à l'objet de recherche

Le chercheur, comme tout autre, n'est pas exempt de croyances, de connaissances et d'opinions sur l'objet de sa recherche. Celles-ci peuvent intervenir dans son rapport à l'objet de recherche et façonner inconsciemment sa perception. Il s'agit donc de faire preuve de réflexivité afin d'éviter de conduire la recherche dans le but de confirmer des *a priori*. L'objectif n'est pas ici de prendre de la distance avec son objet de recherche mais bien de questionner la relation afin de conscientiser un certain nombre de pré-notions.

Nous avons appliqué cette étape en nous interrogeant tout au long de notre recherche sur notre rapport à l'objet livre. Ce rapport a bien entendu évolué pendant la durée de cette thèse, influencé aussi bien par le processus de la recherche que par des éléments extérieurs à celle-ci. Au début de notre thèse, nous avons choisi de nous interroger spécifiquement sur le livre de jeunesse. Les premiers entretiens exploratoires nous ont aidée à identifier le rôle de l'objet comme central dans les pratiques de consommation de livres. Ce constat nous a permis de faire évoluer notre regard vers l'objet livre en adoptant la perspective de la culture matérielle. Ce questionnement constant sur notre rapport à l'objet de recherche a ainsi contribué à façonner la recherche, y compris du point de vue théorique. Celui-ci s'illustre dans cette thèse notamment par la réalisation d'une introspection (voir chapitre 3, section 1.1).

- Assumer sa non-extériorité vis-a-vis de l'objet de recherche

Dans une recherche qualitative, d'autant plus qu'elle adopte une démarche interprétativiste, le chercheur ne peut se considérer ni comme extérieur, ni comme neutre (Cova et al., 2013 ; Pomies et Tissier-Desbordes, 2016). Celui-ci est en interaction

constante avec d'autres individus par le biais des observations et des entretiens pour co-produire les données (Thompson et al., 1989).

Dans cette recherche, La non-extériorité de la chercheuse vis-à-vis de l'objet de recherche à la fois pendant la collecte de données et pendant la rédaction est assumée. Pendant les entretiens, nous avons par exemple explicité aux informants nos propres pratiques lorsque cela pouvait s'avérer pertinent (pour libérer ou relancer la parole notamment).

- Adopter une posture relationnelle plutôt que substantielle vis-a-vis de l'objet

Plutôt que d'étudier l'objet de recherche en lui-même de façon isolée, il convient de l'intégrer dans ses différents contextes, dans son environnement aussi bien microsocial, mesosocial et macrosocial. Le rôle du chercheur est d'identifier les liens entre « les actions, les sphères de signification et les espaces sociaux, et de revendiquer ainsi l'existence des objets dans les consciences individuelles comme éminemment sociale. »<sup>67</sup> (Pomies et Tissier-Desbordes, 2016, p.12, traduction de l'autrice).

Dans cette recherche, nous avons présenté la singularité de l'objet livre en le replaçant dans son contexte social et historique. Nous avons également resitué les pratiques de consommation de livres dans le contexte de dématérialisation progressive du marché.

- Adopter une dialectique allant du spécifique au général

Afin de faire la synthèse entre le changeant et le constant, il est important d'effectuer un mouvement allant du spécifique au général, et inversement. C'est en effet la comparaison

---

<sup>67</sup> « Actions, sphères of meaning and social spaces, thereby claiming that the existence of objects in individuel conscience is eminently social. » (Pomies et Tissier-Desbordes, 2016, p.12)



de cas particuliers entre eux qui permet de dégager ce qu'ils ont de commun et ce qui, à l'inverse, diffère.

Nous avons mené cette démarche tout au long de notre thèse à travers les entretiens, adoptant notamment cette dialectique dans l'analyse des données en passant régulièrement de la partie au tout.

- Prendre conscience de son inscription dans des contextes institutionnels

Enfin, le chercheur doit prendre conscience qu'il s'inscrit dans des contextes institutionnels et des collectifs de pensée. Son travail prend sa place dans une conversation plus générale, que cela soit sur le plan théorique par l'ancrage dans un champ, sur le plan méthodologique, sur le plan empirique ou plus globalement sur le plan disciplinaire. Ces ancrages viennent nécessairement influencer la posture du chercheur et son rapport à son objet de recherche, c'est pourquoi il est important de les conscientiser.

La présente thèse s'inscrit dans la recherche en comportement du consommateur, dans une approche sous le sceau de la CCT, comme présenté précédemment. Cet ancrage a des conséquences sur le regard porté sur l'objet de recherche. Nous nous plaçons en effet dans une démarche visant à comprendre le sens donné par les consommateurs à leurs pratiques de consommation de livres.

## 2. Méthodes de collecte des données

La méthodologie de cette étude s'articule autour de trois phases de collecte (voir figure 18)

:

- Des entretiens familiaux approfondis (in-depths interviews)
- Des entretiens phénoménologiques (Thompson et al., 1989)
- Des entretiens par photo-élicitation (Heisley et Levy, 1991 ; Dion et al, 2014)

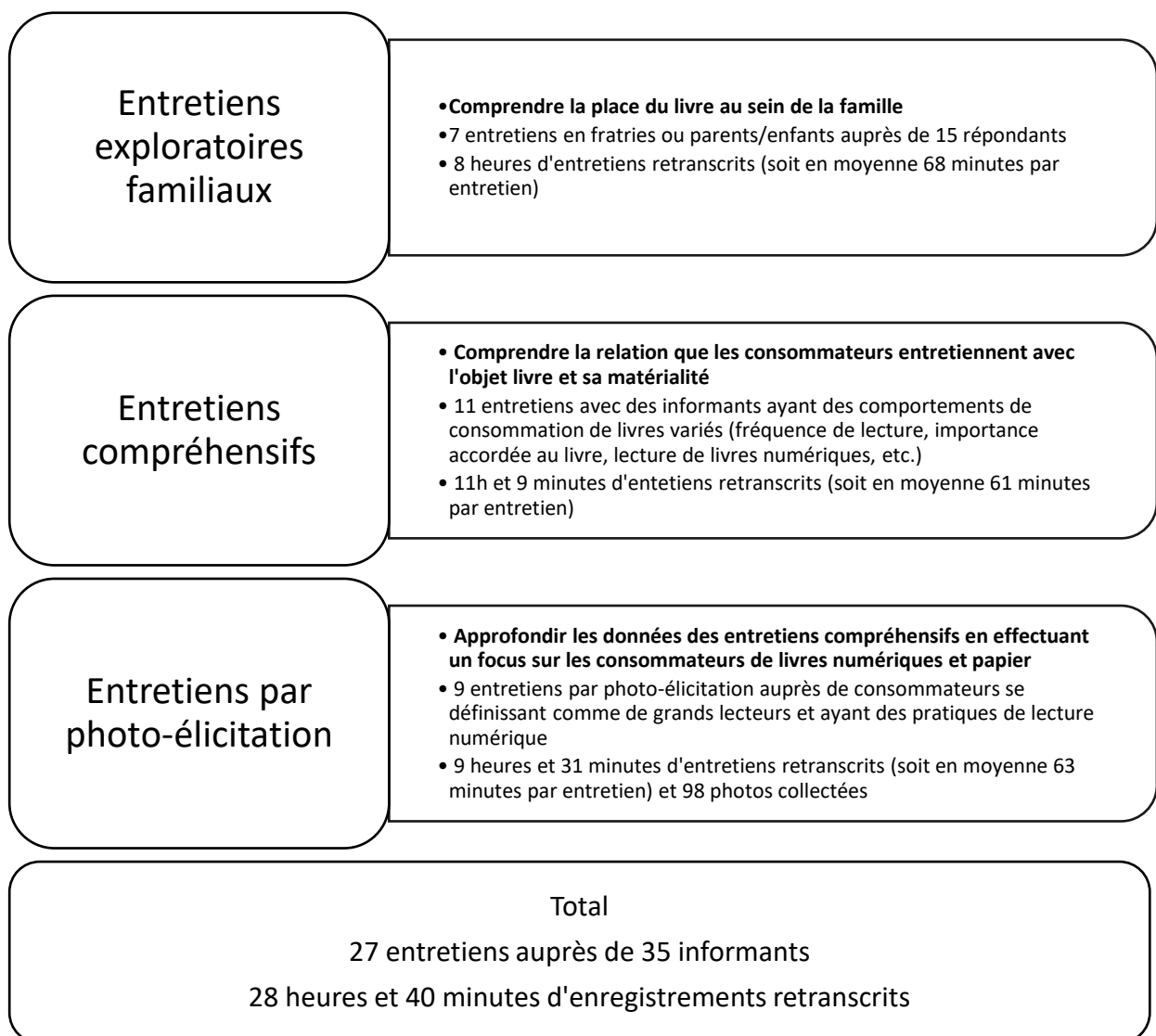


Figure 19 : Processus de collecte de données par phase

Ces différentes phases de collecte nous ont permis de faire évoluer nos questionnements à partir des éléments recueillis et observés sur le terrain dans une démarche itérative propre à l'induction. C'est pourquoi, à chaque étape, on peut observer le cheminement de la chercheuse à travers les évolutions des techniques de conduction de l'entretien ou des thématiques abordées pendant les entretiens, d'une phase de collecte à l'autre.

## 2.1 Première phase de collecte : les entretiens familiaux approfondis

Nous avons commencé par mener 7 entretiens familiaux auprès de parents et d'enfants, avec au total 15 informants. Ces entretiens ont été menés en fratrie ou en groupe parent/enfant afin de favoriser l'échange, s'agissant pour la plupart de jeunes enfants (Brée, 2012). Ils ont duré en moyenne 69 minutes, ont été enregistrés et intégralement retranscrits et ont été menés au domicile des informants, dans le salon. Cela nous a permis de les mettre plus facilement en confiance et d'utiliser le temps de l'entretien comme une situation d'observation (Beaud, 1996). L'objectif de cette première phase exploratoire était de mieux comprendre la place du livre au sein de la famille : la socialisation au livre et à la lecture, la circulation des livres dans l'espace familial, les mécanismes de transmission. L'espace domestique nous a donc semblé pertinent pour creuser ces questionnements. Le salon, en particulier, est le lieu de l'échange, de la création et du maintien des dynamiques familiales (Epp et Price, 2010 ; Dion et al., 2014).

Nous avons construit notre échantillon par choix raisonné. L'objectif de cet échantillonnage n'est pas la représentativité statistique mais la représentativité théorique, atteinte par le biais de la diversification (Glaser et Strauss, 1967) permettant la vision d'ensemble la plus complète possible. Nous avons recherché à la fois une

diversification externe, c'est-à-dire une variété de profils socio-culturels (âge, genre, profession, composition familiale, place dans la famille, etc.) et une diversification interne, c'est-à-dire une variété dans les comportements de consommation du livre (grand ou petit lecteur, attachement fort ou faible à l'objet, diversité de la relation à l'école et à la légitimité culturelle, etc.). Ce processus de diversification permet d'atteindre la saturation empirique recherchée à cette étape exploratoire de la recherche (Bertaux, 1981). Ce type de saturation s'applique aux données empiriques (à la différence de la saturation théorique s'appliquant aux concepts).

Entretien	Entretiens familiaux approfondis exploratoires						
	Genre	Age	Statut familial	Profession	Lecture numérique	Durée de l'entretien	
1	Jean-Marie	M	32	Marié, 2 enfants	Commercial	non	50 minutes
	Clémence	F	5			non	
2	Eléonore	F	9	Fratric de 5 enfants		non	75 minutes
	Juliette	F	12			non	
	Arthur	M	10			non	
3	Guillaume	M	29	En couple, 1 enfant	Chef de projet non-profit	non	54 minutes
	Alice	F	5			non	
4	Pierre	M	32	En couple, 2 enfants	Enseignant-chercheur	non	90 minutes
	Louise	F	5			non	
5	Fanny	F	38	En couple, 2 enfants	Couturière	non	92 minutes
	Martin	M	4			non	
6	Marine	F	32	En couple, 3 enfants	Enseignante	non	60 minutes
	Matthis	M	5			non	
7	Hervé	M	40	Marié, 2 enfants	Ingénieur	oui	59 minutes
	Maude	F	7			oui	

Figure 20 : Profils des informants, phase 1

L'entretien approfondi (ou compréhensif) prend la forme d'une conversation entre le chercheur et le sujet, avec une structure générale peu contraignante qui permette à l'échange de conserver son caractère naturel, sans pour autant tomber dans l'excès d'une vraie conversation non cadrée (Kaufmann, 2011). Il n'y a donc pas de guide d'entretien à proprement parler mais le chercheur doit conserver maîtrise de l'échange. Nous avons commencé chaque entretien, après avoir présenté brièvement le travail de recherche, par une question très générale appelant une réponse à caractère narratif (Quivy et Van

Campenhoudt, 2011), pour donner d'emblée le ton que je souhaitais pour la suite. Ainsi, Nous avons commencé par demander aux informants :

« Pouvez-vous me parler de votre rapport aux livres, de l'enfance jusqu'à aujourd'hui ? ».

Par la suite, comme expliqué précédemment, nous n'avons pas utilisé de grille d'entretien à proprement parler mais davantage un cadre global permettant de structurer le propos.

Nous avons réalisé une liste de points que nous souhaitions aborder, sans définir d'ordre précis, pour conserver une flexibilité nous permettant de nous adapter au sujet interviewé (Kaufmann, 2011).

#### **Encadré 4 : Grille de thèmes pour l'entretien approfondi**

##### **Question introductive :**

« Pouvez-vous me parler de votre rapport aux livres, de l'enfance jusqu'à aujourd'hui ? ».

##### **Thèmes :**

- Pratique de la lecture (quand, comment, contexte, fréquence, etc.)
  - Pendant l'enfance
  - A l'âge adulte
  - Evolution des pratiques
- Achat et emprunt de livres
- Relations familiales en lien avec la lecture (prescription, transmission, échanges, circulation, reproduction familiale)
- Rapport au livre numérique
- Relation à l'objet (soin au livre, attachement, etc.)

Le matériau empirique collecté nous a permis de développer des questionnements au plus près de ceux de mon terrain, dans une démarche émiq. Ces premiers entretiens ont mis en évidence l'importance de la matérialité dans l'expérience de consommation du livre. La relation à l'objet et aux sensations était au centre du discours des informants.

## 2.2 Deuxième phase de collecte de données : les entretiens phénoménologiques

Le constat de l'importance de l'objet dans le discours et les pratiques des informants nous a amenée à creuser la question de l'expérience de consommation en prenant comme point de départ l'objet livre, et plus les dynamiques familiales. Nous avons donc abordé une deuxième phase de collecte de données avec 11 entretiens phénoménologiques autour de cette question. Ces entretiens, d'une durée moyenne de 61 minutes, ont été enregistrés et intégralement retranscrits. Comme lors de la phase précédente, ils ont été menés au domicile des informants. L'échantillon a été élaboré progressivement afin de refléter une variété de facteurs, dont le sexe, l'âge, la profession et les habitudes de lecture (Tableau 3). Des cas extrêmes ont été inclus (forte implication/rejet total de la lecture numérique) afin d'accroître notre compréhension des mécanismes sous-jacents (Creswell et al, 2000). Dans cette recherche, Nous considérons la consommation de livres au sens large, comme un processus global incluant des pratiques telles que l'achat, la lecture, l'exposition, le partage et la disposition de livres, qu'ils soient imprimés ou numériques. Nous avons donc interrogé les informants sur tous ces aspects de leur consommation.

<b>Avant l'entretien</b>		<ul style="list-style-type: none"> <li>- Prise de contact avec l'informant afin de fixer le lieu, la date et l'heure du rendez-vous</li> </ul>
<b>Pendant l'entretien</b>	<b>Début d'entretien</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Demande de l'accord de l'informant pour un enregistrement audio de l'entretien</li> <li>- Informations à l'informant concernant l'anonymat de l'entretien</li> <li>- Explication de la thématique de la recherche et valorisation de la parole de l'informant</li> </ul>
	<b>Suite d'entretien</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Enregistrement audio de l'entretien (deux sources d'enregistrement afin de s'assurer du bon fonctionnement du processus)</li> <li>- Prise de notes et questions de relance</li> </ul>
<b>Après l'entretien</b>	<b>Le jour même</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Rédaction d'un mémo répertoriant les premières impressions à la suite de l'entretien (Ambiance, relation avec l'informant, éléments saillants, etc.)</li> </ul>
	<b>Quelques jours après</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Retranscription intégrale de l'entretien</li> <li>- Envoi par mail de la retranscription de l'entretien à l'informant pour vérification de sa congruence</li> </ul>
	<b>Par la suite</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Lecture flottante</li> <li>- Intégration de l'entretien retranscrit à la base du corpus de données Nvivo</li> </ul>

Figure 21 : Présentation du processus méthodologique concernant la conduite des entretiens phénoménologiques

Entretien	Entretiens phénoménologiques						
	Genre	Age	Statut familial	Profession	Lecture numérique	Support	Durée de l'entretien
8	Elodie	F	36	Célibataire	Illustratrice	non	95 minutes
9	Ophélie	F	42	Mariée, 6 enfants	Infirmière	non	60 minutes
10	Aurélié	F	36	Divorcée, 2 enfants	Femme de ménage	non	66 minutes
11	Manon	F	10	Fratrie de 2 enfants		non	40 minutes
12	Julien	M	39	Célibataire, 1 enfant	Chef d'entreprise	non	62 minutes
13	Romain	M	9	Enfant unique		non	43 minutes
14	Michel	M	34	En couple, 2 enfants	Docker	non	58 minutes
15	Florence	F	34	Mariée, 2 enfants	Dermatologue	oui	Tablette 80 minutes
16	Pauline	F	32	Mariée, 2 enfants	Ostéopathe	oui	Liseuse 75 minutes
17	Martine	F	55	Mariée, 2 enfants	Mère au foyer	oui	Smartphone 60 minutes
18	Kevin	M	13	Fratrie de 2 enfants		oui	Tablette, ordinateur 30 minutes

Figure 22 : Profil des informants, phase 2

Nous avons fait le choix de l'entretien phénoménologique pour cette phase de collecte de données afin de questionner les informants sur leurs pratiques de consommation de livres

et de creuser le sens qu'ils leurs attribuent. Bruchez, Fasseur et Santiago (2007) définissent l'entretien phénoménologique de la façon suivante « *Dans l'interaction de la recherche, le chercheur et le sujet explicitent le vécu et favorisent l'activité de construction de sens du monde vécu à travers une situation de dialogie réfléchissante* ». La construction de sens devient un processus de « co-construction » où le chercheur et son sujet jouent tous les deux un rôle essentiel. Ils doivent se sentir sur un pied d'égalité (Thompson et al., 1989), « rompre la hiérarchie sans tomber dans une équivalence des positions : chacun des partenaires garde un rôle différent » (Kaufmann, 2011). L'entretien phénoménologique est ainsi très proche, sur le plan méthodologique, de l'entretien compréhensif. Cependant, il se focalise davantage sur l'expérience de l'informant telle qu'elle est vécue (Thompson et al, 1989).

Au moment de l'entretien, le chercheur doit se libérer de ses prénotions, interroger le sujet de manière naïve sans tenir compte de ses connaissances antérieures afin de dépasser la subjectivité de ses propres interprétations (Bruchez, Fasseur et Santiago, 2007 ; Quivy et Campenhoudt, 2011). Pour autant, le chercheur ne doit pas nécessairement donner à l'informant le sentiment d'une neutralité absolue. En effet, ce dernier a besoin de repères pour développer ses propos. Un enquêteur trop distant ou trop peu engagé encouragera en retour une mise en retrait du sujet ; à l'inverse le fait de réagir, de plaisanter voire de donner brièvement son opinion permet d'être dans l'empathie (Kaufmann, 2011).

Par sa dimension non-directive, l'entretien phénoménologique permet au chercheur d'accéder aux perceptions et à la subjectivité de l'interviewé :

« Le discours n'est pas la transposition transparente d'opinions, d'attitudes, de représentations existant de manière achevée avant la mise en forme langagière. Le discours n'est pas un produit fini mais un moment dans un processus d'élaboration avec tout ce que cela comporte de contradictions, d'incohérences, d'inachèvements. » (Bardin,



2007, in Quivy et Campenhoudt, 2011). Ainsi, l'entretien phénoménologique permet un dépassement de ces incohérences du discours.

Cette approche est en accord avec la description que font Thompson, Locander et Pollio (1989) de l'entretien phénoménologique : « L'objectif d'un entretien phénoménologique est d'atteindre une description à la première personne d'un domaine d'expérience spécifique. Le courant du dialogue est largement décidé par l'informant. A l'exception d'une question d'ouverture, l'interviewer n'a pas de question *a priori* concernant le sujet. Le dialogue tend à être plus circulaire que linéaire. » (Thompson et al, 1989, p.138, traduction de l'autrice)<sup>68</sup>.

Pendant les entretiens, nous avons évité autant que possible les questions en « pourquoi », leur préférant les questions en « comment ». En effet, demander « pourquoi » peut-être perçu comme une incitation à la justification qui peut mettre le sujet sur la défensive (Becker, 2002). De plus, Les questions en « pourquoi », amènent une rationalisation de la réponse qui vient fermer le discours en le plaçant au niveau de l'abstraction plutôt qu'au niveau de l'expérience (Thompson et al, 1989). A l'inverse, les questions en « comment » ont d'emblée une dimension narrative qui incite le sujet à développer sa réponse (Becker, 2002). Toujours dans cet objectif d'obtenir des réponses fournies, nous avons privilégié les questions ouvertes et nous sommes attachée à relancer le sujet autant que possible, en reprenant par exemple ses derniers mots pour l'inciter à développer ou à préciser une idée ou en reformulant ses propos pour s'assurer de les avoir bien compris (Quivy et Van Campenhoudt, 2011). Enfin, nous avons fait en sorte de placer le sujet en position haute

---

<sup>68</sup> « The goal of phenomenological interview is to attain a first-person description of some specified domain of experience. The course of the dialogue is largely set by the respondent. With the exception of an opening question, the interviewer has no a priori questions concerning the topic. The dialogue tend to be circular rather than linear. » (Thompson et al, 1989, p.138)

en lui faisant ressentir le caractère précieux de ses propos et en lui reconnaissant une compétence réelle (Quivy et Van Campenhoudt, 2011).

**Encadré 5 : Grille de thèmes pour l'entretien phénoménologique**

**Question introductive :**

« Pouvez-vous me parler de votre rapport aux livres, de l'enfance jusqu'à aujourd'hui ? ».

**Thèmes :**

- Pratique de la lecture (quand, comment, contexte, fréquence, etc.)
  - Pendant l'enfance
  - A l'âge adulte
  - Evolution des pratiques
- Achat et emprunt de livres
- Rapport au livre numérique (inscription dans le débat papier numérique, éventuelles pratiques du numérique)
- Relation à l'objet (soin au livre, attachement, etc.)
- Etapes clés de la vie du livre (choix, achat, lecture, exposition, suppression)

### 2.3 Troisième phase de collecte de données : les entretiens par photo-élicitation

Nous avons enfin mené 9 entretiens avec une technique de photo-élicitation (Heisley et Levy, 1991 ; Dion, 2007) avec des informants familiarisés avec la lecture numérique (lecture sur des supports numériques depuis plus d'un an) et utilisant une variété de

supports (tablette, liseuse électronique, ordinateur ou smartphone). La durée moyenne de ces entretiens est de 63 minutes. Il est à noter que les consommateurs ayant des pratiques de lecture numérique ont tendance à lire davantage, à être plus jeunes et à avoir plus de capital culturel que les autres (Boullier et Crepel, 2013 ; Crépel et al., 2018). Les personnes interrogées dans le cadre de cette recherche sont conformes aux spécificités de cette population.

<b>Avant l'entretien</b>		<ul style="list-style-type: none"> <li>- Prise de contact avec l'informant afin de fixer le lieu, la date et l'heure du rendez-vous</li> <li>- Transmission de la consigne de prise de photographies et d'images : « 6 à 8 images évoquant l'expérience du livre, quel que soit le support ».</li> </ul>
<b>Pendant l'entretien</b>	<b>Début d'entretien</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Demande de l'accord de l'informant pour un enregistrement audio de l'entretien</li> <li>- Informations à l'informant concernant l'anonymat de l'entretien</li> <li>- Explication de la thématique de la recherche et valorisation de la parole de l'informant</li> </ul>
	<b>Suite d'entretien</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Demande à l'informant de commenter ses choix de photographies et d'images</li> <li>- Enregistrement audio de l'entretien (deux sources d'enregistrement afin de s'assurer du bon fonctionnement du processus)</li> <li>- Prise de notes et questions de relance</li> </ul>
<b>Après l'entretien</b>	<b>Le jour même</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Rédaction d'un mémo répertoriant les premières impressions à la suite de l'entretien (Ambiance, relation avec l'informant, éléments saillants, etc.)</li> </ul>
	<b>Quelques jours après</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Retranscription intégrale de l'entretien</li> <li>- Envoi par mail de la retranscription de l'entretien à l'informant pour vérification de sa congruence</li> </ul>
	<b>Par la suite</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Lecture flottante</li> <li>- Intégration de l'entretien retranscrit et des photographies et images à la base du corpus de données Nvivo</li> </ul>

Figure 23 : Présentation du processus méthodologique concernant la conduite des entretiens par photo-élicitation

Entretien	Entretiens par photo-élicitation							
	Genre	Age	Statut familial	Profession	Lecture numérique	Support	Durée de l'entretien	
19	Emma	F	21	Célibataire	Etudiante	oui	Liseuse	43 minutes
20	Solene	F	25	En couple	Comptable	oui	Liseuse, ordinateur	76 minutes
21	Noemie	F	24	En couple	Chef de projet	oui	Liseuse	62 minutes
22	Arnaud	M	32	En couple, 1 enfant	Enseignant-chercheur	oui	Smartphone, liseuse	47 minutes
23	Frédéric	M	56	Marié, 3 enfants	Médecin	oui	Liseuse	56 minutes
24	Magali	F	50	Mariée, 2 enfants	Mère au foyer	oui	Tablette, ordinateur, smartphone	50 minutes
25	Flora	F	33	Mariée, 2 enfants	Auxiliaire de puériculture	oui	Liseuse, smartphone	72 minutes
26	Sabrina	F	38	En couple	En recherche d'emploi	oui	Liseuse, ordinateur	75 minutes
27	François	M	62	Marié, 4 enfants	Retraité	oui	Liseuse, ordinateur	90 minutes

Figure 24 : Profil des informants, phase 3

Le terme photo-élicitation apparaît pour la première fois en 1957 dans un article de John Collier (Harper, 2002). Collier compare les données d'entretiens verbaux et d'entretiens par photo-élicitation. Il effectue trois entretiens par informant et constate un épuisement de la richesse des réponses dès le 2<sup>ème</sup> entretien verbal alors que les entretiens appuyés par la photo restent riches, l'échange alimenté, ils suscitent autant de retours de la première à la troisième interview (moins de nervosité à structurer le discours, notamment). Pour Barthes (1981), deux qualités fondamentales peuvent se dégager de la photographie : la *studium quality* correspond à la capacité d'une photographie à créer un intérêt rationnel ou sociologique, la *punctum quality* correspond à la capacité d'une photographie à éveiller la conscience de la même manière que le ferait un objet d'art. La photo-élicitation s'intéresse à la photographie comme médium pour sa *studium quality* qui permet de développer le discours en faisant parler l'image.

Selon Harper (2002), l'utilisation de l'image dans un entretien permet un phénomène physiologique qui donne accès à des données plus riches, ce qui en fait plus qu'un simple outil d'enregistrement :

« Les parties du cerveau qui traitent l'information visuelle sont plus anciennes sur le plan de l'évolution que les parties qui traitent l'information verbale. Ainsi, les images évoquent des éléments plus profonds de la conscience humaine que ne le font les mots ; les échanges basés uniquement sur les mots utilisent moins les capacités du cerveau que les échanges dans lesquels le cerveau traite à la fois des images et des mots ». (Harper, 2002, p.13, traduction de l'auteur<sup>69</sup>).

En effet, la combinaison de données verbales et visuelles n'est pas réalisée ici seulement à des fins d'illustration. Il s'agit bien de deux formes de communication complémentaires qui se complètent afin d'accéder à une information plus compréhensive. Cette méthode permet une interaction triadique entre le chercheur, l'image et l'informant qui participe de la co-construction de l'objet de recherche.

La photo-élicitation a en effet l'avantage de permettre, par la médiation de l'image, de verbaliser le quotidien, en faisant prendre conscience aux informants d'éléments qu'ils n'auraient pas considérés comme importants dans un entretien plus classique (Dion, 2007 ; Dion et al., 2014), ce qui semble pertinent dans le contexte de cette recherche. Il s'agit d'une méthode très ouverte, adaptable selon les objectifs poursuivis. La photo-élicitation rend l'informant actif dans le processus de l'entretien et aide à créer une relation réciproque entre le chercheur et lui, ce qui est nécessaire à une recherche compréhensive (Thompson, Locander et Pollio, 1989). La photographie (ou tout autre type de support visuel : tableau, publicité, dessin) sert donc de support et de point de départ à l'entretien, elle est davantage qu'un simple dispositif d'enregistrement (Harper, 2002).

---

<sup>69</sup> « the parts of the brain that process visual information are evolutionarily older than the parts that process verbal information. Thus images evoke deeper elements of human consciousness that do words; exchanges based on words alone utilize less of the brain's capacity than do exchanges in which the brain is processing images as well as words » (Harper, 2002, p.13)

Dans le contexte de cette recherche, il nous a semblé particulièrement intéressant d'avoir recours à cette méthode de collecte de données à plusieurs égards. Tout d'abord, la consommation de livres s'intègre pour les informants à des pratiques du quotidien, voire de l'intime. Celle-ci peut parfois s'apparenter au registre de l'infra-ordinaire<sup>70</sup>, ce que l'on ne voit plus à force de banalité. Il peut donc être difficile de s'exprimer sur le sujet de façon précise (Combien de livres lit-on par mois ? Quelles sont les situations de lecture que l'on affectionne habituellement ? Quels sont les gestes que l'on fait, les positions que l'on adopte pendant la lecture ?). La photo-élicitation permet de contourner cette difficulté en aidant les informants à conscientiser cet infra-ordinaire.

L'autre difficulté à laquelle on fait face dans cette collecte de donnée est la possibilité d'un biais de désirabilité sociale pour les informants (Herbert, 2007). Le livre et la lecture sont en effet hautement symboliques et les comportements associés participent à la légitimation culturelle (Lahire, 2006). Les informants peuvent donc chercher à renvoyer à leur interlocuteur, pendant l'entretien, une image qu'ils pensent plus valorisante (de lecteur assidu, lisant des ouvrages exigeants, etc.). C'est d'autant plus le cas qu'ils ont face à eux une chercheuse, rôle conférant une forme d'autorité intellectuelle. Fisher (1993) recommande l'emploi de méthodes projectives afin de limiter l'impact de ce biais de désirabilité sociale. En effet, la médiatisation de l'image (ici dans le cas de la photo-élicitation) permet d'installer une distance entre l'informant et son discours en le questionnant de manière plus indirecte. Par ailleurs, l'utilisation de visuels dans la collecte de données aide le chercheur à installer la distance nécessaire pour trouver un équilibre dans sa relation au terrain et aux informants (Borraz et al., 2021). Le chercheur peut adopter une position plus en retrait en invitant les informants à commenter des photographies (qu'ils peuvent avoir eux-mêmes choisies). Pour ces raisons, la photo-

---

<sup>70</sup> *L'infra ordinaire*, G. Perec, 1989

élicitation nous est apparue comme la méthode de collecte de donnée la plus appropriée à cette troisième phase de recherche empirique.

Les entretiens ont été menés en auto-driving (Heisley et Levy, 1991), c'est-à-dire que les informants ont proposé leurs propres photos ainsi que des images trouvées sur Internet, afin d'obtenir le plus large éventail d'idées possible et d'exprimer visuellement ce qu'ils avaient en tête. Nous leur avons demandé de prendre entre six et huit photos évoquant une expérience de lecture, quel que soit le support. Après ces instructions, Nous avons mené les entretiens en utilisant les images comme point de départ de la conversation. Ce procédé de collecte de données nous a permis, outre les données des entretiens, de collecter 98 photos.

**Encadré 6 : Grille de thèmes pour l'entretien par photo-élicitation**

**Question introductive :**

« Pouvez-vous me parler des photos que vous avez choisies ? ».

**Thèmes :**

- Présentation de l'informant
- Relation globale aux livres
- Histoire de cette relation depuis l'enfance
- Achat et emprunt de livres
- Contexte des pratiques de lecture (moments, conditions, etc.)
- Pratique du livre numérique (support, téléchargement, début de la pratique, complémentarité avec le papier)
- Relation à l'objet (soin au livre, attachement, etc.)
- Etapes clés de la vie du livre (choix, achat, lecture, exposition, suppression)

### 3. Analyse et codage des données

Grâce à la mise en place des différentes méthodes de collecte de données présentées précédemment, nous avons pu obtenir un corpus de données constitué principalement d'entretiens retranscrits, mais également de photographies. Ce corpus a été analysé tout au long de l'avancement de notre recherche, de façon itérative. Nous présenterons dans un premier temps la méthode d'analyse que nous avons utilisée dans le cadre de cette recherche, avant d'exposer plus en détail les techniques de codage des données.

#### 3.1 Une analyse thématique de contenu

« Faire une analyse thématique consiste à repérer des « noyaux de sens » qui composent la communication et dont la présence ou la fréquence d'apparition pourront signifier quelque chose pour l'objectif analytique choisi. » Bardin, 2007, p.137

L'analyse des données a été réalisée de façon itérative, en passant constamment de la partie au tout, de l'unité d'analyse au corpus (Thompson, 1997). Nous avons donc procédé à notre analyse simultanément à la collecte de données, ce qui nous a permis d'affiner et de préciser notre collecte au fur et à mesure de l'émergence de l'analyse (voir figure 12). Ces itérations entre le terrain et l'analyse sont d'ailleurs fréquemment recommandées dans le cadre d'une recherche qualitative (Miles et Huberman, 2003 ; Paillé et Mucchielli, 2016).



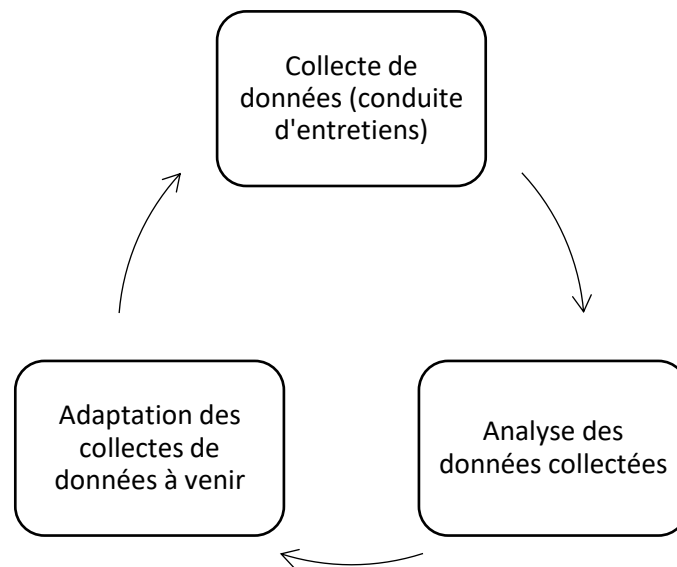


Figure 25 : un processus itératif

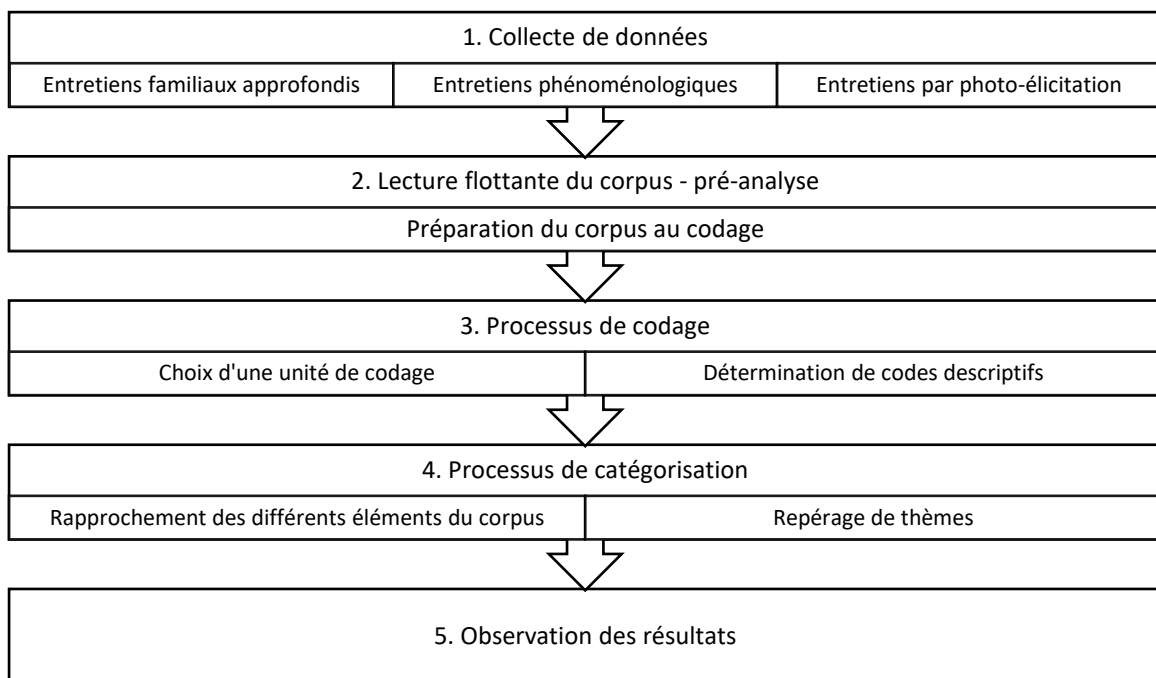


Figure 26 : Processus d'analyse thématique des données

L'objectif de la démarche inductive est de « faire émerger des thèmes fréquents, dominants ou signifiants inhérents aux données brutes sans la contrainte imposée par les méthodologies structurées » (Thomas, 2006, p. 238). En excluant la phase de collecte de données, l'analyse a été effectuée en quatre étapes :

- Une lecture flottante de chacun des entretiens afin de se familiariser avec le corpus, de se l'approprier, avec une pré-analyse de chacun des entretiens individuellement, de façon à comprendre le récit de chacun des informants comme un tout (Paillé et Mucchielli, 2016). A cette étape, nous avons également préparé nos données pour l'étape du codage en les mettant en forme sur la base de règles identiques pour l'ensemble du corpus ;
- Un premier codage descriptif des données, avec des codes au plus proches du discours des informants. Nous avons fait ici le choix d'unités d'analyse sémantiques, passant d'une unité à l'autre lors d'un changement de thématique dans le discours. Ce choix nous permettait de conserver toute la richesse de sens des données ;
- Le repérage de thèmes émergents permettant d'entrer dans un processus de catégorisation et identifiés par différenciation puis par analogie (Miles et Huberman, 2003 ; Bardin, 2007 ; Paillé et Mucchielli, 2016). Ainsi, après une première phase d'analyse intratexte au cours de laquelle chaque entretien a été étudié individuellement et est venu s'ajouter dans un processus itératif à l'analyse en cours, nous avons pu approfondir l'analyse dans une dimension intertexte. Tout comme le codage, cette étape de catégorisation a été effectuée tout au long de la

recherche et s'est progressivement précisée à mesure que les données se sont enrichies ;

- L'observation des résultats à partir des catégories repérées, permettant notamment par la description dense des données un retour sur le terrain à la lumière de ces observations. Les photographies prises par les informants ont été intégrées à l'analyse selon le cadre émergent (Dion et al, 2014), dans une dynamique semblable à celle des entretiens.

### 3.2 Le processus de codage

Le codage est le processus par lequel « des données brutes sont transformées systématiquement et agrégées dans des unités qui permettent une description précise des caractéristique pertinentes du contenu » (Bardin, 2007, p.134). Nous avons procédé au codage de nos premiers entretiens manuellement (par le biais de commentaires word), puis nous avons rapidement fait le choix d'une analyse assistée par ordinateur par le biais du logiciel de traitement de données qualitatives Nvivo (dans sa version Nvivo 10). Ce logiciel offre l'avantage d'une grande plasticité et donne la possibilité d'intégrer aussi bien des données textuelles que visuelles, ce qui nous permettait de coder les photographies de la même façon que les entretiens retranscrits.

<p>K : Et donc comment tu en es venu au numérique ?</p> <p>S : Bah en fait ce qu'il y a c'est que... bah j'emprunte énormément de bouquins à la bibliothèque, de toute façon vu la quantité de livres que je lis ce serait pas possible autrement niveau financier, niveau place. Puis sinon aussi loin que je me souviens on a toujours été à la bibliothèque donc c'est vraiment ancré quoi. Et en fait je lis aussi en anglais, depuis quelques années, et ce qu'il y a c'est que les rayonnages de la bibliothèque en anglais, surtout à Reims, bah y en a mais c'est pas extrêmement fourni. Donc y a plusieurs fois où je me suis dit « oh ça pourrait être pratique d'avoir une liseuse pour récupérer légalement des bouquins, bah surtout en vo en anglais mais aussi en français que je trouve pas », et euh du coup c'était vraiment dans cette idée là que je l'ai pris. Et puis aussi niveau équipement j'ai un ordinateur, par contre j'ai pas de smartphone, j'ai pas de tablette, du coup je peux pas utiliser ça pour lire, et sur écran je lis des articles régulièrement euh... bon des fois des textes un peu longs mais des articles longs. Après pour ce qui est vraiment long c'est vite fatigant l'écran. Euh par contre je lis de temps en temps des comics et des mangas, ça ça passe bien. Parce que je trouve qu'au niveau des couleurs ça passe vachement bien et tout. Et euh... Et du coup bah en fait à un moment je me suis mis dans la tête « oh j'ai trop envie d'avoir une liseuse », du coup je me suis dit « ok, là t'es en train de t'emballer, prends une semaine de réflexion ». Bon en fait c'était début mars de l'an dernier et mon anniversaire c'était fin avril en fait. Et je me suis dit bon il te reste des sous de Noël, t'attends ton anniversaire, si t'en a toujours envie c'est bon. Et bon, fin mars je passe à la fnac, parce que comme j'avais des trucs fnac j'avais repéré la kobo, et là je vois une réduction et du coup je l'ai achetée direct. Du coup ça fait... bah un an que je l'utilise, et je l'ai bien utilisée. Je crois que dans les bouquins que j'ai lus c'est euh... un peu plus d'anglais mais euh... genre 55/45, mais là j'ai regardé des bouquins qui me restent à lire y a que de l'anglais quoi. Mais du coup à côté je continue à emprunter beaucoup de bouquins à la bibliothèque donc c'est vraiment les deux quoi.</p>	<p><b>Kenza</b> Rôle de la bibliothèque financier,</p> <p><b>Kenza</b> Bibliothèque comme tradition ▼</p> <p><b>Kenza</b> Difficulté de trouver des livres ▼</p> <p><b>Kenza</b> Liseuse comme facilitateur ▼</p> <p><b>Kenza</b> Niveau d'équipement ▼</p> <p><b>Kenza</b> Fatigue de la lecture sur écran</p> <p><b>Kenza</b> Lecture de comics et mangas ▼</p> <p><b>Kenza</b> Envie d'acheter une liseuse Réflexion autour de l'achat d'une liseuse</p> <p><b>Kenza</b> Achat de liseuse</p> <p><b>Kenza</b> Cohabitation des pratiques</p>
--	---

Figure 27 : Premier codage sous Word, entretien de Solène

Comme décrit précédemment, notre premier codage a été descriptif. Nous avons veillé à rester à un niveau empirique, au plus proche des données. Nous avons ensuite effectué une analyse intertexte afin d'uniformiser et de comparer les codes dans les différents entretiens. Le code « liseuse comme facilitateur » apparaissait par exemple dans les entretiens de Solène, Noémie et Magali. Nous avons par la suite fusionné ce code avec d'autres sous le nom « fonctionnalité du numérique – comportements de consommation numérique ».

Nom	Sources	Références
Objet	0	0
Relation à la possession	11	41
Accumulation	17	128
Problèmes pratiques posés par l'accumulation	7	22
Accumulation de livres numériques	7	22
Sortir de l'accumulation par le numérique	4	10
Difficulté à se séparer des livres	8	28
Accumulation de livres papier	15	42
Place du livre dans l'espace domestique	8	38
Grooming	5	8
Comportement de collectionneur	11	17
Matérialité	15	59
Perte des repères	5	9
Rematérialisation	12	37
Circulation	5	13
Se débarrasser des livres	2	3
Accessibilité	14	60
Numérique libre de droit	3	8
Immédiateté de l'accès au numérique	6	14
Accès matériel au livre	10	18
Livre comme cadeau	12	34
Don de livres	8	17
Prestage de livres	12	40

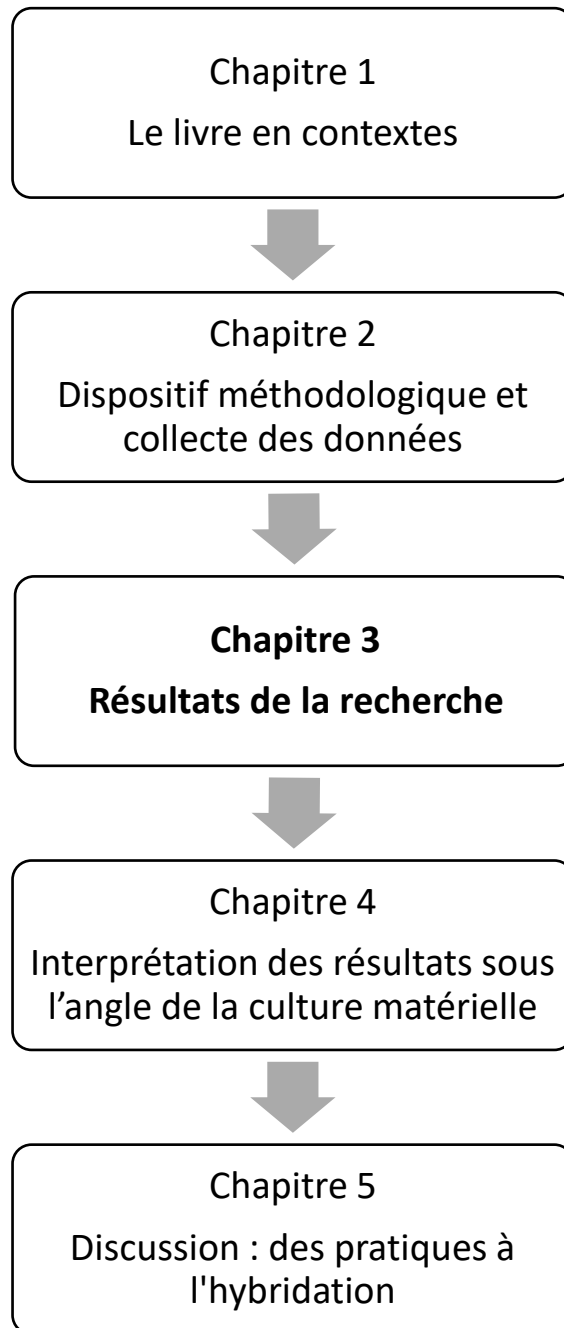
Figure 28 : Première phase de codage sous Nvivo

## Conclusion

Nous avons procédé à l'analyse des données en réalisant une analyse thématique de contenu dans un processus itératif. Chaque nouvelle étape d'analyse a ainsi donné lieu à une adaptation des collectes de données suivantes. Après avoir réalisé une lecture flottante de mon corpus, Nous avons procédé à un codage descriptif au plus proche des données, puis nous avons ensuite effectué des catégorisations en repérant des thèmes émergents. Ces différentes étapes d'analyse nous ont permis d'identifier les points saillants que nous développerons dans nos résultats : la matérialité de l'objet, la place du corps dans la consommation de livres, la relation à la possession et la circulation des livres.



CHAPITRE 3 : RESULTATS DE LA RECHERCHE



**CHAPITRE 3 : RESULTATS DE LA RECHERCHE****Introduction de chapitre : chapitre 3**

Ce troisième chapitre expose les résultats de notre recherche. Nous commençons ce chapitre par une introspection exposant notre propre rapport au livre, puis des portraits détaillés de six de mes informants dans lesquels nous présentons leur histoire de lecteur et leur relation à l'objet livre (section 1). Cette approche nous permet d'entrer dans les résultats par la narration, en introduisant les informants de façon idiosyncratique. Nous verrons ensuite le rapport à la matérialité (section 2). Comme tout objet, le livre peut constituer une trace, un repère, nous exposerons comment ces dimensions s'illustrent dans la consommation de livres et la façon dont elles se modifient avec le livre numérique qui est plus une rematérialisation qu'une dématérialisation. Puis nous aborderons la place du corps dans la relation à l'objet livre (section 3) et la façon dont les sens interviennent dans cette relation. Puis nous verrons le rapport à la possession de livres (section 4), notamment par le biais de l'accumulation, mais nous étudierons également la place de l'objet livre dans l'espace domestique ainsi que la dépossession et les difficultés qui y sont liées. Nous aborderons enfin la circulation du livre (section 5), tant matérielle que conversationnelle. Le livre est en effet un objet profondément nomade, qui se déplace au sein des différents cercles de sociabilité. Cette circulation n'est pas pour autant naturelle, elle se heurte à de nombreuses difficultés telles que la nécessité de désinvestir l'objet avant de le partager.



## 1. PORTRAITS DE LECTEURS, PROFILS D'INFORMANTS

Nous souhaitons ici présenter dans le détail le profil de certains des informants ayant rendu possible mon travail de terrain. Nous avons choisi six informants, dont nous développons les pratiques et les dispositions à l'égard du livre et de la lecture, comme étant les plus significatifs de l'ensemble de nos 28 informants, soit 2 informants issus de chacune des trois phases de ma collecte de données. Ces informants ont des pratiques affirmées, ils peuvent représenter des cas extrêmes (très grand lecteur – très petit lecteur, convaincu par le numérique – opposé au numérique, etc.), ils ont en tous les cas des positions marquées sur le sujet du livre et chacun d'entre eux me permet d'illustrer un type de comportement à l'égard de l'objet livre. Ces six portraits nous permettent de balayer la variété de notre corpus de données et de donner à voir cette diversité de pratiques par le biais de la narration. En effet, pour Dumez (2013), la narration et la description doivent faire partie intégrante du processus de production de connaissance dans une recherche qualitative. Pour lui, la richesse de l'analyse théorique dépend de la qualité des descriptions et il faut se garder du risque de présenter des acteurs trop abstraits.

Nous avons par ailleurs décidé de commencer ces portraits de lecteurs par une introspection sur nos propres pratiques en lien avec l'objet livre. En effet, on ne choisit jamais un sujet de recherche, a fortiori de thèse, par hasard. Dans notre cas, il est évident que le livre tient une place singulière dans notre vie. Il me semblait important d'exprimer cette place afin de nous prémunir autant que possible de biais dans notre analyse.

### 1.1. Introspection : portrait de l'autrice comme lectrice

L'introspection est l'un des outils qui permet de développer la réflexivité du chercheur, nécessaire dans une recherche qualitative interprétativiste (Wallendorf et Brucks, 1993 ; Gould, 1995). Nous y avons ici recours à deux titres : cette réflexion sur notre relation personnelle à notre objet de recherche nous a permis de mieux assumer notre non-extériorité vis-à-vis de cet objet, mais cette introspection a également pour objectif de donner des informations au lecteur de cette thèse afin qu'il sache d'où la chercheuse parle. Cette introspection est rédigée à la première personne du singulier. Elle est en effet le reflet d'une histoire personnelle, individuelle, pour laquelle il nous a semblé pertinent de nous affranchir de la norme académique de l'emploi de la première personne du pluriel.

#### 1.1.1. Quelle lectrice suis-je ?

J'entre dans la catégorie des grands lecteurs, avec plus d'une cinquantaine de livres lus par an. Je suis de ces lecteurs qui déclarent lire de tout mais sont pourtant très spécifiques dans leurs choix. Ceux-ci se portent plutôt sur des ouvrages de littérature contemporaine incluant les occasionnels et incontournables prix littéraires. Je lis aussi des essais, notamment dans le cadre de mon activité de recherche. Je lis principalement par phase : je peux passer plusieurs semaines sans ouvrir un livre, puis en lire cinq le temps d'un week-end. Ainsi, lorsque j'entre dans une phase de lecture, il s'agit d'une activité qui devient vite exclusive, dévorant le moindre instant disponible. Je n'ai pas de rituel de lecture, n'aimant pas l'idée de régularité. Je lis à l'endroit où je me trouve, lorsque je dispose de quelques minutes. Je lis également des livres numériques, le plus souvent sur une liseuse dont j'ai fait l'acquisition dès le lancement de ce support, en 2008, à l'occasion d'une expatriation. La lecture en numérique me permet de télécharger gratuitement (et,

je dois l'avouer, illégalement) des livres dont je n'aurais pas fait l'achat (des livres de plus faible qualité littéraire, des essais dont je n'aime pas l'auteur mais que je souhaite lire par curiosité, etc.). Ne voyageant plus autant, je n'ai plus lu de livre numérique depuis longtemps et j'ignore même aujourd'hui où ma liseuse est entreposée. J'ai aussi fait l'expérience des livres audio. A l'inverse du numérique qui me sert plutôt à lire des livres de moins bonne qualité littéraire, les livres audios me permettent de « lire » ou d'écouter des livres plus exigeants, que je n'aurais pas eu le courage de lire de façon traditionnelle.

### 1.1.2. Mon histoire de lectrice

Les livres et la lecture ont toujours été très valorisés au sein de ma famille. Les visites à la bibliothèque étaient hebdomadaires et la bibliothèque familiale toujours très fournie. Mes parents lisent peu mais achètent beaucoup de livres et ont une importante bibliothèque dans leur salon. Leur rapport au livre se construit davantage dans une dimension sociale de démonstration d'une certaine légitimité culturelle que dans une réelle passion pour la lecture. Le fait d'être une grande lectrice fait partie de mon identité depuis l'enfance. Je suis d'ailleurs passée de l'autre côté de la barrière en écrivant et publiant deux livres pour enfants à l'âge de 12 et 14 ans. Plus tard, après des études de Lettres, j'ai souhaité travailler dans le milieu de livre. A l'âge de 24 ans, j'ai passé quelques mois en tant que libraire jeunesse puis j'ai travaillé dans plusieurs maisons d'édition dans les années qui ont suivi, en tant que chargée de marketing. Lorsque j'ai décidé de me lancer dans l'expérience de la thèse, la question de ma thématique de recherche ne s'est pas réellement posée et m'est apparue comme une évidence, je n'aurais pas envisagé de travailler sur un autre objet. J'ai d'abord orienté mes recherches autour du livre de jeunesse qui a longtemps eu ma préférence, puis cet objet m'apparaissant trop restreignant, j'ai élargi ma recherche au livre de manière plus générale. Depuis le début

de mon travail de thèse, j'ai adopté une attitude plus réflexive concernant ma consommation de livres.

### 1.1.3. Ma relation à l'objet livre

Depuis toujours entourée de livres, j'ai reproduit ce schéma à l'âge adulte. J'accumule les livres d'une façon presque compulsive, achetant souvent bien plus d'ouvrages que je ne pourrais jamais en lire. Il m'arrive même de me perdre dans cette multitude et d'acheter certains livres en plusieurs exemplaires par erreur. De ce fait, la bibliothèque de mon salon est particulièrement imposante et chaque surface de mur disponible est aussitôt recouverte de livres. Cette grande bibliothèque fait office de décoration et j'aime l'idée d'exposer mes livres à la vue des visiteurs. Je n'envisagerais pas de mettre mes livres dans un endroit plus privé de ma maison. Cette bibliothèque est une extension de moi et est constitutive de mon identité. Je reproduis ce rapport à l'accumulation avec ma fille qui, bien que ne sachant pas encore lire, possède déjà suffisamment de livres pour ouvrir une bibliothèque municipale. Je lui lis des ouvrages chaque jour, mais jamais dans le cadre du coucher (dans une forme de rejet quelque peu sommaire de la notion de rituel).

Pour autant, j'accorde peu de soin à l'objet en tant que tel, n'hésitant pas à corner les pages, les annoter ou parfois les abimer. De même, je n'ai pas d'état d'âme particulier lorsque les livres de ma fille sont abimés, je considère qu'un livre doit « vivre » et que les marques du temps font partie intégrante de cette vie. Je n'ai pas de difficulté non plus à interrompre une lecture lorsque le livre commencé ne me convainc pas. Si les livres de ma bibliothèque principale sont rangés et classés (par thématique et époque de parution), les autres bibliothèques que l'on pourrait qualifier d'annexes n'ont aucun classement spécifique et les livres s'y entassent en piles parfois précaires, par ordre d'arrivée ou de

lecture. Pour autant, les quelques fois où j'ai dû jeter un livre à la poubelle (car trop daté ou abimé pour être donné), j'ai eu des scrupules à le faire. Par ailleurs, je fais très peu circuler mes livres. La lecture est pour moi une activité profondément intime, je parle donc peu de mes lectures autour de moi et, par conséquent, je ne partage que rarement mes livres, même dans mon cercle familial.

## 1.2. François, sauvé par le numérique

François a 62 ans, il est fonctionnaire à la retraite et vit avec sa femme, également retraitée de la fonction publique. Ses quatre enfants ont quitté le domicile parental. Il nous accueille pour un entretien dans le salon de son pavillon de la banlieue Caennaise en nous proposant un thé.

### 1.2.1. Quel lecteur est François ?

François est un très grand lecteur, qui lit de tout. Il aime particulièrement en ce moment les polars scandinaves mais il lui arrive également de lire des essais ou de la littérature classique. Il est de ces lecteurs qui lisent dès qu'ils ont un peu de temps, entre deux activités, quel que soit le moment de la journée ou le lieu. La lecture est donc peu ritualisée, il faut avant tout que sa pratique soit rapide et facile d'accès.

### 1.2.2. L'histoire de lecteur de François

François a toujours beaucoup lu, depuis son plus jeune âge. Il pense que cette pratique intense de la lecture est avant tout liée à son appartenance générationnelle. Pour lui, le choix des activités possibles était fortement restreint lorsqu'il était jeune, il prenait donc

un livre pour s'occuper. Il déplore le fait que les jeunes lisent moins, d'autant qu'il voit dans la lecture un moyen de former l'esprit à la réflexion et à la concentration. Cependant, il comprend aussi cette nouvelle génération et pense qu'il lirait lui-même beaucoup moins s'il était plus jeune. La tentation des écrans est trop forte pour que la motivation de lire ne puisse s'exprimer pleinement aujourd'hui, pense-t-il. François pense que les livres doivent se partager. Il télécharge beaucoup d'ouvrages numériques et lorsqu'il trouve un livre numérique qui pourrait intéresser une de ses connaissances, il le met de côté. Il a ainsi des dossiers entiers destinés à d'autres que lui, comme par exemple des livres pour enfants qu'il ne lira pas mais qu'il conserve pour les transmettre un jour.

### 1.2.3. François et l'objet livre

François ne s'imagine pas devoir arrêter de lire. Trois ans auparavant, il a été frappé par un AVC qui l'a laissé paralysé du bras gauche. Dès son séjour à l'hôpital, il s'est rendu compte qu'il ne parvenait plus à se saisir d'un livre comme avant et que la lecture de livres papier lui était désormais, si ce n'est impossible, du moins particulièrement difficile. Il considère que le livre numérique l'a sauvé. C'est grâce à lui qu'il a pu maintenir ses pratiques de lecture dans toute leur intensité. En effet, la liseuse numérique pèse moins lourd qu'un livre traditionnel et peut se tenir d'une seule main puisqu'il n'est pas nécessaire de maintenir le livre ouvert. Ainsi, depuis son accident, il s'est totalement converti au numérique, avec un grand enthousiasme.

Cette conversion s'est faite sans difficulté puisque François n'a jamais été particulièrement attaché au livre dans sa dimension matérielle. Certes, il aime le bruissement des pages, l'odeur du papier, mais il considère que leur disparition est un prix bien faible à payer contre la possibilité de continuer à lire. Même lorsqu'il lisait des livres

papier, il prenait soin de ne pas les mettre en scène. Pour lui, la lecture est avant tout une affaire personnelle et il faut éviter toute velléité démonstrative, comme le fait d'exposer des rangées de tranches dorées dans la bibliothèque du salon. Il explique assez vite n'avoir pas besoin de cela pour se définir et n'avoir rien à prouver en tant que lecteur à ses connaissances. Il considère d'ailleurs avec un peu de mépris les personnes ayant recours à ce type de comportements, ceux qu'il appelle les « fétichistes ». Pour François, les fétichistes sont inauthentiques. Ils se contentent de mettre en évidence des livres qu'ils ne lisent pas nécessairement afin de donner une certaine image d'eux-mêmes. Il se pense comme étant leur parfait opposé.

### 1.3. Florence, l'objet désacralisé

Florence a 40 ans, elle est dermatologue. Son mari est ingénieur. Ensemble, ils ont deux jeunes enfants. Florence nous accueille un soir dans sa grande maison près de Rouen, alors que les enfants jouent calmement (et lisent) dans un coin.

#### 1.3.1. Quelle lectrice est Florence ?

Florence fait partie des grands lecteurs, même si elle ne se définit pas ainsi (pour elle, cette étiquette n'a pas réellement d'importance). Elle lit environ deux à trois livres par mois. Elle aime particulièrement les livres fantastiques mais elle a des lectures plutôt variées. Florence lit avant tout pour s'évader et se divertir. Ce qui compte pour elle c'est l'intrigue, la qualité d'écriture étant secondaire. L'histoire passe avant tout. Pour Florence, la lecture est une activité comme une autre. Elle n'y attribue pas un statut à part et ne la ritualise pas, elle se déplace au contraire partout avec son livre et lit « quand elle a deux secondes ».

### 1.3.2. L'histoire de lectrice de Florence

Les deux parents de Florence sont enseignants. Elle a toujours été entourée de livres depuis son enfance et a eu très tôt ses habitudes en bibliothèque. Elle n'était pas pour autant une grande lectrice étant enfant. A l'adolescence, la découverte de la littérature fantastique (elle a notamment développé une passion pour les livres sur les extra-terrestres et les vampires) et les séries de livres comme Harry Potter ont fait d'elle une lectrice assidue. Aujourd'hui, elle lit des livres à ses enfants mais ne cherche pas à leur transmettre à tout prix le goût de la lecture. Elle pense qu'ils doivent le développer par eux-mêmes.

### 1.3.3. Florence et l'objet livre

Florence a, sans même en avoir conscience, une position que certains pourraient qualifier de radicale à l'égard du livre. Seule compte l'histoire, l'objet étant secondaire voire inexistant. Lorsqu'elle lit des livres papier, ils sont tâchés de thé, les pages encore humides d'un passage dans le bain, pliés, abimés... Florence le dit elle-même, elle a tendance à « maltraiter » les livres. Dans son salon, rien ne montre qu'elle est lectrice. Seuls quelques livres pour enfants sont empilés sur une console, dans un équilibre précaire. Lorsque je lui demande de me montrer l'endroit où sont rangés les livres chez elle, le terme « rangé » la fait sourire. En effet, quand d'autres classent religieusement leurs ouvrages, Florence elle les empile au fond d'un placard, dans une pièce palière. Pour elle, le livre doit simplement rester lisible pour pouvoir continuer d'assurer sa fonction première qui est d'être lu. Le reste a peu d'importance.



Florence est donc passée très naturellement à la lecture en numérique, lorsqu'elle a dû faire de longs trajets en train pour son travail et qu'elle a donc eu davantage de temps pour lire. Pour elle, lire en numérique ne change rien à son expérience. Le texte est le seul élément important de sa pratique et celui-ci reste identique, quel que soit le format. Elle explique être tout aussi peu précautionneuse avec sa tablette qu'avec ses livres papier. C'est un objet qui doit la suivre partout et s'adapter à son rythme de vie.

#### 1.4. Aurélié ou le livre comme légitimation sociale et culturelle

Aurélié a 33 ans, elle est récemment divorcée et est mère de deux filles de 10 et 12 ans. Elle est femme de ménage et le père de ses filles est maçon au chômage. Elle s'occupe de ses filles une semaine sur deux. Nous voyons Aurélié à deux reprises : d'abord dans un café puis, pour approfondir l'entretien, dans le salon de son petit appartement.

##### 1.4.1. Quelle lectrice est Aurélié ?

Aurélié valorise énormément la lecture, elle reviendra à plusieurs reprises pendant l'entretien sur le fait qu'elle était une grande lectrice étant enfant et adolescente. Depuis qu'elle a eu des enfants, elle n'a plus trouvé le temps de lire et a peu à peu abandonné toute lecture, expliquant avec gêne qu'elle ne lit même pas le journal. Elle a cependant maintenu jusqu'à présent un rituel de lecture du soir avec sa fille cadette (elles alternent l'une et l'autre la lecture à haute voix), même si ce rituel n'est pas quotidien, comme il a pu l'être quand sa fille était plus jeune.

#### 1.4.2. L'histoire de lectrice d'Aurélie

Aurélie vient d'une famille d'ouvriers où on ne lisait pas mais a toujours aimé ça, lisant « tout ce qui « lui » tombait sous la main ». Elle a lu en particulier des thrillers plutôt courts, bien qu'elle parle davantage de ses lectures de classiques, citant Stendhal, Zola, Flaubert ou Hugo. Aurélie dit avoir trouvé dans la lecture une certaine forme de promotion sociale. En déménageant de la campagne au centre-ville à l'adolescence, elle a été scolarisée dans un lycée qu'elle considère particulièrement bourgeois et a perdu ses repères socio-culturels. Elle explique que ses lectures ont facilité son intégration dans ce monde qui n'était pas le sien. Elle relativise toutefois ses propos en expliquant qu'elle n'aurait pas lu seulement pour ça mais qu'aimant lire, ce n'était pas une contrainte pour elle. Aurélie pense que lire est essentiel pour se constituer une solide culture générale et une orthographe correcte. Elle a donc un rapport très fonctionnel à la lecture.

#### 1.4.3. Aurélie et l'objet livre

Aurélie a transmis un grand nombre de ses livres d'enfant à ses filles, ils sont maintenant dans une bibliothèque dans la chambre de sa fille cadette qui admet n'avoir qu'une vague idée de ce qu'ils contiennent. En effet, les livres que lisent les enfants d'Aurélie ne proviennent pas de cette bibliothèque mais de la bibliothèque municipale où elles se rendent régulièrement. Les livres exposés dans la chambre n'ont donc pas d'autre vocation que la décoration. Ce sont d'ailleurs les seuls que l'on voit chez Aurélie.

Cette dernière est très attachée à l'objet lui-même. Celui-ci est sacralisé, elle s'interdit donc toute annotation, tout cornage de page. Par conséquent, elle ne voit aucun intérêt au livre numérique qui est pour elle un non-sens. Elle pense que celui-ci risque de détruire le livre papier et voit dans les écrans en général une menace au livre. Pour Aurélie, la

matérialité du livre est essentielle, celle-ci est au centre de l'expérience de lecture. Elle accorde une grande importance à la dimension sensorielle de la pratique, au fait de toucher le papier et d'en sentir l'odeur.

### 1.5. Julien, l'amoureux des livres qui ne lisait pas

Julien a 35 ans et vit séparé de la mère de son fils de 8 ans. Il est directeur d'une petite agence de communication spécialisée dans les événements culturels et travaille également en tant que musicien dans un groupe de musique électronique. Il partage la garde de son fils et s'occupe de lui une semaine sur deux. Il nous accueille dans sa maison de la banlieue havraise.

#### 1.5.1. Quel lecteur est Julien ?

Julien n'est pas lecteur. Il l'explique avec gêne dès le début de l'entretien, il ne lit jamais et explique avoir un réel blocage avec la lecture dont la cause serait une difficulté de concentration. Il se dit incapable de lire une page de texte en entier et de maintenir son attention sur le sens de sa lecture tout le long. Cette difficulté l'a toujours empêché de lire, à son grand regret.

#### 1.5.2. L'histoire de lecteur de Julien

Depuis l'enfance, Julien n'a jamais aimé lire. Il a pourtant eu des facilités lors de l'apprentissage de la lecture et a toujours aimé manier les mots. Il a grandi dans une famille dans laquelle on lisait peu et il n'a jamais été poussé à le faire davantage. Il a cependant quelques souvenirs de lectures d'enfance qu'il évoque avec nostalgie. Julien se

souvent également qu'à l'adolescence, il dévorait les mangas, ce qu'il explique davantage par son goût pour le dessin que par un intérêt quelconque pour la lecture. Il lui arrive aujourd'hui d'éprouver une certaine honte lorsqu'il se retrouve face à de grands lecteurs et que certaines références lui manquent. Par ailleurs, il trouve parfois frustrant d'être privé du plaisir de la lecture, qu'il constate chez d'autres. Il est d'ailleurs heureux de constater que son fils n'éprouve pas les mêmes difficultés que lui vis-à-vis de la lecture. Il tient à ce que ce dernier développe son envie de lire par plaisir (il n'exerce donc pas de contrainte sur ce plan).

### 1.5.3. Julien et l'objet livre

Julien a beau ne pas lire, il aime l'objet. Il possède quelques beaux livres de photos sur des sujets qui l'intéressent (la musique, la publicité) qu'il feuillette parfois. Il pense que le livre doit être respecté, qu'il faut en prendre soin comme s'il s'agissait d'un objet précieux. Il ne comprend pas du tout l'engouement de certains pour le livre numérique. En effet, pour lui, l'intérêt majeur d'un livre se situe dans sa matérialité, le livre numérique ôtant à l'objet cette dimension.

## 1.6. Flora ou le livre en circulation

Flora a 32 ans. Elle est auxiliaire de puériculture mais est actuellement en congé parental pour s'occuper de ses deux enfants de 1 et 4 ans. Son mari est officier de police. Elle vit dans un appartement du centre-ville de Blois. Nous nous retrouvons dans un café, ce qui lui permet, de son propre aveu, de s'éloigner de ses enfants pour quelques instants de calme.

### 1.6.1. Quelle lectrice est Flora ?

Flora n'est pas une très grande lectrice. Elle aime pourtant beaucoup lire mais son rythme de vie ne lui en laisse que peu le loisir. Pour compenser toutes les lectures de romans qu'elle n'a plus le temps de faire, elle lit beaucoup de livres pratiques sur des sujets qui l'intéressent : principalement l'écologie et l'éducation et le développement des enfants. Bien qu'elle lise peu, elle peut s'enthousiasmer sur une lecture jusqu'à la passion. Cela a d'ailleurs été le cas avec la série Harry Potter lue à l'adolescence. Elle collectionne depuis tout ce qui a trait à la série de livres (mugs ou vêtements à l'effigie des personnages pour elle ou ses enfants par exemple).

### 1.6.2. L'histoire de lectrice de Flora

La mère de Flora ne lit pas mais son père, ouvrier dans le bâtiment, est un grand lecteur. Elle explique que son père s'est construit une identité à travers sa pratique de la lecture, dans un milieu dans lequel on lit peu. Il a ainsi toujours été très attentif au fait que Flora et sa sœur trouve de l'intérêt à la lecture. Cette attention a d'ailleurs été l'occasion de conflits lorsqu'elle était enfant et refusait de lire (elle a effectivement eu quelques difficultés dans l'apprentissage de la lecture). Flora s'est enthousiasmée pour la lecture à l'adolescence, en découvrant la littérature fantastique et les sagas historiques. Elle a beaucoup lu jusqu'à l'arrivée de ses enfants qui a considérablement freiné ses pratiques de lecture.

### 1.6.3. Flora et l'objet livre

Flora n'a pas un attachement très marqué pour l'objet en lui-même. Elle a découvert la lecture numérique en empruntant une liseuse à la bibliothèque municipale et a trouvé ce support intéressant. Sa priorité dans sa relation au livre est la circulation de ce dernier. Elle est très proche de son père et de sa sœur aînée et le livre est au centre de leurs relations. Ainsi, lorsque son père a commencé à avoir des difficultés à lire du fait de son âge (poids du livre, taille des caractères, etc.), elle lui a tout naturellement offert une liseuse. Elle et sa sœur ont également fait cette acquisition et depuis, tous les trois s'envoient régulièrement des e-Books ou des suggestions de lecture. Lorsqu'ils se retrouvent tous ensemble, leurs dernières lectures occupent une place de choix dans leurs conversations. Leur mère se sent d'ailleurs parfois exclue de ce trio de lecteurs, elle-même ne lisant pas. Il est également important pour Flora que l'objet livre circule. Pour elle, la culture doit être partagée. Sa consommation en général est inspirée des pratiques du zéro déchet et elle applique ces principes au livre. Elle est ainsi très active dans l'approvisionnement des boîtes à livres de sa commune, achète beaucoup de ses livres papier en vide-grenier, elle prête ses livres à ses amis, donne ceux dont elle n'a plus l'utilité... Cette circulation est d'autant plus essentielle pour elle que nombre de ses livres sont liés à des convictions profondes : le zéro déchet, l'éducation positive, etc. Lorsqu'elle a confié ses enfants à une assistante maternelle, elle a donc par exemple prêté tout ses livres sur l'éducation des enfants pour transmettre ses convictions à la personne en charge de sa progéniture.

## 1.7. Guillaume, le livre sacralisé

Guillaume a 29 ans, il travaille comme conseiller dans le secteur associatif à Paris. Il est célibataire et a une fille de cinq ans dont il s'occupe tous les week-ends. Il nous accueille dans son petit appartement du centre-ville de Rouen autour d'un café.

### 1.7.1. Quel lecteur est Guillaume

Guillaume est très attaché à la culture en règle générale, il est d'ailleurs musicien dans son temps libre et fréquente régulièrement les festivals et les expositions. Il lit beaucoup, d'autant qu'il fait plus de deux heures de train par jour pour aller travailler. Il cherche à se cultiver à travers ses lectures et lit beaucoup de littérature étrangère (littérature latine, scandinave, américaine), principalement des auteurs reconnus pour leurs qualités littéraires. Il lit également de nombreux essais et livres économiques et politiques, sujets sur lesquels il a, selon ses propres dires, des convictions tranchées. Il plaisantera d'ailleurs pendant l'entretien en me disant qu'il lit à sa fille le soir « Tchoupi et le capital » en guise de rituel.

### 1.7.2. L'histoire de lecteur de Guillaume

Les parents de Guillaume sont enseignants, ils possèdent une très grande bibliothèque et lisent énormément. Guillaume s'est d'abord peu intéressé à la lecture durant l'enfance puis, à l'adolescence, il s'est laissé convaincre par les conseils de son père qui l'abreuvait de lectures. Il ressent une grande admiration pour la culture très large de ses parents et continue à s'appuyer sur leurs connaissances pour trouver des idées de livres à lire, encore aujourd'hui. Pour lui, il est essentiel de lire pour se forger une culture solide. Il considère

que la lecture fait partie de son identité et que les lecteurs partagent quelque chose qui les lie entre eux, qu'ils constituent une forme de communauté.

### 1.7.3. Guillaume et l'objet livre

Guillaume sacralise à la fois la pratique de la lecture et l'objet livre. Il faut adopter une attitude marquant le respect envers le livre. L'objet peut « vivre » dans une certaine mesure (annotations par exemple) mais il faut conserver une déférence envers lui. C'est pour cette raison que, bien que Guillaume pense que la culture doit circuler, il ne prête que très rarement ses livres. Jusqu'à récemment, Guillaume ne possédait pas de bibliothèque personnelle et se contentait d'emprunter ses livres, principalement à ses parents. Il se définit en effet comme très peu voire pas du tout matérialiste. Pourtant, la possession de livres lui a finalement manqué et il s'est constitué une bibliothèque en achetant des ouvrages dans les vide-greniers. Il admet d'ailleurs avoir tendance à en acheter bien plus qu'il ne peut en lire. Il a en effet souhaité avoir dans sa bibliothèque les ouvrages qu'il considère comme des classiques, notamment en littérature étrangère (littérature russe, américaine, d'Amérique latine, etc.). Il voulait entourer sa fille de livres pour s'assurer de lui transmettre l'importance de cet objet. Guillaume ne voit aucun intérêt à la lecture en numérique et n'a pas l'intention de tester ce nouveau support. Il aime en effet les émotions que l'objet provoque sur ses sens, évoquant notamment l'odeur du papier ou la sensation de tourner des pages.



## 1.8. Conclusion des portraits et thèmes de réflexion

Cette galerie de portraits nous a permis d'identifier des thèmes axiaux saillants que l'on retrouve dans chacun de ces informants à différents degrés. Ces thèmes serviront de cadre à la présentation de nos résultats.

### Thème 1 : la matérialité du livre

On voit tout d'abord se dessiner dans chacun de ces portraits des relations différentes par rapport à la matérialité de l'objet livre. Florence par exemple ne ressent aucun attachement à la matérialité du livre, l'esthétique de l'objet ne lui importe pas. Pour elle, seul compte le texte. A son opposé Julien, lui, aime l'objet

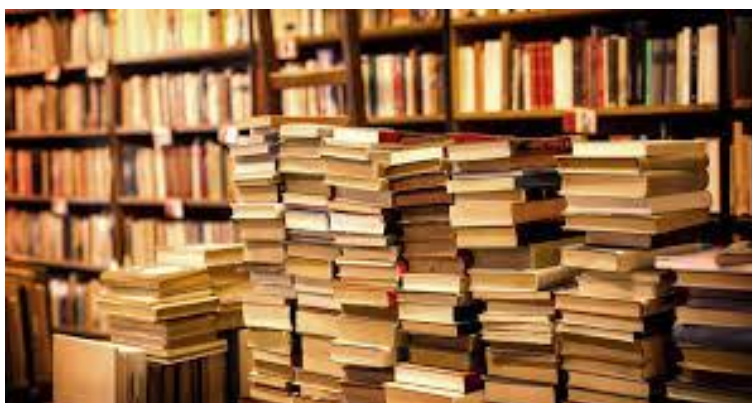


Figure 29 : Accumulation de livre, photographie prise par Noémie

mais ne trouve pas de plaisir à la lecture. D'autres comme Guillaume accordent une même importance à l'objet et à la pratique de la lecture. L'attachement à la matérialité se vit ainsi différemment d'un lecteur à l'autre et ne se traduit pas nécessairement par un attachement à la lecture.

Thème 2 : La relation au corps dans la consommation de livres

Figure 30 : Le livre dans la peau, photographie prise par Fred

L'omniprésence de la matérialité dans la consommation de livres implique une relation sensorielle et même parfois sensuelle à cet objet. Le livre se touche et se respire, il se consomme à travers les sens. Aurélie est par exemple très attachée à cette dimension de sa consommation. Le simple fait de voir le livre peut aussi avoir son importance, c'est pourquoi elle souhaite s'assurer de la présence de cet objet aussi souvent que possible dans le champ de vision de ses enfants, comme une façon de leur transmettre implicitement le goût des livres. Lire, c'est également faire appel à des techniques du corps incorporées dès l'enfance, tant la façon de tenir

l'ouvrage que d'en tourner les pages. Ces techniques du corps évoluent avec l'introduction de la consommation numérique et s'accompagnent de nouvelles possibilités pour le lecteur. Ainsi, François peut continuer à lire grâce au numérique, bien qu'il rencontre des difficultés à tenir un livre papier entre ses mains depuis son AVC.

Thème 3 : La possession

Le livre est un objet qui se possède mais aussi et surtout qui s'accumule. La possession de livres prend toute sa valeur dans la consommation dès lors qu'on les possède en très grand nombre. Il ne suffit pas d'avoir des livres, encore faut-il en avoir beaucoup. C'est par exemple ainsi que Guillaume vit sa relation au livre. Lui qui se déclare pourtant peu matérialiste aime s'entourer de livres et les achète en vide-greniers par cartons entiers.

Posséder un livre et se l'approprier, c'est également en prendre soin. La singularité de l'objet implique un certain « care ». Ainsi, pour Julien ou Aurélie, on ne fait pas n'importe quoi avec un livre, il convient de respecter cet objet. Ces derniers ne s'imaginent pas corner des pages ou les annoter. A l'inverse, Florence qui n'accorde pas d'importance particulière à l'objet en lui-même s'autorise beaucoup de libertés vis-à-vis de celui-ci. Les piles précaires et peu soignées qui constituent leur « rangement » en attestent. Tant que le livre reste lisible et donc à même de remplir sa fonction première qui est d'être lu, tout est permis. Les rapports de ces lecteurs à leurs livres diffèrent donc profondément.



Figure 31 : Le livre dans sa singularité, souvenir de famille, photographie prise par Olivier

Thème 4 : La circulation physique et symbolique du livre

Le livre est un objet en mouvement : on le prête, on l'emprunte, on l'offre, bref on le fait circuler. Pour Flora par exemple, cette circulation est essentielle. Le livre est un objet culturel et la culture doit être diffusée. La bibliothèque municipale, les boîtes à livres, les vide-greniers, tout dans sa consommation est le reflet de cette conviction que le livre doit

être passé de mains en mains. Le livre fonctionne également comme un lien social. Au sein de la famille de Flora, il est sujet de conversation et source d'échanges avec sa sœur et son père, tous trois partageant une même passion pour la lecture. François pense également que les livres doivent se partager et télécharge souvent des livres numériques pour d'autres que lui. Il se constitue ainsi des communautés de partage (matériel et symbolique) autour du livre et de la lecture.



Figure 32 : Cabane à livre, photographie prise par Sabrina

Ces quatre thèmes constituent la trame selon laquelle les résultats de cette recherche vont être présentés. Nous allons donc commencer par aborder la matérialité du livre, qui tient une place centrale dans la relation à l'objet. Cette matérialité est le témoin d'un ancrage culturel mais aussi un repère concret pour le lecteur. Plus qu'une dématérialisation, le livre numérique introduit une nouvelle matérialité et vient bouleverser ce rapport. Nous étudierons ensuite le rapport au corps dans la consommation de livre, inséparable de sa matérialité : la façon dont les sens sont présents dans les pratiques du livre, les techniques du corps mobilisées dans ces pratiques et l'affordance offerte par le numérique par le biais notamment de nouvelles techniques du corps. Nous verrons ensuite la relation à la possession de livres. On retrouve l'évocation de la possession lorsque les informants parlent de leurs propres livres, de ceux qu'ils accumulent et qu'ils collectionnent parfois, de la façon dont ils en prennent plus ou moins soin, de la place que ceux-ci prennent dans leur espace domestique. La relation que les consommateurs entretiennent à la possession

de livres souligne le statut particulier attribué à l'objet. Enfin, nous aborderons la circulation du livre. Le livre est en effet un objet profondément nomade, qui se déplace au sein des différents cercles de sociabilité. Cette circulation n'est pas pour autant aussi naturelle qu'elle peut le paraître de prime abord. Elle se heurte à de nombreuses difficultés telles que la nécessité de désinvestir l'objet avant de le partager. Nos résultats permettent de décrire la façon dont ces quatre thèmes apparaissent dans les données.

## 2. LA MATERIALITE DANS LA RELATION A L'OBJET LIVRE

La matérialité tient une place centrale dans la relation à l'objet livre. Elle constitue à la fois une trace qui vient ancrer le culturel et un repère, permettant au lecteur de se situer par le biais de sa concrétude. Le livre numérique, par sa nouvelle matérialité, vient modifier cet équilibre fragile.

### 2.1. Symbolique et matérialité : la matérialité comme trace

La matérialité permet à l'objet de faire trace, d'être le marqueur d'une culture. Dans sa dimension matérielle, le livre tient ainsi un rôle symbolique.

Il est tout d'abord dans les discours des informants un objet esthétisé. Nombreuses sont les évocations de la beauté de l'objet qui prend pleinement part dans le plaisir de la lecture. On prend en effet davantage de plaisir à lire un beau livre, à le manipuler, à le montrer. Cette dimension esthétique nourrit un rapport hédonique à l'objet. Dès le plus jeune âge, comme l'explique Aurélie, l'aspect esthétique du livre et de sa couverture peuvent prendre le pas sur le contenu lui-même : sa fille de neuf ans choisit ses livres pour leur apparence avant tout.

« Faut que ce soit bling bling. Faut qui y ait un joli dessin, le titre écrit en brillant, en caractères vraiment bizarres. C'est « oh ça cui là jle veux jle veux jle veux ! ». Parce que ça brille, y a une princesse, y a un animal. C'est vraiment, la pochette du livre fait qu'elle va le vouloir et pas le contenu. » Aurélie

Certains abandonnent ce plaisir du beau livre au profit du livre numérique mais soulignent tout de même que cet aspect leur manque. Lorsqu'elle lit des livres papier, Noémie est par exemple attentive au choix de l'édition, en préférant certaines à d'autres et appréciant les belles couvertures. Cependant, il s'agit pour elle d'un plaisir superflu dans sa pratique.

« Même si j'aimais bien aller à la bibliothèque et choisir le livre, choisir l'édition parce que je préférerais l'avoir en Gallimard qu'en Folio ou le contraire, parce que la couverture était plus sympa ou... Je préférerais, quand je le trimballais dans mon sac, me dire tiens, j'ai une belle couverture. Mais après c'est des, c'est des... c'est un plaisir qui n'était pas nécessaire à mon expérience de lecture. » Noémie

La dimension esthétique du livre correspond à une image souvent bien précise que l'on se fait de l'objet : celle du livre ancien, relié. Le livre neuf ne bénéficie pas de cette dimension symbolique, ou peu.

« J'ai des bibliothèques partout dans ma maison donc... avoir des beaux bouquins c'est chouette hein. Mais on n'est plus à l'époque où tu as des beaux bouquins reliés donc... c'est de la jaquette flashy, ou sombre ou machin quoi. » Fred

« Certains livres sont beaux, des vieux livres... c'est quelque chose que tu peux pas retrouver sur une tablette. Parce que quand tu ouvres ton livre tu ouvres ton livre, même si tu as l'image de la couverture au début, après tu la vois plus. C'est la beauté du livre, c'est la beauté d'une bibliothèque, d'un endroit... Tu peux mettre autant de tablettes que tu veux, ce sera pas la même ambiance qu'un livre. »

Magali

L'objet livre, ainsi esthétisé, franchit souvent une étape supplémentaire dans les représentations des informants : il est sacralisé. L'objet n'est pas ici seulement beau, il devient sacré. L'attachement vis-à-vis de l'objet est alors particulièrement fort et prend le pas sur la pratique de la lecture. Ce qui compte, c'est le fait de posséder des livres, d'en prendre soin, d'avoir le comportement approprié par rapport à ceux-ci.

« Mais ouais j'ai un peu le même attachement, un peu euh... le truc est un peu sacralisé quoi le livre. Y a un truc un peu particulier dans le livre et du coup y a un truc un peu particulier entre gens qui lisent en fait. [...] Ouais y a un côté un peu sacré du livre... de l'objet, de... ouais. D'avoir une bibliothèque avec tous ses livres, ouais. Non non, ça je me verrais pas abandonner ça pour du livre numérique quoi. C'est un truc à part. » Guillaume

Le livre étant sacré, il devient dès lors impensable de le jeter. Plusieurs informants évoquent même les dérives des autodafés passés pour justifier cet interdit culturel.

« Je suis encore d'une autre génération ou un livre c'est sacré, ou peut-être parce que j'ai vu un film sur Hitler qui brûlait les livres et qu'on m'a dit que c'était pas bien. Tu vois, j'ai du mal. Je veux bien les donner, j'ai du mal à les jeter. Je veux bien que ça reste dans un carton et tout ça mais je peux pas les jeter, c'est comme ça. » Magali

« Bah dans notre culture on a quand même une sacralisation du livre, tu les jettes pas non plus tu vois... Ca s'est fait par le passé, voilà, ça se fait encore toujours mais bon, c'est une des bases de l'éducation. Donc y a un, un répulsif quoi, sur le fait de jeter un livre. » Olivier



Mais cette sacralisation connaît des limites. Certains déplorent tout d'abord le côté artificiel de cette sacralisation qui peut se transformer en fétichisation. Pour François par exemple, de nombreux lecteurs s'attachent à l'objet livre de façon excessive et souvent inauthentique :

« Y a le côté, enfin moi j'ai pas eu de mal de me détacher de l'aspect un peu... je dirais presque fétichiste qu'on peut avoir par rapport au livre, que certaines personnes ont. [...] Oui y a aussi les grands lecteurs, ceux qui aiment bien avoir la pléiade pour feuilleter le papier missel, ceux-là aussi, un côté fétichiste fort, le cuir, la reliure dorée... On est dans le marqueur social fort. Et puis c'est un... cette collection-là fait tout pour rendre les gens fétichistes... couverture souple, c'est vrai que ce sont de beaux objets quand même, mais bon. » François

D'autres avancent l'idée qu'en sacralisant le livre, on le rend inaccessible. Ils recherchent donc un équilibre entre sacralisation de l'objet et accès à la pratique. Le livre peut avoir un statut à part nécessitant une forme de respect tout en restant manipulable.

« Non je suis plus adepte d'avoir un livre que tu peux retrouver qu'un livre qui est vraiment protégé dans un coffre fort et auquel on peut pas toucher. Moi pour moi un livre doit être accessible, il doit être accessible, c'est pas un objet sacré qu'on peut, qu'on doit pas toucher. Au contraire c'est un objet qu'on doit pouvoir toucher, feuilleter quand on veut. Bon après faut pas le déchirer, faut pas écrire dessus, faut pas marcher dessus, faut pas le jeter à la poubelle... ouais y a des choses qui me tiennent à cœur. » Hervé

C'est au contraire en manipulant le livre, en le touchant et non pas en le protégeant de tout contact, qu'on lui confère sa singularité. La matérialité constitue ici une trace au sens propre du terme. L'objet se charge de marques liées au temps et à l'usage.

« Et je trouve que ouais... j'ai un livre de cuisine qu'on m'a offert quand j'avais 11 ans, c'est *le copain de la cuisine* et celui là je l'adore,[...] et c'est un livre qui a... enfin il est dégueulasse, clairement. Enfin y a des pages... y a des pages qui sont complètement gondolées et... mais c'est important, et pour moi c'était important, quand je veux cuisiner avec le bouquin de me dire... Et c'est pour ça que souvent les papiers sont un peu glacés euh... Parce que si y a un truc qui tombe dessus on peut... Enfin il a tout pris, il a pris de la sauce tomate, du lait, de la farine euh... Et voilà je le secoue un peu, je l'enlève et voilà. Enfin, c'est un livre pour lequel j'ai payé, j'ai payé mes anciens coloc d'Ecosse 20 pounds pour qu'ils me le renvoient parce que je l'avais oublié en écosse. Enfin c'est un livre auquel j'étais tellement attachée que j'envisageais même pas de le racheter quoi. » Noémie

La valeur du livre tient ici dans le fait qu'il soit marqué par son usage, il raconte l'histoire de son lecteur. Il est singulier, unique, et ne peut donc être remplacé. En modifiant la matérialité du livre, le numérique lui ôte ce potentiel de singularité. Celui-ci vient remplacer la multiplicité des formats par un objet unique qui n'absorbe pas les traces du temps (ou très peu).

« Parce que y a vraiment on va dire... Y a plein de choses, y a le fait que ce soit un livre individuel, qu'il ait sa forme, sa taille, sa police, sa mise en forme... enfin vraiment quelque chose d'individuel. » Olivier

## 2.2. La matérialité comme repère

La matérialité de l'objet livre, par sa concrétude, sert également de repère au lecteur. Il peut s'agir de repères sur le moment de l'histoire où se situe le lecteur (est-il proche du

dénouement ? Lui reste-t-il beaucoup de pages à lire ?) mais aussi de repères d'un livre à l'autre, permettant d'identifier facilement chaque ouvrage dans sa singularité. Hervé exprime bien ce que lui apporte de concret la matérialité de l'objet livre. Lorsqu'il fait ses choix en librairie, il aime avoir une idée par exemple de la longueur du livre. Avoir l'ouvrage entre les mains lui permet de se rendre compte de cette taille bien mieux qu'un simple nombre de pages, trop abstrait, ne le pourrait.

« Ca peut m'arriver d'acheter sur internet mais j'estime que euh... qu'on est plus à l'aise en boutique parce que bon on peut feuilleter le début du chapitre, le résumé derrière, voir la taille réellement ce que c'est, la hauteur des caractères, avoir une idée de l'ampleur du livre. Et aussi on voit en général si c'est une série justement, on a plus l'idée de ce à quoi... on achète quoi. C'est comme quand tu achètes tes courses au Drive et que tu te retrouves avec des tomates cerises au lieu des tomates. Sur Internet tu te rends pas compte en fait. » Hervé

Le numérique gomme totalement ces points de repères. Le support est identique d'un ouvrage à l'autre, rendant difficiles l'identification et la mémorisation du titre et de l'auteur. De même, rien ne marque matériellement l'état d'avancement du lecteur dans le livre, si ce n'est un nombre en bas de l'écran (qui n'est visible que lorsque la liseuse est allumée, comme le souligne très bien Noémie).

« L'intérêt du livre physique c'est que tu reviens très vite en arrière pour relire quelque chose, tu te situes assez facilement euh rien qu'en visuel sur l'avancée de ton bouquin. Chose que tu peux faire mais euh, de façon volontaire et euh... faut aller mettre le nez un petit peu, aller chercher, revenir en arrière. Savoir où t'en es en numérique tu sais pas trop. Donc ça a un côté sympa aussi, c'est que quand tu lis un polar tu te dis « wouah mais là c'est trop énorme ! ». Sauf que quand t'es dedans t'aimerais bien savoir où t'en es exactement euh... » Fred

« En fait c'est juste le fait de le regarder, on voit où est ce qu'on a laissé le marque page et tout ça. Alors que sur le livre numérique faut que je fasse la démarche de l'allumer, et de regarder à quelle page je m'en étais arrêtée. » Noémie

Certains, comme Solène ou François, expliquent même se sentir littéralement perdus dans leurs lectures du fait du passage au numérique et de l'effacement de la matérialité. Solène, par exemple, lit souvent plusieurs livres en même temps. Elle est adepte d'ouvrages de science-fiction, avec des univers souvent complexes et des personnages nombreux. Lorsqu'elle lit en numérique, les mondes imaginaires se brouillent, se mélangent.

« J'ai remarqué par exemple que si vraiment j'enchaîne deux livres sur la liseuse j'ai un peu plus de mal à vraiment séparer dans ma tête les deux livres quoi... C'est parce que c'est exactement le même format, tout est identique sauf le contenu du texte... et vraiment le contenu, parce que même la forme est la même. C'est la même police, c'est la même taille de police et... tout est identique quoi. » Solène

De même François, grand lecteur, aime se souvenir des noms des auteurs des ouvrages qu'il a lu. Il s'agit souvent d'auteurs étrangers, avec des noms qui peuvent être difficiles à retenir. Depuis qu'il lit sur liseuse, il n'a plus la couverture du livre en cours sous les yeux constamment. Cette couverture disparaît au profit d'un objet technologique et, avec elle, le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage. Ainsi, François n'a plus en tête les références des ouvrages lus pourtant avec assiduité.

« La couverture me manque en numérique, bon je l'ai sur ma liseuse mais si vous voulez un livre que vous êtes en train de lire, vous le posez quelque part et de temps en temps vous repassez, vous voyez la couverture... Alors j'ai du mal des fois à imprimer le nom de l'auteur et le titre du livre. Par exemple là je lis un livre

danois, bah si je l'avais sous les yeux plusieurs fois par jours ça finirait par entrer  
mais là... le titre et l'auteur si vous voulez ça a du mal à imprimer. » François

### 2.3. Livre numérique : dématérialisation ou rematérialisation ?

Comme nous l'avons vu, le rapport à la matérialité est modifié de façon évidente par l'introduction de pratiques de lecture numérique. Dans les pratiques de lecture, la matérialité représente à la fois une trace, et un repère. Le numérique tend à effacer ces aspects, limitant la singularité de la trace et brouillant les repères du lecteur. Cependant, s'il efface certains aspects de la matérialité du livre, le livre numérique n'est pas pour autant tout à fait dématérialisé. Il serait plus juste de parler de rematérialisation : il s'agit en effet d'une matérialité autre, constituée d'un ensemble de dispositifs permettant l'accès aux fichiers que sont les livres numériques.

« Et puis je pense qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui achètent directement leurs livres dans la liseuse, sur le net. Je pense que les gens passent par l'ordinateur, par le câble. Il faut la brancher, tout ça. » François

Les dispositifs utilisés pour lire en numérique sont variés : liseuse (qui est spécifiquement destinée à cet usage), smartphone, tablette, ordinateur. Les informants ayant sauté le pas du numérique maîtrisent ces différents dispositifs et passent de l'un à l'autre selon leurs besoins et leurs envies.

« Je vais commencer sur l'ipad et continuer sur l'ordi. Je commence très souvent sur l'ipad ou sur l'ordinateur, et quand je suis quelque part et que je peux pas finir je continue sur mon iphone. Surtout quand par exemple je vais au tae kwan do. »

Magali

Ces dispositifs peuvent même être le support d'une rematérialisation par l'appropriation. François s'est ainsi approprié sa liseuse en lui choisissant une housse et en la décorant d'autocollants. Ainsi la liseuse peut à son tour être singularisée, circonvenant aux limites pourtant inhérentes au numérique.

« Bah j'ai acheté une housse parce que bon... [...] je la trimballe beaucoup, c'est tellement pas encombrant. Donc après les autocollants c'est mon fils qui m'a donné les autocollants donc je les ai... collés dessus un peu. Pour égayer. » François

Le digital lui-même peut prendre l'aspect du matériel pour permettre aux lecteurs de vivre une expérience de consommation au plus proche de celle qu'ils vivraient avec des livres papiers.

« Et sur ibook, ce que j'aimais bien sur ibook s'il est toujours pareil c'est que tu vois, j'ai mis le système visuel de l'étagère quoi si tu veux. Je crois que avant ça ressemblait à une étagère en bois si tu veux, et je pouvais les déplacer. » Magali

Solène a ainsi eu des difficultés lors de sa première expérience sur liseuse. La liseuse utilise en effet la technologie de l'encre électronique qui reproduit l'aspect du papier, sans rétro-éclairage. Le rendu n'est donc pas celui d'un écran, contrairement à ce à quoi elle s'attendait. Ici, la reproduction de l'aspect du livre papier sur un support



Figure 33 : Bibliothèque numérique, photographie prise par Magali

numérique, au lieu de permettre de conserver des repères, a davantage eu l'effet de dérouter.

« Et c'est vraiment amusant, d'ailleurs quand je l'ai achetée au début comme c'est un objet technologique je pense que le cerveau s'attendait à voir quelque chose de lumineux et il trouvait très bizarre de tomber sur quelque chose qui lui faisait une impression de papier quoi. Bon ça a duré une semaine, après c'est passé comme impression, c'était rigolo. » Solène



Figure 34 : Tenir une liseuse, photographie prise par Solène

### 3. LA PLACE DU CORPS DANS LA RELATION A L'OBJET LIVRE

#### 3.1. Une relation sensorielle

Lorsque les informants parlent de leur relation au livre, ils évoquent rapidement la dimension sensorielle de leur consommation. Tourner les pages, toucher le papier, sentir l'encre... Certains comme Fred vont jusqu'à parler de sensualité dans cette relation. Magali évoque la « saveur » des livres anciens, faisant donc même référence au goût dans son rapport à l'objet. La relation au livre est sensorielle et donc profondément matérielle.

« Pour moi les livres c'est l'odeur du cuir... euh je sais pas, l'odeur de la colle ou l'odeur de l'encre. » Jean-Marie

« Les vieux livres, tu sais avec le bruit de la page que tu tournes, ça, là y a quelque chose dedans si tu veux. Je pense que c'est plus le bruit ou la finesse de la page ou quelque chose comme ça. Mais ce papier-là<sup>71</sup>, le toucher ne me plait pas spécialement. Tu vois ce que je veux dire ? Et donc je retourne vers les anciens livres qui ont une autre saveur que ça. » Magali

« J'adore le livre, le papier je trouve ça sensuel. » Fred

Mais l'expérience de lecture n'est pas réductible à la relation à l'objet livre. C'est en réalité un système d'objets qui s'intègre à la pratique pour participer à la mise en place de rituels de consommation. L'objet livre peut aussi bien être sorti dans un bus, sans aucun cérémonial, ou à l'inverse être au cœur d'une expérience sensorielle plus totale, plus

---

<sup>71</sup> Magali montre un livre neuf, au papier légèrement glacé.



immersive. Magali décrit bien cette expérience de lecture en hiérarchisant son intensité selon les objets y prenant part : Se faire un thé, s'installer avec une couverture, parfois aller jusqu'à allumer une bougie parfumée... Chaque rituel supplémentaire est une étape de plus dans l'immersion.

« Et donc ce sera facile, le plus facile c'est la mug. Ensuite c'est si jamais je peux, souvent on est chez moi, j'ai ma couverture, soit ce sera dans le lit, je vais mettre mon truc... La bougie c'est lorsque vraiment je suis... quand mon mari n'est pas là, voilà, alors là c'est le summum. Parce que en général quand il est là c'est la télévision. Si jamais il n'est pas là, il est en déplacement ou il rentre tard, là je suis dans ma chambre, j'ai des bougies, j'ai même le petit truc parfumé, et là c'est le cérémonial quoi si tu veux. Parce que là c'est un instant privilégié. [...] C'est, le temps s'arrête et tu peux te concentrer sur toi, au travers d'un livre quoi. » Magali



Figure 35 : Une lecture, une boisson, photographie prise par Magali

Ce rapport entre la matérialité du livre et les cinq sens des consommateurs se dissout dans le numérique qui ne permet pas à la sensorialité de s'épanouir de la même façon. Certains se sont laissé tout de même convaincre, presque à contre-cœur. C'est le cas d'Emma, qui trouvait impensable de se passer de cette expérience sensorielle, avant de tester la lecture numérique. La lecture est certes moins chargée de sensation mais elle est concentrée sur la pratique elle-même, reléguant l'objet au second plan dans un rôle exclusivement symbolique. Ce centrage sur la pratique permet même à Emma de lire davantage en numérique qu'elle ne le faisait quand sa consommation était en papier.

« Je me rends compte que j'ai aussi beaucoup changé par rapport à ça. Avant d'avoir une liseuse je pensais « y a que le livre papier qui compte » « c'est trop bien de pouvoir toucher les pages, de sentir l'odeur, machin ». Et j'ai plus trop ce rapport même si c'est agréable d'avoir l'objet dans les mains. Et oui j'aimerais bien avoir une grosse bibliothèque pleine de livres et rapatrier tous ceux que j'ai laissés chez mes parents mais c'est purement décoratif on va dire (rires). Parce qu'au final ce qui compte dans un livre c'est le contenu, et voilà. [...] Et puis comme c'est pratique, je lis beaucoup plus, ça m'aide à lire on va dire. » Emma

Pour François, ce rapport aux sens s'apparente même pour certains à une forme de fétichisme, ce qu'il tend à regarder avec supériorité (se considérant de son côté comme un lecteur « authentique », attaché davantage à la beauté du texte qu'à l'objet). C'est pourtant d'après lui ce fétichisme qui sauvera le livre papier de la disparition.

« Et puis y a aussi des gens qui aiment bien le contact du papier. [...] Fin et puis y a beaucoup de fétichistes parmi les amateurs de lecture. Donc la proportion de fétichistes à mon avis est trop grande pour que ça disparaisse. » François

### 3.2. Le livre dans le champ de vision

La dimension matérielle du livre papier apporte une différence essentielle dans les pratiques de consommation, par rapport au numérique. La simple présence de l'objet dans le champ de vision agit sur les usages. Être entouré de livres, les voir constamment permet de faire naître l'envie de lire. C'est en particulier le cas lorsque l'on cherche à socialiser des enfants à la lecture. Les parents les mettent en contact avec l'objet, ce qui est facilité par sa dimension matérielle.

« Mais j'ai toujours été... J'ai toujours eu des livres autour de moi, tout le temps, depuis... aussi loin que je me souviens, depuis ma toute petite enfance. Donc le livre fait partie de mon quotidien, il fait partie de ma vie quotidienne. Y a toujours des livres partout. » Tiphaine

« Et puis même chez les autres, y a des livres partout. Je veux dire, chez les mamies y a des livres... » Hervé sur l'importance pour ses enfants de voir des livres dans leur environnement au quotidien

Dès lors que l'objet se dérobe aux regards, disparaît dans des espaces privés ou même dans des cartons, il s'efface également des pratiques. Si le fait de voir le livre stimule la lecture, l'inverse est également vrai. Ainsi neutralisé, « refroidit » (McCracken, 1986), le livre ne vit plus. C'est l'idée qu'Hervé exprime, lui qui a parfois tendance à stocker ses livres déjà lus en sacs et en cartons. Cette pratique l'empêche de faire circuler les ouvrages ou de les relire.

« Bah je les mettais dans des sacs, je les mettais dans des cartons. Et puis du coup c'est pas très très bien parce que tu les vois pas donc pour les partager c'est pas

l'idée, et pour les relire non plus. Mais cela dit j'ai très très peu eu envie de relire les bouquins. » Hervé

De la même façon que le refroidissement de l'objet, le livre numérique fait disparaître le livre du champ de vision en réduisant les ouvrages multiples à un support unique et conservant la même apparence extérieure, quel que soit le livre en cours de lecture. Pour Noémie, le livre papier, dans toute sa matérialité, apparaît comme plus vivant que le livre numérique, il s'adresse à elle :

« J'ai vraiment remarqué que le livre numérique, ma lecture est moins régulière qu'un livre papier qui serait en fait... que je mettrais sur ma table de chevet quoi. Après je peux mettre le livre numérique sur ma table de chevet aussi... je l'ai fait mais c'est pas pareil. On a moins envie de l'ouvrir. Le livre papier il est là, la couverture nous regarde, y a le marque page qui fait « coucou, tu voudrais pas m'avancer de quelques pages », et voilà, alors que le livre numérique il fait pas ça. » Noémie

« Après au bout d'un moment les fichiers numériques aussi quand c'est dans... quand c'est rangé dans une clé ou quelque chose comme ça bah... l'objet te donne pas envie de consulter. Donc tu accumules simplement des choses mais qui sont plus ou moins cachées en fait. Tu as un bouquin physique, il est posé là, fin voilà, à un moment donné tu vas t'arrêter, si tu as cinq minutes tu vas regarder, ça te donne l'idée déjà d'aller consulter la base d'informations. Moi j'ai pas ce truc là avec le numérique en fait. Donc euh... ça renferme dans une boîte le numérique en fait. C'est un peu ce truc là. » Olivier

« Euh... le fait que bah les bouquins que j'ai achetés bah j'aime bien les voir, et rien que le fait de les voir je me rappelle bah l'histoire ou le plaisir que j'avais à

les lire et... bah ça fait pas du tout pareil avec une liseuse fichier quoi...  
clairement... il manque un côté quoi. » Solène

La matérialité et l'envie qu'elle suscite s'effacent donc dans un même mouvement. En réduisant l'objet livre à un dispositif technique, le numérique fait disparaître des points de contact avec la pratique et autant d'opportunités de créer l'envie.

### 3.3. Techniques du corps et ritualisation de la lecture

Dans le cadre de la pratique de la lecture, la matérialité n'est pas circonscrite à l'objet livre lui-même. Elle se retrouve également très fortement à travers le corps du lecteur : ses yeux sur les lignes, ses mains sur les pages, sa position assise ou allongée au moment de la lecture... Le corps est l'un des vecteurs de cette pratique. Ce rapport au corps dans la lecture s'instaure dès l'enfance dans la manipulation de l'objet. Permettre à l'enfant de saisir le livre, d'en tourner les pages et parfois même de les mettre en bouche est pour les informants ce qui installe une relation à plus long terme avec l'objet.

« C'est un objet d'éveil au-delà du livre parce qu'ils aiment bien eux-mêmes  
tourner des pages euh... même manger le livre... (rires) » Olivier

« Peut-être que les mini-livres pour les 0-6 mois ça peut les influencer déjà à  
tourner les pages. D'avoir de la matière, de tourner les pages, même d'avoir des  
images, des choses comme ça... » Aurélie

« Enfin moi je me souviens quand j'étais enfant ce qui me plaisait vraiment dans  
la lecture euh c'était de tripoter les pages, souvent en plus y avait des textures, y  
avait des boutons sur lesquels on appuyait pour faire du bruit... » Noémie

On retrouve dans cette présence du toucher la sensualité du rapport au livre que certains éprouvent à l'âge adulte (ainsi que l'évoque Fred par exemple) et qui se développe ici par imprégnation. Certains déplorent d'ailleurs que ces rituels ne puissent s'instaurer aussi facilement à travers le numérique. La ritualisation semble ainsi passer nécessairement par la matérialité et de désintégrer sans elle.

« Parce que quand je vois ce rituel là, je vois le même... alors je fais ça avec mes neveux, je vois ça aussi avec une copine qui a une petite fille de 5 ans et qui fais ça aussi, on lui dit « vas y choisit une histoire » et tu as le même qui est posté devant le tas de bouquins et qui choisit un livre. Comment tu fais si tu as une tablette ? Il peut pas choisir en fait ! » Elodie

« Les bouquins comme ça, euh on va se poser pour le lire, regarder, tourner les pages, euh l'objet... fin on a un rapport à l'objet que je trouve plutôt cool et je pense qu'elle aussi. Le fait de prendre un livre, de le regarder, de le reposer, d'en prendre plus, euh... que tu peux pas faire au final avec un livre numérique quoi. » Baptiste

#### 3.4. Mise en place de nouvelles techniques du corps

Avec le développement du numérique doivent se mettre en place de nouvelles techniques du corps. Le dispositif ne se saisit pas de la même façon qu'un livre papier, le poids est différent, les pages ne se tournent pas... Cette nouvelle façon de se comporter avec l'objet amène une conscientisation de mouvements habituellement automatiques. Les informants prennent donc conscience des gestes qu'ils font pour lire, de leur posture et des positions de leurs mains.

« Donc non non, l'adoption s'est bien passée, après c'est vrai que en terme de confort... C'est pas pareil en fait dans la lecture, on lit pas dans les mêmes positions. Moi qui lit beaucoup allongée fin ou semi allongée, c'est pas du tout... on se met pas dans les mêmes positions. Parce qu'en fait on peut pas trop le tenir comme ça parce qu'il faut quand même pouvoir... enfin les gestes avec les mains sont pas du tout les mêmes, tourner une page au final je trouve ça plus compliqué euh... ou alors quand tu lis sur le côté souvent t'appuie sur un bouton malencontreusement. Après c'est peut être l'ergonomie de ma liseuse qui est pas adaptée à mes habitudes de lecture mais... [ ...] parce que après c'est peut être juste l'habitude mais c'est vrai que le livre... enfin j'en tiens depuis que je suis toute petite mais... je pense pas au fait de tourner les pages. Alors que sur la liseuse en fait c'est quelque chose auquel je pense... Donc c'est pas pareil dans l'expérience de lecture, avec le texte. Après c'est pas, comment dire ? C'est pas hyper contraignant mais c'est une différence qui est notable. » Noémie

Les lecteurs doivent adapter leurs techniques du corps à cette rematérialisation proposée par la liseuse, ce qui demande un apprentissage, un effort de leur part. Cette adaptation ne se fait pas toujours sans heurt. Il faut à la fois changer ses habitudes et en apprendre de nouvelles.

« Alors moi j'ai essayé de lire sur une tablette. Moi ça m'est arrivé d'en télécharger sur l'ipad, je me souviens d'ailleurs avoir mis un message sur facebook suite à ça, parce que ça m'avait vachement perturbé, j'avais envie de tourner les pages. Et tu tournes pas la page sur une tablette, sur un écran. » Tiphaine

« Tu vois la simplicité c'est t'achètes le bouquin et puis tu l'ouvres, t'as pas besoin de le charger quoi fin... c'est une forme de simplicité aussi, d'usage. Bon après la simplicité c'est aussi quelque chose qui s'apprend quoi, quand tu maîtrises les

applications ou ces choses-là tu te rends compte que c'est pas plus compliqué de lire sur Kindle que sur un bouquin papier quoi. Mais ça demande une démarche au début, de te lancer dans le truc, et voilà. » Olivier

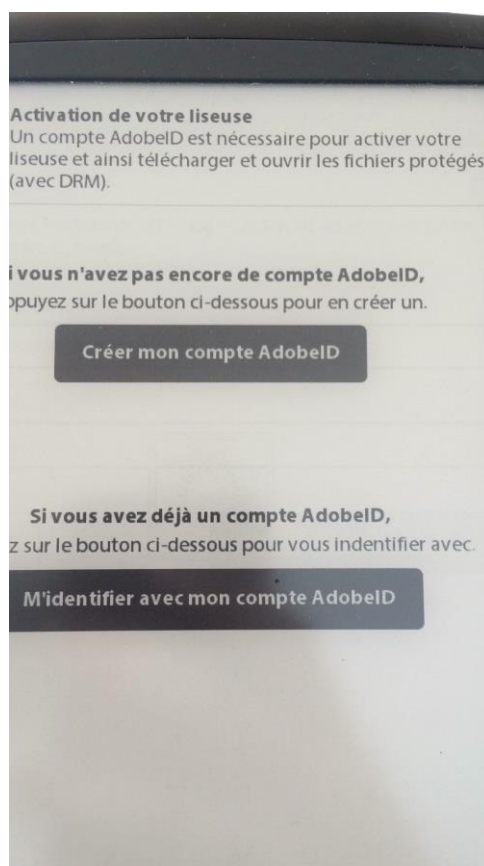


Figure 36 : La nécessité de se créer un compte pour accéder à la lecture, photographie prise par Noémie

En contrepartie, le livre numérique offre un accès au livre pour certains consommateurs qui se trouvent restreints dans leur usage des livres papier. C'est notamment le cas pour des personnes aux capacités physiques diminuées à qui le support numérique permet de retrouver des pratiques de lecture devenues impossibles (ou du moins difficiles) en papier. La liseuse est souvent plus légère, demande moins de mouvements au cours de l'utilisation et la taille des caractères peut être augmentée pour en améliorer la lisibilité. Nombreux sont ainsi les informants qui soulignent ces facilités offertes par le numérique, qu'ils aient des problèmes de



santé limitant leurs possibilités (comme les parents de Sabrina ou comme François) ou un simple inconfort à la lecture de livres papier (comme Fred et Magali).

« Et ce qui est intéressant c'est que notre mère se l'est achetée parce qu'elle a un problème d'épaule et la liseuse pour lire c'est moins lourd qu'un livre [...]. Et notre père aussi, il peut pas tenir, il peut plus tourner les pages des livres. Pour lui c'est une libération. » Sabrina

« Puis malheureusement y a 4 ans maintenant j'ai eu un AVC et donc j'ai été hospitalisé longtemps. J'ai maintenant un bras paralysé donc lire un livre papier c'est pratiquement impossible parce qu'il faut que vous le coinciez avec une seule main, c'est compliqué. En plus faut abandonner les gros livres parce qu'avec une seule main c'est trop lourd. [...] Et donc j'avais déjà avant une liseuse, et donc j'ai vraiment... à l'hôpital ça m'a sauvé la vie parce que je pouvais lire que d'une seule main et donc j'ai passé des heures à lire parce qu'à l'hôpital à part fixer le plafond... on n'a pas grand-chose à faire. Et puis je continue maintenant. » François

« Plutôt qu'aller le prendre en bouquin réel, surtout dans les éditions récentes où t'as le machin qui pèse un kilo, un kilo cinq, plus le pouce qui... enfin tu vois, qui retiens... Alors que là la tablette c'est parfait [...] J'espère que toi ça te fait encore rien mais moi au niveau des articulations quand je lis... oh la la ! » Fred

« J'ai eu un problème quand à un moment c'était... Tu sais, je tiens mes livres comme ça, et au bout d'un moment ça devient désagréable et j'ai l'impression... Donc ça me brule un peu, tout ça. C'est marrant parce que très souvent je fais la même chose avec ma tablette, je vais la tenir comme ça, mais quand je modifie, tu vois j'ai pas... elle reste plate et truc. Et donc j'ai... et pourtant c'est plus lourd et tout ça mais... il me semble que c'est plus facile de lire la tablette. » Magali

De plus, le support de la liseuse peut faciliter le rapport au corps dans la pratique de la lecture. En effet, une fois le seuil d'apprentissage franchi, le dispositif apparaît comme plus maniable et bénéficiant d'une meilleure affordance.

« C'est plus facile de lire dans les transports parce que tu peux rester debout et juste tenir ta liseuse à une main. Tu peux plus facilement lire dans ton lit sans avoir à chercher une position, tu peux tenir ta tablette à une main et c'est pas mal. » Emma

On comprend ici que le corps, très présent dans la lecture de livres papier, ne disparaît pas avec sa dématérialisation dans le numérique. Il s'agit davantage de nouvelles techniques du corps, qui nécessitent un apprentissage mais qui, une fois maîtrisées, sont incorporées d'une façon similaire.

## 4. LA RELATION A LA POSSESSION

Dans le rapport des consommateurs à l'objet livre, la relation à la possession apparaît comme centrale. On retrouve l'évocation de la possession lorsque les informants parlent de leurs propres livres, de ceux qu'ils accumulent et qu'ils collectionnent parfois, de la façon dont ils en prennent plus ou moins soin, de la place que ceux-ci prennent dans leur espace domestique. La relation que les consommateurs entretiennent à la possession de livres souligne le statut particulier attribué à l'objet.

### 4.1. L'accumulation de livres

Le livre est non seulement un objet qui s'achète et s'approprie mais aussi et surtout un objet qui s'accumule. Cette notion d'accumulation est très présente dans les discours des informants. Elle est à la fois recherchée et fuie. En effet, les informants expriment leur volonté de s'entourer de livres, d'en posséder toujours davantage. Mais en parallèle, cette volonté semble parfois être le fruit d'une pulsion contre laquelle ils cherchent à lutter avec plus ou moins (souvent moins) de succès.

« J'en ai acheté beaucoup. En librairie ou même en vide-grenier, tout ce qui était pas cher tout ça. Vu les quantités, je suis passée par tout ce qui me tombait sous la main, c'était tout ce qui me plaisait. » Aurélie

« J'en ai déjà trop, mais je continue... j'en achète encore pour moi, ça m'arrive très souvent, quand j'en achète pour quelqu'un j'en achète un autre pour moi, pour continuer la bibliothèque à la maison. » Elodie

L'accumulation de livres est aussi souvent liée à une volonté de possession de l'objet. Les informants expriment un certain rejet de l'emprunt (emprunt en bibliothèque ou auprès de proches) et favorisent de loin la possession en propre. Fred l'évoque en empruntant au lexique de la maladie, en lien avec sa profession de médecin : sa relation à sa bibliothèque est « pathologique », il tient à ce que les livres qu'il possède restent auprès de lui, d'où son rejet de l'emprunt et du prêt.

« J'emprunte pas beaucoup de livres, j'en prête pas beaucoup. C'est vrai que j'ai vraiment une relation pathologique à ma bibliothèque, j'aime bien avoir euh, avoir toutes mes choses en place si tu veux. » Fred

L'emprunt en bibliothèque est plutôt bien perçu et les informants s'excusent presque de ne pas le pratiquer davantage. En effet, ils sont plusieurs à mettre en avant le besoin de posséder l'objet. Ils soulèvent d'ailleurs qu'il s'agit d'une spécificité du livre. Guillaume par exemple explique à de nombreuses reprises lors de son entretien n'être absolument pas matérialiste et limiter au maximum la possession d'objets, sauf dans le cas du livre dont il souhaite s'entourer (et entourer sa fille).

« Mais non, pas beaucoup de bibliothèque. Je sais pas pourquoi c'est comme ça. J'ai pas, enfin moi j'ai pas été habitué petite, j'allais à la médiathèque un peu mais sur le prêt de livres j'ai pas euh... Et puis j'ai un côté euh, le livre est un objet que j'aime avoir à moi... et donc euh j'aime l'avoir à moi donc les bibliothèques, faut le redonner... Moi j'aime bien les stocker les livres, j'en mets partout, donc c'est vrai que je les achète. » Tiphaine

« Je devrais aller en bibliothèque. Je devrais mais c'est le truc, j'aime bien qu'on ait les objets, c'est pareil pour elle tu vois, j'aime bien qu'on ait une bibliothèque

et que ce soit à nous et tout ça plutôt que de l'emprunt, mais c'est vrai que des fois je devrais. Et puis à un moment je me suis dit faut prendre une carte et je l'ai pas fait... Mais oui en soi euh... Mais c'est vrai que tu vois ce truc là d'emprunt et tout ça je trouve ça cool mais pour le livre je trouve ça cool d'avoir les objets à la maison. Notamment pour le soir tu vois le moment où elle choisit et tout, qu'on les ait tous sous la main. » Guillaume

Le livre est ainsi un objet que l'on aime posséder, dont on aime s'entourer et donc que l'on accumule. Cette accumulation ne se fait pas sans une forme d'organisation qui évoque un comportement de collectionneur chez le lecteur. Ce rapport à la collection ne se retrouve pas chez tous les informants. De façon attendue, il n'est pas du tout présent chez ceux qui accordent plus d'importance à la pratique de la lecture qu'à l'objet livre (Florence, François). Chez les autres cependant, l'idée que le livre fait partie d'un tout qu'il faut compléter pour accroître sa valeur est très présente. En effet, de nombreux livres fonctionnent sur le principe de la série (roman en plusieurs tomes, édition spécifique, etc.). Les informants expriment ainsi la volonté de poursuivre et de compléter une série commencée en acquérant l'ensemble des ouvrages la constituant, même lorsque ces ouvrages n'ont pas une grande valeur intrinsèque.

« J'aime bien en acheter parce que y a un côté objet aussi que j'aime beaucoup euh. Y a un paradoxe donc, pas plus tard qu'hier donc ma femme, euh ma fille me dit « tiens est ce que tu peux me lire ça ? ». Donc c'est les Disney, ceux qui sont assez gros tu sais en format..., je fais à Bertille « Oh non, celui-là il est trop long ! » Ma femme elle me dit « pourquoi tu lui achètes ? Tu lui achètes des bouquins sauf que derrière tu veux pas les lire parce qu'ils sont trop long... ». Là j'ai fait « ah ouais, ah ouais c'est pas faux ouais. » Donc y a le côté, tu les achète officiellement pour elle et finalement pour elle et aussi pour toi parce que je te dis c'est cool, y a le côté aussi un peu collection euh... On a celui-là, on a pas celui-là, euh... » Baptiste

« Et puis les « *Bonhommes* » on n'avait pas toute la collection, on en avait quoi... une dizaine, mais voilà on les a peut être pas tous retrouvés encore. » Hervé

« Mais y a certains bouquins que j'ai envie d'avoir moi. Par exemple les Harry Potter, je suis une génération Harry Potter, euh... Je, je... Ouais, j'ai tous les Harry Potter et le dernier j'aurais pu l'emprunter et le lire et le rendre, bah j'ai eu envie de l'acheter, de l'avoir et de compléter la collection. » Tiphaine

« Et quand j'étais plus jeune j'étais en général plutôt attachée à mes livres et j'aimais pas trop les prêter, sauf à des gens en qui j'avais vraiment hyper confiance. C'était parce que notamment avec les séries de livres... fin si j'avais réussi entre guillemets à tous me les faire offrir fallait pas que... fallait pas qu'il m'en manque un parce que si on me le rendait pas ça me gênait vraiment quoi. »

Noémie

On retrouve également l'attrait pour la rareté, l'exclusivité de l'objet collectionné. Ainsi, Magali qui collectionne les bandes-dessinées avec son mari aime posséder des éditions rares, de valeur. De son côté Noémie, qui possède pourtant une liseuse numérique, préfère acquérir certains livres au format papier, quitte à les acheter en version originale dès leur parution afin de les avoir au plus vite et de compléter sa collection.

« On n'est plus trop livre papier j'avoue..., et pourtant on achète toujours des bandes dessinées... C'est... voilà, voilà, on les collectionne. [...] Et je sais qu'en plus mon mari aime la valeur du livre qu'on a acheté. Tu vois là on a acheté la deuxième édition de Blake et Mortimer, un truc comme ça, et ce livre là vaut quelque chose et tout ça, donc ça représente quelque chose pour mon mari, et ça fait plaisir. Le côté collection. » Magali

« Je me verrais pas acheter le dernier Game of Thrones en numérique quoi. Je préférerais payer des frais de port même pour l'avoir en version originale dès sa sortie même. » Noémie

Certains informants, comme Guillaume, expliquent même n'être pas du tout collectionneur dans l'âme, être relativement détaché de la valeur matérielle des objets. Et pourtant, lorsqu'il s'agit de livres, leur rapport à l'objet change et prend une place plus importante. Cette distinction souligne le statut particulier de l'objet livre qui n'est pas un objet parmi d'autres.

« Moi du coup j'ai, enfin tu vois, j'ai envie d'avoir une bibliothèque.... Je me retrouve un peu matérialiste. On en revient à l'objet en fait. A ce truc de l'objet un peu particulier du livre parce que par ailleurs je collectionne que dalle tu vois, je suis pas forcément... mais euh... mais ouais ça me manque un peu de pas avoir une belle bibliothèque. » Guillaume

Contrairement à d'autres types de collection, c'est ici l'accumulation elle-même qui constitue le plus souvent la valeur de la collection de livres. L'objectif est d'en avoir le plus possible, de posséder cette grande bibliothèque personnelle dont la plupart des informants parlent. C'est la taille imposante de cette bibliothèque qui fera sa valeur souvent bien davantage que la nature des ouvrages la constituant.

Mais l'accumulation de livres papier a également un grand nombre d'inconvénients exprimés par les informants. La crainte principale est d'avoir à déménager tous les livres accumulés. C'est même cette crainte qui a convaincu Noémie, pourtant réticente, à tenter l'expérience de la lecture numérique.

« Bah au début j'étais pas trop chaude (-pour la lecture numérique-). Je me suis mise à la lecture de livres numériques quand mon fiancé justement y a deux ans m'a offert une liseuse, en me disant que... Parce qu'on déménage quasiment tous les ans donc en disant que les livres ça commence à faire lourd à déménager, surtout que j'avais beaucoup de classiques en papier, les autres je les empruntais à la bibliothèque, etc. Et donc il voyait pas forcément l'intérêt de continuer à les trimballer en carton alors qu'on pouvait les avoir sur une toute petite carte. Et effectivement j'étais assez d'accord avec lui, donc j'ai tenté l'expérience sur une liseuse... » Noémie

« Oui je sais pas pourquoi les livres c'est un truc qu'on commence à accumuler et on y va, je sais pas pourquoi... Peut-être que vous avez pas assez déménagé. Parce que ça les copains qu'on déménage... « La prochaine fois t'achète en numérique ! ». Parce que bon ton disque dur je le mets dans ma poche et puis c'est bon... Parce que les cartons de bouquins... Et puis c'est lourd ! » François

Lors de l'utilisation de la méthode de la photo-élicitation, presque tous les informants ont présenté au moins une photographie évoquant l'encombrement dû à l'accumulation de livres. Cet encombrement apparaît ainsi comme central dans les représentations qu'ils ont de leurs pratiques du livre papier.



« Donc ça c'est une photo d'une pile de bouquins, aussi. Donc ça c'est l'encombrement. Aussi et ça c'est une des raisons principales pourquoi je veux pas notamment de romans, parce que j'ai... parce que faut faire des cartons, et puis après les livres ça se jette pas, tu vois ce que je veux dire, c'est... » Olivier



Figure 37 : Photographie présentée par Olivier

Ces inconvénients liés à l'accumulation de livres amènent les lecteurs à développer des stratégies afin de limiter le problème. Certains comme Solène privilégient l'emprunt en bibliothèque. D'autres se raisonnent et réfléchissent avant tout achat de livre pour limiter les achats superflus. Ils font des choix et définissent des types de livres qui peuvent être achetés et d'autres qui seront plutôt téléchargés en numérique, empruntés ou tout simplement non lus, comme Olivier qui n'achète plus de romans.

« Oui moi je vais à la bibliothèque toutes les semaines. J'emprunte des bouquins tout le temps pour justement ben, on en revient à... pour justement me dire que celui que je vais acheter c'est celui euh qui m'aura le plus plu puis j'aurai l'objet à la maison. Pour sélectionner quoi. Parce que sinon je pourrais pas en voir autant en fait, parce que c'est trop cher, ça prend trop de place. » Solène

« C'est un achat plus qualitatif. Et les bouquins de cuisine c'est pareil, je... j'en achetais beaucoup plus que ça, et je fais vraiment attention maintenant à me dire « est-ce que c'est un livre qui a une singularité, qui va faire que je vais encore avoir envie de le lire dans quelques années ? » [...] Donc je réfléchis vraiment beaucoup quand j'achète le bouquin de cuisine, je me dis « est ce que ce truc là il est pas en trop ? », « est-ce que ça m'apporte vraiment quelque chose ? » « est-ce que y a une

singularité ? » « est-ce que je vais pas me lasser ? », aussi, de ce bouquin, est ce que c'est quelque chose auquel je vais me référer dans quelques années ? Donc ces des questionnements qui sont plus poussés, aussi. » Olivier

« Non en fait le problème c'est l'accumulation. A partir du moment où tu peux pas tout accumuler faut faire des choix, donc par rapport à la place, et puis euh... donc faut faire des choix, et donc moi le choix c'est pas de roman. Parce que une fois que j'aurais fini de les lire j'ai pas besoin d'avoir ce format qui me... qui m'encombre, donc le choix il se porte sur les autres types de livres, ceux que je vais être amené à consulter régulièrement, ou ceux que je vais être amené à prêter, ou à donner. »  
Olivier

Enfin, la façon la plus simple de s'extraire des inconvénients de l'accumulation est la pratique du numérique. Le numérique présente en effet l'avantage de faire disparaître les contraintes liées à la matérialité. Magali l'exprime d'ailleurs très bien : le livre numérique « ne pèse rien », il lui permet de se libérer du poids très concret du livre papier.

« Mais d'un autre côté je trouve que c'est encombrant les livres parce que moi j'en lis beaucoup et donc si j'avais en volume papier tout ce que j'ai lu je saurais plus où les mettre. Et là tout est stocké dans mon ordinateur, ça prend pas de place. »  
François

« Le même livre en numérique qu'on m'a... donc le même livre tu vois que j'adore, il est là et il me pèse rien, il ne prend aucune place. Donc j'ai l'impression de pouvoir avancer plus légèrement, plutôt que d'avoir 5 caisses de cartons, euh 5 caisses de livres, que je ne lirais plus parce que je me souviens des histoires et que truc, et que j'arrive pas à donner, parce que les gens n'en veulent pas parce qu'ils vont me dire « oh là là, j'ai trop de livres », tu vois ce que je veux dire ? Et donc c'est une libération sans avoir à me séparer des choses. » Magali

## 4.2. Le numérique : une autre forme d'accumulation

Le livre numérique n'est cependant pas exempt de toute pratique d'accumulation, bien au contraire. La possibilité d'une accumulation sans limite est même l'un des atouts mis en avant pour justifier la consommation de livres numériques et de liseuses. La liseuse permet en effet de stocker sans effort des milliers d'ouvrages. Elodie ne lit pas en numérique pour le moment, cela ne l'attire pas. Pourtant, une pointe d'envie se fait sentir lorsqu'elle évoque tous les livres qu'elle pourrait alors posséder.

« Même euh d'avoir je sais pas une tablette, tu sais avec des livres dedans, avec des romans... j'ai pas trop testé encore ce truc là, je sais pas ça m'attire pas trop. Non je sais pas, c'est peut être... c'est pas l'objet livre tu vois, les pages à tourner... ça m'embête un peu. Puis en même temps y a quand même le truc de... tu as une tablette et tu as 3000 bouquins dedans, c'est fou ! Mais bon je sais pas, ça m'est pas encore trop tombé dessus. » Elodie

On retrouve dans les discours des informants l'exaltation de l'accumulation mais avec un sentiment de culpabilité amoindri (voire inexistant) car celle-ci n'est attachée à aucune contrainte matérielle.

« Et donc voilà quoi, après là ça a commencé à charger à mort. Ouais ! Comme je te disais la fois précédente quand on en parlait, la Kobo je m'en sers en vacances bien sûr, j'essaie de plus transporter des bouquins quels qu'ils soient parce que sinon euh... sinon j'étais vite à 3-4 kilos de bouquins donc... Et euh la Kobo ça permet vraiment de façon extrêmement facile de trimballer une bibliothèque complète. C'est vrai je dois avoir 300 bouquins là-dessus mais je... je suis pas encore au bout de la mémoire. C'est vraiment très très chouette. » Fred

« Alors vous voyez, donc là j'ai le titre, et puis j'ai la plupart du temps la 4ème de couverture ici, donc ça c'est pas mal parce que ça me rappelle pourquoi je l'ai téléchargé, je vais voir ce qui m'intéresse là, et donc je peux rechercher par auteur, par titre... fin c'est un truc classique... Mais je trouve que c'est vachement bien parce qu'on peut juste copier... enfin je mets mon fichier dans le logiciel et puis il va se mettre... Alors là j'en ai 4661 (rires). » François

« Avec le numérique, tu peux te gaver, gaver ta Kindle des trucs qui te servent à rien, et en fait c'est tout sauf... bah en fait c'est la poursuite d'un mode de consommation aussi. Tu as l'espace de stockage donc potentiellement tu peux emmagasiner, emmagasiner tout ce que tu veux. Et alors c'est, bon c'est très bien, tu peux le faire en numérique mais en physique c'est pas possible. » Olivier

L'intérêt de l'accumulation en numérique est qu'il s'agit d'une accumulation invisible. Cette invisibilisation du « trop » permet justement de posséder toujours davantage sans culpabilité puisqu'on ne le voit pas (et que les autres ne le voient pas non plus). Olivier le dit très bien, la liseuse cache le livre, ce qui permet d'alléger le poids que pèsent les objets aussi bien physiquement que symboliquement. Ainsi le numérique « enferme dans une boîte ». Magali va même plus loin dans l'invisibilisation permise par le numérique : elle efface au fur et à mesure les fichiers de sa tablette. Ceux-ci restent accessibles mais ne sont plus immédiatement visibles.

« Ca peut être assez étouffant quoi, d'avoir beaucoup... l'avantage de la liseuse c'est de cacher. Quand t'as beaucoup de choses faut les ranger, faut les trier, faut s'en occuper quoi... Et puis tu peux te détacher plus facilement des choses quoi. La liseuse tu peux la laisser dans un tiroir, 10 ans après ça aura pas pris de place. C'est le seul avantage de la dématérialisation. » Olivier

« Je les supprime du côté visuel mais ils sont toujours quelque part, pour faire un peu de place quoi. Quand je sais que je vais pas les relire tout de suite, comme y a certain livres qui m'ont déçus par exemple. [...] Alors que là-dessus je peux l'enlever visuellement mais il reste dedans. » Magali

L'inconvénient de cette invisibilité est qu'elle n'incite pas à la pratique de la lecture. Comme nous l'avons déjà constaté plus haut, la disparition de l'objet peut également être disparition de la pratique. Lorsque les livres ne sont plus dans le champ de vision, comme peuvent l'être en permanence les livres papier accumulés, certes ils n'encombrent plus le lecteur mais ils ne se rappellent plus à lui non plus.

« Après au bout d'un moment les fichiers numériques aussi quand c'est dans... quand c'est rangé dans une clé ou quelque chose comme ça bah... l'objet te donne pas envie de consulter. Donc tu accumules simplement des choses mais qui sont plus ou moins cachées en fait. Tu as un bouquin physique, il est posé là, fin voilà, à un moment donné tu vas t'arrêter, si tu as cinq minutes tu vas regarder, ça te donne l'idée déjà d'aller consulter la base d'informations. Moi j'ai pas ce truc là avec le numérique en fait. Donc euh... ça renferme dans une boîte le numérique en fait. C'est un peu ce truc là. » Olivier

Mais l'accumulation numérique n'est pas seulement invisible. Entre les livres libres de droits et les téléchargements illégaux, le numérique permet également une accumulation potentiellement gratuite et donc d'autant plus aisée. Comme dans le domaine de la musique, le téléchargement illégal de livres numérique est facile pour qui en maîtrise un peu les usages. Ainsi, plusieurs des informants avouent y avoir parfois, voire souvent recours.

« J'en ai en fait des bouquins de cuisine numériques, et à l'époque qui étaient... avec le téléchargement sauvage, Emule tout ça, tu vois... J'ai téléchargé pas mal de fichiers PDF et j'ai jamais regardé en fait. J'ai jamais regardé ce que j'avais. »

Olivier

« Après euh... bah clairement l'aspect pratique c'est bah de pouvoir aller sur internet et de trouver les bouquins que je veux, [...] Clairement y a le côté téléchargement illégal qui joue énormément. » Solène

« C'est tellement léger les livres, et puis ça ne coûte rien... vous pouvez télécharger 500 bouquins en un rien de temps, c'est un pousse-au-crime, franchement ! »

François

Bien que l'on retrouve les mêmes mécanismes d'accumulation avec le numérique, le rapport à la possession est, lui, bien différent. La question des droits de propriété est épineuse et l'on achète en réalité davantage la possibilité de consulter un livre que le livre lui-même. Les lecteurs ne sont donc pas pleinement propriétaires des ouvrages numériques et certains, comme François, trouvent cela anormal.

« Mais alors cette idée que quand je l'achète il m'appartient pas vraiment. Parce que quand vous achetez un bouquin papier vous en faites ce que vous voulez, vous le mettez pour caler une armoire si ça vous chante. Là non, et ça je trouve que c'est à la limite du malhonnête. » François

D'autres déplorent les difficultés à partager les fichiers à d'autres lecteurs. Quand le livre papier peut circuler aisément d'un lecteur à l'autre, le livre numérique est doté de systèmes verrouillant cette possibilité, du moins lorsqu'il est acquis légalement. Solène justifie ainsi ses pratiques de téléchargement illégal : elle peut partager les fichiers

téléchargés, ce qu'elle ne pourrait pas faire avec des livres numériques achetés en toute légalité. De façon contre-intuitive, le livre numérique téléchargé illégalement permet donc au sentiment de possession de se déployer plus pleinement que le livre acquis légalement puisque celui-ci permet au possesseur de disposer de davantage de droits (ici, celui de le faire circuler, de le transmettre).

« Euh... j'achète pas les e-books en fait par exemple. Même si des fois c'est moins cher, enfin souvent c'est le même prix d'ailleurs et je vois pas l'intérêt en fait. Parce que c'est pareil après, t'achète un ebook c'est un format que tu peux pas donner en fait, c'est carrément... Ca te prive carrément d'une partie de tes droits, sur la possession... enfin sur la possession... Ouais sur la possession, de l'information. »

Solène

L'accumulation ne disparaît donc pas avec l'effacement de la matérialité, bien au contraire. Le livre numérique s'accumule d'autant plus qu'il est invisible et potentiellement gratuit. En quelques clics, il est facile de télécharger des packs de plusieurs centaines de livres (il peut s'agir de packs thématiques ou de la bibliographie complète d'un auteur par exemple). Cependant, on n'accumule pas des livres numériques tout à fait pour les mêmes raisons que des livres papier. Comme les informants l'ont illustré, l'accumulation de livres numériques est plus individuelle, il ne s'agit pas de représentation sociale, il n'est pas question ici de se donner à voir en tant que lecteur (puisque'il ne se voit pas, le numérique ne peut en effet donner à voir). On accumule des livres numériques parce qu'on peut le faire, parce que cela ouvre les potentialités de la pratique (le fait de pouvoir se déplacer avec des centaines d'ouvrages sans avoir à choisir à l'avance celui qu'on aura envie de feuilleter plus tard, le fait d'avoir à sa disposition immédiate toute la bibliographie de Victor Hugo ou d'Agatha Christie et d'avoir donc la possibilité de lire leurs livres, sans le faire pour autant, en quelque sorte un comble de la

possession). Ces motivations sont également présentes dans l'accumulation de livres papier, mais elles sont complétées par une dimension sociale très présente. Le livre papier est matérialisé, il se voit et donc très souvent il se montre. Accumuler des livres papiers, ce n'est pas seulement être lecteur, c'est aussi se montrer lecteur, s'identifier comme tel (aux yeux des autres comme à ses propres yeux). La place du livre dans l'espace domestique est ainsi chez de nombreux informants au cœur du discours.

#### 4.3. Place du livre dans l'espace domestique

Lorsqu'on s'interroge sur la place des livres dans l'espace domestique, on retrouve bien entendu la question de la quantité de livres, de l'accumulation. Mais cette question n'est qu'un des nombreux aspects qui sont en jeu. Où les livres sont-ils disposés ? Comment ? Quels livres ? Toutes ces questions ont également leur importance pour comprendre la place qu'occupe le livre chez un lecteur.

On retrouve chez plusieurs informants la volonté de s'entourer de livres, d'en avoir « partout ». L'espace domestique s'emplit de livres parce que cela s'est toujours fait, que cela rassure... Il y a ici deux dimensions essentielles : avoir constamment des livres dans son champ de vision et pouvoir accéder à ces livres facilement, dans chaque espace de la maison.

« Euh...C'est une espèce de truc complètement indispensable dans ma vie, ça c'est clair. La présence des livres... enfin chez moi y en a partout quoi. [...] Alors y a toujours eu beaucoup de livres chez moi quand j'étais petite. Des livres jeunesse... Parce que ma mère elle était nourrice en fait, donc y avait toujours plein de mômes chez moi, et du coup plein de livres. [...] En fait ouais... enfin je m'imagine pas dans une maison sans livre. Y en a toujours eu plein, à disposition. » Elodie



« Alors moi j'ai pas de bibliothèque euh particulièrement rangée tu vois. J'ai des bouquins partout, j'en ai dans mon bureau, j'en ai dans ma chambre euh, dans le salon, j'en ai dans les couloirs, tu vois... De tous les âges, de toutes les époques tu vois. » Fred

La question de l'accès est effectivement centrale dans la disposition intérieure des livres. Dans la famille, qui doit avoir accès à quels livres, quand ? Il faut ainsi séparer les livres qui sont communs à tous les membres de ceux qui ont un propriétaire spécifique.

« Après dans le couloir on a réussi à mettre une grande bibliothèque où y a de tout, pour tout le monde. Et puis les filles ont des bouquins dans leur chambre. Et là du coup on a fait un tri et elles ont choisi ce qu'elles voulaient avoir avec elles dans leur chambre. Et ceux qu'elles voulaient bien partager dans la bibliothèque commune et ceux qu'elles voulaient plus. On a fait un tri un peu comme ça, et du coup y a pas beaucoup de livres dans le salon. » Elodie

« On a les bibliothèques là-bas. On a beaucoup de livres à nous en bas. En bas on a rangé les bd, on a rangé les livres qui sont autour de l'éducation, des enfants, du développement de l'enfant etc., des livres politiques, y a un peu de livres de philo... Voilà, les livres de voyage. Après les livres plutôt de photo etc. Euh... Dans la cuisine y a la petite biblio... enfin la petite étagère de livres de cuisine. Et puis à l'étage bah chacune des filles... Alors Clémie a deux bibliothèques pleines dans sa chambre, Naé a une bibliothèque de deux étagères. » Tiphaine

Il ne s'agit pas seulement d'avoir matériellement, physiquement accès à des livres. La transmission passe également, tout simplement, par le fait de voir des livres autour de soi. Les parents expriment ainsi ce désir d'entourer leurs enfants de livres afin de leur

transmettre, par imprégnation, le goût de la lecture. Guillaume tente par exemple de compenser le fait que sa fille le voit peu lire en mettant en évidence le livre dans son intérieur, en constituant une bibliothèque « un peu important(e) » dans son salon.

« Pour la puce c'est important. C'est con hein mais tu vois, je me rends compte aussi que quand j'étais petit je voyais plus souvent mes parents lire que Alice me voit lire, parce que moi je lis beaucoup dans le train. Et un peu quand elle dort. Mais dans la journée elle me voit pas, alors que moi je voyais souvent mes parents lire. Et que tu vois ça a aussi un peu... Mais du coup l'idée d'avoir un endroit un peu important dans une maison consacré au livre, bah voilà c'est... » Guillaume

Il existe ainsi un lien fort entre l'accès matériel, physique au livre dans l'espace domestique et sa circulation au sein de la famille. Les informants expriment leur volonté de faire circuler les livres au sein de la famille. Par un contact constant et rapproché à l'objet livre, les membres de la famille (en particulier les enfants, bien entendu) doivent être encouragés à la pratique de la lecture.

« Mais c'est euh... Euh... Ouais pour que tout le monde lise ce qui a plu à l'un, c'est en accès libre. C'est dans le salon, dans leur chambre, dans notre chambre, y en a partout quoi. Pour que tout le monde puisse avoir accès au truc. » Elodie

« Normalement c'est à peu près organisé (rires), mais y en a partout, y en a quand même partout. L'idée c'est qu'elles aient accès à un livre... Je me dis que si elles, enfin si tu t'ennuies tu dois pouvoir avoir un livre à côté de toi donc on en met partout. » Tiphaine

Si le plus souvent l'objectif est de favoriser l'accès au livre et donc sa circulation, la disposition dans l'espace domestique peut également servir un dessein opposé. Le but peut

être de restreindre l'accès des enfants à certains livres considérés comme fragiles ou précieux en les mettant justement hors d'accès.

« Mon frère il a un truc comme ça justement, il a mis en système en place pour les enfants. Y a des livres euh... y a plein de livres qui sont pas forcément très... enfin... je sais pas si j'aime bien, finalement. Y a des classement, des livres tu vois. Peut être un peu anciens, fin je veux dire abimés, qui sont dans le salon, le petit il les prend, il les regarde, il les découpe... fin tu vois. Y a ceux qui sont bien rangés dans la bibliothèque, qui sont dans le salon hein, auxquels t'as accès, tout ça, et puis y a ceux, et puis après y a ceux dans la chambre qui sont là classés dans la top catégorie tu vois, euh.. où tu les descends pas, c'est dans ta chambre, tu les lis dans ta chambre ! Et puis en haut y a les beaux albums qui doivent pas être abimés, qui sont du coup pas accessibles pour le petit tu vois. C'est vraiment euh ultra codifié tu vois. » Elodie

Comme l'exprime ici Elodie, l'emplacement des livres au sein de l'espace domestique peut être « codifié », répondre à une organisation bien précise, pensée pour favoriser certains usages et en restreindre d'autres.

« Dans mon petit appart avant, j'avais pas beaucoup de place et j'avais mis une grande bibliothèque Billy remplie d'albums jeunesse dans les toilettes. Et j'aimais bien tu vois parce que tout le monde avait trouvé ça marrant alors que pour moi c'était logique quoi. Et ouais y avait plein de trucs, plein d'albums jeunesse là, parce que y avait pas de place dans la petite pièce de 15m<sup>2</sup>, y en avait déjà plein mais fallait bien trouver un endroit... c'est pour ça que j'en avait mis là. » Elodie

Le fantasme de la grande bibliothèque trônant en évidence dans le salon est particulièrement présent dans les discours. Certains informants ont d'ailleurs réalisé ce

fantasme, comme Tiphaine et Jean-Marie qui, lorsqu'ils ont conçu les plans de leur maison actuelle, l'ont fait en commençant par la bibliothèque.

« En fait on a construit la maison, quand on a fait les plans de la maison on avait prévu les endroits où on mettrait les bibliothèques... Ca faisait... On n'avait pas conçu la cuisine qu'on savait qu'il faudrait qu'on prévoit des lieux de bibliothèques. Mais c'est sûr y a un moment où on va saturer et il va falloir mettre des bibliothèques ailleurs. » Jean-Marie

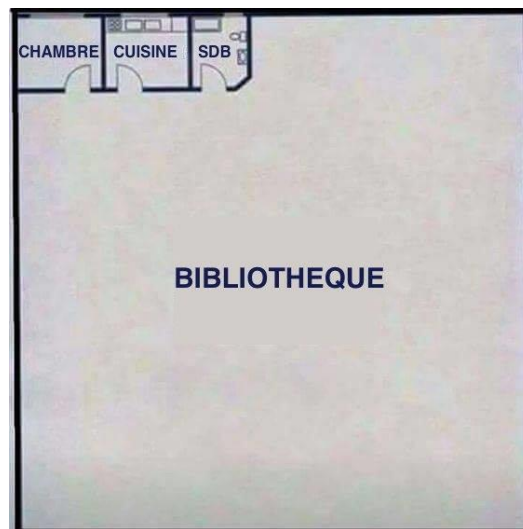


Figure 38 : La bibliothèque au cœur de la maison, photographie prise par Tiphaine

Cet imaginaire de la bibliothèque massive, débordant de livre, est d'ailleurs également présente chez des informants qui lisent peu et se définissent eux-mêmes comme des petits lecteurs.

« Et puis au final quand on a emménagé ici... Alors ce qui est bizarre c'est que ouais j'ai jamais vraiment lu plein de livres par contre mon rêve c'est d'avoir une bibliothèque. Alors je sais pas si tu as vu quand on est montés, mais tu verras après... On s'est fait faire une bibliothèque pour l'appart, et c'était mon rêve

ultime. J'ai toujours rêvé d'avoir une bibliothèque avec mes bouquins, des bd, y a pas mal de bouquins de boulot aussi, des recettes de cuisine et tout... Donc j'aime bien les livres, j'aime bien pareil, d'en prendre un et de le feuilleter... Au final je bouquine, je papillonne. Je lis rarement un bouquin en entier, je lis plutôt des parties de bouquins. » Baptiste

Solène utilise d'elle-même le terme de fantasme pour désigner son rêve d'avoir un jour une pièce entière dédiée au livre. Elle regrette pour le moment de ne pas avoir l'espace de réaliser cette bibliothèque idéale.

« Et heu... Mais non mais sinon là j'ai encore pas mal de livre... en gros encore une étagère entière de livres. Le problème c'est que là dans l'appart y a plus de place quoi. Là dans l'appart j'ai un meuble où j'ai commencé à faire des tas de livres quoi... C'est la dèche. Ouais, voilà. Mais de toute façon mon objectif un jour c'est d'avoir une pièce entière tapissée de livres, avec des livres donc... Petit fantasme. (rires) » Solène

La grande bibliothèque personnelle, comme elle est représentée dans les fictions, comme on imagine qu'en ont les grands auteurs, fait rêver aussi bien les grands lecteurs que ceux qui lisent moins. Le côté décoratif du livre est évoqué à plusieurs reprises :

« Et j'ai plus trop trop ce rapport même si c'est agréable d'avoir l'objet dans les mains. Et oui j'aimerais bien avoir une grosse bibliothèque plein de livres et rapatrier tous ceux que j'ai laissés chez mes parents mais c'est purement décoratif on va dire (rires). » Emma

« Ouais moi c'est un rapport... Je trouve qu'une bibliothèque après y a le côté euh, les livres qui sont dedans, que t'as lu et tout ça, y a le côté décoratif d'une

bibliothèque je trouve que c'est hyper euh hyper apaisant. Chez mes parents petit y avait un grand escalier et du coup sur le mur du fond dans le virage c'était rempli d'étagères avec que des bouquins donc tu vois y a ce côté visuel que j'aime vraiment bien. Et puis ouais je... ouais le côté affectif du support, donc c'est pour ça qu'on dépense quelques, quelques euros dans les livres » Fred

Cependant, on comprend bien dans ces discours que c'est autre chose que le simple aspect décoratif qui confère à la grande bibliothèque personnelle ce statut de fantasme partagé. Le livre tient une place bien à part dans les représentations.

« Moi du coup j'ai, enfin tu vois, j'ai envie d'avoir une bibliothèque.... Je me retrouve un peu matérialiste. On en revient à l'objet en fait. A ce truc de l'objet un peu particulier du livre parce que par ailleurs je collectionne que dalle tu vois, je suis pas forcément... mais euh... mais ouais ça me manque un peu de pas avoir une belle bibliothèque. » Guillaume

Cette grande bibliothèque qui fait tant rêver tient aussi le rôle de marqueur social. Il s'agit, comme nous l'avons dit plus haut, de se montrer au monde comme lecteur. L'important est davantage ici les livres que l'on a, plus que les livres que l'on a lu. C'est ainsi que l'exprime très clairement François :

« Mais bon ce qu'il y a c'est que, c'est vrai, la bibliothèque elle avait aussi chez certaines personnes un aspect marqueur social quoi. C'est-à-dire que quand vous allez chez quelqu'un vous voyez les livres qu'il lit donc même s'il les a pas lu, en tout cas les livres qu'il possède. » François

La bibliothèque, lorsqu'elle est centrale dans l'espace domestique, tient ce rôle de marqueur de l'identité, une façon de se prouver et de prouver aux autres que l'on

appartient à la classe des personnes cultivées. François estime d'ailleurs que cette démonstration relève du subterfuge et explique qu'il n'est pas dupe.

« Ce qui est surprenant c'est que les gens qui sont le plus fétichistes sont pas forcément les plus gros lecteurs... Oui, ils veulent posséder surtout. [...] On est dans le marqueur social fort. » François

« Dans ma famille on a... mon frère est un grand lecteur aussi, il a une bibliothèque impressionnante. Mais il la met un petit peu en scène, moi je la mets pas du tout en scène. Mes parents aussi, mon père mettait beaucoup sa bibliothèque en... pas spécialement en scène mais chez lui c'était très présent, c'était presque écrasant. » Fred

« J'utilise pas les livres comme déco. Non non, je mets pas en scène la culture... »

Olivier

Mais cette grande bibliothèque centrale n'est pas seulement un marqueur social. C'est également un marqueur de l'identité du lecteur, elle est comme une extension de soi. Il ne s'agit donc pas seulement de se mettre en scène en tant que lecteur cultivé, comme le dénonce François, mais aussi de dévoiler sa personne. Solène évoque d'ailleurs à quel point elle a été rassurée, en entrant pour la première fois chez son compagnon, de découvrir qu'il possédait les mêmes livres qu'elle.

« Si tu veux une petite anecdote marrante, la première fois que je suis allée chez mon copain j'ai vu qu'il avait les Game of Thrones je me suis dit « ah, c'est un bon signe ça ». (rires) » Solène

Elodie aime observer, en entrant chez quelqu'un, l'agencement de ses livres. Elle pense ainsi en apprendre beaucoup sur la personnalité de celui qui l'accueille.

« C'est un truc que tu regardes quand tu arrives chez les gens toi ? Les bibliothèques ? Si y a des livres et quels livres ? [...] Ouais ça fait partie de la personnalité je trouve des gens... de savoir où y a des livres et comment y a des livres. Quels genres de livres. [...] Mais ouais j'aime bien faire ça, regarder chez les gens... Je pense que ça dit pas mal de choses. Comment sont mis les livres, est ce qu'ils sont mis en évidence ou pas ? Est ce qu'ils sont planqués ? Si y a des enfants comment sont mis leurs livres ? » Elodie

#### 4.4. Grooming et soins apportés à l'objet

Le rapport au grooming, c'est-à-dire aux soins apportés à l'objet, dépend fortement de la vision que les informants ont de la vie du livre. Certains ont la conviction intime que le livre est un objet vivant et donc, autrement dit, un objet qui doit vivre. Il semble donc tout à fait normal qu'il vieillisse, souffre de l'âge et accumule des marques racontant les différentes étapes de cette vie.

« Moi je suis pas du genre à les garder nickel, ah non pas du tout ! Ah non faut que ça vive. » Jean-Marie

« Pourtant autant tu vois je peux les prendre sur la plage, alors que je sais qu'il y a des gens lire une bd sur la plage, avec le sable... euh fin du coup, pour le coup ils ont vraiment un rapport avec le truc physique donc ils se verraient pas qu'il y ait du sable, là non ça me dérange pas du tout, je suis pas à ce point là, je pousse pas à ce point là le... Parce que si j'ai des souvenirs, petit, d'avoir des *Gaston*



*Lagaffe* qui étaient vraiment complètement euh... je crois y en a même certains où il manquait des pages, y avait la reliure qui était arrachée, du coup tu l'ouvrais ça se... donc j'ai des souvenirs comme ça du coup ça me dérange pas du tout que le livre soit abimé, du tout du tout. J'ai pas ce rapport fusionnel avec mes bd où je pourrais l'encadrer, non non. Chez nous les bibliothèques sont pas vitrées (rires). Non non non. » Martin

« Ca me dérange pas qu'un livre ait vécu, un livre qui soit corné, la reliure est abimée, etc. Au contraire... enfin je trouve ça normal de ... je trouve ça normal d'ouvrir un livre et de le laisser sur la tranche, et de le récupérer plus tard... »  
Tiphaine

Un livre marqué, abimé, c'est un livre qui a été lu et donc un livre qui a accompli sa mission, le sens même d'une vie bien vécue. De façon attendue, ce sont les informants qui sont très peu attachés à l'objet qui ont le rapport le plus détendu au grooming : ils n'hésitent pas à corner les pages, à lire dans le bain, à annoter les livres... Ces informants ne reculent pas devant quelques pages froissées au fond d'un sac. C'est notamment le cas de Florence.

« Bah moi j'adore lire. Euh après j'ai pas euh... j'ai pas un gros rapport au papier, moi je lis beaucoup d'ebooks, j'ai... avant je lisais des grandes quantités de livres papier, c'était des livres de poche sur lesquels y avait des tâches de thé, trempés dans le bain, voilà... mon ipad c'est pareil, il est baladé partout... euh j'aime beaucoup les histoires, j'aime beaucoup lire mais en soi la valeur du livre papier, le beau livre avec sa couverture machin... ça m'importe pas. » Florence

« Après à part le fait de pas les jeter et de pas marcher dessus euh... Pas marcher dessus et voilà quoi... Sinon tu vois qu'ils sont pas très bien entretenus, ils sont

entreposés un peu comme on peut. [...] Nos livres sont empilés là-haut mais c'est vrai que si tu les regarde tout est plié et les couvertures sont abimées... euh voilà. Et les livres, y en a partout dans la maison... (montre une pile désorganisée, rires) tu vois, voilà quoi ! Mais dans toutes les pièces tu vas pouvoir trouver un livre hein ! » Florence

Les soins à apporter au livre apparaissent dans les discours comme des injonctions : « il faut » et « il ne faut pas ». On prend soin des livres parce qu'on a intériorisé l'obligation culturelle de le faire. Les informants nous parlent ainsi de ce qu'ils s'interdisent de faire, pas parce qu'ils tiendraient particulièrement à l'objet lui-même mais parce que c'est ce que leur culture leur dicte.

« Mais y a aussi le côté précieux du livre tu vois, où tu peux le toucher mais tu fais quand même un peu gaffe. » Elodie

« Bah dans notre culture on a quand même une sacralisation du livre, tu les abimes pas, tu les jettes pas non plus tu vois... Ça s'est fait par le passé, voilà, ça se fait encore toujours mais bon, c'est une des bases de l'éducation. Donc y a un, un répulsif quoi, sur le fait de jeter un livre. » Olivier

Il existe ici une tension entre l'obligation de prendre soin du livre et la volonté que celui-ci ait une vie bien vécue et soit donc marqué par celle-ci. On retrouve d'un côté une contrainte à un niveau macro-social et de l'autre, une aspiration micro-sociale à la singularisation. Le livre doit vivre et être accessible mais est également sacralisé, ce qui le tient d'une certaine façon à distance.

« Non je suis plus adepte d'avoir un livre que tu peux retrouver qu'un livre qui est vraiment protégé dans un coffre-fort et auquel on peut pas toucher. Moi pour moi un livre doit être accessible, il doit être accessible, c'est pas un objet sacré qu'on peut, qu'on doit pas toucher. Au contraire c'est un objet qu'on doit pouvoir toucher, feuilleter quand on veut. Bon après faut pas le déchirer, faut pas écrire dessus, faut pas marcher dessus, faut pas le jeter à la poubelle... ouais y a des choses qui me tiennent à cœur. » Hervé

« Pour la première fois de ma vie de maman j'ai trouvé un livre déchiré... Hum, la couverture était déchirée, ça m'a rendue triste qu'elle soit complètement déchirée. J'aurais voulu qu'elle soit un peu abimée par le temps, par les utilisations... Mais là, j'ai pas vu, je ne sais pas à quel moment... Bon, c'est comme ça. C'est pas très grave mais c'est embêtant. » Tiphaine

#### 4.5. La dépossession

Nous l'avons évoqué à plusieurs reprises, il n'est pas aisé de se défaire des livres. Le livre est un objet qui ne se jette pas, l'injonction culturelle à ne pas en disposer ainsi est particulièrement forte.

« Ce que je ne supporte pas c'est de jeter les livres. » Magali

« Ouais je les garde souvent. En me disant quand même que je veux les avoir si je veux les relire, surtout s'ils étaient bien. Mais même au-delà de ça parce que en général j'ai quand même un respect pour le livre et que ça me va pas de le jeter à la poubelle par exemple, ça me viendrait pas à l'idée. » Hervé

Il faut donc trouver d'autres moyens de se séparer des livres, le fait de les jeter étant impossible. Reste la possibilité de les revendre mais pour certains, cela n'apparaît pas si simple.

« Je revends jamais les livres. Non honnêtement non... Et puis justement j'ai, sur plein d'objets, plein d'autres choses, j'ai donné une deuxième à plein de choses mais les livres non, j'arrive pas à m'en séparer. Mes livres d'ado j'ai pas... J'ai eu envie de les garder, de les récupérer... C'est un objet que j'ai envie de conserver. »

Tiphaine

Nous l'avons vu, le livre est un objet singularisé, fortement lié à l'identité de son propriétaire. Il est donc normal qu'il soit si difficile de le revendre. Cela impliquerait une mise à distance qui peut s'avérer un processus long et complexe à mettre en place. Reste alors la possibilité du don, qui renforce le sentiment de transmission et peut donc faciliter la dépossession. Tiphaine par exemple stocke énormément de livres et aimerait se séparer de quelques-uns mais éprouve une grande difficulté à le faire. Elle envisage la possibilité de faire des dons, mais uniquement de livres dont elle est sûre qu'ils ne seront pas relus (les livres que ses propres enfants sont désormais trop grands pour lire), et auprès de personnes qu'elle connaît ou d'associations où elle aurait le sentiment qu'ils seraient utiles.

« Après euh... Euh et après je ne sais pas, donc les livres de tout petit petits peut être que j'arriverai à les donner à quelqu'un... pfff je sais pas on verra en temps voulu ! A mes neveux... mes neveux et nièces peut être, pourquoi pas, ou alors... Je me vois pas les vendre, donc peut être les donner à, je sais pas, j'en sais rien aujourd'hui mais, une école, à une crèche, à une association pour des gens dans le besoin ou je sais pas quoi. Je me vois pas les revendre. »

De même, Elodie a accepté de déposer des livres dans un carton sur le trottoir devant chez elle quand son conjoint a proposé de les jeter, au bout de six mois à chercher à s'en débarrasser. Le don devenait alors une alternative acceptable face à l'impensable du fait de jeter.

« Ouais pour pas... parce que mon mec à un moment donné il disait ah tient je vais... c'est trop compliqué vas-y on les jette. « Non !!! On jette pas les livres ! (cris) On va trouver euh, on va trouver quelqu'un voilà pour les récupérer quoi ». » Elodie

Mais même donner les livres n'est pas exempt de contraintes. Pour que le livre poursuive sa vie bien vécue, il faut s'assurer qu'il tombe entre des mains qui sauront l'apprécier. Cela demande du temps et des efforts. Si la transmission est valorisée, elle est aussi souvent abandonnée faute de temps et d'énergie pour la mettre en place.

« Après tu peux forcément les donner mais bon, après c'est facile de donner à un ami un livre, quand t'as une pile ou des cartons entiers de bouquins, c'est plus compliqué, c'est la démarche d'aller les poser quelque part, etc. Et puis t'as pas forcément le temps de faire ça quoi. » Olivier

« Ouais... je pourrais franchement faire un tri pour en donner une partie et puis en donner quelques-uns, ceux qu'on a le plus lu... Histoire de dire ceux qu'on a beaucoup lu on les garde comme souvenir, mais je pourrais en donner ouais. Je devrais le faire... c'est juste que je suis feignant et quand je me dis je devrais faire ça, je le fais pas, mais en soi je devrais le faire. » Guillaume

C'est ainsi que cette difficulté à la dépossession vient alimenter l'accumulation de livres. Il semble souvent plus simple de garder les livres que de s'en séparer. Lorsque l'accumulation se fait trop grande, le recours est le refroidissement des livres par le biais de leur stockage (grenier, cave, etc.).

« J'ai du mal à les jeter. Je veux bien que ça reste dans un carton et tout ça mais je peux pas les jeter, c'est comme ça. Du coup je me retrouve avec plein de cartons ! » Magali

## 5. LA CIRCULATION DU LIVRE

La circulation du livre peut être matérielle ou conversationnelle. L'objet se déplace dans l'espace autant que son contenu de déplace à travers les discours. Le livre est en effet un objet profondément nomade, qui se déplace au sein des différents cercles de sociabilité. Cette circulation n'est pas pour autant naturelle, elle se heurte à de nombreuses difficultés telles que la nécessité de désinvestir l'objet avant de le partager.

### 5.1. Le livre comme lien social : la circulation conversationnelle

Le livre fait partie d'une conversation, d'un échange. En famille, entre collègues ou entre amis, on parle de ses lectures, on se conseille. Le livre sert aussi de base à des conversations plus générales. Dans la famille de Flora et Sabrina, deux sœurs de 34 et 38 ans, chaque réunion de famille est l'occasion de discussions animées dans lesquelles les lectures des uns et des autres sont au centre.

« Quand on va être ensemble avec mes parents, à Noël ou... On va parler à un moment ou à un autre d'un livre qu'on a lu, chez nous les discussions elles sont interminables... Et puis le livre nous amène sur un sujet, ça peut être, je sais pas, les guerres de cartel. [...] On en parle tous pendant deux heures. » Sabrina

Lorsque des proches connaissent leurs goûts respectifs et, éventuellement, partagent les mêmes, l'échange est aisé et fréquent. La circulation apparaît alors de façon plus évidente encore.

« C'est vrai que j'ai beaucoup ces dernières années fonctionné avec ma belle-mère qui m'a conseillé un bouquin ou un autre. Euh et après de là j'en suis partie sur

une saga ou une autre, c'est ça qui était pas mal. Du coup j'ai conseillé ma sœur là je lui ai prêté une série de bouquins, de quatre bouquins **qui étaient bien faits**. Elle cherchait justement une histoire un peu fantasy, assez simple, et du coup j'avais ça en rayon ». Hervé

Hervé reçoit ainsi des conseils de lecture de sa belle-mère et en donne ensuite à sa sœur. Ces conversations s'accompagnent de prêts de livres qui dessinent un parcours de l'objet, emprunté à l'un, lu puis prêté à l'autre.

La discussion et le conseil peuvent également se faire entre inconnus, notamment par le biais de forums sur Internet. De nombreux sites se sont constitués autour de cette pratique du conseil de lecture (Babelio, Sens critique, Lecteurs, Critiques libres). Solène apprécie par exemple cette dimension communautaire autour du livre :

« Je lis beaucoup le forum de *madmoizelle*, section littérature, et ouais, en général les filles ont des bons conseils je trouve, ça permet de trouver des bonnes idées. »  
Solène

Mais cette circulation conversationnelle ne se limite pas à des discussions entre lecteurs en mal d'inspiration. Le livre peut également se concevoir comme un constituant du lien social. En effet, plusieurs informants expriment l'idée que les lecteurs font partie d'une même communauté (quels que soient leurs choix de lectures), ont une identité et des valeurs communes et peuvent se reconnaître entre eux.

« Ça c'est sûr que y a que entre les lecteurs qu'on peut se comprendre. Honnêtement. On a tous des livres chouchous dont on veut pas se séparer. »  
Sabrina



« Y a un truc un peu particulier dans le livre et du coup y a un truc un peu particulier entre gens qui lisent en fait. Tu partages certaines choses que tu partages pas avec des gens qui lisent pas en fait. Même si tu lis pas les mêmes choses mais c'est des... c'est des petites émotions, des trucs qui sont pas comparables avec autre chose. » Guillaume

Lorsque Fred a déménagé à l'étranger, il s'est inscrit à la bibliothèque pour retrouver un lien social perdu dans l'expatriation. Le fait de rencontrer d'autres lecteurs lui donnait même le sentiment de se reconstituer une famille.

« J'ai fait ça quand j'étais à l'étranger parce que c'était un... ça me donnait une nouvelle famille, comme j'étais un peu isolé. » Fred

Les lecteurs forment ainsi une communauté d'ordre spirituel, ils ont le sentiment de partager des valeurs communes, même lorsqu'ils ne lisent pas les mêmes livres.

## 5.2. Prêter, emprunter, faire circuler l'objet et les idées dans l'espace

Le livre circule également de façon matérielle dans l'espace par le biais du prêt et de l'emprunt, passant alors de mains en mains. Cette circulation matérielle peut-être, au même titre que la circulation conversationnelle, intra-familiale.

« C'est le tout premier livre que j'ai acheté euh, pour Clémie, à la naissance de Clémie. Qui est un livre en carton et que du coup je lui ai lu, toute petite petite qu'elle était, et que j'ai transmis à Naé quand Naé est née. » Tiphaine

Le premier livre que Tiphaine a acheté à sa fille est chargé d'une grande émotion, de nostalgie. En transmettant ce livre de son ainée à sa cadette, elle cherche à transmettre une part de cette émotion. Elle dit d'ailleurs que c'est elle-même qui transmet le livre et non son ainée (à qui le livre appartient pourtant à l'origine).

Cette circulation intra-familiale peut être centrale dans la culture de la famille et faire l'objet de pratiques spécifiques (listes de lecture partagées, achats groupés, carnet de prêt, etc.). C'est le cas chez Flora et Sabrina qui sont sœurs et qui partagent leurs livres avec leur père, grand lecteur. Lors de l'achat d'une liseuse de livres numériques, la possibilité de partage était au centre de ses préoccupations :

« Oui, donc on échange les livres. Et euh mon père je pense pas qu'il aurait... Enfin oui je pense qu'il l'aurait fait s'il avait pas le choix mais je pense qu'il aurait été vraiment triste s'il avait pas pu échanger les livres avec nous. Pour lui c'était primordial. Il m'a fait faire toutes les boutiques, poser la question 20000 fois partout pour être sûr que ça pouvait se faire et que... C'était vraiment le truc qu'il voulait [...] Parce qu'il tient à l'échange qu'on a autour des livres et pour lui ce serait la fin du monde s'il pouvait plus échanger avec ses filles comme ça quoi. »

Flora

Partager ses livres, c'est aussi partager ses idées. Flora par exemple a deux enfants et a des convictions très fortes sur l'éducation à leur donner. Elle possède un grand nombre de livres sur la parentalité qu'elle partage autant que possible avec ses amies, afin de diffuser son mode de pensée et de pouvoir en discuter ensuite. Elle a aussi prêté ces livres à sa nourrice, pour s'assurer que cette dernière possédait une connaissance des méthodes éducatives qui lui sont chères.

« C'est des livres que j'aime bien pour prêter, à des copines, parce que c'est des livres du coup on va en parler, tout ça, que en liseuse on peut moins prêter. Puis on a réussi à prêter entre nous, un cercle mais restreint, que là c'est des livres qui peuvent voyager et être euh... Ca peut être semé quoi, pour les idées. » Flora, sur les livres sur la parentalité

Ainsi les livres doivent voyager, les idées doivent être « semées ». Le livre, à travers son contenu, est considéré comme ayant une valeur symbolique qui doit nécessairement être partagée. La circulation semble aller de soi pour le livre. L'objet ne se jette pas, il se transmet.



Figure 39 : Boite à livres, photographie prise par Sabrina

« Et y a aussi le livre c'est une culture, qu'on aime ou qu'on n'aime pas c'est une culture, au prix que ça coute ce serait dommage de gaspiller, si nous on aime pas autant le faire suivre. » Florence

Mais faire circuler les livres résulte d'une démarche volontaire. Il faut trouver à qui prêter ou donner, dans quelles circonstances, quels livres... Il faut avoir le temps et la motivation

de s'investir dans cette démarche. Celle-ci se heurte en effet à un certain nombre de difficultés.

Tout d'abord, la relation à l'objet peut varier d'une personne à l'autre, ce qui engendre des inquiétudes : Va-t-on me rendre le livre prêté ? Dans quel état ?

« C'est... En plus moi je te dis je suis matérialiste. Si jamais.... Et pourtant c'est peut-être un livre que je relirai jamais mais je t'ai prêté mon livre, tu me le rends ! Tu vois. » Magali

Elodie n'ose pas emprunter de livres à ses amis parce qu'elle refuse la pression liée au fait de prendre soin de l'objet d'un autre. Elle qui aime « maltraiter » ses livres (corner les pages, annoter, lire dans son bain) préfère les posséder pour se sentir plus libre dans sa relation à l'objet. De même, elle évite de prêter ses livres pour ne pas transmettre cette pression qu'elle ressent pour elle-même :

« Oui, c'est vrai que c'est un truc que je fais pas ça trop de passer le mien. Même euh... Ouais en fait je le fais pas trop. Mais je sais pas pourquoi. Peut être aussi parce que y a des gens quand ils me prêtent un livre, j'ai tendance à le garder mille ans, à vouloir y faire surtout très attention pour pas l'abimer, « attention c'est pas mon livre et tout ça ». Du coup j'ai tendance à me mettre une petite pression. J'ai pas envie de transmettre ce truc là, c'est bizarre en fait. J'ai plutôt tendance à le racheter pour en offrir un neuf. » Elodie

Certains expliquent qu'ils prêtent leurs livres tout de même, tout en sachant qu'il s'agit peut-être en réalité d'un don, puisqu'ils risquent de ne pas les récupérer. D'autres mettent en place des systèmes parfois complexes pour s'assurer que leurs livres seront traités correctement et qu'ils les retrouveront.

« Si on me demande euh, je vais le prêter sans problème. Si la personne oublie de me le rendre c'est pas un problème mais euh voilà, mais bon. » Hervé

« On a un collègue euh dans la troupe qui vraiment... là lui il doit avoir je sais pas, 500-600 bd et à chaque fois tu... il était en coloc avec d'autres potes et il avait instauré, y avait une petite feuille où tu notais qui prenait quoi parce que il en avait tellement perdu. Les gens qui ramènent pas., enfin, volontairement ou involontairement... Donc c'était le rituel, fallait absolument noter ce que tu prenais. Donc ouais... il en avait vraiment beaucoup. » Jean-Marie

Le simple fait de prêter ou de donner des livres demande du temps, de l'organisation. Il faut avoir la volonté d'agir.

« Après tu peux forcément les donner mais bon, après c'est facile de donner à un ami un livre, quand t'as une pile ou des cartons entiers de bouquins, c'est plus compliqué, c'est la démarche d'aller les poser quelque part, etc. Et puis t'as pas forcément le temps de faire ça quoi. » Olivier

Mais le plus souvent, c'est l'attachement à l'objet livre qui est cité comme limite au prêt et au partage. Il peut s'agir d'un attachement à un livre en particulier, investi de sens. Il faut alors le désinvestir, le neutraliser afin de pouvoir le partager ou le donner. Cela peut également venir d'un attachement à l'accumulation des livres que l'on possède, à sa bibliothèque de façon plus générale. Fred va jusqu'à parler de « pathologie » (il est par ailleurs médecin et emploie de nombreuses métaphores médicales dans son discours) pour évoquer sa relation à ses livres :

« J'emprunte pas beaucoup de livres, j'en prête pas beaucoup. C'est vrai que j'ai vraiment une relation pathologique à ma bibliothèque, j'aime bien avoir euh, avoir toutes mes choses en place si tu veux. » Fred

Cette difficulté à faire circuler les livres s'accompagne parfois d'une forme de culpabilité. En effet, comme dit précédemment, les livres représentent la culture au sens noble du terme, et la culture doit circuler, doit être partagée. Ainsi, certains n'ont pas seulement des difficultés à prêter mais aussi tout simplement à emprunter, préférant la possession de l'objet à sa simple lecture.

« Je devrais [aller à la bibliothèque] mais c'est le truc, j'aime bien qu'on ait les objets [...] j'aime bien qu'on ait une bibliothèque et que ce soit à nous et tout ça plutôt que de l'emprunt, mais c'est vrai que des fois je devrais. » Guillaume

### 5.3. La circulation du livre numérique

Au centre des discours sur le livre numérique se trouve la mobilité permise par ce nouveau support. L'objet est ainsi pensé pour faciliter la circulation.

« Le but c'est le nomadisme, c'est ça qui est super ». Olivier

Cette mobilité facilitée par le livre numérique devrait également permettre une plus grande circulation du livre entre individus. La matérialité de l'objet disparaît et avec elle, un certain nombre de contraintes à la circulation. Le partage peut être instantané et la question du soin à l'objet ne se pose plus.

« Si j'envoie un eBook, il reste avec moi, alors que si je donne un livre physique, je ne le reverrai plus jamais ». Magali

Pourtant, la plupart des informants estiment que le livre numérique est davantage un frein au partage qu'un facilitateur.

« Ce qui est intéressant (avec les livres imprimés), c'est que tu les donnes, tu les prêtes. Mais si c'était un fichier sur mon compte Amazon bah tu peux pas faire ça donc euh... donc ça moi ça me convient pas. Et puis même si tu pouvais, c'est pas pareil d'envoyer un fichier. » Olivier

Les limitations techniques liées aux Digital Rights Management (DRM) et à la question juridique de la propriété rendent le partage plus compliqué à mettre en œuvre. En effet, envoyer un livre numérique n'est pas aussi simple que de prêter un livre papier. Cela nécessite des compétences techniques, une maîtrise des outils numériques. Il faut souvent de nombreuses étapes pour y parvenir. Une autre limite au partage de livres numériques est la perception de valeur moindre qui fait que le geste serait moins chargé de sens.

Le livre numérique semble donc circuler davantage sur le mode du nomadisme : c'est le lecteur qui circule avec sa bibliothèque quand le livre papier circule, lui, davantage entre lecteurs.

Emma surmonte par exemple la tension qu'elle ressent entre son aspiration à partager et sa difficulté à le faire en partageant des idées et du contenu plutôt que des objets : elle fait partie d'un forum en ligne où les utilisateurs partagent un fichier Excel répertoriant tous leurs livres numériques afin de faire des échanges et des recommandations de lecture.

	Livre papier	Livre numérique
Circulation du livre	<i>Partage :</i> Le livre doit passer de mains en mains dans une circulation inter-individuelle  <i>Transmission :</i> Le livre est un objet de mémoire qui se transmet d'une génération à l'autre	<i>Nomadisme :</i> Le livre permet la mobilité du lecteur davantage que celle du livre, circulation individuelle
	Accent mis sur la possession	Accent mis sur l'accès
	Mobilité de l'objet	Mobilité du sujet

Figure 40 : Circulation du livre, papier versus numérique

#### 5.4. Le livre, cadeau précieux ou cadeau par défaut

Le livre est l'un des objets les plus offerts et la notion de cadeau est très présente dans les discours des informants. Mais tous n'offrent pas des livres pour les mêmes raisons et la symbolique attachée à ce cadeau varie fortement d'une personne à l'autre. Offrir un livre peut être le moyen de partager ses coups de cœurs avec ses proches tout en évitant le prêt et ses contraintes. On peut ainsi faire circuler le texte sans faire circuler l'objet. C'est d'autant plus le cas que lorsque l'on souhaite partager la lecture d'un ouvrage avec ses proches, il s'agit le plus souvent d'un livre cher à ses yeux que l'on peut donc avoir des difficultés à prêter.

« Et puis quand on aime bien un truc on va essayer que tous les autres le lisent, mais y compris avec les amis quoi. Ça peut m'arriver d'offrir quatre fois le même bouquin à des personnes différentes parce que... » Elodie



S'il pour certains il peut être perçu comme « un petit trésor » (Fanny), pour d'autres, le fait d'offrir un livre relève tellement de l'automatisme que la pratique ne mérite même pas le nom de cadeau.

« Oui, elle considère qu'un livre c'est pas un cadeau, c'est comme ça, ça se distribue. » Flora parlant de sa mère.

« Ouais c'est ça c'est un truc que j'offre tout le temps à tout le monde. Les petits, les grands, y en a toujours un qui traîne dans mon sac ». Elodie

Paradoxalement, les livres deviennent ainsi une forme de cadeau par défaut. Ils sont si essentiels qu'ils doivent s'offrir régulièrement, sans même y penser. Mais par conséquent, comme c'est un cadeau que l'on fait sans y penser vraiment, celui-ci peut se voir accorder une valeur moindre. Il peut parfois s'agir d'un cadeau « facile ». La personne l'offrant a passé moins de temps à réfléchir pour trouver une idée. C'est ce qu'expriment François et Florence :

« J'avoue que souvent c'est que j'ai pas trouvé mieux, comme idée (rires). Si je cherche une idée pour la personne et que je trouve pas, bah un livre c'est un peu mon dernier recours. Y a toujours un livre pour tout le monde, la cuisine, n'importe quoi... » François

« A Noël, nos anniversaires... c'est quand même le cadeau facile. Tu trouves toujours un livre que l'autre a pas lu. Ouais, y a pas un anniversaire où on n'a pas un livre d'offrir par ma mère, que ce soit moi ou les enfants, ou même mon mari. »  
Florence

Le livre peut également avoir une dimension utile qui limite sa portée comme cadeau. Sabrina s'inquiète d'offrir trop de cadeaux à sa nièce et se dédouane à travers l'achat de livres éducatifs. La légitimité culturelle du livre en fait un cadeau acceptable quand d'autres seraient perçus avec culpabilité.

« Sauf que là je me dis que c'est pas bien d'en racheter à chaque fois parce que là quand elle me voit elle me dit « tu m'as ramené quoi comme cadeau ? ». Donc je me dis pour elle c'est pas bon, mais pour moi c'est très dur. Là bah là j'ai pris un livre mais c'est pas un livre à lire hein, c'est pour apprendre... » Sabrina

Mais même fréquent, même presque automatique, le cadeau de livre ne perd pas toute substance, du moins lorsqu'il s'agit d'un livre papier. C'est ainsi que plusieurs informants relèvent l'importance de la matérialité dans le rituel du cadeau. L'idée d'offrir des livres numériques semble presque absurde. Olivier ne jure pourtant que par le numérique et souhaite se libérer du poids de la matérialité. Mais lorsqu'il s'agit de cadeaux, il est impensable de faire l'économie du rituel :

« Puis t'as toujours, t'as euh, t'as pas le rituel du cadeau mais t'as le don de la main à la main, t'as aussi le paquet cadeau, t'as toutes ces choses-là. Quelle tristesse si pendant les fêtes tout le monde s'offre des fichiers numériques... On s'offre tous des petits sachets avec une clé USB tu vois. Ouais c'est pas très fun quoi. » Olivier

« Peut être aussi que tu vois, moi si j'ai un cadeau à faire je vais acheter un livre... je vais pas me dire tiens je vais lui acheter un livre numérique, je vais lui offrir un mail quoi ! Avec un truc... complètement virtuel ! C'est con sûrement parce que je pense qu'il y a vraiment des grandes possibilités. » Elodie

Pourtant, le livre papier encombre et lorsqu'on en fait cadeau, on transmet également un poids à la personne à qui on l'offre. Ce poids est de plusieurs ordres : il s'agit tout d'abord d'un encombrement matériel. Les livres offerts prennent de la place, doivent être rangés, triés. Ainsi, Fred préférerait qu'on lui offre des livres numériques, pour se libérer de cette matérialité. Pour autant, il ne fait ni la démarche de le spécifier à ses proches, ni celle d'en offrir lui-même.

« Bah les derniers livres que je lis en papier c'est ceux qu'on m'offre en fait. Donc tous les ans j'ai un sacré paquet de bouquins en physique quoi. Et souvent quand on t'offre une édition récente bah c'est le grand format donc c'est lourd quoi Et c'est vrai que à la limite ça me ferait super plaisir qu'on m'offre en livre numérique quoi. » Fred

Cependant, le poids du livre comme cadeau ne se réduit pas à sa matérialité. Il existe également un poids symbolique. Comme d'autres types de cadeaux, il implique un soin particulier et un devoir implicite de conservation (McCracken, 1990).

« J'accorde euh, j'attribue une vie aux objets. Pourquoi est ce que je vais pas donner un livre ? Parce que c'est quelqu'un qui me l'a offert, etc, et que c'est vachement important. Tu comprends, j'en veux plus du livre, mais il est attaché à quelque chose, je peux pas le jeter comme ça. Donc je traîne derrière moi, et heureusement que je déménage, mais des tonnes de choses qui sont reliées à du sentiment, d'accord ? Alors que le même livre qu'on m'a, donc le même livre tu vois que j'adore, il est là et il me pèse rien, il ne prend aucune place. » Magali

### 5.5. Vie et mort du livre

L'idée de vie du livre traverse les discours des informants. Le livre circule ainsi également dans une temporalité. L'objet s'anime à travers leurs mots sous deux modalités qu'il faut distinguer : l'objet livre de façon générale, comme représentant tous les livres, et l'objet livre particulier, ayant une histoire singulière. On retrouve ici la distinction effectuée par les biologistes entre l'épigénétique et l'ontogénétique, parallèle déjà établi par Warnier (1999) dans son approche de la culture matérielle. L'épigénétique est l'étude du développement à l'échelle macro d'une espèce (la transmission héréditaire de caractéristiques par exemple). L'ontogénétique, à l'inverse, est l'étude d'un individu (ou d'une cellule) en particulier, à une échelle plus micro. Ainsi, le livre peut être perçu comme un objet vivant dans le sens où tous les livres sont vivants. C'est ici le caractère sacré conféré à l'objet qui lui donne vie. Cette approche est souvent indifférente au contenu même du livre. Même lorsque sa qualité littéraire est discutable, l'objet est intrinsèquement doté d'une existence. On retrouve dans les discours l'idée que le livre doit avoir une « vie bien vécue » au sens de Douglas et Isherwood (1979). Par conséquent, leur fin de vie peut être douloureuse. Noémie, après avoir fait le tri dans ses livres, parle de deuil :

« Clairement je... Je me suis débarrassée de beaucoup de livres là au mois de janvier, de beaucoup de livres. Je pensais avoir fait mon deuil... Que c'était fini, que je ne monteraï plus les cartons à la main, que je ne déménagerais plus de livres papier, enfin plus autant, euh... » Noémie

Certains informants, parmi les plus enclins à voir dans la matérialité une contrainte ou un poids (Olivier, Fred), me font part d'un phénomène étonnant : celui de la consommation des livres. Ils ne disposent pas de leurs livres devenus superflus de façon consciente et

organisée. Pour autant, ces derniers finissent par disparaître d'eux-mêmes sans qu'ils sachent vraiment comment. Ainsi, Fred laisse trainer ses vieux livres sur une étagère ou une table basse jusqu'à ce que ceux-ci ne s'y trouvent plus. La gestion du poids de la matérialité se trouve ainsi déléguée à d'autres (le plus vraisemblablement au conjoint).

« Je sais pas où elle les met. Je crois qu'elle les donne après... ou peut être qu'elle les brûle (rires), non je rigole. Mais je sais pas du tout où elle met ça. » Olivier

« Si tu veux y a très peu de livres que j'ai pas finis, même si je les ai pas trouvés bons... Y en a un ou deux vraiment qui étaient chiants, c'était insupportable, je pouvais pas, mais après ceux là je sais pas si je les garde, j'en sais rien. Ils sont... Je les mets pas en place, ils traînent et puis euh, je les vois plus. Ils se diluent, ils font pas partie des livres que je garde. Je les range pas, je laisse le monde les emporter. » Fred

On perçoit ici l'idée de consommation : un livre qui a terminé sa vie se consume et disparaît, presque de lui-même, ils se diluent selon l'expression de Fred. En effet, il est difficile de disposer des livres. Tous le disent : un livre ne se jette pas. Il est donc plus facile de se contenter d'oublier l'objet en le laissant se refroidir plutôt que d'effectuer une démarche volontaire de disposition.

## Conclusion

Les données collectées pendant ce travail de recherche ont été développées dans ce chapitre de résultat autour de quatre thèmes : la matérialité, la relation au corps, la possession et la circulation des livres.

Considérer le livre dans sa matérialité permet de penser le livre à la fois comme une trace et comme un repère. Cette matérialité vient ancrer le culturel et permet au lecteur de se situer par le biais de sa concrétude. Le livre numérique, lui, constitue une nouvelle matérialité (bien plus qu'une dématérialisation) qui vient modifier les pratiques de consommation et les questionner en brouillant les repères des consommateurs.

Par sa matérialité, le livre implique nécessairement une relation au corps dans laquelle la sensorialité tient une place importante. Toucher, voir, sentir... Tous ces aspects viennent donner du corps à la pratique et se renforcent par le biais d'une ritualisation de la consommation. Ces rituels aident le consommateur à s'approprier l'objet et favorisent son incorporation. Celui-ci développe ainsi un certain nombre de techniques du corps qui conditionnent sa pratique. Mais encore une fois, avec l'apparition du numérique, et bien que le livre numérique permette une plus grande affordance, il faut s'adapter à de nouvelles techniques du corps en s'emparant d'un nouveau dispositif technique.

Dans le rapport des consommateurs à l'objet livre, la relation à la possession apparaît également comme centrale. On retrouve l'évocation de la possession lorsque les informants parlent de leurs propres livres, de ceux qu'ils accumulent et qu'ils collectionnent parfois, de la façon dont ils en prennent plus ou moins soin, de la place que ceux-ci prennent dans leur espace domestique. La relation que les consommateurs entretiennent à la possession

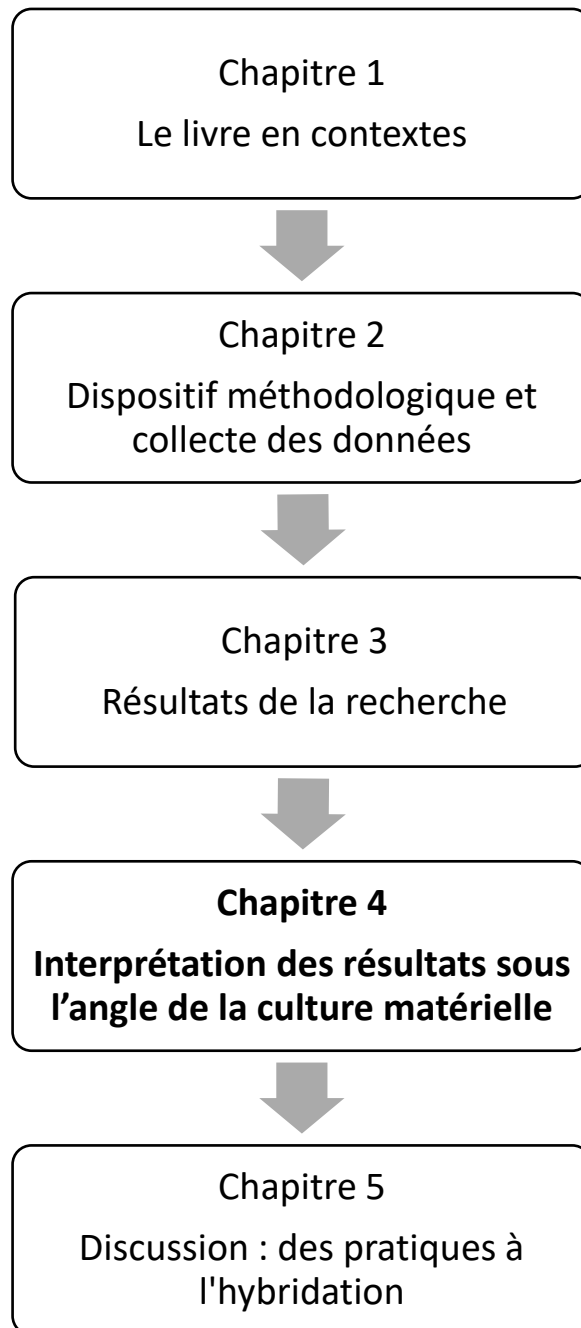
de livres souligne le statut particulier attribué à l'objet. On voit notamment à quel point il peut être difficile de se déposséder du livre.

Par ailleurs, la circulation du livre peut être matérielle ou conversationnelle. L'objet se déplace dans l'espace autant que son contenu se déplace à travers les discours. Le livre est en effet un objet profondément nomade, qui se meut au sein des différents cercles de sociabilité. Cette circulation n'est pas pour autant naturelle, elle se heurte à de nombreuses difficultés telles que la nécessité de désinvestir l'objet avant de le partager. Enfin, le livre circule dans une temporalité, il est doté par les informants d'une vie, il a une « biographie ». S'ils parlent de la vie du livre, ils évoquent encore bien plus sa mort. Que se passe-t-il lorsque l'objet est arrivé au bout de son histoire ? Cet objet dont il est si difficile de disposer ou de se déposséder peut parfois se consumer et disparaître presque de lui-même en se refroidissant.





CHAPITRE 4 : INTERPRETATION DES RESULTATS



## CHAPITRE 4 : INTERPRETATION DES RESULTATS

*« We have to follow the things themselves, for their meanings are inscribed in their forms, their uses, their trajectories ».* Appadurai, 1986, p.5.

*« Nous devons suivre les choses elles-mêmes, leurs significations sont inscrites dans leurs formes, leurs usages, leurs trajectoires. »* (Traduction de l'autrice).

### Introduction de chapitre : chapitre 4

Ce quatrième chapitre expose l'interprétation des résultats de notre recherche sous l'angle de la culture matérielle. Le livre, objet hautement symbolique, porteur de sens, n'est que très rarement étudié comme un objet matériel (Martin, 2000). Dans le contexte actuel de dématérialisation qu'implique le développement du livre numérique, il apparaît indispensable de replacer la matérialité au centre de la réflexion afin de comprendre les pratiques de consommation du livre dans toute leur complexité. L'utilisation du concept de culture matérielle en recherche sur le comportement du consommateur s'inscrit en effet dans un mouvement plus large, commun à plusieurs domaines des sciences humaines que l'on peut appeler le « *thing turn* » (Epp et Price, 2010 ; Magaudda, 2011 ; Bajde, 2013), et qui souhaite replacer l'objet, ou plus globalement le non-humain (Callon et Latour, 1990) au centre de la réflexion, en considérant davantage la dimension matérielle de la consommation. En déplaçant l'angle d'observation des phénomènes de consommation sur les objets davantage que sur les sujets eux-mêmes, cette approche met à jour des mécanismes qui resteraient invisibles sans elle.

La culture matérielle se propose ainsi d'élargir le champ d'observation des objets et, à travers eux, des sujets. Dans un premier temps, nous proposerons une définition de la culture matérielle (section 1) s'enrichissant des différentes approches du concept considérant notamment l'objet comme témoin illustrant une matérialité. Cette approche anthropologique montre l'importance à considérer le contexte de consommation et non l'objet livre en et pour lui-même. Nous aborderons ensuite la façon dont la recherche en sciences humaines s'est emparée du champ théorique de la culture matérielle (section 2) pour saisir l'objet dans sa complexité. Le livre est-il un objet comme un autre ? Quels sont ses fonctions, ses usages ? Nous exposerons également comment les différentes approches de l'objet éclairent notre recherche. Puis nous développerons ensuite le phénomène de la dématérialisation (section 3), notamment sous le prisme de la consommation liquide. Nous verrons ensuite les liens unissant le sujet à l'objet (section 4), qu'il s'agisse de liens d'attachement, de rapport à la possession et au don ou de la façon dont les objets, en particulier le livre, s'intègrent dans l'espace domestique. Enfin, nous analyserons comment la culture matérielle rend compte du caractère dynamique des objets (section 5) en les intégrant notamment dans une histoire qui peut être générale ou particulière.

## 1. Définition de la culture matérielle. Quels apports pour l'étude de la consommation d'objets livres ?

### 1.1 Qu'est-ce que la culture matérielle ?

Si la culture matérielle est une façon d'observer et d'étudier les objets qui nous entourent, il serait réducteur de n'y voir que cela. C'est aussi une approche qui considère que « la relation physique entre les objets et les sujets fait culture » (Julien et Rosselin, 2005, p.6), et donc que les objets matériels sont des corrélats de l'action. Ainsi, la culture matérielle ne se réduit pas aux seuls objets mais intègre dans la réflexion la relation entre les sujets et les objets (Callon, 1986). Cette approche part du constat que toute action humaine s'appuie nécessairement sur une dimension matérielle, qu'elle dépend d'objets pour se réaliser. La pratique de la marche, par exemple, s'appuie sur le port de chaussures adaptées, parfois d'outils spécifiques tels que le podomètre ou le GPS, et, dans le cas de la marche nordique, d'un bâton de marche (Shove et Pantzar, 2005). Même l'imaginaire est toujours un imaginaire d'éléments matériels (Julien, Rosselin et Warnier, 2009).

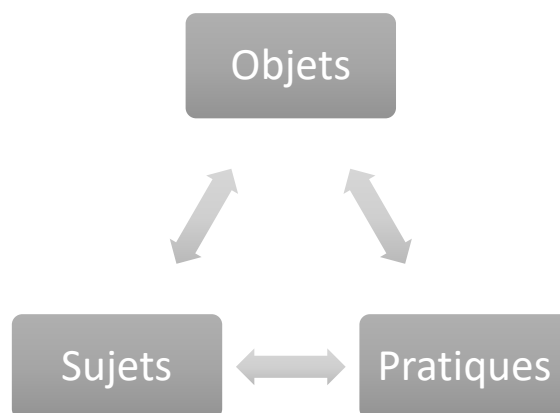


Figure 41 : La culture matérielle au croisement entre les sujets, les objets et les pratiques

Ainsi, la pratique de la lecture s'appuie sur un ensemble d'objets dont le sujet s'empare pour exercer cette pratique. A l'instar du bâton de marche dans la marche nordique, le livre est l'objet central qui vient donner corps à la pratique. Quel apport une approche par la culture matérielle permet-elle à l'étude de cet objet spécifique ?

Le marketing parle traditionnellement davantage de produit que d'objet. S'intéresser à la notion d'objet permet d'intégrer des questionnements parfois laissés de côté en quittant le contexte du marché, de l'offre et de l'achat pour se pencher sur les phénomènes d'appropriation et de pratique. Nous souhaitons placer au centre de la présente recherche l'objet-livre en partant de ce dernier pour remonter jusqu'au lecteur, et non plus l'inverse, faisant ainsi de l'objet le point de départ de la réflexion. C'est ce que nous permet une approche par le biais de la culture matérielle.

Il faut comprendre la culture matérielle non pas comme un concept en tant que tel mais plutôt, à l'instar des techniques du corps (Mauss, 1923), comme un ensemble de faits divers qu'il convient de désigner afin de susciter l'intérêt et donc la recherche. Il s'agit en réalité d'une « pancarte » brandie pour explorer des champs de recherche délaissés. Cette étiquette permet ainsi notamment aux chercheurs de se rattacher au champ anglo-saxon des *material culture studies*.

Pour être considérée en tant que telle, la culture matérielle doit disposer d'un certain nombre de caractéristiques essentielles permettant de l'identifier en tant que champ théorique (Julien et Rosselin, 2009).

Interdisciplinarité	<p>Champ théorique convoqué par de nombreuses disciplines.</p> <p>Source de travaux empruntant en même temps à plusieurs disciplines (Kopytoff (1986) emprunte par exemple dans ses recherches à l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la philosophie et l'économie).</p> <p>Méthodologies diversifiées sur le plan empirique (structuralisme, sémiologie, ethnographie, observation, entretiens, etc.)</p>
Objets au centre de la réflexion	<p>Approche sociale rematérialisée, étudiant les relations humains/objets (Miller, 1987). Les objets sont impliqués dans les représentations sociales et contiennent des significations importantes pour l'action, ils ont une résonance culturelle.</p>
Etude de la matérialité ET de la symbolique	<p>Harré (2002) suggère que les objets appartiennent à la fois à l'ordre matériel (utilité pratique) et à l'ordre expressif (rôle dans la création des hiérarchies sociales). C'est la prise en compte conjointe de ces deux dimensions qui donne à la culture matérielle toute sa spécificité.</p>

Figure 42 : Les spécificités de la culture matérielle

## 1.2 L'objet comme témoin

Dans leurs recherches, les anthropologues se confrontent à l'immatérialité, l'impalpabilité de la culture. A leur retour d'expédition dans des terres lointaines et méconnues, ils ont besoin de prouver leurs dires mais aussi de les illustrer, de les rendre tangibles, ce que ne permettent pas des retranscriptions d'entretiens ou des carnets de bord (Warnier, 1999, Julien et Rosselin, 2009), d'où un intérêt de l'anthropologie pour la culture matérielle. Les objets ont ainsi deux fonctions principales pour les anthropologues : ils sont objet-témoin, servant à appuyer et prouver le discours du chercheur, et ils ont un statut de trace, devenant des échantillons de civilisation permettant de montrer, de donner à voir l'altérité

(Diasio in Julien et Rosselin, 2009). « Alors qu'un témoignage oral ou écrit peut omettre ou tromper, dissimuler ou mentir, l'objet, lui, ne ment pas. » Jamin (1996).

Le livre peut lui aussi être perçu comme objet témoin. Il sert à montrer. Il ne s'agit pas ici d'un échantillon d'une civilisation lointaine qu'il faudrait donner à voir, bien entendu. Pourtant, le livre a une fonction de preuve, d'illustration de la culture du lecteur, de ses goûts, de son identité parfois également. Les livres possédés par un individu viennent en effet rendre tangible son capital culturel, le matérialiser. Lorsque l'on possède l'intégralité de l'œuvre de Victor Hugo dans son salon, à défaut de l'avoir nécessairement lue, il est possible que l'on ait au moins quelques connaissances sur le sujet. Ce capital culturel est plus ou moins mis en évidence selon que l'individu l'utilise comme indice de son statut ou non. Certains mettent leurs livres en évidence dans leur intérieur (c'est le cas de Flora, Guillaume, Elodie, Tiphaine), d'autres rejettent ce comportement, n'en voyant pas l'intérêt ou le percevant comme une mise en scène inauthentique de la culture (Florence, Olivier, François).

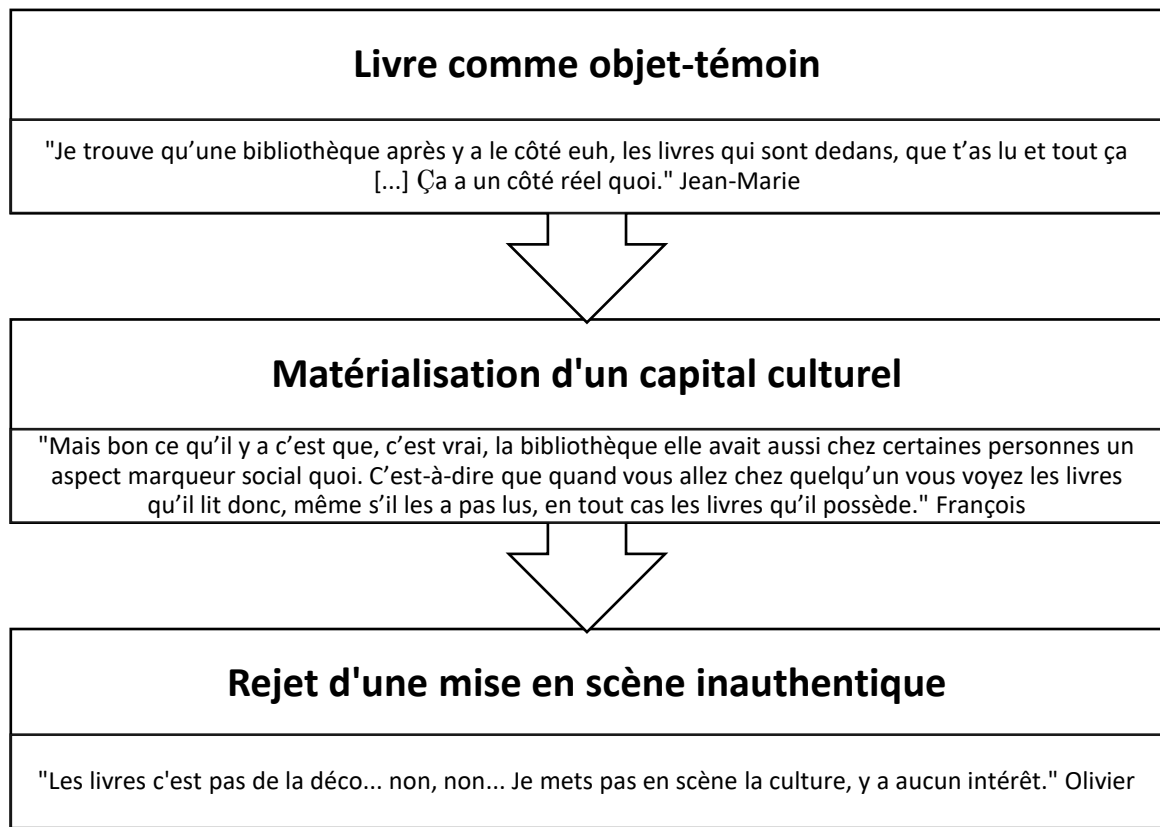


Figure 43 : De l'objet témoin à la mise en scène de la culture

A l'origine, la notion de culture matérielle renvoie particulièrement au versant muséographique de l'anthropologie, elle est liée à l'idée d'inventaire, de collection d'objets (Julien et Rosselin, 2005). C'est ainsi que des cuillères en bois, des armes et des statuettes rituelles viennent agrémenter les collections anthropologiques dans les musées, en complément des photographies. Cette discipline fonctionne en forme de synecdoque de sociétés : la partie signale le tout (Warnier, 1999, Julien et Rosselin, 2009). Un collier de coquillages représente la Mélanésie et, dès lors qu'il est prélevé dans un contexte, l'objet devient le contexte lui-même. De même le livre vient constituer une forme d'inventaire de la culture personnelle d'un individu. C'est donc également par le biais de l'accumulation, de la collection de nombreux ouvrages que l'objet vient signaler le tout que représente la culture.



En outre, le phénomène de décontextualisation confère même à l'objet, extrait de la culture qu'il représente, une certaine valeur heuristique procédant d'une « idéologie du laboratoire



Figure 44 : Une bibliothèque à fonction exclusivement décorative dans un hôtel de luxe, photographie prise par François

» (Diasio, 2009, p.127) qui permet d'accéder à une version épurée de l'objet, davantage maîtrisable. Cette vision de l'objet comme objet-témoin, qui l'extrait nécessairement de son contexte pour le transformer en objet de musée, a certaines limites. En effet, dès les premières évocations de la culture matérielle, certains anthropologues s'élèvent contre les risques soulevés par une décontextualisation excessive, ainsi que l'exprime Franz Boas pour qui un peuple ne peut être compris qu'en étudiant la totalité de ses productions, un objet-témoin n'y

suffisant pas (Boas, 1887). Les livres peuvent également être extraits de leur contexte, décontextualisés. C'est ce que certains informants dénoncent, à l'instar de François pour qui les livres à vertu purement décorative sont vidés de leur substance (à l'image de la photographie de la bibliothèque du Hilton). Un livre qui n'est jamais lu est-il toujours un livre ? Poussée à l'extrême, cette vision de l'objet témoin vient questionner sur les fonctions de l'objet et ce qui constitue son essence, et ce à deux niveaux. Tout d'abord dans le cadre de l'étude anthropologique de l'objet ; utiliser un objet comme illustration de la culture qui l'a créé et l'utilise pose en effet un double problème : celui de figer dans son identité aussi bien l'objet lui-même que la population étudiée (Bonnot, 2014). Ces objets sortis de leur quotidien, muséifiés et classifiés s'en trouvent désincarnés. Ils sont privés de leur discours (Moles, 1972).

Mais cela questionne également, comme ici, dans le cadre de la consommation de l'objet. Il semble complexe de bien comprendre et saisir un objet et sa consommation lorsque celui-ci est ainsi sorti de son contexte. C'est pourquoi nous avons voulu, en interrogeant les informants, rester au plus près de leurs pratiques notamment par le biais d'entretiens phénoménologiques qui nous ont permis de creuser leurs expériences de l'objet.

### **Encadré 7 : L'objet-témoin vu par Malinowski**

Malinowski exprime très clairement cette question de l'objet témoin dans l'anthropologie par le truchement d'un exemple :

« Un canoë est un élément de la culture matérielle, et comme tel, on peut le décrire, le photographier, et même l'exposer dans un musée. Mais –et c'est une vérité trop souvent négligée, la réalité ethnographique du canoë demeure fort étrangère à qui l'étudie hors de son cadre naturel, même s'il a sous les yeux un parfait spécimen. [...] Des données sociologiques complémentaires, par exemple, sur qui possède, qui fabrique et qui emploie la pirogue ; des renseignements sur les cérémonies et les pratiques qui accompagnent cette construction, une sorte de vie type et d'histoire d'un canoë –toutes ces précisions permettent de mieux saisir encore ce que sa pirogue représente vraiment pour l'indigène. [Car] pour un marin, son bateau est bien plus qu'un simple morceau de matière façonné. Pour l'indigène comme pour le matelot blanc, toute embarcation est auréolée d'une légende, faite de traditions et d'aventures personnelles. C'est un objet de culte et d'admiration, une chose vivante, qui a son individualité propre » (Malinowski, 1989 [1922], p.164).

## **2. L'objet dans la recherche en Sciences Humaines**

### **2.1 Définitions de l'objet, le livre est-il un objet comme un autre ?**

Les objets sont définis pas Moles (1969) comme des fabrications humaines au sens large, à l'inverse des choses, et sont manipulables par celui-ci. Morfaux (1980), lui, définit l'objet comme « une réalité matérielle solide, visible et tangible ». Ici, l'accent est porté sur la tangibilité, la réalité sensible de l'objet. On peut ainsi retenir plusieurs éléments de ces définitions :

- L'objet a un caractère non-naturel, il est le résultat d'une intervention humaine ;  
Ainsi, une chose peut devenir objet dès lors qu'on lui attribue une fonction. Un galet ne sera pas considéré comme un objet jusqu'à ce que quelqu'un décide d'en faire un presse-papier. De même, les paléontologues s'accordent à dire que le silex ne devient objet que lorsqu'il est taillé (Moles, 1969) ;
- Ses dimensions sont « à l'échelle humaine », il peut être porté et transporté ;
- Et sa matérialité est immédiatement perceptible.

Cette caractéristique exclut de fait la consommation digitale virtuelle (DVC, Magaudda, 2013), dont l'ontologie est qualifiée par Ekbia (2009) d'incertaine (« *dubious ontology* »). Pour autant, une recherche sur l'objet et la matérialité ne peut aujourd'hui faire l'économie d'une réflexion sur le digital qui constitue un pan entier de la consommation. Les artefacts digitaux peuvent cependant entrer dans la catégorie des quasi-objets (Ekbia, 2009) en ce qu'ils constituent des médiateurs de l'action. En effet, sans être tout à fait des objets, ils n'en sont pas pour autant des sujets, d'où cette dénomination de quasi-objets que l'on retrouve également chez Serres (1982) ou Latour (2005).

L'objet livre se retrouve de façon évidente dans ces définitions de ce qu'est un objet. Il rassemble les caractéristiques mises en évidence par Moles (une fabrication humaine manipulable) et par Morfaux, dès lors que l'on se restreint au livre papier et que l'on exclut le livre numérique (une réalité matérielle tangible). Il conjugue le caractère non-naturel, les dimensions « à l'échelle humaine » et la matérialité perceptible. On retrouve également dans le livre les vertus attribuées aux objets par Kopytoff (1986).

<b>Vertu</b>	<b>Définition</b>
<b>Immobilité</b>	Ils restent où on les a mis
<b>Extrême patience</b>	Ils peuvent attendre des années ou des siècles avant d'être réactivés
<b>Silence</b>	Ils ne nous fatiguent pas parce qu'ils attendent qu'on les fasse parler pour le faire

Figure 45 : Les vertus de l'objet selon Kopytoff (1986)

Si le livre circule, comme nous l'avons souligné dans les résultats de notre recherche, sa circulation est toujours le fait d'actions humaines et il reste autrement immobile. Il est également patient, pouvant « attendre » dans une cave ou un grenier des années au fond d'un carton avant d'être parfois réactivé. Et enfin, s'il tient un discours, c'est parce qu'on le fait parler. Il se tient sans cela silencieux.

La question de l'existence comme objet se pose bien entendu pour le cas des livres numériques. Ces derniers sont-ils tout de même des objets ? Il faut différencier dans le discours des informants le support de la lecture numérique, c'est-à-dire la liseuse, la tablette, le smartphone ou l'ordinateur, des textes lus, autrement dit les ebooks, livres électroniques ou fichiers numériques. Les premiers sont des dispositifs qui font bien évidemment partie du système d'objets nécessaire à la lecture en numérique. Mais lorsque les informants parlent de livres numériques, ils évoquent le plus souvent les seconds, ces fichiers qui contiennent le texte et qui sont dématérialisés. Ces fichiers n'entrent pas dans la définition classique proposée par Morfaux des objets mais peuvent cependant pleinement être considérés comme des quasi-objets en tant que médiateurs de l'action (ici la lecture).

Le livre est donc un objet, mais est-il un objet comme les autres ? S'il répond bien aux caractéristiques attribuées classiquement aux objets, il est cependant doté d'un

supplément d'âme. C'est ce que les informants retiennent de cet objet, ce qui le différencie d'un objet décoratif (un vase par exemple) ou utilitaire (une fourchette). Au travers de ce qu'il permet à son lecteur, l'objet livre est bien souvent sacralisé. Il est le support de possibilités de connaissances, d'évasion, d'accès à la beauté mais aussi de distinction sociale (comme symbole de capital culturel). Ces expériences du livre relèvent de l'imagination symbolique (Eliade, 1965) et engendrent des pratiques ritualisées telles que les lectures du soir que l'on fait aux enfants ou l'association régulière du livre et d'une tasse de thé (comme l'explique Magali) ou d'un bain chaud (Florence). Durkheim définit les choses sacrées comme celles « que les interdits protègent et isolent, et les choses profanes étant celles auxquelles ces interdits s'appliquent et qui doivent rester à l'écart des premières ».

On retrouve ces séparations dans les comportements de nos informants : Aurélie par exemple, qui tient le livre en haute estime, s'en éloigne parfois comme d'un objet trop noble pour elle et qu'elle ne mériterait pas tout à fait ; Julien, lui, se tient à distance de la pratique de la lecture, à laquelle il attribue pourtant toutes les qualités ; enfin, Elodie établit des lignes claires entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas : le rayon librairie des supermarchés n'est pas une vraie librairie, certains livres sont de trop piètre qualité pour mériter le nom de livre, etc. Elle esquisse ainsi une frontière entre le sacré, incarné par le livre, et le profane, rassemblant ce qui lui ressemble sans être tout à fait la même chose, ce qui tente de se faire passer pour un livre ou une librairie. Le livre n'est donc pas un objet comme les autres. Il s'agit d'un objet sacralisé (Belk, Wallendorf et Sherry, 1989), un objet qui échappe à la prise immédiate (Dion, 2007).

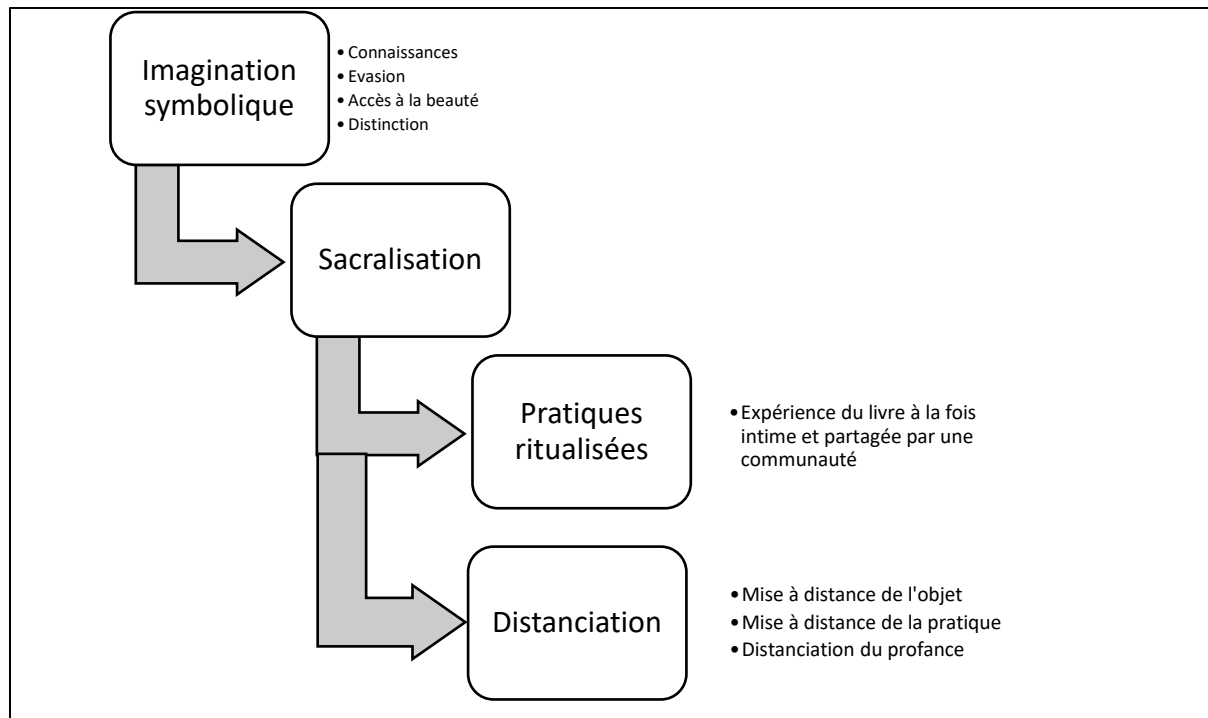


Figure 46 : Processus de sacralisation du livre

On a couramment tendance à effectuer une dichotomie entre les objets fonctionnels et ceux qui ne le sont pas. Violette Morin (1969) dépasse cette opposition traditionnelle pour parler de distinction entre l'objet biocentrique ou biographique et l'objet cosmocentré ou protocolaire. L'objet biocentrique fait partie de l'intimité active de l'utilisateur, l'objet et son propriétaire sont en symbiose l'un avec l'autre. Telle une vieille paire de chaussons s'adaptant à la forme du pied de son propriétaire, les objets biocentriques se patinent, se lustrent et sont transformés par leur usage. « L'objet et l'utilisateur s'utilisent dans ces cas mutuellement et se modifient l'un par l'autre dans la plus étroite synchronie » (Morin, 1969, p.133). Ils acquièrent ainsi une dimension d'unicité, de singularité et deviennent irremplaçables, ils ne sont pas soumis aux effets de mode. A l'inverse, les objets protocolaires ne sont pas chargés de l'identité de leur propriétaire, ils sont avant tout fonctionnels et interchangeables. Il s'agit principalement d'objets mécanisés n'effectuant qu'un bref passage dans l'espace domestique, entre l'usine et la décharge. Violette Morin (1969) illustre ce type d'objet en racontant l'histoire d'une personne se trompant d'étage et

s'installant dans l'appartement du dessous comme s'il était chez lui, tant chaque objet de ce nouveau lieu est identique au sien. Chez Violette Morin, l'appartenance à une catégorie ou l'autre est intrinsèque à l'objet (objet traditionnel ou objet moderne, artisanal ou manufacturé, etc.). Le livre est ainsi le plus souvent un objet biocentrique. Malgré sa grande reproductibilité (les livres peuvent être imprimés à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires), il s'intègre à l'intimité du lecteur et se charge de sa marque, de son empreinte (à l'exception de certains livres perçus principalement comme fonctionnels. On peut citer notamment les ouvrages pratiques et professionnels). Le discours des informants est en effet très clair sur le sujet : leurs livres font partie d'eux et certains de ces livres sont devenus irremplaçables. On pense ici à Noémie qui a fait envoyer d'Écosse un livre qu'elle avait oublié sur place, ce qui lui est revenu plus cher que de racheter le même livre neuf. Elle n'a pourtant pas hésité un seul instant, souhaitant retrouver son livre à elle, dans toute sa singularité, avec ses tâches et ses marques d'usures.

## 2.2 Les systèmes d'objets et l'accumulation

Il faut souligner que les objets ne fonctionnent pas indépendamment les uns des autres, ils forment des systèmes d'objets. Les objets font en effet système autour de l'homme, chaque objet est entouré d'autres objets qui conditionnent son fonctionnement. Ce fonctionnement des objets en réseau s'illustre bien à travers l'effet Diderot développé par McCracken (1988). Après s'être vu offrir une robe de chambre particulièrement belle, Diderot perçu de façon persistante le manque d'adéquation entre cette nouvelle acquisition et le reste de ses possessions, moins luxueuses. Il ressentit ainsi le besoin de remplacer progressivement les autres objets l'entourant (son bureau, la décoration de sa maison) pour augmenter la cohérence de ce système d'objet, afin que celui-ci réponde à l'élégance de sa robe de chambre. McCracken décrit ainsi l'effet Diderot comme la spirale de consommation faisant que l'achat d'un seul objet entraîne parfois beaucoup d'autres, par souci de cohérence et de complétude.



Le livre également fonctionne au cœur d'un système d'objets constitué par la bibliothèque personnelle. C'est l'idée développée dans nos résultats, le livre est souvent sujet à une forte tendance à l'accumulation. La valeur de sa possession s'accroît en effet dans une fonction proportionnelle de la quantité possédée et le livre fait partie d'un tout qu'il faut chercher à compléter. On retrouve dans la possession de livre un rapport à la collection. En effet, les consommateurs souhaitent des séries complètes (Noémie, Solène), la totalité de la bibliographie d'un auteur (Frédéric, François) ou des ouvrages rares (Elodie, Olivier). Mais ce qui compte encore bien davantage que la chasse à l'ouvrage manquant, c'est l'accumulation, le fait de posséder beaucoup. La bibliothèque qui fait rêver les informants (qui l'évoquent d'ailleurs à de nombreuses reprises en parlant même de fantasme) n'est pas une bibliothèque pourvue d'ouvrages bien précis, rares et précieux, mais une bibliothèque très fournie. Les informants souhaitent s'entourer de livres et peupler ainsi leur espace domestique.

### 2.3 Usages et fonctions de l'objet

Il faut tout d'abord établir une distinction essentielle entre fonction et usage (Moussette, 2006), la première étant un composant de l'identité de l'objet et l'autre émergeant de l'observation des pratiques. Ainsi, la fonction est intrinsèque à l'objet quand l'usage peut, lui, être fluctuant et dépendre des situations. Un presse-papier possède par exemple une fonction bien précise (celle de maintenir des papiers en place, sur un bureau par exemple) mais peut avoir des usages très divers (maintenir une porte ouverte ou même servir d'arme par destination). Sans la confrontation à l'usage, un objet reste à l'état de concept, d'idée. Pour étudier l'objet et non l'idée, il ne faut pas se contenter du point de vue du concepteur ou de l'utilisateur mais faire l'aller-retour entre ce qui est inscrit dans l'objet lui-même et ce qui s'actualise dans son usage.

<b>Fonction</b>	Composant de l'identité de l'objet
	Intrinsèque, conceptuelle et essentielle
<b>Usage</b>	Emerge de l'observation
	Fluctuant et contextuel

Figure 47 : Distinction entre fonction et usage d'après Moussette (2006)

Les objets du quotidien sont porteurs d'un savoir accumulé par l'histoire, un passé incorporé, une mémoire qui peut être technique, culturelle, sociale, familiale et individuelle et qui n'est pas réactivée en permanence (il est par exemple inutile de savoir comment fonctionne la télévision ou de se souvenir de l'histoire des conventions à l'origine de l'usage du savon pour s'en servir). L'apprentissage de l'usage de ces objets du quotidien se fait notamment pendant l'enfance, jusqu'à ce qu'ils deviennent des repères, qu'ils soient incorporés. Ces usages peuvent toutefois être détournés dans ce que de Certeau nomme des « bricolages du quotidien » ou des « braconnages culturels » (de Certeau, 1980). Les consommateurs sont actifs et peuvent collecter des fragments d'usages et ruser afin de réinventer les objets pour mieux se les approprier. Chacun se les approprie librement et peut donc les utiliser autrement, dans un détournement de leur fonction première. Un livre peut par exemple venir caler une table, ce qui n'est évidemment pas ce pour quoi il a été originellement pensé. Kaufmann (1997) élargit l'idée de De Certeau autour de ces bricolages et détournements : pour lui il ne s'agit pas d'une révolte contre l'ordre des choses, ce qu'il appelle « tripotages » (p.118) constitue l'ordre du monde lui-même. C'est à travers eux que l'objet se singularise et prend sa part dans l'identité même du sujet.

Si la fonction première du livre est ainsi la pratique de la lecture, ses usages sont multiples. Ils sont le résultat de nombreux bricolages de la part des consommateurs qui en font bien d'autres choses que ce pourquoi celui-ci a été conçu. Nous avons notamment été le témoin de détournements d'usages inattendus : Fanny et Olivier ont deux jeunes enfants qui possèdent de nombreux livres tous facilement accessibles pour eux. Ces deux enfants ont pour habitude de les utiliser comme des supports de jeux sur lesquels ils projettent leur imaginaire. Les livres servent ainsi tour à tour de château, de pont ou de stand de marchande et sont utilisés davantage pour leurs propriétés matérielles, comme les enfants pourraient utiliser des Lego. Il existe toutefois une forme de gradation, d'échelle dans le détournement. Certains usages sont proches de la fonction première du livre, d'autres s'en éloignent radicalement. Ainsi, lorsque le livre est le support d'un usage mémoriel, qu'il sert de symbole d'une période passée ou d'une personne à laquelle on tient (voir figure 48), on retrouve la dimension symbolique présente dès l'origine dans l'objet. A l'inverse, lorsque le livre est détourné pour devenir tout autre chose, qu'il est restreint à sa dimension matérielle comme il l'est chez Fanny et Olivier, il est en quelque sorte vidé de sa substance. Dans ces usages utilitaires (lorsque le livre sert par exemple à caler un meuble, comme cela peut arriver chez Florence), le livre n'est plus sacralisé, il redevient un objet comme les autres.

Usage décoratif	Exposition et mise en scène de l'objet dans l'espace domestique, usage du livre pour ses vertus esthétiques
Usage social	Proche de l'usage décoratif, valorisation sociale (par le biais notamment du capital culturel) entraînant le plus souvent une mise en scène de l'objet
Usage utilitaire	Usage restreint à la matérialité de l'objet qui n'existe plus en tant que livre mais peut devenir presse-papier, cale porte, etc. Détournement d'usage total.
Usage mémoriel	Le livre devient un symbole chargé de nostalgie (rappel de l'enfance, souvenir d'une personne chère, etc.)
Usage comme objet transitionnel	Le livre est utilisé comme une façon de se rassurer, presque comme un doudou. On peut penser aux personnes qui emportent un livre partout avec elles. Le livre sert alors de repère identitaire.

Figure 48 : Au-delà de la lecture, les divers usages du livre

## 2.4 Les différentes approches de l'objet

Selon Desjeux (1998, p.193), il existe quatre façons d'envisager les objets, dans un débat en cours de stabilisation.

Latour et l'Actor Network Theory	Objets comme actants	Pôle dominant de la recherche sur les objets
Warnier et le groupe de recherche Matière à Penser (Julien, Rosselin, etc.)	Objets comme matière	Pôle en émergence
Semprini et la sémiotique	Objets comme signes	Pôle en renouvellement
Desjeux et Kaufmann	Objets comme catalyseurs du passage à l'action	Courant de modernisation des approches classiques en Sciences Humaines

Figure 49 : Les approches de l'objet selon Desjeux (1998)

L'approche proposant de penser l'objet comme un actant déplace la perception de l'objet comme acteur dans l'action à celle d'acteur de l'action. Callon et Latour orientent ainsi la question de la connaissance adressée traditionnellement aux objets vers celle de leur place dans l'action. Latour (2006, p.56) propose d'inverser la proposition de Durkheim de traiter « les phénomènes comme des choses » en traitant « les choses comme des faits sociaux », pour passer de l'idée d'objet comme moyen à celle d'objet et de sujet comme médiateurs. Avec les chercheurs de l'ANT, les objets sont capables « d'assurer le passage de l'action à la volonté, dont l'action est l'expression », la volonté étant la résultante d'une intention (Conein et al, 1993, p.49).

Latour explique la méconnaissance des objets en sciences sociales par une forme « d'antifétichisme » (le fétichisme pouvant être compris comme un attachement irraisonné à des choses inertes) qui vient entraver la recherche. On retrouve ici la position d'Appadurai (1986) qui appelle à développer un fétichisme méthodologique, en revenant aux choses elles-mêmes et à leurs trajectoires singulières. Il faut ainsi admettre que l'action ne se limite pas à ce que font les individus dotés d'une intentionnalité et d'une intelligence (Latour, 2007). Les objets aussi participent à l'action, ils ne causent pas l'action mais la rendent possible et la déterminent.

Dans l'approche proposant de penser les objets comme matière, Warnier et ses collègues considèrent que les objets peuvent devenir des prothèses en s'intégrant dans le schéma corporel des sujets. Le groupe de recherche Matière à Penser redonne ainsi une place prépondérante à la dimension corporelle du lien avec les objets. Le corps est vu comme synthétiseur inconscient de l'action. Warnier (1999) critique la suprématie donnée aux représentations symboliques comme le discours et propose un rééquilibrage remplaçant la matière au centre de la réflexion.

A l'opposé, la sémiotique propose de penser les objets comme signes. Celle-ci les perçoit comme systèmes de signification dont le sens est la résultante d'une construction sociale (Semprini, 1995). L'objet est analysé dans sa dimension performative. En effet, on considère qu'il agit sur le monde par son discours.

Desjeux dépasse ces visions en proposant de penser les objets comme catalyseurs du passage à l'action, sans être actants pour autant. A travers cette approche, une des façons d'étudier la culture matérielle est de comprendre l'environnement social et matériel dans lequel l'objet est utilisé. Il s'agit d'une analyse micro-sociale qui renouvelle l'étude classique en psychologie des sensations par une analyse en situation. Cette approche consiste dans la lecture du social au travers d'un ou plusieurs objets, comme le sac à main (Kaufmann, 2011) ou l'espace de bureau (Segalen et Bromberger, 1996), ou dans un contexte comme celui du déménagement (Desjeux, Taponier et Monjaret, 1998). Ce courant étudie l'objet comme un médiateur par le biais d'une microsociologie des interactions entre individus et objets du quotidien (Schvartz, 2006).

Dans cette recherche, nous proposons une compréhension de l'objet livre fondée sur l'objet comme matière, sur le modèle des chercheurs du groupe Matière à Penser. Le livre est en effet avant tout une réalité matérielle, concrète et sensible. Cette dimension est d'autant plus centrale que le contexte du marché est à la dématérialisation, à la mise en œuvre de moins de matière pour des pratiques similaires. Cette approche permet de comprendre la relation entre le consommateur et l'objet livre dans ce contexte de dématérialisation.

### 3. L'objet dématérialisé

#### 3.1 Dématérialisation et glissement de pratiques

La dématérialisation se définit comme l'usage de moins (ou de pas) de matériel pour atteindre le même niveau de fonctionnalité (Thakara, 2006, in Bardhi et Eckardht, 2017). Elle peut ainsi être comprise comme une forme de disparition de la matérialité. En effet, avec le phénomène de dématérialisation, « les choses disparaissent sous nos yeux »<sup>72</sup> (Belk, 2013, p.478). Les supports d'information et de communication sont remplacés par des fichiers qu'on ne peut manipuler comme avant. On observe ainsi depuis plusieurs années un phénomène de numérimorphose (Granjon et Combes, 2007) ont étudié dans le domaine de la musique et qu'ils définissent ainsi : Une « numérisation du signe sonore [et une] dématérialisation des supports ». Les formats se modifient via la dématérialisation, entraînant avec eux un changement des pratiques. Celles-ci se font par exemple plus sociales, se partagent davantage en groupe, notamment lorsqu'il s'agit de musique (Belk, 2013).

L'intangibilité de ces formats fait également que l'on s'y attache moins puisqu'ils ne sont pas sujets au phénomène de la patine comme les objets matériels (Watkins et Molesworth, 2012) et qu'ils se singularisent moins facilement, engendrant de fait moins d'extension de soi (Belk, 2013). Les « objets » dématérialisés entrent dans la catégorie des Digital Virtual Goods (DVG) ou Biens Digitaux Virtuels en français (Denegri-Knott et Molesworth, 2010). Ces derniers sont dans une liminalité entre matérialité et immatérialité, ni tout à fait l'un,

---

<sup>72</sup> « Things are disappearing right before our eyes » (traduction de l'autrice)

ni tout à fait l'autre (Denegri-Knott et Molesworth, 2010). On voit bien ici se dessiner l'essence profondément complexe de ces « objets » dématérialisés.

On observe effectivement chez les informants des glissements dans leurs pratiques du livre au format numérique. Au centre des discours des informants sur le livre numérique se trouve la mobilité permise par ce nouveau support. Mais ce sont bien davantage les potentialités offertes par le livre numérique qui attirent ses consommateurs que des aspects purement fonctionnels. Il existe en effet un décalage entre l'enthousiasme pour le nomadisme qui ressort des discours et des pratiques qui restent en réalité très sédentaires (lecture le soir dans son lit par exemple). Cette mobilité facilitée par le livre numérique devrait également permettre une plus grande circulation du livre entre individus. Pourtant, la plupart des informants estiment que le livre numérique freine au contraire le partage, du fait de limitations techniques, et le déplorent.

Par ailleurs, les informants expriment qu'ils ont tendance à se tourner vers les livres numériques pour se libérer de la responsabilité que génère la possession vis-à-vis des objets. En effet, l'attachement et la singularisation étant moins forts lorsqu'il s'agit de consommation digitale, les devoirs que l'on ressent à l'égard des objets sont également moins présents (Talbois et Beldjerd, 2014). Ils s'autorisent de ce fait une forme d'accumulation cachée dans le cas de leur consommation digitale. Certains remarquent qu'ils téléchargent compulsivement des milliers de livres numériques qu'ils ne liront jamais, sans pour autant ressentir la culpabilité ou les désagréments de l'accumulation matérielle. Il est à noter que, même lorsqu'ils disent vouloir se libérer du poids des objets par la dématérialisation, les informants conservent leurs livres imprimés et continuent même à en acheter. Ils utilisent alors cette double consommation pour contrôler ce qu'ils considèrent comme des excès engendrés par l'un ou l'autre des dispositifs.



### 3.2 Dématérialisation et rematérialisation

Lorsque l'on parle de dématérialisation, il est aisé de s'imaginer que ce phénomène s'accompagne d'une diminution de la place prise par les objets dans notre quotidien. En réalité, le constat est bien différent : s'il est vrai que certains objets s'effacent voire disparaissent (les CDs par exemple), d'autres viennent les remplacer, parfois en plus grand nombre. Un ou plusieurs ordinateurs, des casques, des chargeurs, des enceintes, des housses, etc., tous ces objets se substituent en constituant une nouvelle matérialité. C'est ce phénomène que Magaudda (2011) appelle rematérialisation. Lehdonvirta (2012) souligne d'ailleurs qu'il n'existe pas de consommation tout à fait immatérielle. Ces nouveaux objets sont cependant le plus souvent plus petits, plus légers, plus portables (Bardhi et Eckhardt, 2017), cette consommation rematérialisée est donc tout de même moins matérielle.

### 3.3 Consommation liquide, consommation solide

Le concept de consommation liquide trouve son origine dans les travaux de Zygmunt Bauman (2007) sur la modernité liquide, dans lesquels il utilise la métaphore de la liquidité afin d'expliquer la façon dont la vie quotidienne est passée d'une certaine stabilité à un état de changements permanents. Le développement technologique et la globalisation ont contribué à liquéfier les structures sociales en les remplaçant par des réseaux, réduisant les certitudes et promouvant un style de vie plus flexible.

Appliqué à la consommation, ce concept permet d'expliquer un certain nombre d'évolutions dans les pratiques de consommation, dans lesquelles la valeur perçue passe d'une importance donnée à la possession, la durabilité et la matérialité à l'accès, l'éphémérité et

la dématérialisation (Bardhi et Eckhardt, 2017). On retrouve ce phénomène notamment dans le coworking (Martin-Gruen et Darpy, 2016), la consommation partagée (Bardhi et Eckhardt, 2012) ou la distribution alimentaire (Herbert et al, 2018). La consommation solide n'est toutefois pas amenée à disparaître, et solide et liquide sont présentés comme les deux pôles d'un spectre permettant l'analyse des pratiques de consommation sous un angle nouveau. Certains facteurs caractéristiques de la modernité liquide facilitent le développement de la consommation liquide. C'est notamment le cas de l'individualisme ou de la rationalité instrumentale (Bardhi et Eckhardt, 2017) qui viennent compenser l'affaiblissement des structures sociales traditionnelles (Bauman, 2007).

A la différence de tout un pan de la littérature en comportement du consommateur où l'identité du consommateur est considérée comme s'exprimant principalement à travers la possession et l'appropriation, l'approche par la consommation liquide ouvre la voie à une nouvelle compréhension des leviers de consommation (Bardhi et Eckhardt, 2017). L'attachement est traditionnellement perçu, dans la recherche sur le comportement du consommateur, comme une dimension centrale de la consommation. La liquéfaction de la consommation suppose que, dans un certain nombre de situations, l'attachement représente un poids pour le consommateur. Celui-ci cherchera davantage à s'en défaire qu'à approfondir ces liens. La solidité et la fixité ne constituent plus un atout ; à l'inverse, c'est la capacité à s'adapter rapidement qui sera valorisée par les consommateurs. Ainsi, l'attachement, sans disparaître, peut devenir temporaire et situationnel (Bardhi, Eckhardt et Arnould, 2012). L'accent porté sur l'accès amène à donner une plus grande importance à l'expérience qu'à la possession.

Pour Bardhi et Eckhardt (2017), solidité et liquidité sont les deux extrêmes d'un spectre présentant différentes pratiques de consommation. Il existe ainsi, parfois chez un même consommateur, des pratiques relevant de la liquidité, d'autres relevant de la solidité et

Figure 50 : Un spectre allant du liquide au solide

souvent des pratiques hybrides, mêlant à la fois l'une et l'autre. On retrouve dans la consommation de livre toute cette diversité de pratiques. La lecture de livres numériques peut se rattacher à la consommation liquide dans le sens où elle est dématérialisée, nomade et basée sur l'accès (voir figure 34). A l'inverse, la lecture de livres papier est ancrée dans la solidité. Elle engendre des pratiques d'accumulation matérielle, de transmission et une importante extension de soi dans les objets. Pourtant il est possible d'identifier des pratiques se situant au croisement de ces deux pôles.

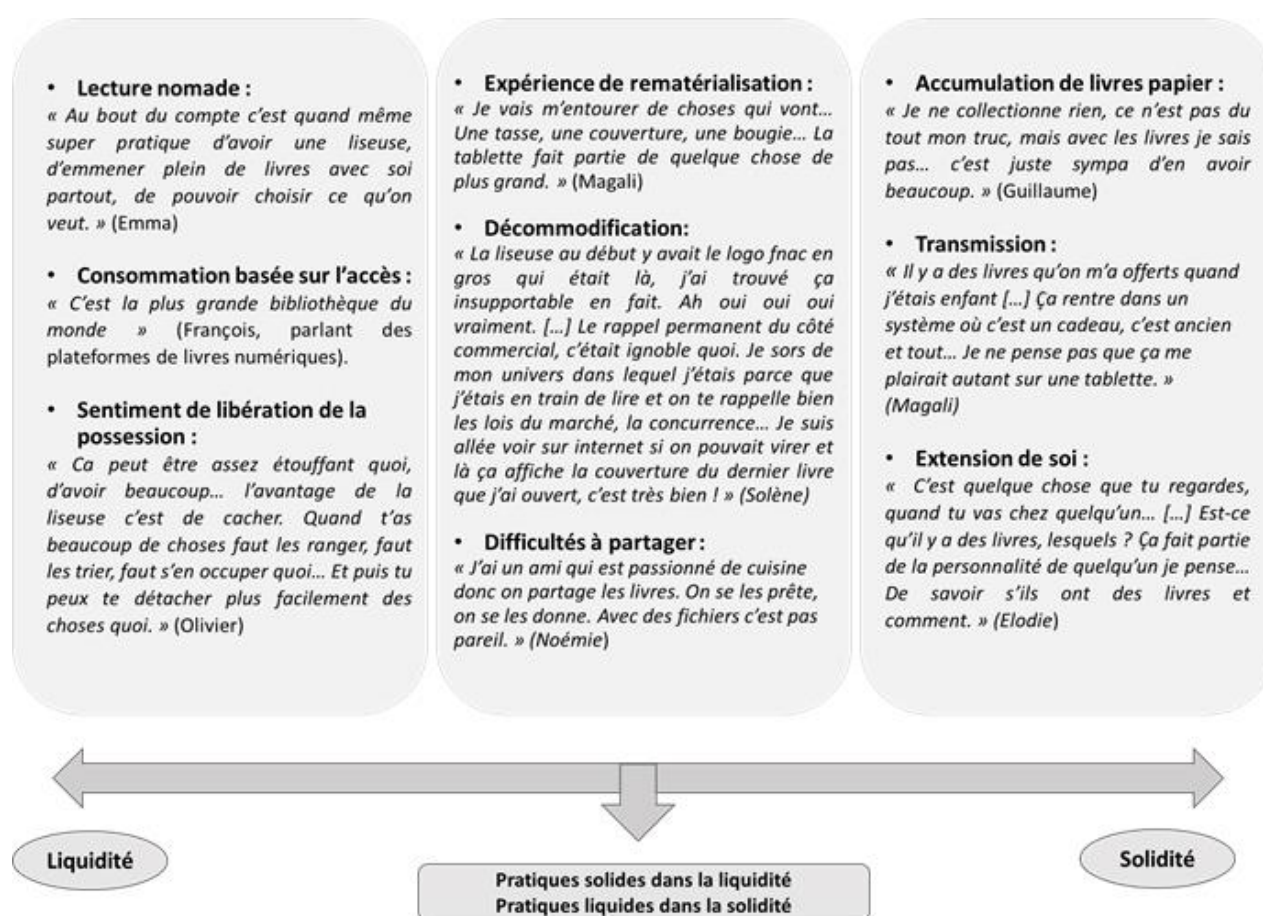


Figure 50 : un spectre allant du solide au liquide

En effet, bien que les livres numériques ne génèrent pas le même niveau d'appropriation que les livres papier, cette forme de consommation n'en est pas complètement dépourvue. Les livres physiques disparaissent, mais d'autres objets sont impliqués dans le processus de consommation, ce qui implique une matérialité nouvelle. C'est notamment le cas des dispositifs utilisés pour lire les livres numériques, qu'il s'agisse d'une liseuse, d'une tablette ou d'un smartphone, ainsi que leurs divers câbles de branchement. Mais cette rematérialisation (Magaudda, 2011) ne se limite pas aux dispositifs de lecture. Lorsqu'elle lit au format numérique, Magali augmente son expérience par l'intervention de nombreux objets qui viennent la compléter : tasse, bougies, couverture ; tous ces objets font partie intégrante de son expérience de lecture. La rematérialisation, à l'origine d'un nouveau système d'objets, implique également un nouveau rapport au corps. Les consommateurs doivent apprendre non seulement à utiliser l'appareil mais aussi de nouvelles techniques du corps (Mauss, 1936) différentes de celles qu'ils ont toujours connues.

Par ailleurs, les consommateurs trouvent des moyens de s'approprier leurs dispositifs de lecture et répondent à l'attrait culturel pour la singularité de deux façons : soit par la décommodification (Kopytoff, 1986), soit par la personnalisation (Campbell, 2005). Solène s'est par exemple sentie presque heurtée par la présence du logo Fnac sur l'écran d'accueil de sa liseuse. Elle s'est renseignée sur des forums spécialisés pour trouver comment faire disparaître ce logo, signe mercantile incompatible avec sa pratique de la lecture. Elle a ressenti le besoin d'effacer le marché et de « décommodifier » sa liseuse. Ces pratiques singularisantes se retrouvent chez de nombreux informants. François, lui, a choisi de personnaliser son dispositif de lecture numérique en y apposant des stickers offerts par son petit-fils. Avec un étui ou des décorations choisis avec soin (voir figure 35 et 36), la liseuse numérique est investie de sens et peut devenir un élément d'extension de soi (Belk,

2013 ; McCracken, 1986), et donc amener des éléments de solidité (l'appropriation) dans une consommation pourtant plutôt liquide (dématérialisée).

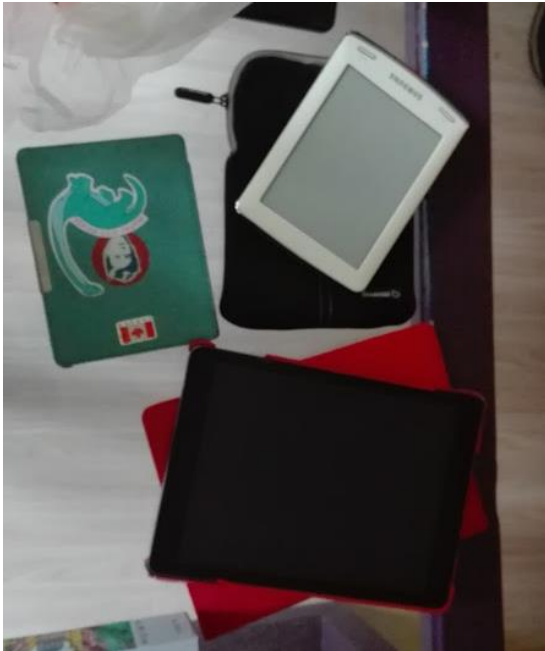


Figure 51 : Une housse de liseuse personnalisée avec des stickers, photographie prise par François



Figure 52 : Etui de Kindle mis en avant sur Instagram, photographie prise par Emma

Enfin, de manière contre-intuitive, il apparaît que les livres papier sont perçus comme plus faciles à partager que les livres numériques. Traditionnellement, la consommation liquide, étant basée sur l'accès, est comprise comme facilitant le partage (Belk, 2014 ; Bardhi et Eckhardt, 2017). Or, de manière frappante, les informants ont le sentiment que le partage est beaucoup plus compliqué avec les livres numériques. Ils soulignent ainsi le sentiment de liberté qu'ils ressentent avec un livre papier dont ils se perçoivent comme le seul propriétaire. Le livre numérique est à la fois plus difficile à partager (notamment pour des raisons techniques) et donne moins envie de le faire. Noémie par exemple ne partage pas ses livres numériques comme elle a l'habitude de le faire avec les livres papier car elle ressent son geste comme moins fort, vidé de son sens lorsqu'il est dématérialisé. Cet aspect rend en quelque sorte le livre papier moins contraignant et donc plus liquide. Dans la consommation de livres, c'est en effet la singularité de l'objet qui donne envie au

consommateur de partager. Lorsque l'extension de soi est limitée, la circulation de ces objets singuliers perd une partie de son intérêt.

On voit ainsi très clairement se dégager des pratiques hybrides dans la consommation de livres mêlant solidité et liquidité pour bricoler une consommation s'adaptant au mieux aux attentes et aux besoins de chacun. Ces observations viennent confirmer l'idée que la consommation liquide ne fait pas disparaître la consommation solide, plus traditionnelle mais qu'au contraire, les deux cohabitent pour créer de nouvelles formes de consommation.

## 4. Du sujet à l'objet : quels liens ?

### 4.1 L'attachement aux objets

Pour Bonnot (2014), l'attachement aux objets renvoie au principe de valence, c'est-à-dire à leur puissance d'attraction (ou de répulsion), à l'intérêt qu'un objet peut susciter dans différents contextes, selon les individus et les situations d'usage. « C'est "l'enchevêtrement" des objets dans un réseau d'intérêts particuliers et d'enjeux collectifs qu'il nous faut analyser » (Bonnot, 2014, p.10). L'attachement contient également la dimension affective liée aux objets (Dassié, 2010). Il est possible d'établir une distinction entre les objets dits d'attachement et les objets standardisés ou objets de désintérêt (Bonnot, 2014). Cependant, cette distinction n'est pas intrinsèque à l'objet lui-même, elle ne peut être établie que de façon empirique, par l'étude des pratiques.

L'attachement aux objets se fait par la familiarisation (Kaufmann, 1997). On peut distinguer deux grands modes de familiarisation : par l'esprit, à travers la ritualisation, ou par le corps à travers l'incorporation.

Lorsque la familiarisation s'effectue par le biais de l'esprit, les objets tendent à s'effacer dans la routine, ils servent de repères sans se faire remarquer. Ils peuvent finir par disparaître derrière le quotidien et nécessiter, pour conserver du sens, une réactivation régulière. Il s'agit de recharger l'objet en symbolique en le rendant de nouveau pleinement visible à l'esprit (Kaufmann, 1997).

La familiarisation par le corps, ou l'incorporation, est à la fois plus commune et moins visible que la familiarisation par l'esprit. Lorsque l'objet disparaît dans la routine, il reste

présent en devenant un support des automatismes corporels : « L'espace corporel des êtres est à géométrie variable » (Bessy et Chateauraynaud, 1995, p.158). Les objets, par le biais de l'incorporation, viennent ainsi constamment modifier la perception de cet espace corporel. L'objet est incorporé principalement par le toucher, introduit dans l'univers des gestes qui vont de soi, il est extension du corps. L'objet passe régulièrement d'un régime d'emprise (familiarisation extrême) à l'objectivation, dans des transitions rapides. Il entre et sort de son statut d'objet par cette familiarisation, il est en mouvement (Kaufmann, 1997).

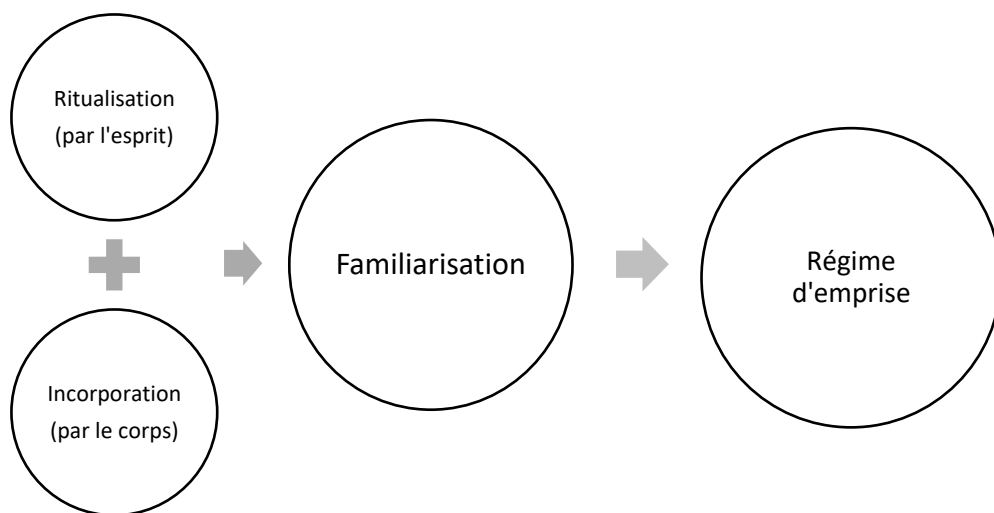


Figure 53 : Processus de familiarisation aux objets d'après Kaufmann (1997)

On retrouve dans la consommation de livres des phénomènes de ritualisation et d'incorporation. Il existe notamment des rituels dans les pratiques de lecture. Les informants expriment à plusieurs reprises l'importance de ces rituels (la couverture et la bougie pour Magali, la présence du chat pour Sabrina, le thé et la lecture à deux pour Fred). Les rituels sont également très présents dans le cadre de l'offrande de cadeaux ou lorsqu'il s'agit de transmission et de lecture auprès des enfants (inscription de la lecture dans les rituels du coucher). Cette transmission aux enfants par le biais de la familiarisation au livre se fait également par incorporation. En effet, comme présenté dans les résultats de ma recherche, le rapport au corps dans la lecture s'instaure dès l'enfance



par la manipulation de l'objet. Les informants cherchent à inciter leurs enfants à se saisir du livre, à le toucher et à créer une relation sensorielle à l'objet afin de favoriser l'attachement à celui-ci. Cette stratégie semble porter ses fruits puisqu'à l'âge adulte, ils ressentent pleinement cette incorporation de leurs pratiques. La lecture est devenue une forme de routine corporelle dans laquelle les gestes sont automatisés (la prise en main du livre, le fait de tourner les pages). L'attachement au livre se traduit donc bien par cette familiarisation à l'objet qui se met en place dès le plus jeune âge et se poursuit ensuite.

#### 4.2 De l'attachement à l'appropriation

Cette vision par le prisme de l'attachement à l'objet a le défaut d'ignorer les mécanismes d'appropriation et de détournements qui font passer l'individu de consommateur (passif) à producteur (actif) dans sa relation à celui-ci. Pour De Certeau (1980), l'appropriation consiste à transformer les objets pour les rendre « semblables à ce qu'on est » (p.280). Il rappelle qu'un objet n'existe jamais indépendamment de son utilisateur et qu'il revient donc à celui-ci de poursuivre le processus de production à travers la consommation qu'il en fait.

On retrouve dans le concept d'appropriation un moyen pour le consommateur de « domestiquer » (Warnier, 1999), de « réaliser pleinement la possession » (Sartre, 1943) ou « d'accommoder » (Miller, 2009) un objet. L'appropriation peut être « tour à tour, la propriété juridique, la maîtrise instrumentale dans un contexte technique, le contrôle et/ou la compétence dans un contexte anthropologique » (Dehling et Vernet, 2020, p.2). L'appropriation est bien davantage que la simple attribution de la propriété, elle recouvre le sentiment de la possession et le processus d'adaptation de l'objet afin de le rendre propre à nos besoins et usages spécifiques.

S'appuyant sur Sartre (1943) et Belk (1988), Dehling et Vernet (2020) identifient quatre stratégies d'appropriation : la maîtrise, la créativité, la connaissance et la contamination. Ces stratégies se retrouvent à différents niveaux dans la consommation de livres.

Par la connaissance, il s'agit d'établir un lien intime avec l'objet. Le simple fait de le manipuler encore et encore permet de se l'incorporer et d'enraciner ce lien. L'appropriation se fait par le biais des expériences passées. Il s'agit ici de la familiarisation que l'on retrouve également dans le concept d'attachement (Kaufmann, 1997). Il existe une forme d'incorporation de l'objet, si souvent manipulé, depuis si longtemps, que sa prise en main devient une évidence. On sait exactement comment se saisir du livre, comment le tenir pour en rendre l'usage aisé. Noémie l'explique bien, elle a appris toute petite à manipuler un livre et l'objet lui est devenu particulièrement familier, elle ne questionne pas son usage matériel. La somme d'expériences qu'elle a accumulées avec cet objet précis lui a permis de se l'approprier pleinement.

La maîtrise, elle, consiste à contrôler l'objet que l'on s'approprie pour s'en assurer un usage optimisé. Il s'agit ici d'exercer une puissance sur celui-ci. Dans le cas du livre, cette maîtrise est limitée par la potentielle sacralisation de l'objet venant contrer cette puissance que l'on peut exercer sur lui.

La créativité consiste à marquer l'objet pour le rendre sien en y imprimant sa trace. Cette dimension est très présente dans la consommation de livres. Certains informants prennent des notes dans les livres, ils peuvent même parfois inscrire leur nom sur la première page et, ce faisant, transforment l'objet, le bricolent et l'augmentent par leur

créativité. Cette appropriation du livre devient ainsi le terrain de bricolages matériels, ces fameux détournements qu'évoquent de Certeau (1980).

Dans sa dimension passive, cette créativité se transforme en contamination (Belk, 1988). Par les traces que l'on imprime aux objets (traces visibles ou invisibles), on leur transmet une part de nous-mêmes, ceux-ci s'imprègnent de notre essence. Plus l'appropriation est forte, plus la contamination le sera également.

### 4.3 Rapport à la possession

L'acquisivité se définit comme le besoin d'avoir, de posséder (Brown, 1991). Ce besoin peut s'expliquer dans un cadre biologique : en effet, le besoin de possession serait naturel et commun à tous les êtres vivants (Petrucci, 1905). Il trouverait même son origine dans la génétique et dans l'existence d'un « gène de la possession », une théorie avancée par Litwinski (1942). Le fait d'avoir ancre le soi par rapport à soi et le soi par rapport aux autres, tout en procurant plaisir et sécurité.

Ce besoin d'avoir se traduit dans un comportement très marqué d'accumulation de livres. Ainsi, dans leur immense majorité, les informants reconnaissent posséder plus de livres qu'ils n'en lisent et continuer malgré tout à en acheter. L'accumulation de livres est à la fois le résultat d'achats nombreux et de la tendance à conserver les livres (ou la tendance à tout garder, Guillard et Pinson, 2012). En effet, les livres sont des objets que l'on garde et dont il est difficile de disposer, comme je l'ai développé dans mes résultats (difficulté, voire impossibilité de jeter les livres, réticences à les donner ou les vendre). Comme les consommateurs les gardent, les livres achetés s'accumulent de façon mécanique. Tous les informants se positionnent, d'une manière ou d'une autre, par rapport à l'accumulation de

livres. Celle-ci peut être maîtrisée, non maîtrisée ou fuie, selon la relation au livre, et plus généralement aux objets, développée par l'informant.

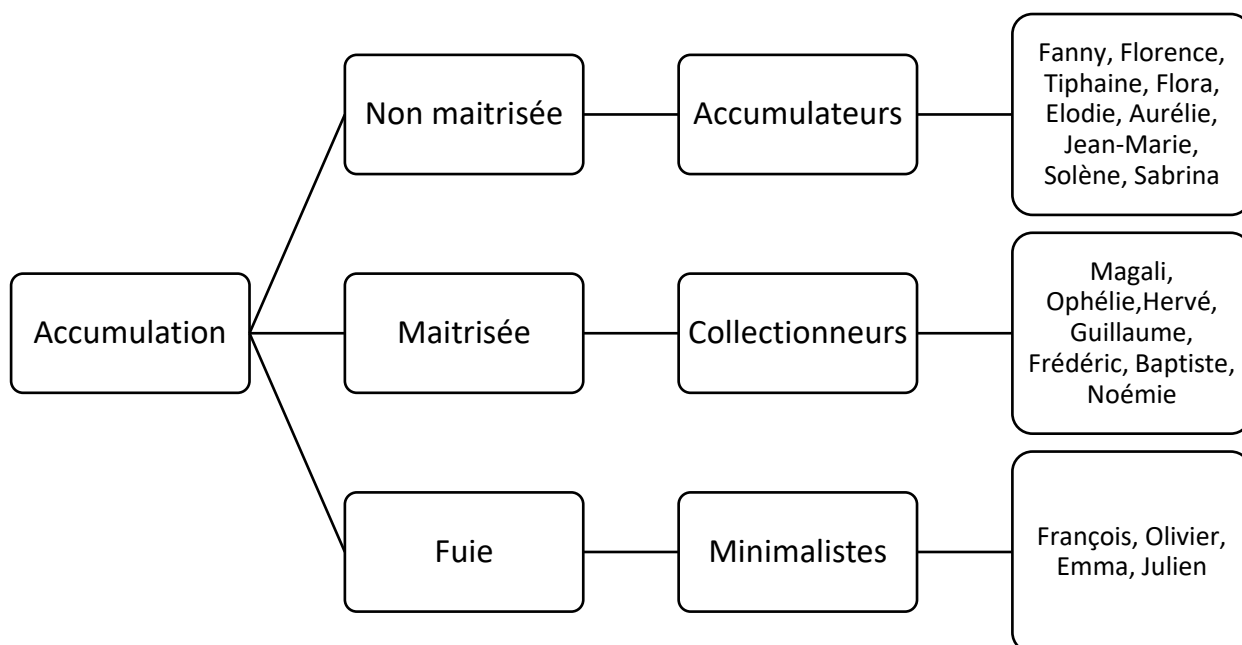


Figure 54 : Profils selon le rapport à l'accumulation

Les individus dont l'accumulation n'est pas maîtrisée peuvent être regroupés sous le nom d'accumulateurs. Il s'agit de personnes qui ont une relation pulsionnelle à l'achat (ou parfois la récupération gratuite) de livres. Ces personnes ne sélectionnent pas les livres qu'elles récupèrent, l'objectif étant littéralement d'en posséder le plus possible. Tous en ressentent une certaine gêne, s'excusant presque de ce comportement et expliquant que c'est plus fort qu'eux-mêmes. S'ils ont la possibilité d'obtenir davantage de livres, même s'il s'agit de livres dont ils n'auront pas nécessairement l'usage, ils en saisiront l'occasion. Ces personnes puisent dans l'accumulation de livres une forme d'identité, ils sont le nombre de livres qu'ils possèdent. Il s'agit du phénomène du *tsundoku* abordé dans le contexte de cette thèse. L'objectif dans l'accumulation de ces livres est d'ouvrir la

possibilité de les lire plus tard, un jour peut-être (ce qui n'est pas nécessairement fait pour autant). La bibliothèque devient ici une « anti-bibliothèque » selon l'expression de Taleb (2010), une bibliothèque de projets de lecture et pas une bibliothèque de livres lus. Certains accumulateurs traitent leurs livres avec soin malgré la quantité dont ils disposent (Elodie ou Jean-Marie par exemple), d'autres les traitent avec davantage de légèreté (Florence, Solène), selon leur niveau de matérialisme (on observe effectivement que de façon cohérente, les plus matérialistes ont tendance à être plus soigneux).

Les personnes qui accumulent des livres mais le font de façon maîtrisée sont des collectionneurs. Ils sélectionnent avec soin les livres qu'ils possèdent mais cherchent tout de même à en posséder un grand nombre. Leur identité est davantage liée au type de livres qu'ils possèdent (genre, auteurs, dimension esthétique des ouvrages, etc.) qu'à leur nombre. Ils vont chercher à posséder des collections complètes, mettre en avant certains auteurs ou certaines collections et traiter leur bibliothèque avec grand soin (livres classés, rangés par taille par exemple).

Les minimalistes sont les individus qui ont tendance à fuir l'accumulation. Ils sont dans un rejet du matérialisme qui s'étend à leur consommation de livres. Non seulement ils ne ressentent pas le besoin de posséder des livres mais à l'inverse, ils se disent fiers de dépasser ce besoin et ressentent une nécessité à se libérer de la possession et de la matérialité de façon plus générale. Ces profils ont tendance à se tourner vers le numérique comme moyen de pratiquer la lecture tout en conservant leur liberté vis-à-vis de l'objet. Cela ne les empêche pas pour autant d'accumuler des livres numériques, ce que font allègrement Olivier et François par exemple. Comme Olivier l'exprime d'ailleurs très clairement, l'accumulation numérique est une accumulation cachée au regard, qui

n'encombre pas physiquement et donc qui pèse moins sur sa conscience puisqu'elle ne se rappelle pas constamment à lui.

Il faut cependant se garder d'une lecture trop instrumentale du « besoin d'avoir ». Cette approche ne suffit pas à comprendre pleinement ce qui se joue de façon complexe dans le rapport à la possession (Dittmar, 1992 ; Lamberton et Goldsmith, 2020). Si l'on adopte un point de vue davantage social que biologique, les possessions matérielles sont des « symboles d'identité dont les significations sont socialement constituées » (Dittmar et Pepper, 1994). La possession émane à la fois du réel et de l'esprit (Etzioni, 1991). On peut ainsi identifier deux types de possession : une possession de fait qui correspondrait à la propriété physique de l'objet, à sa détention, et une possession de foi qui serait d'ordre moral, psychologique et affectif et qui constituerait une possession « pleine et entière » de l'objet (Dehling, 2012). C'est cette possession de foi qui permet notamment à l'individu de s'exprimer à partir de ses objets dans une extension de soi (Belk, 1988), les objets représentant alors un prolongement identitaire de l'individu. Ainsi, en possédant certains biens spécifiques, les individus effectuent un transfert culturel entre ce que représente l'objet et leur vie (McCracken, 1986 ; Curasi et al, 2004). Les livres font ainsi très majoritairement partie de cette deuxième acception de la possession, cette possession de foi. C'est cette possession de foi de l'objet livre qui fait que l'on s'y attache et que l'on se l'approprié.

#### 4.4 Le don d'objet et le cadeau

Le don d'objet a été étudié par de nombreux chercheurs, notamment en anthropologie. Les recherches de Mauss (1923) ou de Malinowski (1922) montrent ainsi que les sociétés primitives s'appuient sur la réciprocité afin d'entretenir les liens sociaux (Bergadaa, 2006). Cette réciprocité consiste en un don qu'une personne, le donneur, fait à une autre personne, laquelle se sent liée par un sentiment de réciprocité. Le don comme étudié par Mauss est présenté comme différent de l'échange marchand. En effet, les objets donnés sont porteurs de sens, ils se chargent de l'« essence » de leurs propriétaires, le « *hau* », qui circule par l'intermédiaire du don et est ainsi transmis au receveur (Mauss, 1923).

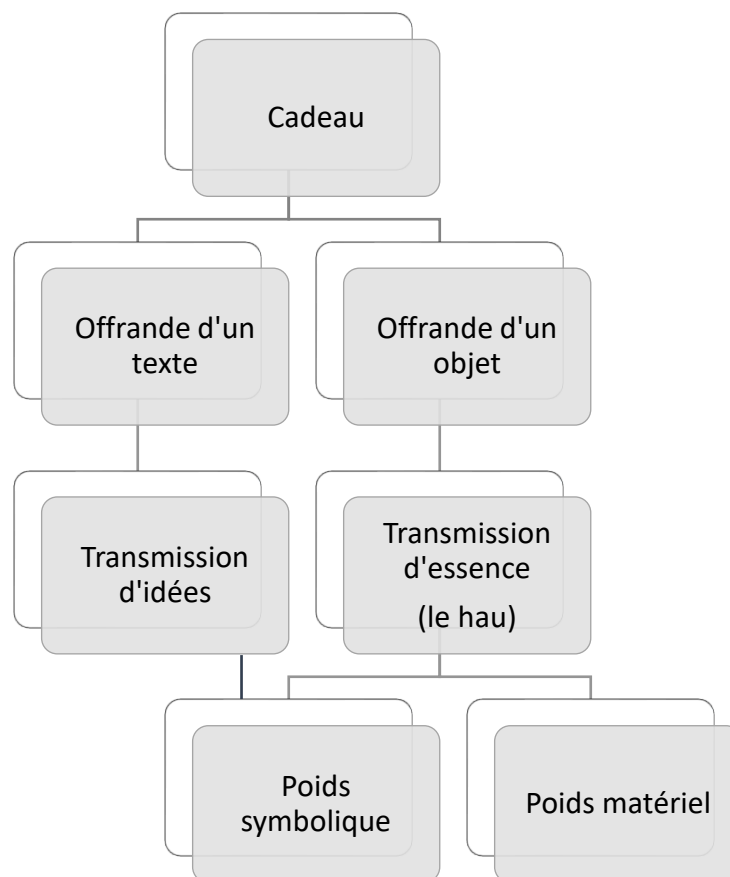


Figure 55 : Qu'offre-t-on lorsque l'on offre un livre ?

L'offrande de livres peut se concevoir de deux façons : l'offreur peut avoir avant tout l'intention d'offrir un texte (cette offrande passant alors par un objet, mais seulement en second plan), ou bien vouloir au contraire offrir avant tout un objet (le texte passant alors au second plan). Ces deux conceptions engendrent des modalités différentes de l'offrande, les objectifs et les conséquences du cadeau ne sont alors pas les mêmes. Lorsque l'on souhaite offrir avant tout un texte, l'objectif est de faire circuler des idées, de transmettre des goûts et de partager une expérience de lecture. Par exemple un livre nous a plu, nous a fait ressentir certaines émotions et on souhaite transmettre cette émotion. Ce cadeau peut être fait indifféremment en version papier ou numérique, puisque c'est le contenu qui importe. C'est ce que vivent Flora et Sabrina qui offrent régulièrement à leur père des livres numériques pour pouvoir en discuter avec lui ensuite. Le poids associé à ce cadeau est uniquement de nature symbolique. On peut par exemple y associer une forme d'obligation implicite à lire le livre ainsi offert.

Lorsque l'on souhaite offrir avant tout un objet, l'idée est celle que l'on retrouve chez Mauss (1923), de transmettre un peu de l'essence de l'offreur à travers l'offrande. L'objet devient un symbole, il est porteur de sens et se charge d'une partie de l'esprit de son offreur. Ici, il est inenvisageable d'offrir une version dématérialisée du livre, sa dimension matérielle est centrale dans le cadeau. Olivier par exemple, qui est par ailleurs inconditionnel du livre numérique, ne peut pas envisager d'en faire cadeau. Le poids associé à ce type d'offrande est à la fois matériel et symbolique. Il convient de prendre soin de l'objet et de le conserver, sans quoi l'on manquerait de respect envers l'offreur qui l'a chargé de son empreinte.

Si le don est hautement ritualisé dans les sociétés dites primitives, à l'instar de la *kula* décrite par Malinowski (1922), il ne l'est pas beaucoup moins dans les sociétés occidentales.



En effet, l'offrande de cadeaux répond à de nombreux codes sociaux. Le cadeau choisi, la date de l'offrande, ses modalités... Tous ces éléments répondent à une forme de ritualisation (Giesler, 2006). Le cadeau possède une importante dimension sociale qui trouve son illustration dans ces rituels. Par ailleurs, tout comme le don décrit par Mauss (1923), le cadeau est habité d'un esprit, d'une symbolique. Il possède en effet des propriétés que le donneur, par son offrande, transfère au récipiendaire (Schwartz, 1967 ; Sherry, 1983). L'offrande de livres est ainsi chargée de rituels, comme tout cadeau.

#### 4.5 Les objets dans l'espace domestique

*« Les livres ne sont pas dispersés mais rassemblés. Comme on met tous les pots de confitures dans une armoire aux confitures, on met tous ses livres dans un même endroit, ou dans plusieurs mêmes endroits. On pourrait, tout en souhaitant les garder, entasser ses livres dans des malles, les mettre à la cave ou au grenier ou dans des fonds de placard, mais on préfère généralement qu'ils soient visibles. » Georges Perec, Notes brèves sur l'art et la manière de ranger ses livres (1985)*

Il est possible d'identifier trois types d'espaces spécifiques au sein de l'espace domestique, chacun définissant un usage particulier des objets le peuplant : les espaces intimes (la chambre, la salle de bain), les espaces privés (la cuisine, la cave) et les espaces publics (l'entrée, le salon) (Segalen et Bromberger, 1996). Les espaces intimes sont ceux dans lesquels les visiteurs extérieurs au foyer sont proscrits. Ils peuvent accéder aux espaces privés mais le font rarement, et ils sont habituellement reçus dans les espaces publics. Selon les objets et les espaces, des usages peuvent être prescrits, permis ou interdits. Il s'agit le plus souvent de codes implicites et socialement incorporés. En France par

exemple, le papier toilette est proscrit dans les espaces publics, il s'agit d'un objet réservé à l'intimité, quand au Danemark ou en Turquie il peut être utilisé pour d'autres usages que la toilette (nettoyage notamment) et est donc accepté dans les espaces publics (Segalen et Bromberger, 1996). Les objets peuvent ainsi être cachés, montrés ou même exposés selon qu'ils sont plus ou moins acceptés dans un espace domestique de l'ordre du public, qui suggère le passage. Dans ces différents espaces, les objets peuvent être fortement nomades, faiblement nomades mais mobiles ou tout à fait sédentaires (Segalen et Le Wita, 1993).

Type d'espace domestique	Visibilité de l'objet	Circulation de l'objet
<b>Espaces intimes (chambre, salle de bain)</b>	Livres cachés aux visiteurs extérieurs au foyer	Faiblement nomades
<b>Espaces privés (cuisine, cave)</b>	Livres cachés à tous, y compris les personnes du foyer	Sédentaires
<b>Espaces publics (entrée, salon)</b>	Livres montrés (visibles à tous)	Nomades
	Livres exposés (visibles et mis en valeur)	Sédentaires

Figure 56 : Le livre dans l'espace domestique

Le livre peut ainsi être plus ou moins visible selon son statut et selon les pratiques du consommateur. Certains livres sont conservés dans les espaces intimes du foyer, notamment dans la chambre. Il s'agit principalement des livres que l'on lit au quotidien mais n'ont pas vocation à définir l'identité du lecteur, et donc que l'on ne cherche pas à montrer. Ces livres sont faiblement nomades, ils circulent surtout dans les limites de l'espace domestique. D'autres livres vont être cachés aux yeux de tous, dans les espaces privés. Ce sont les livres que l'on stocke (à défaut de les vendre ou de les donner, parfois dans l'idée de les ressortir un jour), plutôt dans des espaces fermés et donc à l'abri des

regards. Ces livres sont sédentaires, ils ne circulent pas ou plus. Enfin, certains livres sont conservés dans les espaces publics du foyer, le salon notamment. Ce cas de figure est le plus fréquent, c'est dans le salon que l'on retrouve la grande bibliothèque fantasmée de tous les informants. Ainsi, la plupart des livres du foyer se trouvent dans cet espace public. Ils peuvent être soit montrés, c'est-à-dire simplement visibles, soit exposés, c'est-à-dire mis en scène pour le regard du visiteur. Les livres simplement montrés sont nomades, ce sont les livres qui circulent le plus, ceux que l'on emmène à l'extérieur du domicile, que l'on prête. Les livres exposés, au contraire, sont sédentaires. Ils n'ont pas particulièrement vocation à être lus puisqu'ils existent surtout pour leur dimension esthétique, décorative.

A travers leurs déplacements, les objets se meuvent aussi dans l'attachement qu'on leur porte. On peut ainsi les mettre à distance sur le plan émotionnel, c'est ce que l'on appelle le processus de refroidissement, le *cooling* (McCracken, 1988). Les objets sont refroidis en étant déplacés vers des espaces de stockage (cave, grenier, garage), ce qui permet de les éloigner du quotidien. Un objet ayant été dans un premier temps investi d'un attachement important sera le plus souvent refroidi pendant un temps avant que l'on se sépare de lui. Les livres conservés dans les espaces privés du foyer sont ainsi refroidis, ils ne font plus pleinement partie de la vie de ses habitants. Chez les informants, c'est le cas notamment des livres dont les enfants se sont détournés en grandissant et qui sont conservés pour d'éventuels futurs enfants ou petits-enfants, ou pour être donnés ou vendus plus tard. De l'aveu des informants eux-mêmes, ils sont en réalité stockés indéfiniment, même lorsque l'idée à l'origine était de s'en séparer. Mais un objet refroidi peut également être réchauffé si on le réintroduit dans des espaces domestiques de plus grande proximité (chambre, salon), et se trouver ainsi réinvesti d'un attachement (McCracken, 1988). Selon l'endroit où il se trouve dans l'espace domestique, un objet sera donc investi très différemment. Les objets considérés comme « vivants » sont souvent liés à des « espaces de vie » (cuisine,

salon, etc.) et donc constamment « irrigués » par le mouvement et la dynamique de la vie quotidienne. Ce substrat fait défaut aux objets refroidis, stockés dans des espaces fermés (cave, grenier). Ainsi, la présence physique de l'objet dans la vie domestique lui confère un caractère vivant (Beldjerd et Tabois, 2014).

## 5. Une approche dynamique de la culture matérielle

La notion de culture matérielle suppose également une dimension dynamique dont il est nécessaire de rendre compte. En effet, la permanence matérielle est illusoire, les objets changent de statut régulièrement, en fonction de leur trajectoire. Dans cette optique se dégage l'idée de « pister les objets », ainsi que le propose notamment Desjeux (2004, 2006). Cette approche permet d'intégrer la dimension dynamique des objets et, avec elle, de la culture en étudiant les échanges et les évolutions qui rendent la culture matérielle vivante.

L'identité de l'objet inscrite dans une temporalité est constituée de deux perspectives : son parcours de chose singulière (ce livre précis) et sa position successive dans un système de représentations collectives (le livre à travers les âges). On peut même appliquer à ces deux phénomènes les termes issus de la biologie d'ontogénèse (le développement d'un organisme de la naissance à la mort) et de phylogénèse (l'évolution d'une espèce) (Warnier, 1999) puisque les chercheurs parlent de vie des objets. En effet, ces derniers subissent plusieurs transformations (matérielles, techniques, usuelles ou symboliques) et connaissent différents stades, on peut donc mettre cette vie en récit et établir leur biographie. Je m'intéresse dans cette thèse principalement à la dimension ontogénétique du livre, c'est-à-dire à l'histoire singulière de l'objet de façon idiosyncratique, même si la phylogénèse éclaire nécessairement le parcours singulier de chaque objet.

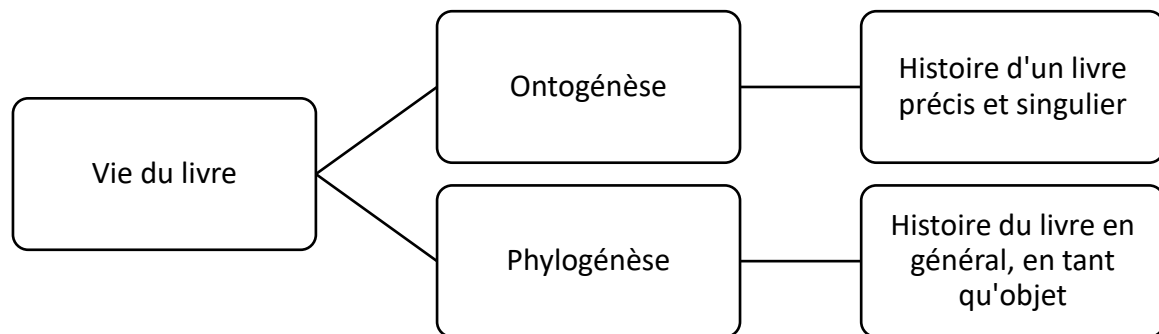


Figure 57 : Deux approches de la vie du livre d'après Warnier (1999)

### 5.1 L'objet comme porteur de vie

Attribuer à l'objet une valeur symbolique ne se résume pas à considérer que celui-ci définit un statut social. C'est également l'idée que les objets sont porteurs de représentations multiples allant au-delà de leur usage. Vous êtes attachés au collier de perle de votre grand-mère ou au doudou de votre enfant pour d'autres raisons que la valeur intrinsèque (financière ou pratique) de ces objets. Pour se convaincre de la portée symbolique des objets, il suffit de constater le nombre de récits autour de l'éveil à la vie des objets, qui constituent toute une mythologie (on peut citer le film d'animation *Toy Story* dans ce registre ou bien les *tsukomogami*, issus du folklore japonais, qui sont des objets qui prennent vie après 100 ans d'existence, ou bien par rancœur d'avoir été abandonnés, et qui sont alors malfaisants). Pour Mauss (1923), certains objets usuels et ordinaires vont prendre vie à travers le don, en passant de mains en mains. Le don apporte à l'objet un surcroît d'identité. L'objet conserve ce statut singulier tant que la mémoire du don est vivace. On retrouve également chez Desjeux (2014) l'idée de transsubstantiation des objets

par la publicité, qui se rapproche de l'animisme en donnant une âme, une énergie vitale à l'objet en le transformant en personne par le biais de la marque.

On retrouve tout un champ lexical de la vie et de la mort appliqué au livre dans les discours des informants. Ainsi, Tiphaine aime qu'un livre ait « vécu », qu'il porte les marques du temps. Fred pense qu'un livre qui n'est pas lu est « déjà mort », et Noémie a du mal à faire « le deuil » des livres dont elle s'est séparée (ce qu'elle n'est d'ailleurs pas parvenue à faire tout à fait). Elodie, elle, trouve qu'il faut « laisser respirer » les livres. On prête ainsi au livre une vie (et une mort), celui-ci est porteur d'un souffle et parfois même d'une âme. C'est le plus souvent lorsqu'ils parlent d'un livre précis et singulier que les informants emploient ce champ lexical (bien plus que lorsqu'ils parlent du livre en général). C'est à travers sa singularité que l'objet se charge d'une forme d'énergie vitale, celle-ci n'est pas intrinsèque. Ainsi, certains livres sont vivants, ceux pour lesquels on conçoit un lien d'attachement profond et d'autres sont moins (voire pas du tout) sujets à cette charge symbolique (les livres fonctionnels, qui ont un usage utilitaire ou décoratif par exemple). Seul un attachement fort permet de conférer une vie à l'objet livre.

## 5.2 Vie des objets et biographie d'objets

Cette approche des objets comme dotés de vie rejette une vision purement matérialiste ou fonctionnaliste des objets et permet d'élargir le prisme de la réflexion. Dès lors qu'un objet est porteur de vie, il est possible de réaliser sa biographie, d'étudier cette vie dans une temporalité longue permettant d'analyser ses successifs changements de statut. Pour utiliser la méthode biographique développée par Kopytoff, la condition principale est que l'objet étudié ait une histoire, un devenir fait d'évolutions de statut, c'est-à-dire qu'il ait suscité à un moment donné l'attachement d'un individu. Le projet biographique de

Kopytoff est ainsi de « suivre les objets à la trace » (Julien et Rosselin, 2005, p.44) pour saisir les évolutions de leur statut social et symbolique au fur et à mesure de leur parcours. Bonnot (2014), lui, préfère au terme de biographie celui d'idiographie, renvoyant à la singularité et à l'idiosyncrasie et donc plus à même de distinguer l'histoire sociale et l'étude d'un objet-personne.

Il est donc possible de réaliser une idiographie des livres possédés par un individu. Certains informants se proposent d'ailleurs de nous raconter l'histoire d'un livre en particulier. Il s'agit ici non pas de l'histoire racontée dans le livre mais de l'histoire vécue par celui-ci, des différentes étapes par lesquelles il est passé pour en arriver le jour de l'entretien à se trouver entre les mains de l'informant, choisi entre tous pour être conté. Comment en ont-ils fait l'acquisition ? Quand l'ont-ils lu ? Dans quelles conditions ? Comment le livre a-t-il ensuite été stocké ?

Pour Kopytoff (1986) : « En faisant la biographie d'une chose, on peut poser des questions similaires à celles qu'on pose au sujet des gens : quelles sont, sociologiquement, les possibilités biographiques inhérentes à tels statuts et dans telle période et telle culture, et comment ces possibilités se réalisent-elles ? D'où vient la chose et qui l'a fabriquée ? Qu'a été sa trajectoire jusqu'ici, et qu'est-ce que les gens considèrent comme une carrière idéale pour une telle chose ? Quels sont les « âges » ou périodes reconnus dans la « vie » de la chose, et quels sont les repères culturels pour ces périodes ? Comment change l'utilisation de la chose avec son âge, et que lui arrive-t-il lorsqu'elle atteint le terme de sa pleine utilité ? » (pp. 66-67). Kopytoff propose d'adapter le concept de « vie bien vécue » de Mead (1928) pour penser la trajectoire d'un objet : la vie bien vécue n'est pas définie de la même façon selon les cultures (que ce soit pour les humains ou pour les objets). Ainsi,



avant d'étudier la vie de l'objet, il faut d'abord s'interroger sur ce qui constitue une vie bien vécue dans la culture en question.

On retrouve dans les discours des informants cette idée de vie bien vécue du livre. Le livre qui connaîtrait une vie bien vécue serait ainsi celui sur lequel s'inscrirait les marques du temps. Il faut laisser une certaine patine s'installer (McCracken, 1990), celle-ci permet de raconter l'histoire de l'objet. Un livre tout à fait neuf ou comme neuf, sans aucune trace d'usure, n'est pas singulier. Il appartient encore au domaine du produit, de l'objet protocolaire (Violette Morin, 1969) et a de ce fait moins de valeur aux yeux du consommateur. Cependant, il existe un impératif social très fort à prendre soin des livres, ne pas les abîmer. Il faut donc tout à la fois prendre soin du livre et tout de même laisser les marques du temps s'installer de façon suffisante pour singulariser l'objet. Ces deux dynamiques sont contradictoires et cette contradiction se retrouve parfois dans les discours des informants. Tiphaine par exemple est très heureuse que ses enfants se saisissent et s'emparent des livres de la bibliothèque familiale, y compris des siens. Elle a ainsi le sentiment que ses livres vivent. Elle se réjouit par exemple lorsque sa petite fille s'empare d'un livre particulièrement érudit (bien que celle-ci ne sache pas encore lire). Pourtant, elle explique avec émotion la façon dont son cœur s'est serré lorsqu'elle a retrouvé l'un de ses livres déchiré par son bébé.

Le livre doit passer de mains en mains, ces mains peuvent éventuellement laisser leur « empreinte » sur l'objet mais au-delà d'un certain seuil, la marque devient destruction, elle n'est plus acceptable. De même, Elodie explique que son frère a mis en place tout un système d'organisation dans lequel certains livres sont accessibles à tous (y compris les enfants) et d'autres, plus fragiles, sont protégés, placés hors d'atteinte. Il y a donc les livres qui vivent et ont l'occasion d'avoir cette vie bien vécue et d'autres qui en sont exclus car

trop précieux pour être singularisés ainsi, par incorporation (Kaufmann, 1997). On peut identifier ici un paradoxe : les livres considérés comme ayant le plus de valeur sont protégés et ne peuvent donc pas connaître une « vie bien vécue ». Les autres circulent, passent de mains en mains et se patinent. Par ce processus, ils se singularisent et acquièrent donc une valeur symbolique importante que les livres protégés n'ont pas. Ils racontent l'histoire de leur propriétaire, à l'instar du livre de cuisine évoqué par Noémie dans lequel chaque tâche est le souvenir d'une recette.

### 5.3 Biographies d'objets, de la marchandise à la singularité

Pour Kopytoff, on peut situer les objets mais aussi les humains sur un axe allant de la marchandise à la singularité (le « non-échangeable »). Le statut de marchandise n'est pas pour lui une caractéristique mais un état, potentiellement provisoire, qu'il est possible d'acquérir et de perdre selon le contexte (la marchandise étant ce que l'on peut échanger dans un contexte marchand, ce qui dispose d'une valeur d'échange et d'usage). Il fait ainsi un parallèle avec la condition de l'esclave. L'esclave est la forme ultime de marchandisation mais son statut n'est, comme pour l'objet, que temporaire. Il peut être tour à tour marchandisé par l'échange, puis singularisé soit de façon définitive par le statut d'affranchi, soit de façon temporaire en développant une relation proche avec ses acquéreurs, et éventuellement ensuite de nouveau marchandisé.

La marchandisation va avoir tendance à homogénéiser les valeurs, alors que la culture repose sur la discrimination, la différenciation. La marchandisation est donc un processus anticulturel, lorsqu'elle est poussée à l'extrême. La culture s'assure que certains objets résistent à la marchandisation par la singularisation (en rendant des objets uniques et

donc non-échangeables) et la sacralisation. C'est principalement en pénétrant la sphère personnelle que l'objet va se singulariser (Moles, 1972).

Il existe des marchandises terminales, qui sont « désactivées » en tant que marchandise et dont la finalité est d'être définitivement singularisées. On peut évoquer ainsi les œuvres patrimoniales. Il y a aussi, dans les sociétés dites complexes, une aspiration à la singularisation, que l'on satisfait généralement de façon individuelle, par l'appropriation et la personnalisation des objets. Le simple fait d'enlever l'étiquette de prix au dos d'un livre dès son acquisition renvoie bien à cette volonté d'extraire l'objet de la sphère marchande, c'est le rendre sien.

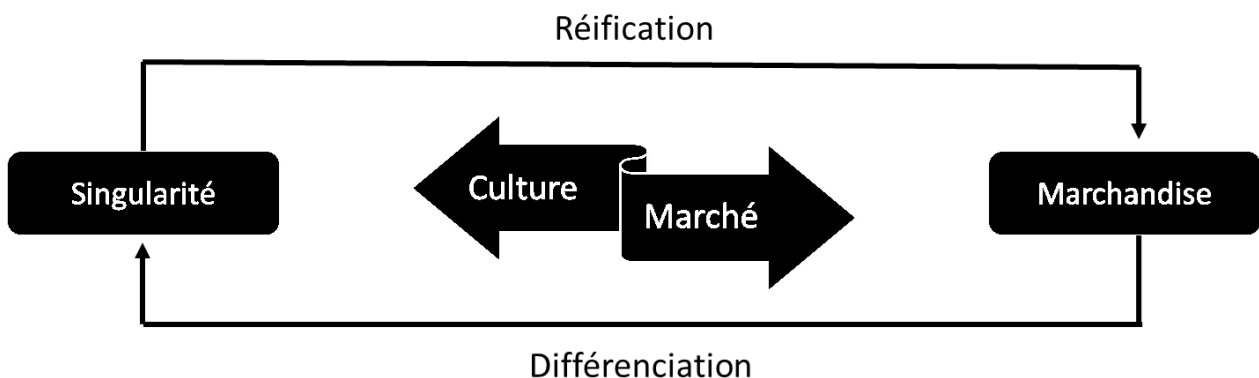


Figure 58 : Le processus de marchandisation/singularisation, d'après Kopytoff (1986)

Mais ces deux univers s'interpénètrent constamment. Le meilleur exemple de ce phénomène souvent paradoxal est la collection : plus un objet est singulier, plus il est susceptible d'être collectionné, et plus il acquiert de valeur, et donc un prix, ce qui le renvoie à son statut de marchandise et diminue sa singularité. Les œuvres d'art sont éminemment singulières mais sont assurées par les musées, qui se défendent pourtant ardemment de les marchandiser. Le seul moment où le statut de l'objet est sans ambiguïté est celui de l'échange (il est alors éminemment marchand). A toutes les autres étapes de la vie d'un objet, singularité et marchandise cohabitent pour lui donner un statut

complexe. On retrouve ce double statut dans la consommation de livres. Le livre passe ainsi rapidement après son acquisition du statut de produit (c'est-à-dire marchandise) à celui d'objet (et donc extrait du marché). En effet, les informants n'aiment pas penser au livre comme un produit et la lecture est une pratique en dehors du marché (Noémie, Solène, Jean-Marie). Il y a donc une aspiration à singulariser l'objet livre pour l'éloigner du statut de marchandise et lui garantir la différenciation. A certains moments de sa vie, le livre peut toutefois être remarchandisé lorsqu'il s'agit de le revendre notamment (brocante, bouquiniste).

Si la plupart des informants ont des pratiques d'achat d'occasion de livres, ils sont très peu nombreux à avoir déjà vendu leurs livres d'occasion. Il s'agit dans ce cas de livres qui ont été peu investis d'attachement (livres professionnels par exemple) ou de livres jeunesse dont leurs enfants se sont éloignés. Pour permettre au processus de démarchandisation de se mettre en place, il a fallu que ces livres soient auparavant refroidis (McCracken, 1990), ils ont donc le plus souvent été entreposés dans des zones de stockage et on en a effacé d'éventuelles traces de leur propriétaire (annotations, marque-pages, etc.). En effectuant cette mise à distance (Dehling et Vernet, 2020), on permet à l'objet d'être de nouveau réifié en réintégrant le marché. Le futur propriétaire pourra de son côté effectuer un processus de mise en soi (Dehling et Vernet, 2020) afin de s'approprier le livre et le singulariser à nouveau.

## 6. Proposition de typologie de lecteurs

Plusieurs profils se dégagent chez les consommateurs à partir des données analysées, en fonction de l'importance que ceux-ci accordent à l'objet (livre, support, forme) et à la pratique (lecture, texte, fond). On peut identifier quatre types de profils selon ces deux axes d'objet et/ou de pratique au centre de la consommation.

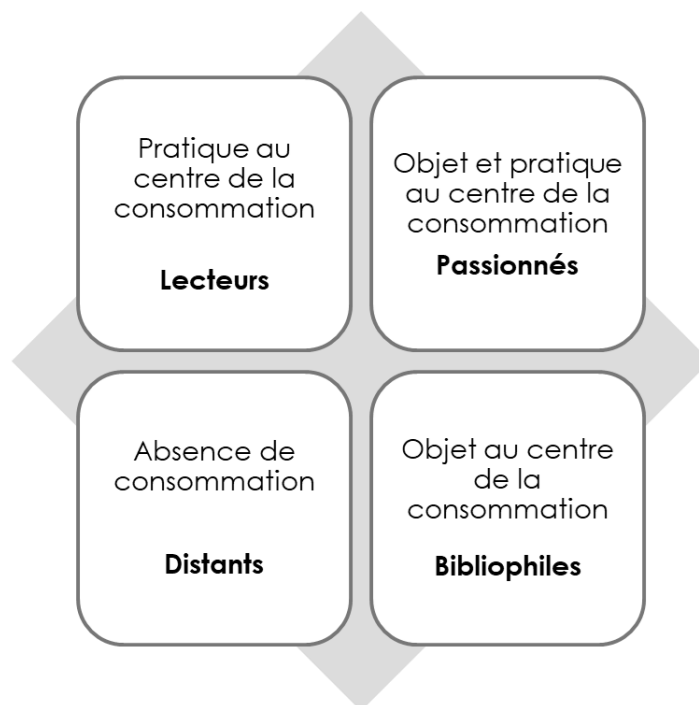


Figure 59 : typologie de lecteurs

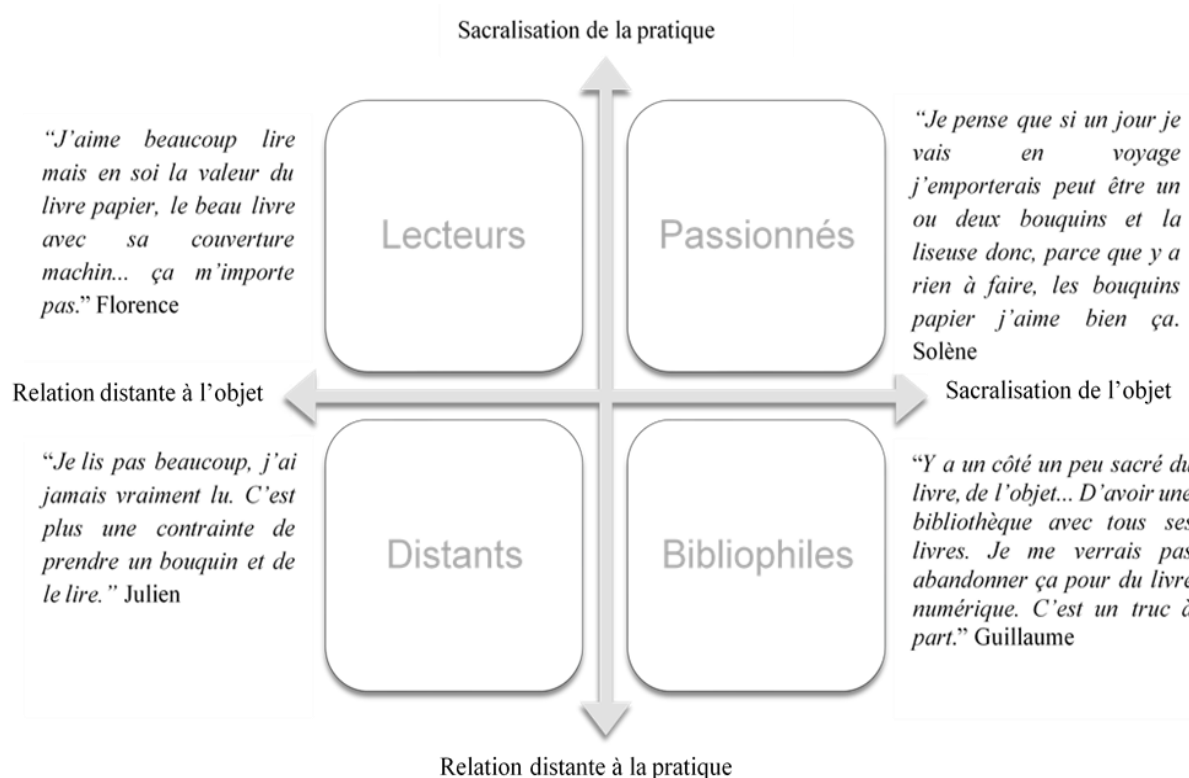


Figure 60 : typologie de lecteurs, verbatims

Les consommateurs ont-ils une relation plus ou moins distante avec l'objet livre ? Avec la lecture comme pratique ? Lorsque cette relation est très développée, on peut parler de sacralisation, comme nous l'avons développé dans ce travail de thèse. Nous avons nommé ces profils : lecteurs, passionnés, distants et bibliophiles. Nous allons revenir sur chacun d'entre eux et le développer.

Les passionnés (importance de l'objet et de la pratique) :

Ils attachent de l'importance aussi bien au texte littéraire qu'à l'objet livre. Ce sont de gros lecteurs, leur identité passe à la fois par leurs pratiques de lecture et par leur possession de livres. Ils ont d'ailleurs, lorsque c'est possible, une grande bibliothèque occupant un espace central dans l'espace domestique. Ils valorisent l'accumulation de livres mais ne sacralisent pas pour autant l'objet lui-même (ils s'autorisent à corner des pages, à

griffonner dans les marges, etc.). Ils sont souvent lecteurs de livres numériques et, s'ils ne le sont pas, envisagent d'essayer. Leurs pratiques sont alors mixtes entre papier et numérique et ils passent de l'un à l'autre selon les circonstances.

Les bibliophiles (importance de l'objet seulement) :

Ils valorisent l'objet plus que le texte lui-même, et perçoivent le livre comme un marqueur social. Ils lisent peu et considèrent plutôt la lecture comme une activité fonctionnelle (nécessaire pour acquérir des compétences en orthographe, de la conversation, etc.). Lorsque cet attachement est sacralisation, une certaine distance s'installe vis-à-vis de celui-ci (le livre ne se manipule pas n'importe comment, par n'importe qui, il convient d'en prendre soin). Lorsqu'ils disposent d'un capital économique et culturel faible, les bibliophiles ont tendance à s'exclure de la consommation de livres, considérant que « ce n'est pas pour [eux] » (ne fréquentent pas les librairies par peur de n'être pas à leur place, notamment). Ils n'imaginent pas lire en numérique, ils sont très attachés à la matérialité du livre (toucher, odeur, etc.) et estiment que le numérique enlève tout intérêt à l'expérience de lecture.

Les lecteurs (importance de la pratique seulement) :

Ils valorisent le texte plus que l'objet livre, en particulier le texte littéraire. Ce sont de gros lecteurs mais cette caractéristique n'est pas centrale dans la définition de leur identité. Ils recherchent avant tout l'évasion ou la qualité esthétique dans leur consommation de livres. Ils mettent en avant les contraintes liées à la matérialité et sont dans une démarche de rejet de l'accumulation (pas de grande bibliothèque, pas de collection de livres). Lorsqu'ils lisent des livres papier, ils n'hésitent pas à corner les pages, les annoter, lire dans le bain, etc. Ils considèrent que le livre numérique apporte la même chose que le livre

papier et la plupart l'ont adopté, tout en conservant des livres papiers pour certaines occasions (pour offrir et pour les enfants notamment).

Les distants (pas d'importance ni de l'objet, ni de la pratique) :

Ils ne lisent pas et possèdent peu ou pas de livres. Ils ont le plus souvent un capital culturel faible et/ou ont connu des difficultés scolaires pendant l'enfance. Ce profil apparaît peu dans notre recherche, tous les informants exprimant, a minima, un attachement même faible pour l'objet livre, identifiant celui-ci comme un objet singulier.

Le tableau ci-après reprend les principales caractéristiques de deux profils que nous avons davantage approfondis : les bibliophiles et les lecteurs. Ces deux types de consommateurs peuvent être amenés à avoir une consommation à la fois de livres papier et de livres numériques, ce qui les rend particulièrement intéressant à étudier dans le cadre de cette recherche. On peut constater des comportements très différents de chacun de ces deux profils par rapport au livre papier et au livre numérique. Les bibliophiles ont un lien avec l'objet qui les amène à s'investir dans celui-ci, à y puiser une extension de soi. Ils recherchent la dimension matérielle dans leur consommation. Ces consommateurs ne sont pas opposés à la consommation numérique mais ils l'utilisent comme complément à leur consommation de livres papier. Il n'est pas envisageable pour eux de remplacer cette dimension matérielle, cela se traduit donc par un nouveau mode de consommation hybride où les pratiques digitales et matérielles se mêlent.



	<b>Bibliophiles</b>	<b>Lecteurs</b>
<b>Informants</b>	Tiphaine, Magali, Kalani, Solène, Noémie, Flora	Florence, Hervé, Emma, Olivier, François, Sabrina
<b>Relation à l'objet</b>	Forte valeur attribuée à l'objet	Faible valeur attribuée à l'objet, priorité donnée à la pratique de la lecture
<b>Conséquences sur la consommation de livres</b>	Lecture numérique possible seulement conjointement des pratiques de lecture de livres papier	Lecture numérique pouvant se substituer à des pratiques de lecture de livres papier, dans une certaine mesure
<b>Conséquences sur le soi étendu</b>	Importance de l'extension de soi dans les livres, qui sont souvent mis en scène dans l'espace domestique. Les goûts et pratiques de lecture définissent l'identité.	Pas d'extension de soi dans les livres. Mise en scène des livres perçue comme inauthentique et ostentatoire.
<b>Relation à la possession</b>	Comportements d'accumulation et de collection, importance du soin des livres (pas de prise de note ou de cornage des pages)	Désir de limiter l'accumulation, matérialité perçue comme un fardeau. Pas de soin spécifique des livres.
<b>Expérience de consommation</b>	Recherche d'une expérience sensorielle, plaisir à ressentir le livre, tourner les pages, sentir le papier. Matérialité présente.	Recherche d'une expérience spirituelle où la lecture est une porte vers l'imagination et l'évasion.
<b>Relation à la consommation liquide</b>	Hybridation de pratiques solides et liquides.	Relation liquide au livre numérique et au livre papier.

Figure 61 : Profils détaillés des bibliophiles et des lecteurs

## Conclusion : de la valeur signe à la valeur praxique

Prendre en compte la dimension dynamique de la culture matérielle, c'est aussi s'interroger sur la façon dont les objets s'intègrent au corps. En effet, technique du corps et technique d'objet se recoupent puisque toute action humaine s'appuie sur une matérialité. Les techniques du corps peuvent être définies comme « les façons dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps » Mauss (1993 [1934], p.365).

Comprendre l'objet dans sa culture motrice, dans ses liens avec les dynamiques corporelles et pratiques permet d'articuler la matérialité aux représentations (Warnier, 1999). En effet voir l'objet en tant que signe, c'est parfois oublier ou nier sa dimension matérielle et ne l'étudier que dans sa dimension symbolique. C'est ce que certains reproches aux sémiologues : « Je propose une théorie de la culture matérielle qui prenne en compte ce qu'elle a de spécifique par rapport à tous les systèmes de signes, c'est-à-dire sa matérialité, qui en fait le protagoniste essentiel des conduites motrices comme matrice de subjectivation. » (Warnier, 2005, p.10). En effet, l'objet conjugue une valeur-signe et ce que l'on peut appeler valeur praxique (sa fonction, son usage matériel), qui ne sont pas équivalentes. Le meilleur exemple pour illustrer cette différence est le célèbre tableau de



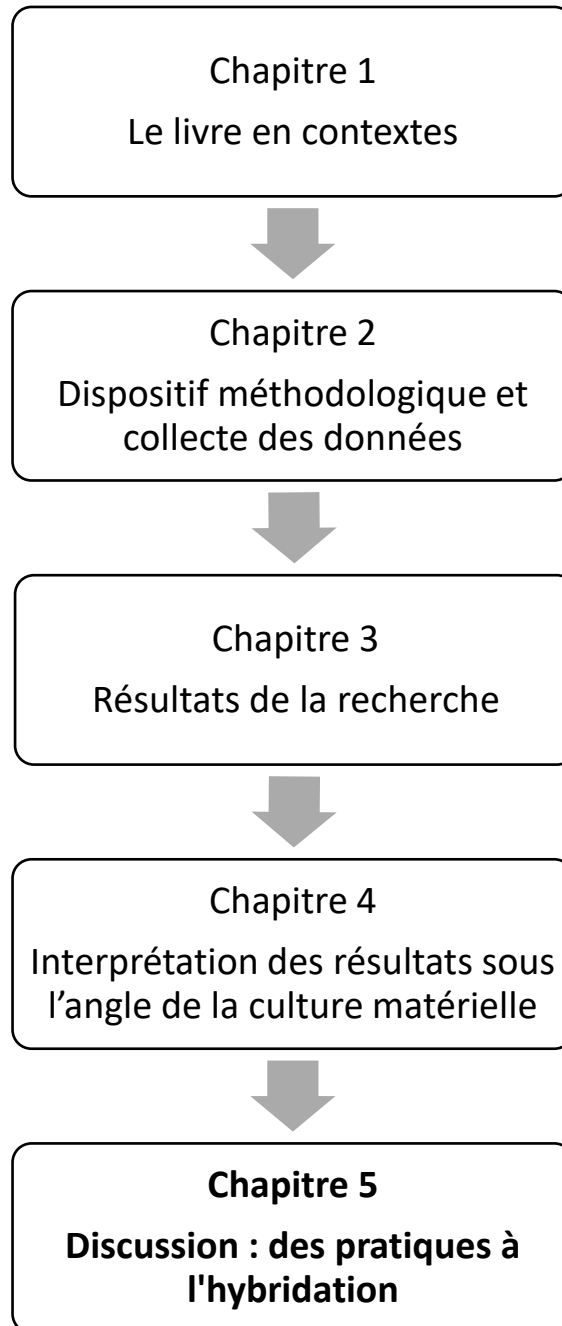
Figure 62 : Magritte, *La trahison des images*, 1928-1929

Magritte : *La trahison des images*. Le tableau représente une pipe, la valeur signe d'une vraie pipe et de ce tableau (si l'on met de côté la dimension artistique), est la même. La différence se situe dans la matérialité, le tableau n'ayant pas vocation à être fumé.

Toute la difficulté dans la réflexion autour de l'objet consiste à articuler valeur-signe et valeur praxique, représentation et matérialité. L'un et l'autre n'ont de sens qu'étudiés conjointement (Warnier, 2005). Tout comme la pipe de Magritte, le livre conjugue à la fois valeur signe et valeur praxique. Ainsi, le livre n'est pas seulement hautement culturel, associé à une symbolique puissante. C'est également, et même avant toute chose, un objet doté d'une matérialité (qu'il s'agisse des pages de papier assemblées ou du dispositif de lecture numérique). L'étude de cette valeur praxique, et donc des usages matériels autour des pratiques du livre, semble indispensable pour éclairer et comprendre ces pratiques.



CHAPITRE 5 : DISCUSSION, DES PRATIQUES À L'HYBRIDATION



## CHAPITRE 5 : DISCUSSION, DES PRATIQUES À L'HYBRIDATION

« *Une maison pleine de livres raconte l'histoire de sa lectrice* »

Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*

## Introduction de chapitre : Chapitre 5

Ce cinquième et dernier chapitre expose la discussion théorique de notre recherche. Celle-ci s'articule autour de deux parties.

Nous verrons tout d'abord les apports que ce travail peut avoir à la théorie de la pratique (Practice theory). En effet, la construction de la pratique peut être envisagée comme le résultat de l'interaction entre des représentations symboliques qui se rattachent à la fois à la pratique et au milieu socioculturel dans lequel elle prend place, des dispositifs matériels, c'est à dire l'ensemble des objets, technologies qui interviennent dans le déroulement de la pratique et des compétences et savoir-faire qui incluent l'ensemble des connaissances détenues par les acteurs en lien avec la façon de gérer la pratique (Shove et Pantzar, 2005). Bien que les dispositifs matériels apparaissent dans cette définition de la pratique, ils sont le plus souvent relégués au second plan, comme des dispositifs actionnables, à l'instar des bâtons pour la pratique de la marche nordique décrite par Shove et Pantzar (2005). Cette recherche montre le caractère central de cette dimension matérielle dont la pratique ne saurait faire l'économie et met en évidence la dimension symbolique des objets, bien au-delà des représentations. Nous souhaitons redonner toute leur place aux objets dans l'étude de la pratique en proposant le terrain supplémentaire des pratiques culturelles, peu étudié jusqu'alors sous cet angle. Par ailleurs, notre recherche met en évidence une apparente complémentarité des pratiques de consommation de livres papier et numériques. Comment cette complémentarité se matérialise-t-elle dans les pratiques des consommateurs ? On observe sur le terrain que les deux pratiques se mélangent entre elles, se substituent parfois l'une à l'autre, se recombinent pour n'en former

plus qu'une. Ce phénomène vient questionner l'hybridation, jusque-là peu étudiée sous l'angle des pratiques.

Nous développerons donc ensuite le concept d'hybridation dans la consommation de livres. En effet, ces deux systèmes de pratique ne se contentent pas de cohabiter de façon parallèle mais font constamment des incursions l'un dans l'autre. Cette coexistence permet de remettre en question la crainte des acteurs du marché d'un remplacement du livre papier par le livre numérique. Les pratiques montrent que nous sommes davantage face à une continuité, dans un système de consommation hybride, plutôt que dans une substitution. Nous identifierons différents niveaux d'hybridation de pratiques puis nous montrerons comment l'incursion de codes issus de la matérialité et de la singularité dans les pratiques de consommation de livres numériques favorisent la création d'une nouvelle forme de pratique hybride à partir des pratiques existantes.

Après ces deux éléments de discussions, nous présenterons les apports théoriques, méthodologiques et managériaux de cette recherche, les limites de celle-ci et les futures voies de recherche à envisager.

## 1. Un retour aux pratiques

*« Les marges d'un livre ne sont jamais nettes ni rigoureusement tranchées : par-delà le titre, les premières lignes et le point final, par-delà sa configuration interne et la forme qui l'autonomise, il est pris dans un système de renvois à d'autres livres, d'autres textes, d'autres phrases : nœud dans un réseau. »*

Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, 1969

La relation au livre, pour les consommateurs, se traduit dans des pratiques de consommation. Lorsque l'on pense pratiques de consommation de livres, c'est bien entendu la lecture qui s'impose immédiatement à l'esprit. Les pratiques de lecture sont en effet centrales dans ce que l'on fait du livre, avec le livre. Mais, comme les résultats de cette recherche le montrent, le livre se consomme de bien d'autres façons : on l'expose, on le partage, on le stocke, on l'entasse... L'introduction du livre numérique dans ces pratiques vient les questionner, les modifier, parfois les hybrider. Comment les pratiques s'arrangent-elles de l'introduction d'une alternative ? S'interroger sur cette redéfinition des pratiques de consommation nécessite de revenir aux fondements de ce qui constitue une pratique.

### 1.1 Théorie(s) de la pratique, théorie des pratiques ?

Un premier problème se pose au chercheur francophone s'intéressant au champ de recherche désigné sous le nom de practice theory (Reckwitz, 2002 ; Schatzki, 2002 ; Warde, 2005) : faut-il parler de théorie des pratiques, de théorie de la pratique, de théories de la pratique ? La traduction du concept de va pas de soi et a des implications sur la compréhension que l'on a de ce champ et de son objet. Dubuisson-Quellier et Plessz (2013)



ont choisi de parler de « théorie des pratiques », ce qui permet de mettre en avant à la fois une certaine cohésion du champ et une multiplicité des pratiques étudiées. En effet, même lorsque l'on parle d'une pratique bien spécifique (la marche nordique par exemple, à l'instar de Shove et Pantzar, 2005), celle-ci a de multiples facettes et s'actualise sous des modalités très diverses. C'est donc le terme que nous avons retenu ici, afin de rendre compte de toute l'étendue des pratiques de consommation de livres.

Malgré une apparente cohésion du champ de la théorie des pratiques, la définition des pratiques diffère d'un auteur à l'autre. Il existe en effet une grande hétérogénéité dans les définitions des éléments constitutifs des pratiques et dans leur assemblage. (Gram-Hanssen, 2011). Pour Schatzki (1996 ; 2002), l'un des précurseurs de ce champ, une pratique se présente comme une entité, un ensemble d'éléments liés entre eux. Les liaisons sont assurées par « des connaissances, par exemple, sur ce qu'il faut dire ou faire ; des règles, des principes, des préceptes et des instructions explicites ; et ce que j'appellerai des structures « téléoaffectives » englobant les fins, les projets, les tâches, les objectifs, les croyances, émotions et humeurs. » (Schatzki, 1996, p.86). Cette définition met l'accent sur la stabilité des pratiques et envisage peu la dimension dynamique et processuelle de celles-ci.

Reckwitz (2002) s'appuie sur la vision de Schatzki et s'inscrit dans sa suite tout en y intégrant une importante dimension matérielle, et notamment corporelle. Pour lui, les pratiques s'ancrent dans des routines qui, à travers leur régularité, se trouvent incorporées par les individus. Ainsi, une pratique se présente comme « un type de comportement routinisé qui consiste en plusieurs éléments interconnectés entre eux : des formes d'activités corporelles, des formes d'activités mentales, des choses et leur usage, des connaissances de base constituées de compréhension, de savoir-faire, d'états

émotionnels et de motivations. » (Reckwitz, 2002, p.249). La théorie des pratiques affiche l'ambition de dépasser les visions parcellaires proposées par les perspectives de l'homo economicus (où l'action est guidée par les intérêts individuels) et de l'homo sociologicus (où l'action est guidée par les normes sociales). Le « practice turn » qu'il décrit comme une tendance de la recherche trouve sa source dans la volonté d'étudier le quotidien actualisé par les gestes et les comportements des individus, à la lumière d'une compréhension sociale et culturelle.

Cette volonté est partagée par Warde (2005) qui souhaite changer le regard que l'on porte sur la consommation à travers le prisme de la théorie des pratiques. Il défend l'idée, que nous partageons dans ce travail de recherche, que la consommation ne se réduit pas aux échanges marchands mais est un phénomène bien plus vaste. Cette approche par les pratiques lui permet de s'extraire de la tension traditionnelle entre une consommation perçue comme acte d'achat (le consommateur comme homo economicus) et une consommation perçue comme purement symbolique et sociale (le consommateur comme homo sociologicus). C'est l'appropriation qui sous-tend la consommation (Warde, 2017), et celle-ci se met en place notamment par le biais des pratiques.

En prenant appui sur la définition de Schatzki (1996), Warde (2005) pose la pratique comme un ensemble d'activités et de représentations dont la coordination est assurée par trois éléments complémentaires : des significations que l'on peut présenter comme l'ensemble des connaissances qui se rapportent à l'accomplissement d'une activité et qui permettent à l'individu de savoir quoi dire et quoi faire en situation (en d'autres termes des règles), des procédures, c'est-à-dire la mise en application des règles et enfin des engagements qui reprennent l'ensemble des moyens et des fins que les individus associent à l'accomplissement de la pratique.

Shove et Pantzar (2005) vont apporter une autre pierre à l'édifice de la théorie des pratiques en y apportant la dimension dynamique qui lui faisait défaut. En effet, les pratiques sont étudiées jusqu'alors à partir de l'individu qui les réalise. Shove et Pantzar proposent d'en observer le contexte, les différents éléments culturels et sociaux en jeu et la diversité des acteurs intervenant dans le développement et la diffusion d'une pratique. En se basant sur la conceptualisation proposée par Reckwitz (2002), ils envisagent la construction des pratiques comme le résultat de l'interaction entre des représentations symboliques qui se rattachent à la fois à la pratique elle-même et au contexte socioculturel, des dispositifs matériels, c'est à dire l'ensemble des objets, technologies qui interviennent dans le déroulement de la pratique, des compétences et savoir-faire qui incluent l'ensemble des connaissances détenues par les acteurs en lien avec la façon de gérer la pratique.

Schatzki (2002)	Reckwitz (2002)	Warde (2005)	Shove et Pantzar (2005)
<ul style="list-style-type: none"> <li>- Compréhension pratique</li> <li>- Règles</li> <li>- Structures téléo-affectives</li> <li>- Connaissances générales</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Corps</li> <li>- Esprit</li> <li>- Agent</li> <li>- Structure</li> <li>- Connaissances</li> <li>- Discours</li> <li>- Choses</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Connaissances</li> <li>- Procédures</li> <li>- Investissement</li> <li>- Objets de consommation</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Compétences</li> <li>- Significations</li> <li>- Produits</li> </ul>

Figure 63 : Éléments clés constitutifs des pratiques d'après Gram-Hanssen (2011), traduction de l'autrice

On le voit dans ce tableau, la dimension matérielle fait son apparition dans la définition des pratiques avec Reckwitz (2002) par le biais du « corps » et des « choses ». C'est d'ailleurs cette définition qui apparaît la plus complète, le corps et le discours n'étant pas intégrés aux définitions proposées par la suite par Warde (2005) et Shove et Pantzar (2005). Cependant, c'est la définition de Shove et Pantzar qui est la plus opérationnelle,

ournée vers l'observation des éléments culturels et sociaux qui constituent les pratiques. Les trois éléments qu'ils mettent en avant comme constituant les pratiques (compétences, significations et produits) sont en effet aisément identifiables, c'est pourquoi nous avons choisi de nous baser sur cette définition pour l'étude des pratiques de consommation de livres. En effet, Dubuisson-Quellier et Plessz (2013) expliquent que la théorie de pratiques est davantage une approche empirique qu'une focale purement théorique. Cette définition nous semble la plus à même de s'inscrire dans cette approche empirique des pratiques. Nous souhaitons toutefois y faire un amendement : le terme de « produit », employé par Shove et Pantzar (2005), ne nous paraît pas adapté à notre terrain. Comme nous l'avons développé à plusieurs reprises, les pratiques de consommation de livres ne peuvent être observées dans leur complexité qu'en adoptant une approche très large de la consommation (ne se limitant pas au marché). Ainsi, parler d'« objet » nous semble ici plus pertinent, d'autant plus que cela nous permet d'être fidèle à l'esprit animant Reckwitz (2002) et Warde (2005) dans leur volonté de dépasser l'opposition entre homo economicus et homo sociologicus. Le terme d'objet rassemble ces deux approches (l'objet de consommation et l'objet singulier, approprié).

## 1.2 Livre papier, livre numérique : des systèmes de pratiques opposés

Comme le montre la littérature sur la consommation de livres numériques (Simonson, 2013 ; Zhang et Kudva, 2014 ; Miller et Warschauer, 2014 ; Shedd, Brace-Govan et Jevons, 2015 ; Ketron et Naletelich, 2016 ; Czarniawska, 2016), les livres numériques et les livres papiers servent des objectifs différents, en lien avec leur nature respective. Les livres numériques sont appréciés pour leur fonctionnalité et leur accessibilité (Bunkell et Dyas-

Correia, 2009), tandis que l'attachement à l'objet et la valeur symbolique sont davantage l'apanage des livres papiers (Ketron et Naletelich, 2016). En d'autres termes, la consommation de livres semble pouvoir se résumer, au premier abord, à une répartition entre des pratiques fonctionnelles (pour le numérique) et des pratiques hédonistes (pour le papier). Cependant, cette recherche montre que cette opposition entre les livres numériques et les livres papiers va au-delà de ce clivage traditionnel entre le fonctionnel et l'hédonique. Une approche par la théorie des pratiques permet de mieux saisir la complexité de ces systèmes de consommation.

- *Les compétences à l'œuvre dans les pratiques de consommation de livres papier et numériques*

Livres papier	Livres numériques
<ul style="list-style-type: none"> <li>○ Une pratique incorporée depuis l'enfance</li> <li>○ La lecture, une compétence qui s'acquiert</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>○ Une pratique introduisant de nouvelles techniques du corps</li> <li>○ La nécessité de compétences techniques, mêlée à davantage de fonctionnalités</li> </ul>

Figure 64 : Les compétences dans les pratiques de consommation de livres

Lorsque l'on se penche sur les compétences à mettre en œuvre dans les pratiques de consommation du livre papier, celles-ci mettent en évidence un paradoxe : la capacité à savoir lire semble aller de soi et pourtant, elle peut faire défaut à certains consommateurs. Nos informants expliquent qu'ils savent depuis l'enfance comment se saisir d'un livre, ils ont acquis les connaissances nécessaires pour savoir quel comportement adopter avec cet objet (au-delà donc de la maîtrise de la lecture). Pourtant, pour certains (Julien notamment), lire un livre est tout sauf évident. Les compétences liées au livre (qu'il

s'agisse de lecture ou de relation à l'objet) sont fortement corrélées à l'expérience scolaire et au capital culturel d'un individu (Lahire, 1993 ; 2017).

Les compétences mises en œuvre dans les pratiques de consommation du livre numérique sont d'un autre ordre, il s'agit davantage de compétences techniques. En effet, ces pratiques introduisent un nouveau système d'objets dont il faut maîtriser le fonctionnement afin de tirer pleinement parti des nombreuses fonctionnalités proposées par ces pratiques. Par ailleurs, passer du livre papier au livre numérique implique l'acquisition de nouvelles techniques du corps. Qu'on lise sur smartphone, sur tablette ou sur liseuse, le support de lecture ne se tient pas de la même façon, les pages ne se tournent pas, ne se cornent pas, le poids de l'objet est différent. Il faut donc se familiariser avec ces différences, d'autant plus lorsque l'on passe régulièrement de pratiques papier à des pratiques numériques.

- *Les significations sous-jacentes dans les pratiques de consommation de livres papier et numériques*

Livres papier	Livres numériques
<ul style="list-style-type: none"> <li>○ Une pratique qui favorise une extension de soi par le biais des livres</li> <li>○ La singularité est centrale dans la pratique</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>○ Une pratique perçue comme libératrice</li> <li>○ Le nomadisme est central dans la pratique</li> </ul>

Figure 65 : Les significations dans les pratiques de consommation de livres

Les pratiques de consommation de livres papier sont empreintes d'une forte dimension symbolique. Cette dimension symbolique amène les lecteurs à établir un lien entre leurs pratiques de consommation de livres et leur identité. Nos informants sont ainsi nombreux à se définir comme lecteurs ; ils cherchent également à connaître les lectures de leurs interlocuteurs afin de mieux les cerner. Plus que les pratiques de consommation, c'est l'objet livre lui-même qui devient vecteur de cette extension de soi. Cela peut-être par exemple par le biais de la bibliothèque exposée dans le salon (qui définit aux yeux de tous comme lecteur et montre également le genre des livres lus, ou du moins possédés), ou par le biais du livre en cours de lecture que l'on emporte partout dans son sac. Force est de constater que cette extension de soi n'a pas lieu dans la consommation de livres numériques. Le livre numérique, par son immatérialité (relative), ne peut avoir la même efficacité pour ancrer l'identité du consommateur. De même, la matérialité du livre papier favorise sa singularisation par le consommateur. L'objet, à force de lectures, de partages, de prises de notes et de pages cornées devient unique, semblable à nul autre. Il se pare d'une patine qui fait défaut au livre numérique. Cette usure du livre papier qui le rend unique est chargée de signification, elle vient illustrer son appropriation. Ainsi, le livre papier possède une capacité à s'inscrire dans le lien au consommateur, à faire partie de son histoire personnelle.

Le livre numérique, lui, offre des possibilités inverses. Il résiste davantage à l'appropriation, à la singularisation et à l'extension de soi. Il est ainsi moins chargé de sens. Loin d'être un inconvénient, cette caractéristique peut au contraire apparaître comme un des grands avantages de sa pratique. En effet, les informants expriment très bien la dimension libératrice des pratiques de consommation du livre numérique. Ils ressentent le livre numérique comme « pesant » moins, il est moins chargé de poids symbolique. Au-delà d'une libération des contraintes liées à la matérialité, cela permet de

développer des pratiques plus fluides, dans lesquelles il n’y a que peu d’enjeu (notamment autour de l’identité par exemple).

- *Les objets / systèmes d’objets présents dans les pratiques de consommation de livres papier et numériques*

Livres papier	Livres numériques
<ul style="list-style-type: none"> <li>○ Une pratique tendant à l’accumulation</li> <li>○ Des objets qui nécessitent un soin particulier</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>○ Des objets multifonction (accumulation d’usages plutôt qu’accumulation d’objets)</li> <li>○ Une possibilité d’expérience enrichie</li> </ul>

Figure 66 : Les objets dans les pratiques de consommation de livres

De façon attendue, les systèmes d’objets associés aux pratiques de consommation du livre papier et numérique sont très différents, voire opposés. On observe d’un côté une matérialité très présente, centrale et de l’autre, une matérialité estompée, s’effaçant derrière des usages. Comme souligné par les informants, l’accumulation a une importance particulière dans les pratiques de consommation de livres papier. La pratique perçue comme idéale est celle où l’on a beaucoup, souvent même davantage que ce que l’on pourra lire. Malgré cette profusion d’objets, il apparaît nécessaire d’y apporter un certain soin, un grooming (McCracken, 1988). Les livres sont des objets qui peuvent être sacralisés, il faut donc les préserver, les traiter avec le respect que l’on considère qu’ils méritent.

A l’inverse, les livres numériques ne sont pas sacralisés, ils sont perçus comme avant tout utilitaires et ne sont ainsi pas chargés de sens. De ce fait, les pratiques de consommation peuvent faire l’économie du grooming, du soin accordé à l’objet. On prend soin de sa



tablette, certes, mais davantage dans le souci de la maintenir en usage le plus longtemps possible et non dans une posture de respect par rapport à celle-ci. Dans la consommation de livres numériques, on retrouve une certaine tendance à l'accumulation à travers le téléchargement de très nombreux fichiers (d'autant plus lorsque ceux-ci sont libres de droits ou téléchargés illégalement). Cependant, l'accumulation se situe davantage au niveau des usages : les consommateurs recherchent des objets multifonction qui leur permettront de lire mais aussi de téléphoner, de prendre des photos, d'écouter de la musique, de jouer. La lecture en devient très différente puisqu'elle peut être interrompue par de nombreuses stimulations extérieures, elle entre en concurrence avec d'autres activités. On est donc face à des pratiques de lectures dans lesquelles le transport narratif (Green, 2008 ; Bourgeon-Renault et al, 2016) a moins l'opportunité de s'installer. Les sensations et les ressentis suscités par le récit peuvent passer au second plan du fait de cette accumulation d'usages au sein du dispositif de lecture. C'est d'autant plus le cas que les livres numériques restent très majoritairement homothétiques, c'est-à-dire qu'ils reproduisent le contenu d'un livre papier existant, sans modification. Pour Lekehal, Maurin et Prost (2013, p. 36) « l'usage reste très proche de celui du livre papier, à la fois dans sa présentation graphique et dans son ergonomie ». Nos résultats vont à l'encontre de cette affirmation, montrant à l'inverse que les pratiques de consommation (et avec elles les compétences, les significations et les objets) sont profondément modifiées par l'introduction du numérique. Ainsi, le simple transfert du texte vers un dispositif différent dilue la dimension symbolique de l'objet livre, ce qui a pour conséquence de modifier les usages et les pratiques.

Ces usages sont modifiés encore plus en profondeur lorsque les diverses fonctions du dispositif de lecture (smartphone, liseuse ou tablette) convergent pour proposer une expérience multimédia au lecteur, dans un dispositif transmédia (Bourgeon-Renault et al.,

2016). En effet, le livre numérique peut être enrichi de nombreux éléments (vidéo, son, interactivité) et faire de la lecture une véritable expérience immersive, interactive et multimodale, ce que le livre papier peut difficilement concurrencer. On peut citer par exemple l'expérience proposée par une édition enrichie du *Horla* de Maupassant publiée en 2014 par l'Apprimerie, qui offre une ouverture musicale, des textes animés et manipulables (alternant avec des pages plus classiques dans leur mise en page) et qui invite le lecteur à s'immerger dans l'univers de Maupassant à travers une médiation innovante, dans une expérience plus totale (Tréhondart, 2019). Cependant, cette expérience enrichie peine encore à trouver son public, et les livres numériques restent très majoritairement homothétiques (Laborderie, 2020). En effet, « le livre numérique est tiraillé entre la tradition du livre papier, dont il imite parfois les formes et les figures, et des innovations formelles parfois si audacieuses qu'elles déconcertent le lecteur. Nous sommes en présence d'un objet aux formes encore expérimentales, en quête d'identité, dans une recherche permanente entre fond, forme et finalité de lecture. » (Tréhondart, 2013, p.42).

Le livre numérique offre de vastes possibilités dont le marché ne s'empare pas pleinement. Cet enrichissement multimédia est l'un des leviers qui permettrait de l'extraire de pratiques strictement fonctionnelles et d'introduire une dimension hédoniste dans sa consommation. Pour autant, les pratiques telles qu'elles sont actuellement pensées maintiennent livre papier et livre numérique dans des rôles aux frontières apparemment définies.

### 1.3 Au-delà de la théorie des pratiques

Etudiées sous l'angle de la théorie de pratiques, les consommations de livres papier et numériques semblent s'opposer tant dans les compétences, les significations et les objets mis en œuvre. Si la théorie des pratiques observe les éléments constitutifs d'une pratique, la mise en place et la démocratisation de pratiques, les acteurs entrant en jeu dans ce processus, elle ne propose pas d'étude de deux pratiques entrant en concurrence. Notre recherche met en évidence les points d'opposition de ces deux consommations de livres. Le livre numérique présente de nombreux avantages fonctionnels et offre au consommateur une pratique plus pragmatique. Il est facile d'accès, permet de stocker davantage d'ouvrages, de les emmener partout sans effort et limite l'entretien et le soin que l'on accorde habituellement à l'objet livre. Pourtant, derrière ces pratiques pragmatiques se cachent des motivations de consommation plus complexes.

En effet, la consommation de livres numériques permet de se détacher de la matérialité (dans une certaine mesure) et donc, dans le même temps, d'une forme de matérialisme. Il s'agit pour le consommateur d'une libération vis-à-vis du poids des objets, d'un effacement des contraintes (contraintes d'accès, d'espace, contraintes financières). Ainsi, les pratiques de consommation du livre numérique apparaissent teintées d'une certaine légèreté. A l'inverse, les pratiques de consommation du livre papier sont chargées symboliquement. Il s'agit d'une consommation hédoniste, comme évoqué précédemment, orientée autour du plaisir, du partage, avec une forte dimension identitaire (le livre comme extension de soi, la pratique de la lecture comme élément constitutif de l'identité du lecteur).

Ces deux types de pratiques, avec leurs spécificités, s'adaptent donc à des situations de consommation particulières :

- Des consommations qui s'inscrivent dans une temporalité différente :

Le livre numérique suppose une immédiateté. En effet, on peut l'acheter (ou le télécharger illégalement) n'importe où, n'importe quand. Le consommateur n'est tributaire ni des horaires d'ouverture des librairies ni des disponibilités du catalogue. Une fois lu, l'ouvrage ne prend pas de place, ne nécessite pas de soin particulier ni d'espace de stockage. Il est donc invisibilisé et peut cesser d'exister aux yeux du consommateur. Le livre papier, lui, s'inscrit dans un temps plus long. Il se conserve (plus ou moins précieusement) et peut même s'inscrire dans un temps patrimonial dans le cas de livres précieux ou singuliers qui se transmettraient entre générations.

- Des modalités de lecture différentes :

On ne lit pas les mêmes livres en version numérique et en version papier. Le numérique suppose une lecture plus nomade et souvent moins investie. Il suscite un transport narratif plus limité que le papier. En effet, sa lecture est moins hédoniste et donc moins source d'évasion. Ainsi, le consommateur tend à s'orienter vers des lectures plus « légères », ce que l'on a par exemple longtemps appelé « roman de gare », des polars, des livres dont la lecture sera peu exigeante. Le numérique facilite également une lecture plus discrète, dans la mesure où la couverture de l'ouvrage n'est pas visible aux yeux de tous. Ce support permet donc au lecteur d'échapper aux stigmates associés à certaines lectures, notamment la littérature érotique.

Par ailleurs, la dimension matérielle est particulièrement importante pour certains types de livres (beaux-livres, bande-dessinée, livres pour enfant) et le consommateur souhaite pouvoir les manipuler, les toucher. Ces derniers seront donc consommés dans leur version papier. Enfin, Certains livres nécessitent une attention soutenue pendant la lecture. Il peut s'agir de livres techniques, de livres professionnels ou d'essais. On les lit en prenant des notes, en revenant en arrière, en se renseignant sur d'autres supports en parallèle. Les consommateurs préfèrent alors le papier, qui permet une plus grande souplesse dans sa manipulation.

- Des situations d'achat différentes

Dans le cas des pratiques numériques, il serait en réalité plus pertinent de parler d'acquisition que d'achat, dans la mesure où la gratuité occupe une place importante. L'acquisition de livres numériques se fait le plus souvent chez soi. Le consommateur recherche sur les plateformes de téléchargement un ouvrage précis, qu'il a déjà en tête ; le numérique laisse peu de place à la flânerie.

L'une des particularités du numérique par rapport au papier est l'accès à des livres libres de droits, correspondant à une date de publication antérieure à 70 ans. Cela encourage le consommateur à stocker un grand nombre de livres de littérature classique sur ses dispositifs de lecture numérique. Les informants sont plusieurs à expliquer télécharger ces livres mais ne pas les lire pour autant (Noémie, Olivier, François), les gardant de côté pour un jour où la motivation à les lire se présenterait. Le téléchargement illégal, bien que marginal, offre également un accès gratuit au livre numérique. L'acquisition d'ouvrages par ce biais soulève des questionnements éthiques pour les informants qui expliquent la réserver à certaines situations précises : téléchargement de livres qu'ils n'auraient pas acheté de toute façon, auteurs dans des situations financières confortables (et n'ayant donc

pas besoin de cet apport supplémentaire), auteurs dont ils ne partagent pas les idées mais qu'ils souhaitent tout de même lire, etc.

Lorsque l'on évoque les situations d'achat, la distinction entre numérique et papier semble moins pertinente qu'une distinction entre achat internet et achat en magasin. En effet, de nombreux achats de livres papier se déroulent aujourd'hui en ligne. Les pratiques d'achat en ligne, qu'il s'agisse de papier ou de numérique, sont très similaires (immédiateté, achat ciblé, désintermédiation). Pourtant, à l'inverse du numérique, l'achat de livres papiers reste très lié, du moins dans l'imaginaire des consommateurs, à la librairie. Dès lors que l'on parle de livre papier, c'est l'image de la librairie qui s'impose dans les discours, ce lieu dans lesquels on se perd pour trouver le livre que l'on ne cherchait pas et qui s'impose à nous et la figure du libraire qui conseille et tombe juste à chaque fois. On voit ici se dessiner un décalage entre des pratiques (fortement numériques) et des représentations (ancrées dans la matérialité). C'est également l'opposition de deux représentations de la consommation avec d'un côté la domination de plateformes de type Amazon et leurs conseils de lecture sous la forme d'algorithmes et de l'autre, la librairie et le lien social qu'elle incarne, entre conseils du libraire et rencontres entre lecteurs. On constate en effet un fort rejet de la consommation de livres sur internet dans le discours des informants (Amazon incarnant dans ces discours tout ce qui peut être problématique dans ces pratiques de consommation). Mais dans le même temps, nombreux sont les informants à avoir recours (souvent ou très souvent) à l'achat sur internet, qu'il s'agisse de livres papier ou de livres numériques. Cette contradiction entre représentations et pratiques a atteint son paroxysme pendant les différents confinements liés à la crise sanitaire du Covid pendant laquelle on a vu se répondre la lutte pour le maintien de l'ouverture des librairies et l'explosion des ventes en ligne.

Si les pratiques de consommation de livres papier et de livres numériques semblent opposées, on observe davantage ici des situations et des modalités de consommation différentes qu'une véritable opposition de nature. Livres papier et livres numériques viennent satisfaire des besoins de consommation différents, dans des situations de consommation différentes (consommation hédoniste ou fonctionnelle, immédiate ou pas, lecture plus ou moins exigeante...). Cette répartition de pratiques dépeint l'image d'une complémentarité des deux supports pour les consommateurs. Les pratiques ne sont pas réellement opposées mais offrent au contraire au consommateur une plus grande variété d'usages permettant de s'adapter à chaque situation de consommation spécifique. Ainsi, l'étude de deux pratiques en confrontation apparente permet d'identifier une troisième voie : celle de la complémentarité. Comment cette complémentarité se matérialise-t-elle dans les pratiques des consommateurs ? On observe sur le terrain que les deux pratiques se mélangent entre elles, se substituent parfois l'une à l'autre, se recombinent pour n'en former plus qu'une. Ce phénomène vient questionner l'hybridation, jusque-là peu étudiée sous l'angle des pratiques.

## 2. Hybridation de pratiques dans la consommation de livres

L'hybridation des pratiques de consommation de livres peut revêtir plusieurs aspects. Il peut s'agir du passage d'une pratique à l'autre chez un même consommateur, parfois de façon fréquente et rapprochée, du fait d'une complémentarité entre les pratiques. Lorsque le consommateur recherche les caractéristiques propres à l'une des pratiques, il la privilégiera, puis passera à l'autre dès lors qu'il sera à la recherche d'un autre type d'usage. Un consommateur peut par exemple lire un livre papier lorsqu'il est chez lui, le soir avant de se coucher, puis lire un livre numérique sur son smartphone le lendemain, dans la salle d'attente de son médecin. On peut parler ici d'une hybridation des pratiques.

Mais il est également possible d'identifier ce que l'on peut appeler une hybridation dans les pratiques. Il s'agit de l'incursion des codes et des usages d'une pratique dans l'autre. C'est notamment le cas de l'incursion de codes issus de la matérialité et de la singularité dans les pratiques de consommation de livres numériques. Ces incursions favorisent la création d'une nouvelle forme de pratique à partir de l'hybridation des pratiques existantes.

Pour mieux comprendre l'hybridation de pratiques dans la consommation de livres et la façon dont celle-ci se met en œuvre, il convient en premier lieu de définir le concept d'hybridation.



## 2.1 Une présentation du concept d'hybridation

Le concept d'hybridité fait référence au mélange d'éléments considérés comme distincts à l'origine. L'hybridation est donc définie comme « les façons dont des formes séparées de pratiques existantes se recombinent en de nouvelles formes et dans de nouvelles pratiques »<sup>73</sup> (Pieterse, 2016, p1).

Dans la littérature sur la consommation, le concept d'hybridation est avant tout employé pour désigner une hybridation culturelle, le plus souvent engendrée par les mouvements de personnes ou la globalisation de la culture. Coskuner-Balli et Ertimur (2016) évoquent notamment le cas du yoga américain comme un exemple d'hybridation à travers une orientalisation de l'Ouest. On peut également citer les recherches sur la créolisation ou le post-colonialisme (Simunkova, 2019).

Dans les recherches en CCT, l'hybridation est conçue comme un mélange de formes culturelles (pratiques, symboles, communautés, systèmes de valeur) qui peuvent être à l'origine de produits hybrides ou même d'identités hybrides (Cross, Ruvalcaba, Venkatesh et Belk, 2018). Cette acception du concept d'hybridation permet d'en élargir le prisme. On peut ainsi identifier des activités hybrides (le géocaching avec Scaraboto, 2015), des formes de consommation hybrides (la consommation liquide mise en évidence par Bardhi et Eckhardt, 2017 ; les communautés transnationales en ligne, Rokka, 2010 ; la polarisation des comportements d'achat, Leppänen et Grönroos, 2009) ou des régimes de valeur hybrides (la circulation des objets dans des économies alternatives, Scaraboto et Figueiredo, 2017). Cette hybridation ne se met pas en place, comme on pourrait le penser,

---

<sup>73</sup> "the ways in which forms become separated from existing practices and recombine with new forms in new practices" (Pieterse, 2016, p1)

à un niveau macro-social mais bien davantage à travers une actualisation des pratiques des consommateurs au quotidien (Cross, Ruvalcaba, Venkatesh et Belk, 2018).

La présente recherche se propose ainsi de comprendre l'hybridation des pratiques de consommation de livres et, à travers celle-ci, l'émergence d'une pratique tierce disposant de ses propres codes et d'un régime de valeur nouveau.

## 2.2 Des pratiques qui s'hybrident

Les pratiques de consommation de livres numériques et de livres papier s'opposent à de nombreux égards. Pourtant, au-delà de cette opposition apparente, ces deux régimes de pratiques s'hybrident. On peut identifier deux types d'hybridation, ayant chacun des conséquences différentes pour les consommateurs. Il existe ainsi une hybridation de pratiques, dans laquelle deux pratiques se complètent selon les situations de consommation, et une hybridation dans les pratiques, correspondant à la constitution d'une pratique tierce grâce au mélange des codes et des usages.

<b>Hybridation de pratiques</b>	<b>Hybridation dans les pratiques</b>
Passage d'une pratique à l'autre chez un même consommateur, parfois de façon fréquente et rapprochée.	Incursion des codes et des usages d'une pratique dans l'autre.
Complémentarité de pratiques	Création d'une pratique nouvelle

Figure 67 : Deux types d'hybridation

*Des pratiques qui se complètent : une hybridation de pratiques*

L'opposition développée précédemment entre les pratiques du numérique et les pratiques du papier permettent à ces deux systèmes d'apporter des avantages parfois complémentaires au consommateur. Ainsi, un même consommateur pourra avoir tendance à choisir l'un ou l'autre de ces systèmes en fonction de son contexte de consommation. Un consommateur peut ainsi passer d'une lecture sur un livre papier à une lecture sur son smartphone ou sa liseuse selon les circonstances, parfois dans une même journée. Il est possible d'identifier, à partir de cette hybridation de pratiques, différents niveaux d'hybridation. En effet, entre une pratique exclusive et des pratiques employées indifféremment, de façon totalement fluide, il existe tout un spectre de possibilités dont les consommateurs s'emparent.

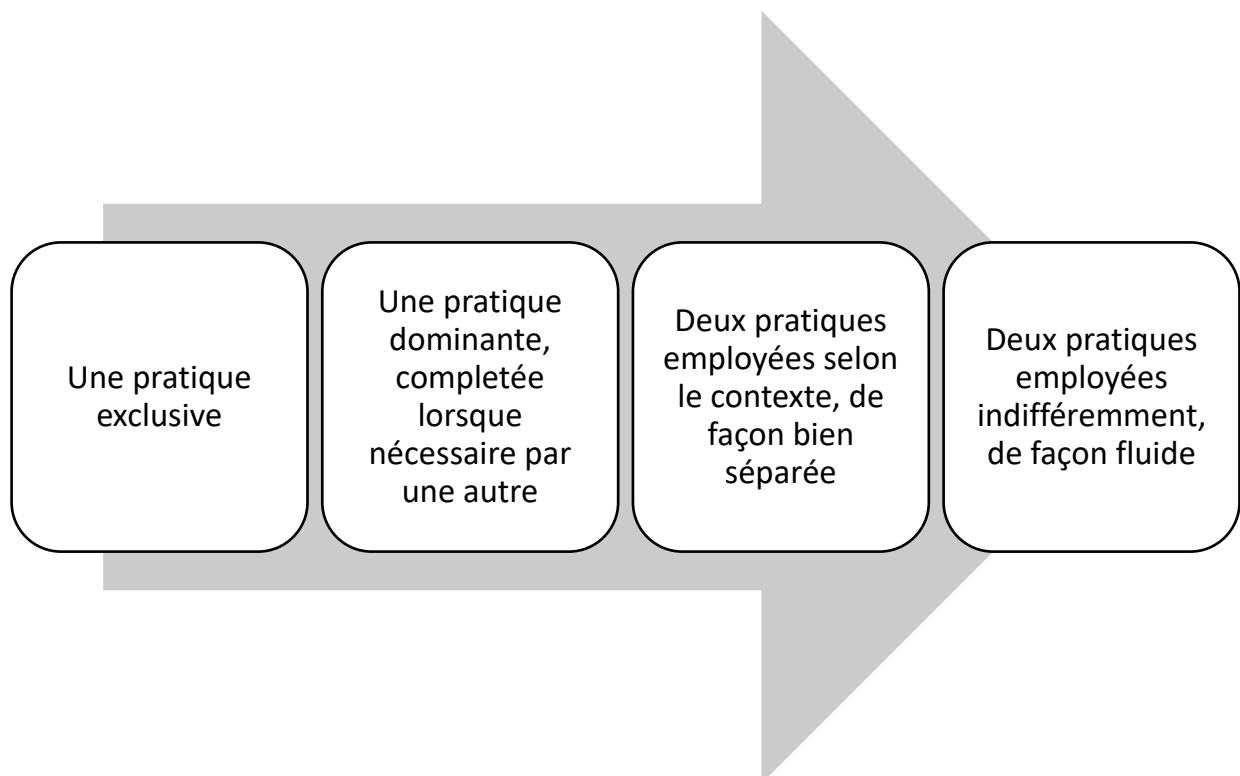


Figure 68 : Des niveaux d'hybridations variés dans la consommation

Certains des informants sont dans une pratique exclusive du livre papier (Aurélié, Guillaume, Tiphaine ou Elodie par exemple). Parmi eux, nombreux sont ceux qui expriment une curiosité pour les pratiques de consommation numériques et envisagent d'essayer. On peut donc penser que l'exclusivité de leur consommation de livres papier est temporaire et contextuelle. La pratique exclusive du numérique, pour sa part, reste en France de l'ordre de l'exceptionnel (1% des lecteurs déclare lire exclusivement des livres numériques<sup>74</sup>). Nos informants ne font pas exception à cet état de fait et aucun n'a réellement exclu les livres papier de sa consommation. La pratique exclusive implique une absence totale d'hybridation.

On observe l'introduction d'un niveau faible d'hybridation lorsqu'une pratique dominante est complétée, uniquement lorsque nécessaire, par une autre. Dans le cas de la consommation de livres, il peut s'agir par exemple des consommateurs réservant le numérique à des situations bien précises de consommation comme les vacances par exemple. C'est le cas de Noémie, qui ne sort sa liseuse que lorsque lire au format papier lui semble compliqué et qui, au moment de l'entretien, ignore même l'endroit où se trouve celle-ci. Olivier lui, oublie régulièrement de recharger sa liseuse et ne peut donc pas l'utiliser lorsque les circonstances s'y prêtent. A l'inverse, Emma a des pratiques dominantes numériques et lit très peu de livres



Figure 69 : Liseuse déchargée, photographie prise par Olivier

<sup>74</sup> *Les français et la lecture*, étude conduite par l'institut Ipsos pour le Centre National du Livre, 2019

papier. Elle explique toutefois conserver un attachement au livre papier dans un usage à la fois décoratif et social (elle évoque notamment son attrait pour une grande bibliothèque).

L'hybridation peut être renforcée lorsqu'aucune des deux pratiques ne domine réellement l'autre ; chacune est employée selon le contexte dans un équilibre de la consommation, mais de façon bien identifiée, bien séparée. C'est le type d'hybridation que nous retrouvons le plus chez nos informants. Les différents usages sont répartis entre les pratiques : au livre papier le domaine du foyer et au livre numérique le nomadisme. Ces consommateurs sont très à l'aise avec l'hybridation de leurs pratiques puisque cela nécessite un passage constant de l'une à l'autre. Il s'agit d'une forme de "jonglage" entre les pratiques qui permet de tirer parti de leurs avantages respectifs tout en limitant les possibles inconvénients. On retrouve ici l'idée de braconnage culturel chère à de Certeau (1980). Les consommateurs ne sont pas passifs dans leurs pratiques et peuvent piocher les fragments d'usages qui les intéressent et leur correspondent.

A l'extrémité du spectre, il existe une hybridation plus profonde des pratiques. Ici, l'hybridation est telle que le passage d'une pratique à l'autre est presque imperceptible pour le consommateur. Flora peut par exemple acheter le même livre dans sa version papier et dans sa version numérique pour pouvoir passer d'un support à l'autre quand elle le souhaite, pour un même ouvrage. Cette hybridation profonde ne peut se produire que lorsqu'un régime d'emprise (Kaufmann, 1997) s'est mis en place dans les deux pratiques, c'est-à-dire que les consommateurs sont dans une familiarisation extrême avec les pratiques. La difficulté réside dans la familiarisation aux pratiques numériques, qui restent assez nouvelles. Cette familiarisation extrême passe par la ritualisation et l'incorporation. Ainsi, une hybridation profonde des pratiques de consommation de livres

papier et numériques peut se développer dès lors que le consommateur ritualise ses pratiques numériques et met en place de nouvelles techniques du corps jusqu'à parvenir à incorporation.

*Des pratiques qui se mélangent : une hybridation dans les pratiques*

Au-delà de cette hybridation de pratiques, il est également possible d'identifier ce que l'on peut appeler une hybridation dans les pratiques. Il s'agit de l'incursion des codes et des usages d'une pratique dans l'autre. Dans le cas des pratiques de consommation de livres, le numérique emprunte aux pratiques liées au livre papier des dimensions de matérialité et de singularité.

Le rapport à la matérialité dans les pratiques de consommation de livres numériques est plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. Tout d'abord, malgré un format permettant des usages différents, les acteurs du marché ont tendance à reproduire les codes du livre papier et les transférer au numérique : sur une liseuse, le texte ne défile pas, il se feuillette en tournant des pages virtuelles ; il est possible de mettre un marque-page ou de « corner » la page (un triangle se matérialisant alors dans l'angle de l'écran) pour se repérer dans sa lecture. On trouve également la

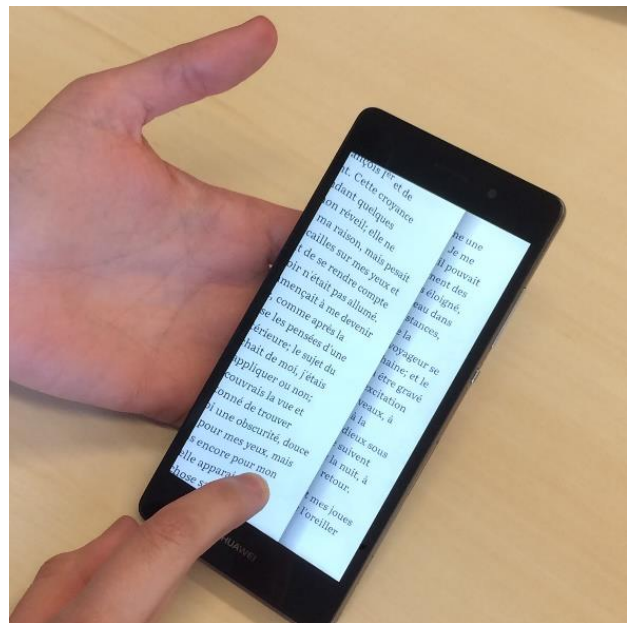


Figure 70 : Feuilletage d'un livre numérique, photographie prise par l'autrice

présentation des livres numériques possédés par le lecteur sur son dispositif de lecture sous forme de bibliothèque, avec des étagères en bois et des couvertures bien visibles (dans

le logiciel iBooks utilisé sur les iPads, voir figure 71). La reproduction de ces codes dans le



numérique confère à ce dernier une matérialité virtuelle qui participe à l'hybridation dans les pratiques. Les codes se mélangent, se brouillent parfois, questionnant l'apparition d'une nouvelle pratique au croisement du papier et du numérique.

Figure 71 : Bibliothèque d'eBooks, photographie prise par Magali

Par ailleurs, nous avons abordé précédemment la question de la rematérialisation (Magaudda, 2011). En effet, bien plus qu'une consommation dématérialisée, le numérique est le lieu d'une nouvelle matérialité remplaçant le livre papier par un système d'objets impliqués dans la pratique (ordinateur pour le téléchargement, smartphone, tablette ou liseuse pour la lecture, câbles pour la recharge). La rematérialisation des pratiques numériques passe également par l'expérience. Les consommateurs introduisent parfois des objets typiquement associés aux livres papier dans leur pratique pour recréer l'atmosphère immersive d'une expérience de lecture papier. En allumant une bougie, avec une tasse de thé et une couverture chaude, Magali donne une dimension hédonique à ses pratiques de consommation de livres numériques. L'opposition traditionnelle hédonique/fonctionnel semble perdre de sa puissance dès lors que le numérique peut s'emparer des attributs habituellement dévolus au papier. Il est d'ailleurs aujourd'hui possible d'acheter des bougies parfumées aux senteurs de livres anciens, de livres neufs ou de bibliothèque<sup>75</sup>. Par le truchement de cet artifice, on peut lire un livre numérique tout

<sup>75</sup>[https://www.byredo.com/eu\\_fr/bibliotheque-candle-70g](https://www.byredo.com/eu_fr/bibliotheque-candle-70g)

en retrouvant l'expérience sensorielle (du moins olfactive) de la lecture d'un livre papier. Encore une fois, on voit émerger une pratique tierce dans laquelle le livre numérique se dote d'attributs du livre papier.

La singularité est un autre aspect que l'on retrouve parfois, contre-intuitivement, dans la consommation de livres numériques. En effet, le concept de singularité ne s'applique pas bien à la consommation digitale (Belk, 2013). Les dispositifs de consommation numérique (qu'il s'agisse de jeu vidéo, de musique ou de livres) sont par exemple souvent remplacés dès lors que des produits plus avancés sur le plan technologique arrivent sur le marché. La consommation de livres numériques est ainsi moins chargée de sens, moins symbolique pour les consommateurs.

Il existe cependant un attrait culturel très fort pour la singularité (Kopytoff, 1986), et même ces pratiques qui s'y prêtent peu à l'origine peuvent voir des incursions de singularisation, comme un moyen pour le consommateur de les charger de sens. Ainsi, ce processus de singularisation rendant l'objet (et la pratique) unique et singulier aux yeux du consommateur peut tout de même voir le jour dans la consommation de livres numériques, par le biais de la décommodification (Kopytoff, 1986) ou de la personnalisation (Campbell, 2005). En effaçant les traces du marché (soit la décommodification) ou en personnalisant son dispositif de lecture numérique (choix d'une housse, apposition d'autocollants), le consommateur peut se l'approprier pleinement et l'investir de sens. Celui-ci peut même devenir un élément d'extension de soi (Belk, 2013 ; McCracken, 1986). On voit par exemple fleurir sur Instagram des images de liseuses mises en scène à la façon d'un livre papier (tasse de thé fumante et chat posant nonchalamment sous l'objectif).



On observe ces singularisations aux deux extrémités du spectre des hybridations de pratiques. Dans le rare cas où le consommateur a une pratique exclusivement numérique, il peut investir son dispositif de lecture et se l'appropriier pleinement, celui-ci peut alors devenir une part de son identité de lecteur. A l'inverse, dans le cas d'une hybridation profonde de pratiques, le passage d'une pratique papier à une pratique numérique de façon fluide peut impliquer, pour le consommateur, le besoin de réduire les frictions entre les champs. L'appropriation et la singularisation sont des façons d'y parvenir, en mêlant les codes pour diminuer les écarts entre pratiques.

	<b>Hybridation des pratiques</b>	<b>Hybridation dans les pratiques</b>
<b>Niveaux et natures d'hybridation</b>	Différents niveaux d'hybridation : <ul style="list-style-type: none"> <li>- Pratique exclusive</li> <li>- Pratique dominante</li> <li>- Pratiques hybridées séparées</li> <li>- Pratiques hybridées fluides</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Hybridation par la matérialité</li> <li>- Hybridation par la singularisation</li> </ul>

Figure 72 : Tableau récapitulatif des niveaux et des natures d'hybridation

### 2.3 Hybridation de deux registres de valeur

La consommation de livres papier et la consommation de livres numériques tirent traditionnellement leur valeur de sources différentes. Le livre papier, comme tout produit culturel classique, se caractérise par une valeur intrinsèque reposant fortement sur son contenu (Bourgeon-Renault et al., 2014). Il s'agit ici de la valeur attribuée au texte littéraire. Mais l'objet lui-même dispose d'une valeur symbolique importante (Le Béhec et al., 2018). C'est un objet qui doit être respecté, protégé, qui ne se jette ni ne se brûle pas sans évoquer une imagerie très puissante (celle par exemple des autodafés, Baez, 2008). Cette valeur symbolique du livre papier est très liée à leur singularisation. Plus le livre présente de signes du passage du temps, plus il se singularise (jusqu'à un certain point, la ligne étant mince entre l'idée d'une vie bien vécue et la marque d'un manque de respect envers l'objet). Les livres papier doivent en effet avoir une vie bien remplie (Douglas et Isherwood, 1979 ; Kopytoff, 1986), être lus de nombreuses fois, ouverts encore et encore. Ainsi, ces marques peuvent augmenter leur valeur symbolique car elles ancrent la singularité du livre, de manière semblable au phénomène de patine décrit par McCracken (1990). Un livre papier légèrement abimé peut donc avoir une valeur symbolique supérieure à celle d'un livre neuf.

À l'inverse, les livres numériques ne peuvent se patiner. Les marques du temps qui apparaissent sur les dispositifs de lecture numériques viennent au contraire diminuer leur valeur d'autant, puisqu'elles viennent démontrer leur fragilité, le risque que ceux-ci en deviennent inutilisables. Un livre papier sur lequel on renverse une tasse de café reste lisible (voire devient le souvenir de cet instant de vie) alors qu'une liseuse risque la panne. De même, la valeur marchande d'un livre papier est bien différente de celle des dispositifs de lecture numériques (d'une dizaine d'euros à plusieurs centaines). Mais cette valeur

marchande ne se traduit pas en valeur symbolique. Dans les pratiques de consommation de livres numériques, la valeur symbolique semble bien davantage se situer dans la dimension libératrice des pratiques déjà mise en avant (libération face au poids de la matérialité, face aux obligations liées au grooming, etc.).

Il est également possible d'identifier sans surprise, chez les consommateurs de livres numérique, une valorisation liée au contenu. En effet, l'objet perd de sa valeur symbolique mais le texte, lui, conserve sa puissance (dans les numérisations homothétiques, le contenu est d'ailleurs reproduit à l'identique depuis le format papier). L'effacement de la valeur de l'objet permet au contenu textuel de prendre la place centrale dans les pratiques numériques. Dans nos résultats, les consommateurs de livres numériques sont d'ailleurs de façon notable plus attachés au contenu qu'à son contenant, au texte qu'à l'objet. Ainsi, si les pratiques de consommation de livres papier puisent leur valeur symbolique dans l'objet, il apparaît que les pratiques de consommation de livres numériques puisent la leur dans le texte.

Il existe donc, en parallèle de systèmes de pratiques différents, des sources de valorisation différentes entre pratiques de consommation de livres papier et de livres numériques. Pourtant, l'hybridation des pratiques implique la rencontre, la confrontation et finalement le mélange de ces deux registres de valeur. Dès lors qu'il y a hybridation dans les pratiques, on observe l'émergence d'une pratique tierce, au croisement des codes du papier et du numérique. Il s'agit d'une pratique dans laquelle le consommateur passe de façon fluide et régulière du papier au numérique et où les frontières entre les deux se brouillent. Qu'advient-il de la valorisation des pratiques dans ce contexte ? L'hybridation implique la création d'un nouveau registre de valeur qui permette d'englober l'ensemble des réalités de ces pratiques. Dans le cas de la consommation de livres, on passe d'une opposition entre

une valeur dans l'objet (consommation de livres papier) et une valeur dans le texte (consommation de livres numériques) à une valeur dans la "culture du livre". La notion de "culture du livre" permet de réunir dans un seul mouvement l'attachement au texte et aux aspects symboliques matériels liés à la consommation de livres, notamment l'hédonisme.

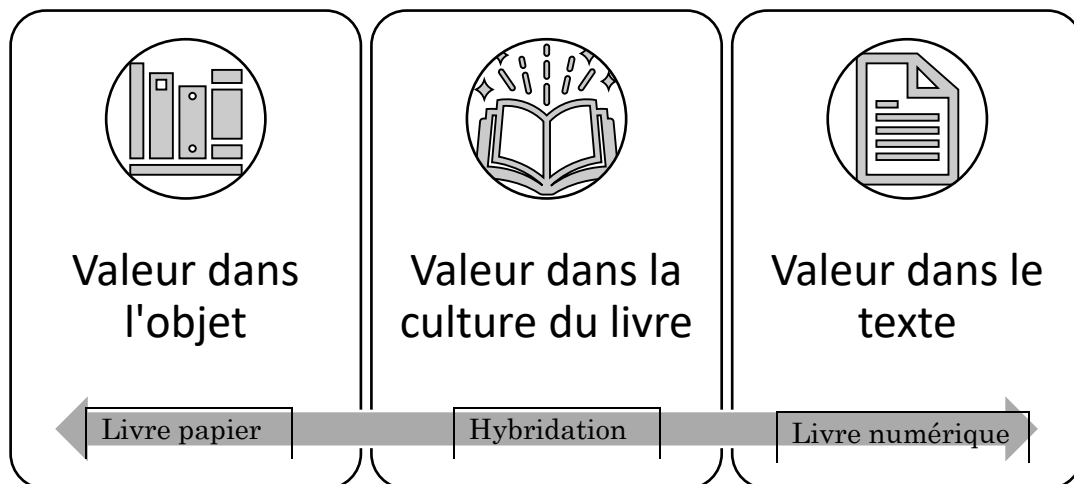


Figure 73 : Hybridation des registres de valeur

Nous entendons par "culture du livre" la valeur symbolique à la fois du livre et de la lecture, de l'objet et du texte, l'attachement à ce qui constitue l'essence de la pratique et ses représentations.

L'introduction du numérique dans les pratiques de consommation de livres n'est donc pas destructrice de valeur : le numérique ne vient pas remplacer le papier. A l'inverse, il vient ajouter de nouvelles pratiques à des pratiques existantes par la complémentarité et également créer une nouvelle pratique tierce par l'hybridation. Cette nouvelle pratique puise dans les codes et les représentations de la consommation de livres papier et de livres numériques et constitue un nouveau registre de valeur, hybride lui aussi. Cette hybridation permet de comprendre la résistance et le maintien du livre papier face à l'arrivée sur le marché du numérique. Ces deux systèmes de pratiques sont perçus par les consommateurs comme un tout. Ceux qui ont passé le pas du numérique ne l'envisagent

pas comme une consommation de substitution, excluant et effaçant les pratiques antérieures, mais bien comme un enrichissement de leurs pratiques. Il ne s'agit pas ici d'une "destruction créatrice"<sup>76</sup> au sens économique mais bien d'une création de valeur pour le consommateur comme pour le marché.

---

<sup>76</sup> Schumpeter (1942), *Capitalisme, socialisme et démocratie*



## Conclusion générale

Le marché du livre se questionne quant à son avenir face à des pratiques de consommation qui évoluent. L'introduction du numérique modifie et réorganise les pratiques des consommateurs dans un processus de numérimorphose (Granjon et Combes, 2007). Les acteurs du marché, notamment les éditeurs, sont nombreux à craindre, voire à prophétiser de grandes difficultés pour l'avenir du livre. On observe pourtant, malgré ces inquiétudes, des pratiques de consommation conjointes de livres papier et de livres numériques. Les craintes d'une substitution du livre papier par son « concurrent » numérique ne semblent pas se concrétiser et l'on peut ainsi légitimement s'interroger sur la réalité du danger représenté par le numérique. Le marché du livre numérique connaît depuis plusieurs années une stagnation de l'évolution de ses ventes et le livre papier, en parallèle, se maintient contre toute attente. Ce constat permet de s'interroger sur le rapport des consommateurs à l'objet, dans leur consommation de livres. En effet, dans un contexte global de digitalisation, qu'en est-il de l'objet livre ?

Le contexte de la crise sanitaire du Covid 19, depuis mars 2020, a engendré une accélération de la digitalisation. La fermeture des librairies pendant les premiers confinements a favorisé des achats en ligne mais également convaincu certains consommateurs de tenter l'expérience de la lecture numérique<sup>77</sup>. En parallèle, ce contexte anxiogène a suscité un fort attachement aux pratiques culturelles, en lien avec une redéfinition du rapport à la temporalité et aux loisirs (un besoin de s'occuper dans un moment étendu d'inactivité souvent forcée, d'où un recours plus fréquent à la lecture<sup>78</sup>).

<sup>77</sup><https://www.sne.fr/actu/une-etude-sur-les-usages-des-livres-numeriques-audio-et-imprimees-en-confinement/>

<sup>78</sup><https://actualitte.com/article/97906/enquetes/etude-les-francais-et-la-lecture-pendant-le-premier-confinement>

En outre, ce contexte difficile a favorisé la revendication de pratiques hédonistes comme une compensation des diverses privations et contraintes auxquelles les consommateurs ont fait face. Cette actualité récente renforce encore les questionnements des acteurs du marché du livre concernant les pratiques de consommation et leurs évolutions.

Dans ce travail de recherche, nous avons d'abord replacé l'objet livre dans son contexte en explicitant son statut d'objet singulier (chapitre 1). Le marché du livre se constitue à travers un certain nombre de dispositifs de jugement (Karpik, 2007) qui contribuent à construire et à renforcer cette singularité. Celle-ci s'illustre par la place centrale accordée à la matérialité dans la consommation de livres. Nous avons questionné dans notre étude de terrain la place de l'objet dans ses différentes dimensions : la matérialité, la place du corps, la possession et la circulation de l'objet (chapitre 3). Nous avons ensuite éclairé nos résultats à la lumière du champ de la culture matérielle (Warnier, 2005), ce qui nous a permis d'établir notamment une typologie de lecteurs selon l'importance qu'ils accordent respectivement à l'objet livre et à la pratique de la lecture (chapitre 4). Un retour à la théorie des pratiques (Shove et Pantzar, 2005) nous offre enfin la possibilité d'interroger l'hybridation entre des pratiques de consommation de livres papier et de livres numériques (chapitre 5) pour mieux saisir la redéfinition complexe et actualisée de ces pratiques.





Figure 74 : Récapitulatif du processus de la recherche

Nous nous sommes interrogée sur la façon dont des hybridations de pratiques matérielles et digitales se mettaient en place dans le cadre de la consommation de livres. En cherchant à améliorer la compréhension de l'hybridation des pratiques de consommation, nous cherchons également dans ce travail de recherche à éclaircir les relations qu'entretiennent livre papier et livre numérique. La consommation de livres numériques se construit-elle contre la consommation de livres papier ? Cette thèse montre qu'au contraire, ces deux pratiques de consommation ne peuvent se penser que conjointement dans la mesure où elles se complètent. Les consommateurs n'envisagent en effet pas la consommation de livres numériques comment pouvant être exclusive.

## **1. Contributions théoriques de la recherche**

L'une des premières contributions théoriques de cette recherche consiste en la mobilisation du cadre de la culture matérielle dans une recherche sur la consommation. Cette approche sous l'angle anthropologique permet de réaffirmer la place de l'objet dans les pratiques des consommateurs. Traditionnellement, les recherches sur la consommation parlent de produit. En déplaçant l'angle d'observation du produit à l'objet, et de la consommation aux pratiques, nous élargissons le spectre observé. Dans son échange épistolaire avec Woodward, Holbrook (Woodward et Holbrook, 2013) défend cette idée de consommation élargie aux pratiques et pensée dans sa globalité au-delà des stricts comportements d'achat. C'est ce que cette recherche se propose de faire en approchant la consommation de livre comme un phénomène recouvrant des réalités plurielles. Nous le considérons ainsi comme un processus global incluant des pratiques telles que l'achat, la lecture, l'exposition, le partage et la disposition de livres, qu'ils soient au format papier ou numérique. Observer l'objet de la recherche sous cet angle permet de creuser sa compréhension au-delà des représentations. Nous avons ainsi pu mieux saisir

l'importance du corps dans la consommation de livre, d'autant plus importante que l'introduction du numérique vient déstabiliser son statut en proposant la mise en place de nouvelles techniques du corps. Nous avons également pu développer le rapport à la possession et son évolution dans les différentes phases de la vie de l'objet : le processus de singularisation, l'attrait pour l'accumulation et la difficulté à se séparer d'un livre en fin de vie. Ces éléments n'auraient pu être observés sans le concours de la culture matérielle.

Par ailleurs, nous avons abordé la théorie des pratiques dans un contexte bien différent des recherches de ce champ. La théorie des pratiques étudie en effet généralement une seule pratique bien définie pour comprendre le rôle des différents acteurs intervenant dans cette pratique (Shove et Pantzar, 2005), son institutionnalisation (Reay et al., 2013) ou en adoptant avec une approche longitudinale (Wahlen, 2011). Ce travail de recherche se propose d'étudier les relations et les tensions entre plusieurs pratiques qui se confrontent dans un même champ et de penser cette confrontation. Il en ressort le constat d'une confrontation en réalité très relative, se traduisant bien davantage dans l'hybridation des pratiques observées.

Comme nous l'avons développé, l'hybridation des pratiques de consommation de livres peut revêtir plusieurs aspects. Il peut s'agir du passage d'une pratique à l'autre chez un même consommateur, parfois de façon fréquente et rapprochée, du fait d'une complémentarité entre les pratiques, que nous appelons ici hybridation des pratiques. Cette hybridation des pratiques donne lieu à différents niveaux d'hybridation qui peuvent aller jusqu'à une hybridation profonde favorisant le passage d'une pratique à l'autre de façon totalement fluide. Mais nous identifions également ce que l'on peut appeler une hybridation dans les pratiques, qui peut se mettre en place dans le cas d'une hybridation des pratiques profonde. Il s'agit de l'incursion des codes et des usages d'une pratique dans

l'autre. Ces incursions favorisent la création d'une nouvelle forme de pratique à partir de l'hybridation des pratiques existantes.

## 2. Contributions méthodologiques

Cette recherche apporte des contributions méthodologiques à plusieurs égards. Tout d'abord, le recours à des méthodes visuelles, en particulier ici la photo-élicitation, pour l'étude des pratiques m'a permis d'enrichir la compréhension de ces pratiques et de leur actualisation de façon contextualisée. La photo-élicitation a en effet l'avantage de permettre, par la médiation de l'image, de verbaliser le quotidien, en faisant prendre conscience aux informants d'éléments qu'ils n'auraient pas considérés comme importants dans un entretien plus classique (Dion, 2007 ; Dion et al., 2014). Le recours à la photo-élicitation nous a permis de rendre visibles des éléments abstraits tels que l'attachement aux objets, les sentiments liés à l'accumulation ou le rapport au corps dans la lecture.

Le choix de l'angle des pratiques de consommation nous a par ailleurs permis d'aborder notre objet de recherche à plusieurs niveaux d'observation. En effet, lorsque nous avons observé la place du corps dans la relation à l'objet livre, les techniques du corps mises en place pour lire, le rapport aux sens dans les pratiques, il s'agissait par exemple d'une observation au niveau micro. Mais nous avons également eu accès à des observations au niveau méso dans l'étude du contexte du contexte (Askegaard et Linnet, 2011) de notre recherche. L'importance attribuée à la symbolique et aux représentations dans la consommation de livres rend cette intersection de plusieurs niveaux d'observation indispensable à la compréhension de notre objet de recherche.

### 3. Contributions managériales et sociétales

Notre recherche ouvre un certain nombre de perspectives managériales, tout d'abord pour les acteurs du marché du livre eux-mêmes. En effet, les éditeurs sont très nombreux à être dans un rapport de défiance face au numérique<sup>79</sup>. Ils considèrent celui-ci comme une menace pour le livre papier mais également pour l'ensemble de l'industrie. La présente recherche montre que ces craintes doivent être modérées. Le livre numérique n'apparaît pas comme le fossoyeur du livre papier, rôle que de nombreux acteurs du marché lui prêtent pourtant. Les deux systèmes de pratiques de consommation, non seulement ne se cannibalisent pas, mais ils se répondent et forment, ensemble, une nouvelle pratique hybride combinant les codes du papier et du numérique.

Comme nous l'avons montré, il ne s'agit pas ici d'une "destruction créatrice"<sup>80</sup> s'inscrivant dans un ouragan perpétuel de renouvellement profond du marché mais bien d'une création de valeur. Cette création de valeur se constate pour le consommateur, lui offrant des pratiques de consommation complémentaires, mais aussi pour le marché lui-même en offrant aux éditeurs de nouvelles perspectives (nouveaux formats, usages, enrichissement de contenus). Les éditeurs peuvent se saisir de ces opportunités pour proposer aux consommateurs des contenus et des supports digitaux innovants, sortant des cadres imposés par la matérialité. Jusque là, la tendance a davantage été de reproduire les pratiques et les usages du papier pour les importer dans le numérique. Dès lors que l'on ne pense plus les pratiques de consommation de livres numériques comme une cannibalisation de la consommation de livres papier, il devient possible d'en développer les potentiels. Le nomadisme, l'accumulation sans contrainte, l'accès... Tous ces apparents

<sup>79</sup> Coudray, J.L. (2015). *L'assassinat des livres. Pour ceux qui œuvrent à la dématérialisation du monde*. L'échappée

<sup>80</sup> Schumpeter (1942), *Capitalisme, socialisme et démocratie*

avantages du numérique peuvent être approfondis et mis en valeurs dans la mesure où ils ne représentent pas une menace pour le livre papier mais un complément, une façon de consommer le livre autrement.

Le livre numérique offre en effet de vastes possibilités, par le biais notamment du livre enrichi, dont le marché ne s'empare pas pleinement. Cet enrichissement multimédia est l'un des leviers qui permettrait de l'extraire de pratiques strictement fonctionnelles et d'introduire une dimension hédoniste dans sa consommation. Pour autant, les pratiques telles qu'elles sont actuellement pensées maintiennent livre papier et livre numérique dans des rôles aux frontières apparemment définies.

De même, les acteurs de la chaîne du livre sont parfois maintenus dans un champ délimité qui ne permet pas à l'hybridation pratiquée par les consommateurs de se déployer pleinement. Ainsi, on tend à lier dans les représentations librairie et livre papier, et plateformes en ligne et livre numérique. Cependant, comme nous l'avons développé, l'opposition est davantage à penser entre achat en ligne et hors ligne qu'entre papier et numérique. En effet, les ventes de livres papier sur Internet sont passées de 11,8% en 2019 à 15,4% en 2020<sup>81</sup> (une progression due en grande partie aux confinements successifs de l'année 2020). Il est ainsi possible d'acheter ses livres papier sur Internet et, à l'inverse, il est envisageable de pouvoir acheter ses livres numériques chez le libraire. La médiation du libraire, comme figure centrale de conseil et d'aide au choix au sein d'une offre pléthorique, peut conserver toute sa place, même dans le cadre d'une consommation numérique. L'hybridation permet de penser les pratiques au-delà des cadres et des rôles traditionnellement conférés à chacune de ces pratiques. Aujourd'hui, si de nombreuses

<sup>81</sup> *Les chiffres de l'édition*, Rapport statistique du SNE, édition 2020-2021. [https://www.sne.fr/app/uploads/2021/06/SNE\\_2021\\_Synthese\\_ChiffresEdition2020.pdf](https://www.sne.fr/app/uploads/2021/06/SNE_2021_Synthese_ChiffresEdition2020.pdf)

librairies proposent l'achat de livres numériques par le biais de leur site internet, elles ne vont pour le moment pas plus loin. Nous pensons qu'il serait pertinent d'approfondir cette démarche avec l'achat de livres numériques dans les magasins physiques, dans cette logique d'hybridation dans les pratiques. Le consommateur pourrait ainsi bénéficier des conseils du libraire mais aussi de tout ce qu'un lieu comme la librairie peut offrir en matière de représentations (la rencontre entre lecteurs, la convivialité du magasin de proximité, la stimulation sensorielle), tout en conservant sa consommation numérique.

Par ailleurs, notre réflexion intègre le livre dans un système d'objets plus global. Les pratiques de lecture s'accompagnent d'une matérialité associée (qu'il s'agisse de pratiques papier ou numériques) qui peut s'illustrer par le mug de thé, le plaid, la bougie et bien d'autres éléments annexes à la pratique. Penser les pratiques de consommation de livres dans toute la complexité de leur matérialité permet de comprendre l'expérience du consommateur et les mécanismes favorisant son immersion. Cette dimension immersive est en effet particulièrement recherchée. Il pourrait être intéressant, notamment pour les libraires, de creuser cette notion de système d'objets en proposant au consommateur une expérience plus globale, favorisant l'immersion.

Enfin, les pouvoirs publics peuvent également trouver des contributions dans ce travail de thèse. En effet, l'industrie du livre est particulièrement soutenue par l'État en France, au travers de subventions<sup>82</sup> et de lois de soutien aux acteurs du marché comme la loi de 1981 sur le prix unique du livre. Ces investissements doivent correspondre aux besoins des acteurs du marché et des consommateurs. En offrant une meilleure compréhension de la consommation de livres à l'heure du numérique, cette recherche permet de mieux saisir les enjeux qui agitent aujourd'hui ce marché.

---

<sup>82</sup>

#### 4. Limites et voies de recherche

Comme tout travail de recherche, cette thèse est évidemment loin d'être exempte d'un certain nombre de limites, aussi bien théoriques que méthodologiques. Ces limites sont autant de voies de recherche potentielles à explorer par la suite.

La première limite que l'on peut identifier est le choix du cadre théorique de cette recherche. Nous avons choisi d'interroger les pratiques et la matérialité, ce qui nous a permis de mettre en lumière les phénomènes d'hybridation dans la consommation de livres. Une approche par le biais de l'expérience de consommation aurait éclairé d'autres éléments de notre objet de recherche. La question de la valeur, abordée dans la discussion, aurait notamment pu bénéficier d'un traitement approfondi, tant elle est centrale dans la recherche sur le consommateur. Cette question pourrait faire l'objet d'une recherche future développant les sources de valorisation du livre dans les représentations du consommateur.

On peut également opposer à cette recherche son statut d'étude de cas unique, celui du livre. Il est ainsi possible de s'interroger sur la possibilité de répliquer de nos résultats dans des domaines annexes de la consommation culturelle. Nous pensons ici en particulier à l'industrie de la musique, qui connaît des difficultés similaires (bien que différentes) dans la gestion de l'hybridation de pratiques de consommation digitales et matérielles (Bartmanski et Woodward, 2015). Le dispositif méthodologique choisi dans notre recherche ne permet pas de généraliser les résultats sur le plan empirique et offre davantage une généralisation théorique. Il serait donc opportun de réaliser des collectes de données complémentaires dans des domaines annexes de la consommation culturelle



(musique, cinéma, spectacle vivant, etc.) afin de proposer une étude comparative de ces différents domaines, au regard de l'hybridation de pratiques matérielles et digitales.

Cette recherche porte également dans son fondement une forte inscription dans le temps et dans un contexte donné. Il ne s'agit bien entendu pas d'un travail prospectif, et son objet n'est pas d'offrir une vision de l'avenir. Mais elle s'inscrit dans un contexte qui évolue rapidement et, si les tendances semblent aujourd'hui très nettes (progression très lente de la consommation de livres numériques, fort maintien du livre papier), il est impossible d'affirmer qu'elles se maintiendront. Il serait donc particulièrement intéressant d'aborder la question de la consommation de livres dans une approche longitudinale afin d'inscrire les résultats dans une temporalité plus longue. De même, il serait intéressant de mener cette étude dans un autre contexte culturel, en particulier dans un pays anglosaxon. En effet, les comportements de consommation à l'égard du numérique sont très différents en France et dans les pays anglosaxons. Dans ces derniers, le livre numérique a pris une ampleur bien plus importante. Alors que le marché du livre numérique ne représente en 2020 que 13,5% du chiffre d'affaires total de l'édition en France, il s'élève à 21% aux Etats-Unis<sup>83</sup>. On peut ainsi s'interroger sur la place accordée à l'objet livre dans des cultures où celui-ci est moins sacralisé et où le passage au numérique s'est fait plus massivement.

Enfin, il est possible de questionner le rapport aux acteurs du marché du livre dans notre recherche. Ces derniers n'ont pas été interrogés puisque ce travail s'est concentré sur les pratiques des consommateurs à une échelle micro et mésosociale. Les dynamiques de marché pourraient donc être étudiées et mise en parallèle des pratiques afin d'offrir une vision plus globale des phénomènes d'hybridation à l'œuvre dans la consommation de

<sup>83</sup><https://www.sne.fr/numerique-2/le-livre-numerique-en-2015-le-numerique-en-marche/#:~:text=En%202018%2C%20le%20chiffre%20d,d%C3%A9sormais%20C3%A0%208%2C42%20%25.>

livres. Il serait pertinent de réaliser une étude qui pourrait compléter les résultats de la présente recherche sur un plan plus institutionnel en abordant la question des évolutions de pratiques des consommateurs sous un angle macrosocial.



## BIBLIOGRAPHIE

### A

- Alami, S., Desjeux, D., et Garabuau-Moussaoui, I. (2009). *Les méthodes qualitatives. Que sais-je ?*. Presses Universitaires de France
- Angermuller, J. (2007). Qu'est-ce que le poststructuralisme Français ?. *Langage et société*, (2), 17-34
- Appadurai, A. (1988). *The social life of things: Commodities in cultural perspective*. Cambridge University Press.
- Arnould, E. J., & Thompson, C. J. (2005). Consumer culture theory (CCT): Twenty years of research. *Journal of consumer research*, 31(4), 868-882.
- Askegaard, S., & Linnet, J. T. (2011). Towards an epistemology of consumer culture theory: Phenomenology and the context of context. *Marketing Theory*, 11(4), 381-404.
- Assassi, I. (2003). Spécificités du produit culturel. *Revue française de gestion*, (1), 129-146.
- Assassi, I., Bourgeon, D., & Filser, M. (2010). *Recherche en Marketing des Activités Culturelles*. Vuibert.
- Aurier, P., Evrard, Y., & N'goala, G. (2004). Comprendre et mesurer la valeur du point de vue du consommateur. *Recherche et Applications en Marketing (French Edition)*, 19(3), 1-20.

## B

- Baccino, T. (2011). Lire sur internet, est-ce toujours lire ?. *Bulletin des bibliothèques de France* (BBF), n° 5, p. 63-66.
- Badot, O., Carrier, C., Cova, B., Desjeux, D., & Filser, M. (2009). L'ethnomarketing: un élargissement de la recherche en comportement du consommateur à l'ethnologie. *Recherche et Applications en Marketing*. 24(1), 93-111.
- Baillet, C., & Berge, O. (2011). Comment les consommateurs choisissent-ils leurs romans ? Proposition d'une typologie des processus décisionnels et étude des variables d'influence. *Management & Avenir*, (10), 57-77.
- Bajde, D. (2013). Consumer culture theory (re) visits actor-network theory: Flattening consumption studies. *Marketing Theory*, 13(2), 227-242.
- Bardhi, F., & Eckhardt, G. M. (2012). Access-based consumption: The case of car sharing. *Journal of consumer research*, 39(4), 881-898.
- Bardhi, F., & Eckhardt, G. M. (2017). Liquid consumption. *Journal of Consumer Research*, 44(3), 582-597.
- Bardhi, F., Eckhardt, G. M., & Arnould, E. J. (2012). Liquid relationship to possessions. *Journal of Consumer Research*, 39(3), 510-529.
- Barthes, R. (1971). Changer l'objet lui-même. *Esprit* (1940-), (402 (4), 613-616.
- Barthes, R. (1980). *La chambre claire*. Gallimard.
- Bartmanski D., Woodward I. (2015). « The vinyl: The analogue medium in the age of digital reproduction », *Journal of Consumer Culture*, 15, n° 1, p. 3 27.
- Baudelot, C., Cartier, M., & Detrez, C. (1999). *Et pourtant, ils lisent...* Le Seuil.
- Baudrillard, J. (1968). *Le système des objets*. Gallimard.
- Baudrillard, J. (1972). *Pour une critique de l'économie du signe*. Gallimard.
- Bauman, Z. (2007). *Le présent liquide. Peurs et obsession sécuritaire*, Seuil.

- Bauman, Z. (2013). *Liquid modernity*. John Wiley & Sons.
- Beaud, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l' « entretien ethnographique ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 9(35), 226-257.
- Becker, H. S. (2008). *Tricks of the trade: How to think about your research while you're doing it*. University of Chicago press.
- Beldjerd, S., & Tabois, S. (2014). Le grenier, espace de retournement des choses. *Socio-anthropologie*, (30), 21-31.
- Belk, R. (2014). You are what you can access: Sharing and collaborative consumption online. *Journal of business research*, 67(8), 1595-1600.
- Belk, R. W. (1987). The role of the Odyssey in consumer behavior and in consumer research. ACR North American Advances.
- Belk, R. W. (1988). Possessions and the extended self. *Journal of consumer research*, 15(2), 139-168.
- Belk, R. W. (2013). Extended self in a digital world. *Journal of consumer research*, 40(3), 477-500
- Belk, R. W., Wallendorf, M., & Sherry Jr, J. F. (1989). The sacred and the profane in consumer behavior: Theodicy on the odyssey. *Journal of consumer research*, 16(1), 1-38.
- Bellion, A. (2014). Une approche sémantique et dialogique de l'innovation" en train de se faire", entre co-construction de sens et activisme de la signification : une application au marché des nanotechnologies (Thèse de doctorat, Rennes 1).
- Benhamou, F. (2014). *Le Livre à l'heure numérique. Papier, écrans, vers un nouveau vagabondage*. Média Diffusion.
- Benhamou, F., & Guillon, O. (2010). Modèles économiques d'un marché naissant : le livre numérique. *Culture prospective*, (2), 1-16.

- Bergadaà, M. (2006). Le don d'objet : l'exploration de ses dimensions et des profils de donateurs aux œuvres de bienfaisance. *Recherche et Applications en Marketing* 21(1), 19-39.
- Bernardon, K. (2005). Vers une meilleure compréhension de l'expérience de consommation culturelle : une analyse qualitative compare des motivations des consommateurs et des interprètes d'une comédie musicale. Actes des 10èmes Journée de Recherche en Marketing de Bourgogne, Dijon.
- Bertaux, D. (1980). L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités. *Cahiers internationaux de sociologie*, 197-225.
- Bessy, C., & Chateauraynaud, F. (1995). *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*. Métailié.
- Bomsel, O. (2013). *Protocoles éditoriaux. Qu'est-ce que publier ?* Armand Colin.
- Bonnot, T. (2014). *L'attachement aux choses*. CNRS.
- Borraz, S., Zeitoun, V., & Dion, D. (2021). Subjectivité et réflexivité : les apports du contre-transfert aux recherches interprétatives. *Recherche et Applications en Marketing*, 36(1), 63-79.
- Boullier, D., & Crépel, M. (2013). Pratiques de lecture et d'achat de livres numériques. Etude réalisée pour le MOTIF.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Éditions de Minuit.
- Bourgeon-Renault, D. (1997). Analyse du comportement du consommateur dans le domaine culturel. *Actes de la 1<sup>ère</sup> Journée de Recherche en Marketing de Bourgogne*. Dijon, 13-26.
- Bourgeon-Renault D., & Filser M. (1995). Les apports du modèle expérientiel à l'analyse du comportement dans le domaine culturel : une exploration conceptuelle et méthodologique, *Recherche et Applications en Marketing*, 10(4), 5-25.

Bourgeon-Renault, D., Debenedetti, S., Gombault, A., & Petr, C. (2014). *Marketing de l'art et de la culture-2e éd.* Dunod.

Brée, J. (2012). *Kids marketing*. 2ème édition. EMS Editions.

Brenner, R. (1977). Bibliographie introductive à la sociologie historique de la théorie des relations sociales de propriété. *Origins*, 2, 121-140.

Bruchez, C., Fasseur, F., & Santiago, M. (2007). Entretiens phénoménologiques et entretiens focalisés sur l'activité : analyse comparative, similitudes et variations. *Recherches qualitatives*, 3(Hors série), 72-98.

Bunkell, J., & Dyas-Correia, S. (2009). E-Books vs. Print: Which is the better value?. *The Serials Librarian*, 56(1-4), 215-219.

Busson, A., & Evrard, Y. (2013). *Les industries culturelles et créatives : économie et stratégie*. Vuibert.

## C

Callon, M. (1986). Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. *L'Année sociologique (1940/1948-)*, 36, 169-208.

Callon, M. (1990). Techno-economic networks and irreversibility. *The Sociological Review*, 38(132-161).

Callon, M., & Latour, B. (2006). Le grand Léviathan s'apprivoise-t-il. *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, 11-32.

Campbell, C. (2005). The craft consumer: Culture, craft and consumption in a postmodern society. *Journal of consumer culture*, 5(1), 23-42.



- Carù, A., & Cova, B. (2003). Approche empirique de l'immersion dans l'expérience de consommation : les opérations d'appropriation. *Recherche et Applications en Marketing*, 18(2), 47-65.
- Caves, R. E. (2000). *Creative industries: Contracts between art and commerce*. Harvard University Press.
- Célimon, S. (2018). *Livre numérique : état des lieux, perspectives et enjeux*. Editions du Cercle de la librairie.
- Chabault, V. (2014). *Vers la fin des librairies ?*. La documentation française.
- Chartier, R. (1997). Du livre au lire. *Réseaux. Communication-Technologie-Société*, 1(1), 271-290.
- Chartier, R. (2009). La mort du livre ?. *Communication langages*, (1), 57-65.
- Chartier, R., & Bonfil, R. (1997). *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Seuil.
- Chaudron, M., & de Singly, F. (1994). *Identité, lecture, écriture*. Paris
- Chiariglione, L., & Magaudda, P. (2013). Formatting Culture. The Mpeg group and the technoscientific innovation by digital formats. *Italian Journal of Science & Technology Studies*, 3(2), 125-146.
- Clinton, V. (2019). Reading from paper compared to screens: A systematic review and meta-analysis. *Journal of Research in Reading*, 42(2), 288-325.
- Conein, B., & Jacopin, E. (1993). Les objets dans l'espace. La planification dans l'action. *Raisons pratiques*, 4, 59-84.
- Coover, R. (1992). The end of books.
- Copans, J., & Jamin, J. (1996). *Aux origines de l'anthropologie française*.
- Coskuner-Balli, G., & Ertimur, B. (2017). Legitimation of hybrid cultural products: The case of American Yoga. *Marketing Theory*, 17(2), 127-147.
- Coudray, J.L. (2015). *L'assassinat des livres. Pour ceux qui œuvrent à la dématérialisation du monde*. L'échappée.

- Cova, B., Ezan, P., & Fuschillo, G. (2013). Zoom sur l'autoproduction du consommateur. *Revue française de gestion*, (5), 115-133.
- Crépel, M., Boullier, D., & le Béhec, M. (2018). *Le livre-échange: vies du livre & pratiques des lecteurs*. C & F Éditions.
- Creswell, J. W., & Miller, D. L. (2000). Determining validity in qualitative inquiry. *Theory into practice*, 39(3), 124-130.
- Cross, S. N., Ruvalcaba, C., Venkatesh, A., & Belk, R. W. (2018). *Consumer culture theory*. Emerald Publishing Limited.
- Curasi, C. F., Price, L. L., & Arnould, E. J. (2004). How individuals' cherished possessions become families' inalienable wealth. *Journal of consumer research*, 31(3), 609-622.
- Czarniawska, B. (2017). A willing slave: reflections on e-books. *Consumption Markets & Culture*, 20(4), 364-367.

## D

- Darnton, R. (2011). *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*. La lettre du Collège de France, (31), 61.
- Dassié, V. (2010). Objets d'affection. *Une ethnologie de l'intime*. Éditions du CTHS.
- De Certeau, M. (1980). *L'invention du quotidien*.
- De Singly, F. (1996). L'appropriation de l'héritage culturel. *Lien social et politiques*, (35), 153-165.
- Dehling, A., & Vernet, E. (2012). Au-delà des freins à l'achat d'occasion : un éclairage anthropologique sur le concept d'appropriation. *Association Française du Marketing*.

- Dehling, A., & Vernet, E. (2020). L'appropriabilité : essai de théorisation sur le rôle de l'appropriation dans le processus d'achat d'occasion. *Recherche et Applications en Marketing*. (35(1), 6-27.
- Denegri-Knott, J., & Molesworth, M. (2010). Concepts and practices of digital virtual consumption. *Consumption, Markets and Culture*, 13(2), 109-132.
- Desjeux, D. (2000). La méthode des itinéraires. Une approche qualitative pour comprendre la dimension matérielle, sociale et culturelle de la consommation. Le cas du Danemark. In *Distribution, achat, consommation* (pp. 182-189).
- Desjeux, D. (2004). *Les sciences sociales*. Presses universitaires de France.
- Desjeux, D. (2006). *La consommation*. Presses universitaires de France.
- Desjeux, D. (2014). La communication dans le champ de la consommation. *Hermès, La Revue*, 3(3), 115-119.
- Desjeux, D., Monjaret, A., & Taponier, S. (1998). *Quand les Français déménagent : circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie quotidienne en France*. Presses Universitaires de France-PUF.
- Desplechin M. (2011). *Lire est le propre de l'homme*. Paris. L'école des loisirs.
- Digard, J. P. (2004). Anthropologie des techniques et anthropologie cognitive. *Études rurales*, (169-170), 255-268.
- Dion, D. (2007). Les apports de l'anthropologie visuelle à l'étude des comportements de consommation. *Recherche et Applications en Marketing*. 22(1), 61-78.
- Dion, D., Sabri, O., & Guillard, V. (2014). Home sweet messy home: Managing symbolic pollution. *Journal of Consumer Research*, 41(3), 565-589.
- Dion, D., & Ladwein, R. (2005). La photographie comme matériel de recherche. Actes des 10es Journées de recherche en marketing de Bourgogne.
- Dittmar H. (1991), Meanings of Material Possessions as Reflections of Identity: Gender and Social-Material Position in Society, *Have Possessions: A Handbook on*

Ownership and Property, ed. F.W. Rudmin, Special Issue of the *Journal of Social Behaviour and Personality*,6.

Dittmar H. et Pepper L. (1994), To have is to be: Materialism and person perception in working-class and middle-class British adolescents, *Journal of Economic Psychology*, 15, pp.233-251

Donnat, O. (2009). Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. *Culture études*, (5), 1-12.

Douglas, M., & Isherwood, B. (1979). *The World of Goods-Toward the Anthropology of Consumption* (London, Allen Lane).

Dubuisson-Quellier, S., & Plessz, M. (2013). La théorie des pratiques. Quels apports pour l'étude sociologique de la consommation ?. *Sociologie*, (4, vol. 4).

Dumez, H. (2013). Qu'est-ce que la recherche qualitative ? Problèmes épistémologiques, méthodologiques et de théorisation. In *Annales des Mines-Gérer et comprendre* (No. 2, pp. 29-42). ESKA.

Dumontier, F., Singly, F. D., & Thélot, C. (1990). La lecture moins attractive qu'il y a vingt ans. *Économie et statistique*, 233(1), 63-80.

Dussert, E., & Walbecq, E. (2014). *Les 1001 vies des livres*. La Librairie Vuibert.

## E

Eco, U. (1976). Le mythe de Superman. *Communications*, 24(1), 24-40.

Eco, U. (2014). *Lector in fabula*. Grasset.

Ekbia, H. R. (2009). Digital artifacts as quasi-objects: Qualification, mediation, and materiality. *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 60(12), 2554-2566.

Eliade, M. (1965). *Le sacré et le profane* (Vol. 29). Gallimard.

Elias, N. (1973). *La civilisation des mœurs*. Calmann-Lévy.

Epp, A. M., & Price, L. L. (2008). Family identity: A framework of identity interplay in consumption practices. *Journal of consumer research*, 35(1), 50-70.

Epp, A. M., & Price, L. L. (2010). The storied life of singularized objects: Forces of agency and network transformation. *Journal of consumer research*, 36(5), 820-837.

Etzioni, A. (1991). The socio-economics of property. *Journal of social behavior and personality*, 6(6), 465-468.

Evard, Y., & Colbert, F. (2000). Arts management: a new discipline entering the millennium ?. *International Journal of Arts Management*, 4-13.

## F

Feugère, L. (2018). La fabrique de la sociabilité littéraire sur les médias sociaux : Le cas des blogs, YouTube, Facebook, Twitter et Instagram. *Interfaces numériques*, 6(2).

Fisher, R. J. (1993). Social desirability bias and the validity of indirect questioning. *Journal of consumer research*, 20(2), 303-315.

## G

Garabuau-Moussaoui I. & Desjeux D. (2000). *Objet banal, objet social : les objets quotidiens comme révélateurs des relations sociales*. Harmattan.

Gaudet, F. (2013). Désherber en bibliothèque. Manuel pratique de révision des collections. *Editions du cercle de la librairie*. Paris

Giesler, M. (2006). Consumer gift systems. *Journal of consumer research*, 33(2), 283-290.

- Giorgi, A. (1997). The theory, practice, and evaluation of the phenomenological method as a qualitative research procedure. *Journal of phenomenological psychology*, 28(2), 235-260.
- Glaser, B. G., Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory; strategies for qualitative research*.
- Graeber, D. (2011). Consumption. *Current anthropology*, 52(4), 000-000.
- Granjon, F., & Combes, C. (2007). La numérimorphose des pratiques de consommation musicale. *Réseaux*, (6), 291-334.
- Green, M. C. (2021). Transportation into narrative worlds. *Entertainment-Education Behind the Scenes*, 87.
- Grönroos, C., & Leppänen, H. (2009). *The hybrid consumer: Exploring the drivers of a new consumer behaviour type*.
- Gould, S. J. (1995). Researcher introspection as a method in consumer research: Applications, issues, and implications. *Journal of consumer research*, 21(4), 719-722.
- Guillard, V. (2014). *Boulimie d'objets, l'être et l'avoir dans nos sociétés*.
- Guillard, V., & Pinson, C. (2012). Comprendre et identifier les consommateurs qui ont tendance à « tout » garder. *Recherche et Applications en Marketing*, 27(3), 57-79.

## H

- Harper, D. (2002). Talking about pictures: A case for photo elicitation. *Visual studies*, 17(1), 13-26.
- Harré, R. (2002). Material objects in social worlds. *Theory, Culture & Society*, 19(5-6), 23-33.

Heilbrunn, B., & Hetzel, P. (2003). La pensée bricoleuse ou le bonheur des signes : Ce que le marketing doit à Jean-Marie Floch... *Décisions marketing*, 19-23.

Heisley, D. D., & Levy, S. J. (1991). Autodriving: A photoelicitation technique. *Journal of consumer Research*, 18(3), 257-272.

Herbert, M. (2007). Que se passe-t-il lorsque les répondants à un questionnaire tentent de deviner l'objectif de recherche ? Le biais du répondant : conceptualisation, mesure et étude d'impact. *Actes du Congrès de l'AFM*.

Herbert, M., Robert, I., & Saucède, F. (2018). Going liquid: French food retail industry experiencing an interregnum. *Consumption Markets & Culture*, 21(5), 445-474.

Hirschman, E. C. (1983). Aesthetics, ideologies and the limits of the marketing concept. *Journal of marketing*, 47(3), 45-55.

Holbrook, M. B., & Hirschman, E. C. (1982). The experiential aspects of consumption: Consumer fantasies, feelings, and fun. *Journal of consumer research*, 9(2), 132-140.

## J

Jenkins, H. (2010). Transmedia storytelling and entertainment: An annotated syllabus. *Continuum*, 24(6), 943-958.

Julien, M. P., & Rosselin, C. (2009). *Le sujet contre les objets... tout contre : Ethnographies de cultures matérielles* (p. 9). Paris : CTHS.

Julien, M. P., & Warnier, J. P. (1999). *Approches de la culture matérielle : corps à corps avec l'objet*. Editions L'Harmattan.

## K

Karpik, L. (2007). *L'économie des singularités*. Gallimard.

Kaufmann, J. C. (1997). Le monde social des objets. *Sociétés contemporaines*, 27(1), 111-125.

Kaufmann, J. C. (2011). *L'entretien compréhensif*. Armand Colin.

Kaufmann, J. C. (2011). *Le sac*. JC Lattès.

Ketron, S., & Naletelich, K. (2016). How e-readers have changed personal connections with books. *Qualitative Market Research: An International Journal*.

Kopytoff I. (1988). In Appadurai, A. (1988). *The social life of things: Commodities in cultural perspective*. Cambridge University Press.

## L

Laborderie, A. (2020). Le livre augmenté : un nouveau paradigme du livre?. *Revue de la BNF*, (1), 148-159.

Lahire, B. (1993). Lectures populaires : les modes d'appropriation des textes. *Revue française de pédagogie*, 17-26.

Lahire, B. (1998). Logiques pratiques : le «faire» et le «dire sur le faire». *Recherche & formation*, 27(1), 15-28.

Lahire, B. (2017). *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*. Média Diffusion.

Lamberton, C., & Goldsmith, K. (2020). Ownership: A perennial prize or a fading goal? A curation, framework, and agenda for future research. *Journal of Consumer Research*, 47(2), 301-309.

Latour, B. (2007). Une sociologie sans objet. *Remarques sur l'interobjectivité. Objets et mémoires*, 37-58.



- Leusse, S. D. (2017). Les booktubers, nouveaux critiques ?. *Strenæ. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance*, (12).
- Lévi-Strauss C. (1955). *Tristes tropiques*.
- Litwinski, L. (1942). Is there an instinct of possession. *British Journal of Psychology*, 33(1), 28.
- Loh, C. E., & Sun, B. (2019). "I'd Still Prefer to Read the Hard Copy": Adolescents' Print and Digital Reading Habits. *Journal of Adolescent & Adult Literacy*, 62(6), 663-672.

## M

- Magaudda, P. (2011). When materiality 'bites back': Digital music consumption practices in the age of dematerialization. *Journal of Consumer Culture*, 11(1), 15-36.
- Magaudda, P. (2013). What happens to materiality in digital virtual consumption?. In *Digital Virtual Consumption* (pp. 118-133). Routledge.
- Malinovski B., (1922). *Les Argonautes du Pacifique Occidental*.
- Martin, A., & Darpy, D. (2015). L'importance du projet de design dans l'appropriation des objets partagés : le cas d'Autolib. In *31ème Congrès International de l'Association française du marketing*.
- Martin, O. (2000). In Garabuau-Moussaoui I. et Desjeux D., *Objet banal, objet social : les objets quotidiens comme révélateurs des relations sociales*. L'Harmattan.
- Mauger, G., & Poliak, C. (1998). Les usages sociaux de la lecture. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 123(1), 3-24.
- Mauss, M. (1923). Essai sur le don forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. *L'Année sociologique (1896/1897-1924/1925)*, 1, 30-186.
- Mauss, M. (1936). Les techniques du corps. *Journal de Psychologie XXXII*, (2-P), 30-39.

- McCracken, G. (1986). Culture and consumption: A theoretical account of the structure and movement of the cultural meaning of consumer goods. *Journal of consumer research*, 13(1), 71-84.
- McCracken, G. D. (1990). *Culture and consumption: New approaches to the symbolic character of consumer goods and activities* (Vol. 1). Indiana University Press.
- McCracken, G. D. (2005). *Culture and consumption II: Markets, meaning, and brand management* (Vol. 2). Indiana University Press.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*.
- Michaudon, H. (2001). *La lecture, une affaire de famille*.
- Mijolla-Mellor, S. D. (2006). *L'enfant lecteur. De la comtesse de Ségur à Harry Potter, les raisons du succès*, Paris, Bayard.
- Miles, M. B., & Huberman, A. M. (2003). *Analyse des données qualitatives*. De Boeck Supérieur.
- Miller, D. (1987). *Material culture and mass consumption*.
- Miller, D. (1995). Consumption and commodities. *Annual Review of Anthropology*, 24(1), 141-161.
- Miller, D. (Ed.). (2009). *Anthropology and the individual: a material culture perspective*. A&C Black.
- Miller, E. B., & Warschauer, M. (2014). Young children and e-reading: research to date and questions for the future. *Learning, Media and Technology*, 39(3), 283-305.
- Moles, A. A. (1969). Objet et communication. *Communications*, 13(1), 1-21.
- Moles, A. A. (1972). *Théorie des objets*. Éditions universitaires.
- Molesworth, M., Watkins, R., & Denegri-Knott, J. (2016). Possession work on hosted digital consumption objects as consumer ensnarement. *Journal of the Association for Consumer Research*, 1(2), 246-261.
- Morfaux, L. M. (1980). *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*.

Morin, V. (1969). L'objet biographique. *Communications*, 13(1), 131-139.

## O

Özçağlar-Toulouse, N., & Cova, B. (2010). Une histoire de la CCT française : parcours et concepts clés. *Recherche et Applications en Marketing*. 25(2), 69-91.

## P

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* 4e éd. Armand Colin.

Paquienréguy, F., & Bossier, S. (2014). Introduction : Le livre numérique en questions. *Études de communication. langages, information, médiations*, (43), 9-16.

Parmentier, P. (1986). Les genres et leurs lecteurs. *Revue française de sociologie*, 397-430.

Pennac, D. (1992). *Comme un roman*. Gallimard.

Pennac, D. (2007). *Chagrin d'école*. Gallimard.

Peterson, R. A. (1992). Understanding audience segmentation: From elite and mass to omnivore and univore. *Poetics*, 21(4), 243-258.

Petr, C., Bourgeon-Renault, D., Derbaix, M., & Jarrier, E. (2017). Le transport narratif au coeur de l'expérience d'un dispositif transmédia. In 33ème Congrès international de l'Association Française de Marketing.

Petrucci, R. (1905). *Les origines naturelles de la propriété : essai de sociologie comparée* (Vol. 3). Misch & Thron.

Pieterse, J. N. (2007). Hybridity. *The Blackwell Encyclopedia of Sociology*.

Pomiès, A., & Tissier-Desbordes, E. (2016). Constructing the object of research in the manner of Piet Mondrian: An integrative epistemology for consumer research. *Marketing Theory*, 16(3), 279-298.

Prost, B., Maurin, X., & Lekehal, M. (2013). *Le livre numérique*. Éd. du Cercle de la librairie.

## R

Reay, T., Chreim, S., Golden-Biddle, K., Goodrick, E., Williams, B. E., Casebeer, A., et Hinings, C. R. (2013). Transforming new ideas into practice: An activity based perspective on the institutionalization of practices. *Journal of Management Studies*, 50(6), 963-990.

Reckwitz, A. (2002). Toward a theory of social practices: A development in culturalist theorizing. *European journal of social theory*, 5(2), 243-263.

Rémy, E. (2007). De « Que choisir ? » à « Casseur de pub » : Entre récupération marketing et nouvelles figures consuméristes. *Décisions marketing*, 37-49.

Renard, F. (2008). Une approche sociologique des habitudes de lecture. Pour une étude conjointe des contextes scolaire et extra-scolaire. *Éducation et didactique*, 2(1), 41-68.

Rokka, J. (2010). Netnographic inquiry and new translocal sites of the social. *International Journal of Consumer Studies*, 34(4), 381-387.

Rosselin, C., & Julien, M. P. (2005). *La culture matérielle*.

Rousseau, J.J. (1762). *Emile ou de l'éducation*.

Roux, D. (2007). La résistance du consommateur : proposition d'un cadre d'analyse. *Recherche et applications en marketing*, 22(4), 59-80.

Roux, D., & Guillard, V. (2016). Circulations d'objets entre étrangers dans l'espace public : une analyse des formes de socialité entre déposers et glaneurs. *Recherche et Applications en Marketing*, 31(4), 30-49.

## S

Sartre, J. P. (1943). *L'être et le néant*. Gallimard.

Scaraboto, D. (2015). Selling, sharing, and everything in between: The hybrid economies of collaborative networks. *Journal of Consumer Research*, 42(1), 152-176.

Scaraboto, D., & Figueiredo, B. (2017). Holy Mary goes' round: Using object circulation to promote hybrid value regimes in alternative economies. *Journal of Macromarketing*, 37(2), 180-192.

Schatzki, T. R. (1996). *Social practices: A Wittgensteinian approach to human activity and the social*. Cambridge University Press.

Schatzki, T. R. (2002). *The site of the social: A philosophical account of the constitution of social life and change*. Penn State Press.

Schwartz, B. (1967). The social psychology of the gift. *American journal of Sociology*, 73(1), 1-11.

Segalen, M., & Bromberger, C. (1996). L'objet moderne: de la production sérielle à la diversité des usages. *Ethnologie française*, 26(1), 5-16.

Semprini, A. (1995). *L'objet comme procès et comme action: de la nature et de l'usage des objets dans la vie quotidienne*. Editions L'Harmattan.

Serres, M. (1982). Theory of the quasi-object. *The Parasite*, 224-234.

Shantz, C. U. (1987) Conflicts between children. *Child Development*, 55, 283-305.

Shedd, L., Brace-Govan, J., & Jevons, C. (2015). Embodying (Re-) Reading: The Material and Social Engagements of Nostalgic Leisure Reading Practices. *ACR North American Advances*.

Sherry Jr, J. F. (1983). Gift giving in anthropological perspective. *Journal of consumer research*, 10(2), 157-168.

Shove, E., & Pantzar, M. (2005). Consumers, producers and practices: Understanding the invention and reinvention of Nordic walking. *Journal of consumer culture*, 5(1), 43-64.

Shove, E., & Pantzar, M. (2005). Consumers, producers and practices: Understanding the invention and reinvention of Nordic walking. *Journal of consumer culture*, 5(1), 43-64.

Simonson, M. (2013). E-Books: the future?. *Distance Learning*, 10(3), 80.

Šimůnková, Klára (2019). Being hybrid: a conceptual update of consumer self and consumption due to online/offline hybridity. *Journal of Marketing Management*.

Spiggle, S. (1994). Analysis and interpretation of qualitative data in consumer research. *Journal of consumer research*, 21(3), 491-503.

Sugier, L., Schmidt, C., Dabadie, I., Bellion, A., Beaudouin, V., & Robert-Demontrond, P. (2018). *Ethnographier la consommation: théories et pratiques*. Éditions EMS.

## T

Taleb, N.N. (2010). *Le cygne noir : la puissance de l'imprévisible*. Les Belles Lettres.

Thévenot, L. (1994). Le régime de familiarité : des choses en personne. *Genèses*, (17), 72-101.

Thietart, R. A. (2014). *Méthodes de recherche en management-4ème édition*. Dunod.

- Thomas, D. R. (2006). A general inductive approach for analyzing qualitative evaluation data. *American journal of evaluation*, 27(2), 237-246.
- Thompson, C. J. (1997). Interpreting consumers: A hermeneutical framework for deriving marketing insights from the texts of consumers' consumption stories. *Journal of marketing Research*, 34(4), 438-455.
- Thompson, C. J., Locander, W. B., & Pollio, H. R. (1989). Putting consumer experience back into consumer research: The philosophy and method of existential-phenomenology. *Journal of consumer research*, 16(2), 133-146.
- Tréhondart, N. (2013). Le livre numérique enrichi: un hypermédia en construction. Enquête sur les représentations des éditeurs. In *H2PTM*. Hermès Lavoisier.
- Tréhondart, N. (2019). Le livre numérique enrichi: quels enjeux de littératie en contexte pédagogique?. *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, (183-184).

## V

- Van Campenhoudt, L., Marquet, J., & Quivy, R. (2017). *Manuel de recherche en sciences sociales-5e éd.* Dunod.
- Varela, F., Thompson, E., & Rosch, E. (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit*.
- Vezzali, L., Stathi, S., Giovannini, D., Capozza, D., & Trifiletti, E. (2015). The greatest magic of Harry Potter: Reducing prejudice. *Journal of Applied Social Psychology*, 45(2), 105-121.

## W

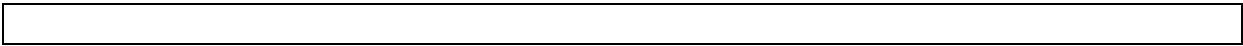
- Wahlen, S. (2011). The routinely forgotten routine character of domestic practices. *International Journal of Consumer Studies*, 35(5), 507-513.

- Wallendorf, M., & Brucks, M. (1993). Introspection in consumer research: implementation and implications. *Journal of consumer Research*, 20(3), 339-359.
- Warde, A. (2005). Consumption and theories of practice. *Journal of consumer culture*, 5(2), 131-153.
- Warde, A., Welch, D., & Paddock, J. (2017). Studying consumption through the lens of practice. In *Routledge handbook on consumption* (pp. 25-35). Routledge.
- Warnier, J. P. (1999). *Construire la culture matérielle: l'homme qui pensait avec ses doigts*. Presses universitaires de France.
- Watkins, R. D., Denegri-Knott, J., & Molesworth, M. (2016). The relationship between ownership and possession: observations from the context of digital virtual goods. *Journal of Marketing Management*, 32(1-2), 44-70.
- Watkins, R., & Molesworth, M. (2012). Attachment to digital virtual possessions in videogames. In *Research in consumer behavior*. Emerald Group Publishing Limited.
- Woodward, M. N., & Holbrook, M. B. (2013). Dialogue on some concepts, definitions and issues pertaining to 'consumption experiences'. *Marketing Theory*, 13(3), 323-344.

## Z

- Zhang, Y., & Kudva, S. (2014). E-books versus print books: Readers' choices and preferences across contexts. *Journal of the Association for Information Science and Technology*, 65(8), 1695-1706.





## Liste des figures

Figure 1 : Réaction de l'auteur Joann Sfar sur Twitter après la fermeture des librairies.....	10
Figure 2 : Design de la recherche .....	17
Figure 3 : classification des motivations de consommation de produits culturels adaptée du modèle de Holbrook (1996) .....	24
Figure 4 : Les grandes révolutions du livre .....	38
Figure 5 : photographie issue du blog <a href="http://leschroniquesassidues.blogspot.com/">http://leschroniquesassidues.blogspot.com/</a> .....	40
Figure 6 : <i>Saturne dévorant un de ses fils</i> , peinture de Francisco de Goya, Musée du Prado.	44
Figure 7 : Cartographie de l'industrie du livre et de ses acteurs .....	47
Figure 8 : Dispositifs de jugement selon Karpik (2007).....	48
Figure 9 : Principales motivations de lecture .....	53
Figure 10 : Modes d'accès au livre .....	55
Figure 11 : Répartition des supports de lecture chez les lecteurs de livres numériques .....	57
Figure 12 : le travail de l'éditeur (d'après Laulhère, 2012) .....	60
Figure 13 : La chaîne de production du livre, d'après le ministère de la Culture, 2010 .....	66
Figure 14 : Boussole des justifications, d'après le Béhec, Boullier et Crépel, 2018, p.194 ....	72
Figure 15 : Shelfie issue du compte Instagram @theliteraturearchive, 24 juillet, 2020 .....	78
Figure 16 : Publicité pour la Kindle 2 sur la homepage de Amazon, septembre 2009, issue du site <a href="https://ebookfriendly.com/timeline-kindle-history/">https://ebookfriendly.com/timeline-kindle-history/</a> .....	81
Figure 17 : Deux approches de la recherche consommateur (d'après Thompson et al., 1989)	91
Figure 18 : métaphore visuelle de la phénoménologie existentielle d'après Thompson, Locander et Pollio (1989).....	93
Figure 19 : Processus de collecte de données par phase .....	102
Figure 20 : Profils des informants, phase 1 .....	104
Figure 21 : Présentation du processus méthodologique concernant la conduite des entretiens phénoménologiques.....	107

Figure 22 : Profil des informants, phase 2 .....	107
Figure 23 : Présentation du processus méthodologique concernant la conduite des entretiens par photo-élicitation.....	111
Figure 24 : Profil des informants, phase 3 .....	112
Figure 25 : un processus itératif.....	117
Figure 26 : Processus d'analyse thématique des données.....	117
Figure 27 : Premier codage sous Word, entretien de Solène .....	120
Figure 28 : Première phase de codage sous Nvivo.....	121
Figure 29 : Accumulation de livre, photographie prise par Noémie .....	141
Figure 30 : Le livre dans la peau, photographie prise par Fred.....	142
Figure 31 : Le livre dans sa singularité, souvenir de famille, photographie prise par Olivier .....	143
Figure 32 : Cabane à livre, photographie prise par Sabrina .....	144
Figure 33 : Bibliothèque numérique, photographie prise par Magali.....	154
Figure 34 : Tenir une liseuse, photographie prise par Solène .....	155
Figure 35 : Une lecture, une boisson, photographie prise par Magali.....	157
Figure 36 : La nécessité de se créer un compte pour accéder à la lecture, photographie prise par Noémie .....	164
Figure 37 : Photographie présentée par Olivier .....	173
Figure 38 : La bibliothèque au cœur de la maison, photographie prise par Tiphaine.....	184
Figure 39 : Boite à livres, photographie prise par Sabrina .....	199
Figure 40 : Circulation du livre, papier versus numérique .....	204
Figure 41 : La culture matérielle au croisement entre les sujets, les objets et les pratiques.....	216
Figure 42 : Les spécificités de la culture matérielle.....	218
Figure 43 : De l'objet témoin à la mise en scène de la culture.....	220
Figure 44 : Une bibliothèque à fonction exclusivement décorative dans un hôtel de luxe, photographie prise par François.....	221
Figure 45 : Les vertus de l'objet selon Kopytoff (1986) .....	225

Figure 46 : Processus de sacralisation du livre .....	227
Figure 47 : Distinction entre fonction et usage d'après Moussette (2006).....	230
Figure 48 : Au-delà de la lecture, les divers usages du livre .....	232
Figure 49 : Les approches de l'objet selon Desjeux (1998).....	232
Figure 50 : Un spectre allant du liquide au solide .....	238
Figure 51 : Une housse de liseuse personnalisée avec des stickers, photographie prise par François .....	241
Figure 52 : Etui de Kindle mis en avant sur Instagram, photographie prise par Emma .....	241
Figure 53 : Processus de familiarisation aux objets d'après Kaufmann (1997) .....	244
Figure 54 : Profils selon le rapport à l'accumulation .....	248
Figure 55 : Qu'offre-t-on lorsque l'on offre un livre ? .....	251
Figure 56 : Le livre dans l'espace domestique .....	254
Figure 57 : Deux approches de la vie du livre d'après Warnier (1999).....	258
Figure 58 : Le processus de marchandisation/singularisation, d'après Kopytoff (1986) .....	263
Figure 59 : typologie de lecteurs .....	265
Figure 60 : typologie de lecteurs, verbatims .....	266
Figure 61 : Profils détaillés des bibliophiles et des lecteurs .....	269
Figure 62 : Magritte, <i>La trahison des images</i> , 1928-1929 .....	270
Figure 63 : Éléments clés constitutifs des pratiques d'après Gram-Hanssen (2011), traduction de l'autrice .....	279
Figure 64 : Les compétences dans les pratiques de consommation de livres .....	281
Figure 65 : Les significations dans les pratiques de consommation de livres.....	282
Figure 66 : Les objets dans les pratiques de consommation de livres .....	284
Figure 67 : Deux types d'hybridation .....	294
Figure 68 : Des niveaux d'hybridations variés dans la consommation.....	295
Figure 69 : Liseuse déchargée, photographie prise par Olivier.....	296
Figure 70 : Feuilletage d'un livre numérique, photographie prise par l'autrice .....	298
Figure 71 : Bibliothèque d'eBooks, photographie prise par Magali .....	299

Figure 72 : Tableau récapitulatif des niveaux et des natures d'hybridation .....	301
Figure 73 : Hybridation des registres de valeur .....	304
Figure 74 : Récapitulatif du processus de la recherche.....	309

## Annexes

### Annexe 1 : Retranscription de l'entretien de Solène, 9 avril 2017, 1h16 minutes

K : Est-ce que d'abord tu pourrais me parler de toi un petit peu, juste te présenter ?

S : Euh bah ouais donc je m'appelle Solène, j'ai 27 ans, actuellement j'habite à Reims, là je fais... niveau boulot je fais de la compta, donc pas grand-chose à voir avec les livres. Euh... Sinon bah j'ai toujours adoré lire d'aussi loin que je me souviens. D'ailleurs j'ai même sauté le cp parce que je savais lire donc euh... Et puis euh j'ai lu bah un peu de tout quoi. J'aime bien lire en marchant, voilà. Sinon je sais pas trop...

K : Et du coup... tu as pris des photos ? tu peux me les montrer ?

S : Ouais, alors... J'espère que c'est pas trop lourd, non ça devrait aller. Ca c'est pour tout ce qui est numérique. Et...

K : la première donc c'est une photo de bittorrent...

S : Oui, tout simplement le logiciel que j'utilise pour télécharger les ebooks. Du coup là y a la liste des torrents qui trainent. Et puis du coup je les laisse en partage aussi ceux là longtemps parce que de toute façon ça pèse aussi quasiment rien donc c'est pratique. Après bah j'ai mis calibre, le logiciel pour gérer tout ce qui est ebooks, qui est franchement super pratique. Ca euh.. après bah le site de la fnac parce que y a tout ce qui est... Je sais pas Euh... C'ets peut être juste une impression mais... Tiens c'est marrant d'ailleurs, la kobo quand je l'ai achetée la première fois que je la mets en veille y avait le logo fnac en gros

qui était là, j'ai trouvé ça insupportable en fait. Ah oui oui oui vraiment. Parce que en fait, pour moi un livre, évidemment y a un côté marchand parce que on achète un objet, on peut le revendre etc, mais ça reste quelque chose qui n'est absolument pas commercial à la base. Je veux dire un récit, une histoire, ça a rien à voir quoi, c'est... fin je sais pas, de la culture, ou de l'art, enfin tout ce qu'on veut, din c'est vraiment complètement autre chose. Et du coup le fait qu'on me rappelle que oui alors t'as acheté une liseuse, c'ets un machin technologique alors forcément y a une idée un peu de rpix, et en plus on te rappelle bien « eh tu vois c'est la fnac, tu l'as achetée etc. », c'est-à-dire le rappel permanent du côté commercial, c'était ignoble quoi. Ah c'était vraiment... en gros c'est, je sors de mon univers dans lequel j'étais parce que j'étais en train de lire et on te rappelle bien les lois du marché, la concurrence... fin un peu tout cet ensemble de choses là euh, autant dire que je suis allée voir sur internet si on pouvait virer et là ça affiche la couverture du dernier livre que j'ai ouvert, c'est très bien ! J'ai l'impression aussi que dans cet histoire d'ebook y a un peu plus de commercial que dans des livres, alors que c'est sans doute purement subjectif parce que je vois pas tellement pour quelle raison. Bon à part qu'on parle pas mal des prix etc. C'est vrai que les prix... on s'est habitué à ce que tout ce qui est numérique soit pas très cher, remarque c'est pas tellement vrai pour les jeux vidéos... et c'ets vrai que du coup le prix des ebooks est très élevé par rapport au livre, avec toute l'histoire de la loi du prix unique du livre, c'est assez compliqué tout ça en fait, parce que y a pas mal de choses dans le processus de fabrication des livres qui reste de toute façon c'est vrai dans les ebboks et qui peuvent justifier le prix, n'empêche que je trouve encore que quand c'est quasiment deux fois plus cher que l'édition de poche, y a un ptit problème quand même ! Donc bon.

K : Et donc la dernière photo ?

S : Bah c'est ma liseuse, tout bêtement. Avec un bouquin en vo, enfin en anglais, parce que ça peut être en français et en vo (rires). Simplement parce que c'est vraiment pratique bah pour les bouquins en vo. Bah là par exemple bah y a sanderson, c'est un auteur que j'aime bcp bcp bcp. Je sais pas si tu connais, si t'aimes la fantasy c'est trop cool. Et euh... du coup ce qu'il y a, lui c'est un auteur, j'ai acheté sa trilogie en français, j'ai acheté un gros cycle qu'il a fait, j'ai acheté son premier tome en français, après je me suis dit y a le deuxième tome qu'est sorti en anglais, il est pas encore sorti en français, j'ai racheté le papier en anglais. Et là c'était carrément, bah j'ai envie de lire ses autres œuvres en anglais, du coup je les ai téléchargé, et celles là par contre je sais d'avance que je vais finir par un jour les acheter parce que j'adore les bouquins de cet auteur quoi.

K : D'accord donc tu penses que tu vas les acheter ?

S : ouais ouais ouais, bon peut être pas tout de suite parce que j'ai pas la place. Toujours un pb de place, mais oui non clairement là je considère ça juste comme un « je les lis avant, je les achète après » quoi. Parce que (27 minutes) J'aime bcp l'auteur quoi. D'ailleurs j'ai vu qu'il était en dédicace à un moment à paris, j'ai fortement hésité à faire l'aller retour.

K : Mais du coup une dédicace sur un livre numérique... ?

S : Oui c'est vrai. Mais je suis quasiment... fin j'ai du aller une fois à un salon de bd et c'était y a hyper longtemps, j'étais au collège ou un truc comme ça, c'est vrai que j'ai aps tellement la culture salon et dédicace en fait. Parce que en général c'est pas à côté de là où je suis, et puis si y en a sur reims c'est des gens que je connais pas du tout. Mais euh... Non c'est vrai qu'après j'échange pas forcément avec les gens sur ce que je lis parce que



comme je lis très vite, euh... c'est compliqué de trouver des gens qui lisent à peu près les mêmes choses, pas de façon trop décalée quoi.

K : Et... donc les photos là t'as choisi comment ? Globalement...

S : Bah globalement en fait, bah du coup pour le numérique c'était des trucs qui me faisaient penser à ce qui était spécifiquement numérique, donc du coup la liseuse, euh, le site pour acheter tout ce qui est commercial, tout ce qui est côté internet, j'ai mis la fnac, j'aurais pu mettre amazon ou autre chose tu vois c'est... c'était pas... J'ai mis la fnac parce que comme j'ai une kobo c'était plus logique que de mettre amazon où c'est les kindle et les mobi, voilà c'est tout. Euh après bah c'est vraiment le fait de pouvoir gérer tous les fichiers, comment je les récupère, après les photos pour les trucs papier bah j'ai mis... bah la pile de bouquins que j'ai actuellement emprunté à la bibliothèque, avec ma carte devant, pour le côté bibliothèque et tout. Après tout simplement moi en train de feuilleter des pages, après c'est tout bêtement deux de mes étagères, une où il y a plutôt des romans et l'autre où c'est que des mangas quoi. Donc euh bah déjà par rapport à ce que je t'ai dit avant... les mangas tu vois je pense que si j'avais découvert maintenant j'en aurais acheté nettement moins parce que maintenant y en a énormément plus en bibliothèque, donc bah j'aurais pas eu besoin de les acheter pour les avoir quoi. Surtout qu'en plus quand j'ai commencé à m'y mettre bah j'étais en savoie, y avait pas vraiment... fin j'étais à la campagne alors du coup y avait... fin c'est pas non plus comme si je pouvais en 5 minutes aller à la fnac et lire dans les rayons quoi. Parce que ça je m'en suis pas privée de lire dans les rayons (rires).

K : Qu'est ce que tu préfères lire comme style ?

S : Bah je lis surtout des romans, euh un peu de la non fiction, après quasiment pas ce qui est théâtre, poésie... Après en roman c'est surtout de la fantasy. Et puis tu sais comme je regarde un peu ce qui est sur madmoizelle, comme ça parle tout ça, du coup je pioche un peu à droite à gauche et c'est un peu plus varié. Donc du coup pas mal d'auteurs anglo saxons plus que français. Parce que c'est vrai que en sf c'est incontournable, le monde anglo saxon... Mais j'aime bien lire un peu bah d'autres pays et tout.

K : Et donc comment tu en es venu au numérique ?

S : Bah en fait ce qu'il y a c'est que... bah j'emprunte énormément de bouquins à la bibliothèque, de toute façon vu la quantité de livres que je lis ce serait pas possible autrement niveau financier, niveau place. Puis sinon aussi loin que je me souviens on a toujours été à la bibliothèque donc c'est vraiment ancré quoi. Et en fait je lis aussi en anglais, depuis quelques années, et ce qu'il y a c'est que les rayonnages de la bibliothèque en anglais, surtout à Reims, bah y en a mais c'est pas extrêmement fourni. Donc y a plusieurs fois où je me suis dit « oh ça pourrait être pratique d'avoir une liseuse pour récupérer légalement des bouquins, bah surtout en vo en anglais mais aussi en français que je trouve pas », et euh du coup c'était vraiment dans cette idée là que je l'ai pris. Et puis aussi niveau équipement j'ai un ordinateur, par contre j'ai pas de smartphone, j'ai pas de tablette, du coup je peux pas utiliser ça pour lire, et sur écran je lis des articles régulièrement euh... bon des fois des textes un peu longs mais des articles longs. Après pour ce qui est vraiment long c'est vite fatigant l'écran. Euh par contre je lis de temps en temps des comics et des mangas, ça ça passe bien. Parce que je trouve qu'au niveau des couleurs ça passe vachement bien et tout. Et euh... Et du coup bah en fait à un moment je me suis mis dans la tête « oh j'ai trop envie d'avoir une liseuse », du coup je me suis dit « ok, là t'es en train de t'emballer, prends une semaine de réflexion ». Bon en fait c'était

début mars de l'an dernier et mon anniversaire c'était fin avril en fait. Et je me suis dit bon il te reste des sous de noel, t'attends ton anniversaire, si t'en a toujours envie c'est bon. Et bon, fin mars je passe à la fnac, parce que comme j'avais des trucs fnac j'avais repéré la kobo, et là je vois une réduction et du coup je l'ai achetée direct. Du coup ça fait... bah un an que je l'utilise, et je l'ai bien utilisée. Je crois que dans les bouquins que j'ai lus c'est euh... un peu plus d'anglais mais euh... genre 55/45, mais là j'ai regarde des bouquins qui me restent à lire y a que de l'anglais quoi. Mais du coup à côté je continue à emprunter beaucoup de bouquins à la bibliothèque donc c'est vraiment les deux quoi.

K : D'accord. Et y avait des gens autour de toi qui avaient des liseuses ?

S : Ah non pas du tout. Non je connais personne qui en ai. Bah en fait effectivement j'étais passée à la fnac avant pour voir vraiment ce que ça faisait, être sûre de ce que je voulais, parce que j'avais jamais testé de liseuse quoi. Donc je savais au niveau de la technologie que c'était différent, comme au niveau de l'écran c'est pas rétroéclairé c'est pas du tout fatigant comme un écran, ce qui est le principal soucis. Et c'est vraiment amusant, d'ailleurs quand je l'ai acheté au début comme c'est un objet technologique je pense que le cerveau s'attendait à voir quelque chose de lumineux et il trouvait très bizarre de tomber sur quelque chose qui lui faisait une impression de papier quoi. Bon ça a duré une semaine, après c'est passé comme impression, c'était rigolo.

K : une impression qui était un peu négative ou euh.. ?

S : non juste bizarre en fait, bizarre. En même temps c'est un truc qui ressemble à une tablette, mais pourquoi ça me fait pas l'impression d'une tablette quand je regarde l'écran

quoi ? C'est juste.. Je pense que le cerveau s'attendait à voir un truc lumineux, il se disait y a un truc bizarre, et après il a été habitué quoi.

K : D'accord, et du coup y a d'autres trucs qui t'ont frappée au début, quand t'as commencé à l'utiliser ? Des choses où c'était plus compliqué, ou des choses où tu as été tout de suite à l'aise ?

S : Oh je l'ai vite prise en main parce que moi je n'ai pas de soucis avec tout ce qui est euh, informatique et tout etc, et puis j'aime bien lire les modes d'emploi du coup j'ai pas trop de problème. Et euh c'est pratique de pouvoir régler la police et tout. Après euh... c'est moins pratique quand on veut feuilleter un livre, clairement. Quand on veut retourner qq pages en arrière, quand on veut... ouais c'est vraiment pour ça, quand on veut retrouver quelque chose qu'il y avait trois pages avant c'est plus contraignant qu'un livre papier, clairement. Après euh... bah clairement l'aspect pratique c'est bah de pouvoir aller sur internet et de trouver les bouquins que je veux, qui sont pas disponibles, sauf si je décide de les acheter et voilà quoi... Clairement y a le côté téléchargement illégal qui joue énormément.

K : Et en proportion tu euh... Tu es juste sur du téléchargement illégal ou.. ?

S : Alors en gros j'ai du tester 3 bouquins où c'étaient des extraits gratuits... mais alors ce qu'il y a c'est que au niveau mise en forme et tout c'était carrément merdique... genre la police qui était toute petite, ça prenait une partie du haut de l'écran pour afficher le nom du bouquin et tout ça... je sais pas si c'était ces livres là ou pas mais enfin bref, c'était une impression bien désagréable. Et sinon bah j'ai quasiment tout téléchargé illégalement, là j'ai juste acheté.... Y avait humble bundle avec récit de femmes en science fiction et

fantasy, alors c'était bcp trop accrocheur pour que j'achète pas. Mais sinon non, j'ai rien acheté d'autre. Me dénonce pas... (rires) !

K : Non non ! [...] C'est pas ma place, de juger, clairement.

S : En fait moi mon point de vue là-dessus c'est que... j'ai vraiment l'impression que télécharger un bouquin c'est comme d'aller à la bibliothèque quoi. Parce que je sais que les bouquins je les achète quasiment jamais avant de les avoir lus quoi. C'est : je vais à la bibliothèque, j'emprunte des bouquins et si y en a un que j'ai vraiment aimé, que j'ai envie de les reprendre, je les achète quoi.

K : Et ça t'est arrivé du coup d'acheter des livres que t'avais téléchargé en numérique et qui t'avaient plus ?

S : Euh... là pas encore je crois. Mais c'est aussi parce que j'ai bcp de bouquins, que j'ai plus de place où les mettre. Mais c'est vrai que ces temps ci, depuis un an, un an et demi, euh je suis énormément dans lire que du nouveau donc du coup je relis pas trop. Mais ce qu'y a c'est que depuis à peu près cette même période je note les livres que je lis, une petite note à côté, en gros pour avoir une idée de si j'ai vraiment bien aimé ou pas et je me dis comme ça si un jour je me dis bon alors, est ce qu' »y a des livres que j'aimerais bien relire ou acheter, je pourrais facilement retourner voir quoi. Et c'est vrai que y a au moins un ou deux bons bouquins que je pourrais bien acheter éventuellement euh... je sais aps, après ça dépend... de la place, des sous, de plein de choses quoi.

K : D'accord. Et toi en livres papier t'en a beaucoup ? Tu aimes bien les.... ?

S : Alors ce qu'il y a c'est qu'en livre papier ouais... euh bah en fait ce qu'il y a bah... En fait j'habite avec mon copain depuis... euh, on est ensemble depuis 9 ans, donc aussi longtemps quoi, euh, on a 4 étagères, remplies de livres, mangas, et tout. C'est... On va dire deux étagères, trois étagères c'est des mangas parce que en fait j'ai commencé à lire des mangas quand y en avait pas du tout en bibliothèque... Donc du coup les mangas c'était vraiment... bah si je veux les lire je les achète. Bon y a eu des prêts avec d'autres personnes quand j'étais au lycée mais... gros trafic (rires). Et du coup c'est pour ça que sur le manga je suis pas mal restée sur le fait d'acheter. Bon plus maintenant parce que je suis sortie de ma longue période de dix ans de mangas en fait, là je sature un peu. Et heu... Mais non mais sinon là j'ai encore pas mal de livre... en gros encore une étagère entière de livres. Le problème c'est que là dans l'appart y a plus de place quoi. Là dans l'appart j'ai un meuble où j'ai commencé à faire des tas de livres quoi... C'est la dèche. Ouais, voilà. Mais de toute façon mon objectif un jour c'est d'avoir une pièce entière tapissée de livres, avec des livres donc... Petit fantasme.

K : Donc tu restes quand même vachement attachée au papier... ?

S : Oui clairement. Autant j'apprécie ce que ça permet, la liseuse, le fait que ce soit pratique, pratique à transporter. Je pense que si un jour je vais en voyage j'emporterai peut être un ou deux bouquins et la liseuse donc, parce que y a rien à faire, les bouquins papier j'aime bien ça. Euh le fait d'avoir accès à plein de bouquins sans être limitée à la bibliothèque et tout, mais clairement je préfère les bouquins papier quoi. Parce que y a vraiment on va dire... Y a plein de choses, y a le fait que ce soit un livre individuel, qu'il ait sa forme, sa taille, sa police, sa mise en forme... fin vraiment quelque chose d'individuel. J'ai remarqué par exemple que si vraiment j'enchaîne deux livres sur la liseuse j'ai un peu plus de mal à vraiment séparer dans ma tête les deux livres quoi...

K : Ah oui ? ah c'est intéressant !

S : Oui oui oui, c'est parce que c'est exactement le même format, tout est identique sauf le contenu du texte... et vraiment le contenu, parce que même la forme est la même. C'est la même police, c'est la même taille de police et... tout est identique quoi. Et je sais que j'aime beaucoup jouer avec les feuilles de papier quand je lis un bouquin, les passer et tout, du coup forcément la liseuse ça manque... Euh... le fait que bah les bouquins que j'ai acheté bah j'aime bien les voir, et rien que le fait de les voir je me rappelle bah l'histoire ou le plaisir que j'avais à les lire et... bah ça fait pas du tout pareil avec une liseuse fichier quoi... clairement... il manque un côté quoi. Donc pour moi c'est vraiment les deux en complément et une liseuse ça peut pas remplacer les livres papiers quoi, c'est pas pareil.

K : Et du coup toi tu disais t'es plutôt assez portée sur tout ce qui est technologique à la base ?

S : Oui j'aime bien les ordinateurs et tout. Là pour te dire j'étais en train de réfléchir à faire... à repartir faire des études pour faire de la programmation web quoi. Ouais non j'aime bien ça. Fin depuis que j'étais au collège c'était « comment on fait un site internet ?? » quoi, donc vraiment grosse curiosité là-dessus... Bah j'aime bien les jeux vidéos aussi et tout... Donc j'ai un petit j'aime beaucoup tout ce qui est papier, traditionnel en quelque sorte, et j'aime bien la technologie mais euh... les deux quoi.

K : Et du coup sur les livres que t'as en papier et en numérique euh... est ce que y a des choses que tu lirais que en papier ? que en numérique ? est ce que y a une séparation entre les deux ? Ou c'est indifférent ?

S : En fait ça va plus être si y a des contraintes au niveau de la mise en forme. Par exemple s'il va y avoir euh... pas mal de d'images, enfin ça va dépendre parce que j'ai lu un ou deux bouquins où y avait juste des images sur une page, là ça gêne pas, mais là par exemple je suis en train de lire un bouquin, bon c'est de la non fiction c'est... Je sais pas si tu vois bien, les femmes, l'antiquité. Et y a toute une partie où ils mettent plein d'images, d'info et tout. Et là comme c'est associé, comme le texte côté c'est en même temps que l'image, je pense que ce serait assez compliqué d'en faire un livre euh... numérique où ça colle bien, où on pourrait facilement regarder l'image, retourner au papier... ça ce serait... ça je vois pas trop comment facilement le faire avec les liseuses actuelles quoi. C'est comme je lis pas tout ce qui est manga, bd, comics quoi aprce que... manga ça pourrait peut être passer mais les autres clairement il manquerait les couleurs et le format est pas adapté. Clairement euh... ça passe pas très bien quoi. Non après, je sais pas... Je sais pas un livre où il y aurait pas mal de jeux sur les polices d'écriture et des trucs comme ça, j'hésiterais peut être à prendre une version numérique parce qu'on peut y perdre. Ca dépend. Ou alors où tout ce qui va pas être texte comme ça, fin là je pensais euh à des bouquins où on va s'amuser genre à écrire à l'envers, ou dans des formes qui n'ont rien à voir, je pense que ce serait compliqué. Ca limite quand même les possibilités la liseuse, c'est l'inconvénient par rapport au papier.

K : Et ta liseuse, est ce que t'as un attachement particulier à l'objet... ? Tu pourrais la remplacer ?

S : Euh... bof... Euh pff... Bah disons par rapport aux possibilités qu'elle propose non, j'aimerais autant ne pas m'en séparer parce que c'est vraiment pratique. Euh après... Je crois que j'aime bien le potentiel de l'objet, le regarder et me dire « j'ai trente bouquins dedans », je trouve que c'est cool, je peux transporter partout facilement... fin c'est



vachement sympa quand même. Parce que je peux facilement le mettre dans mon sac à main et le transporter partout quoi, c'est vachement cool... Bon un bouquin de poche aussi mais c'est quand même moins pratique et puis des gros bouquins comme ça clairement pas quoi. De toute façon j'ai tendance à toujours avoir un bouquin avec moi de toute façon, ça...

K : D'accord et est ce que tu lui as mis une pochette, une housse ?

S : Non pas du tout... J'y fait relativement attention euh... je sais pas j'ai pas de gamin qui pourraient la prendre et l'abimer. J'ai que mon copain et je crois que normalement ça va. (rires). Et euh.. non... En fait je la traite un peu comme un bouquin, où je la traîne un peu partout. Je fais gaffe à ce que ce soit en bon état quand même parce que moi j'aime pas que ce soit corné ou quoique ce soit mais sinon ça va quoi.

K : Oui, sur les livres papier tu les cornes pas ?

S : Non j'écris pas, je corne pas. Ca ca vient en bonne partie du fait que comme j'ai quasiment tout emprunté à la bibliothèque, bah à la bibliothèque on peut pas. Et du coup j'ai bien pris l'habitude et du coup maintenant j'aime bien que ce soit bien plat et tout, et je suis du genre à, chaque fois que je prends un bouquin et il est corné, je suis du genre à remettre tous les petits coins un par un. Mais après je suis du point de vue si c'est un... si le livre t'appartient tu fais ce que tu veux avec quoi. Je suis pas du genre « il faut pas... » quoi. C'est « je ne fais pas », même quand le livre m'appartient, vraiment... aucun de mes livres...

K : Ca te dérange pas que les gens le fasse quand ce sont leurs livres ?

S : Bah si ce sont les leurs euh... Y a pas de problème. Bon si je leur prête c'est « bon vous me le laissez tel quel » quoi ! Mais euh... non non non... Non c'est vrai que j'avais tendance un peu y a super longtemps à être « faut que ce soit en bon état » mais bon... Après c'est un peu les droits du lecteur de pennac quoi, tu sais... c'est vraiment très libéral autour du livre quoi, c'est t'en fais ce que tu veux. C'est un peu comme y a super longtemps j'étais à « non je veux finir tus les livres que je lis » alors que maintenant c'est oui bah si à un moment je m'ennuie complètement et que j'arrive à un moment où j'en ai rien à faire de ce qui se passe après bah j'arrête. De toute façon y en a plein d'autres à lire quoi.

K : Bah est ce que du coup tu te sens plus libre par rapport au texte quand c'est sur du numérique ou ça change rien à la façon dont tu perçois le... ?

S : Je pense que ça change rien parce que euh... c'est pas des livres que j'achète. Donc euh... Je pense que si c'était un livre que j'achèterais je pense que ça m'embêterait, je me dirais « j'ai acheté quelque chose et je vais pas le finir, j'aurais mieux fait de pas l'acheter... », un livre de la bibliothèque, bah je le rends. Ou le livre téléchargé, je le supprime, au revoir petit livre !

K : Tu les supprimes ?

S : Non non non je les garde parce que ça pèse pas lourd. Euh en fait j'en supprime quelques uns de ma liseuse même, c'est pour éviter qu'il y en ai trop qui trainent mais euh... j'utilise calibre sinon, c'est pas sensé se prononcer comme ça, j'en ai rien à faire (rires) ! Non je voyais sur les site, c'est Calibeur que c'est sensé se prononcer mais c'est à l'anglaise du coup, mais je respecte rien, donc calibre, hein ! Non je les garde parce que... Bah clairement parce que ça pèse pas lourd, là j'ai fait un peu des... j'ai téléchargé un peu

des livres audio parce que je me suis acheté un baladeur mp3 et tout, c'est pour quand je suis en voiture, je peux pas lire en voiture, c'est compliqué. Et euh... ceux là je les garde pas parce que ça pèse lourd, clairement. Y a aussi que... bah je suis sur le fichier excel de madmoizelle. Je sais pas si t'as vu ? En fait y a un fichier où c'est les gens qui mettent les livres... euh les ebooks qu'ils ont de disponible, comme ça si on en veut un qui est dans la liste on peut aller le demander à la personne. Et donc vu que je suis dans la liste et que c'est mis à jour, s'il se passe rien.. bah je garde même si j'ai pas aimé parce que si ça peut servir à quelqu'un... On doit en parler de temps en temps sur le topic des liseuses.

K : Du coup c'est des pdf la plupart du temps ?

S : Oh non non non, c'est que des epub. J'ai lu que un pdf parce que je trouvais absolument pas le bouquin autrement et que je voulais le lire, et en anglais, parce que sinon je crois que je l'aurais emprunté à la bibliothèque, je crois qu'il y était en français. Mais c'était casse pied parce que si je zoomais pas sur le pdf c'était vraiment petit, et du coup pour passer chaque page fallait que je rezoome, c'était vraiment casse pied. Donc non, pas les pdf. Le bouquin était intéressant, il en valait la peine au moins.

K : Et du coup toi tu lis plutôt quand, à quel moment ?

S : Tout le temps ! (rires). Non bah genre le matin quand je me réveille ou pas longtemps après, j'allume mon pc, je peux lire un bouquin, je sais pas quand je vais au toilette, quand je me brosse les dents, quand je mange... euh... Entre deux pages de chargement sur un jeu vidéo... un peu tout le temps quoi !

K : D'accord... et du coup tu lis aussi sur ton pc ?

S : Euh ouais pas des bouquins mais après un ou deux sites, euh... avec des news, euh...

K : Et du coup ta liseuse tu la sors euh.. ?

S : Bah quand j'ai envie de lire des bouquins dessus, et puis voilà quoi.

K : Tu l'utilises tous les jours ?

S : En fait ça varie vraiment en fonction de si je lis des bouquins dessus ou pas. Là j'en ai emprunté à la bibliothèque donc je m'enchaîne ceux de la bibliothèque, ça doit faire trois semaines que j'y ai pas touché mais sinon je peux passer une semaine à lire sur ma liseuse, ou deux jours sur la liseuse, trois jours sur un bouquin, à nouveau sur la liseuse... c'est vraiment ça alterne quoi. Enfin le nombre des bouquins que j'ai lus dessus... 55 livres finis. Tu considères 55 en un an, que j'avais plein de temps l'an dernier, que j'avais lu 300 romans, mangas, comics etc. Euh.. Ca va faire un livre sur 5 ça doit être sur la liseuse là. Peut être un peu plus, ça doit être un quart, un cinquième, un truc comme ça environ. Sachant qu'après je fais pas vraiment attention et je me fixe pas un nombre particulier de bouquins quoi.

K : Et du coup ça a changé ton rapport au livre le fait d'avoir une liseuse ? ta façon de lire ?

S : Non pas vraiment parce que je lisais déjà beaucoup c'est juste que j'ai intégré la liseuse en support de lecture à la place du livre quand je lis, c'est juste que ça m'a un peu fait réfléchir sur finalement qu'est ce que j'aime bien dans les livres papier, qu'est ce que je préfère entre les deux, pourquoi... pourquoi j'utilise les deux ? Du coup c'est pour ça que

j'y avais déjà réfléchi avant, c'est pas juste à ta demande quoi. C'était « tiens j'ai cette impression là », « qu'est ce que je préfère », et tout. Non j'aime... Tiens j'avais aussi un peu réfléchi à ce que j'aimais bien dans le livre papier, du coup et qui différencie aussi du numérique, suite à une vidéo de lemon june, une booktubeuse sur internet, qui demandait quel était le sens préféré. Et du coup c'est là que je me suis rendue compte que moi le toucher c'était vraiment important, le fait d'avoir le volume du livre, de voir qu'au fur et à mesure que le volume des pages change, de pouvoir jouer avec les feuilles et tout.. que finalement c'était un truc vachement important dans le fait... d'avoir un livre papier, qui du coup pour moi manque... enfin me manque sur la liseuse quoi. Et ça ça va être un peu difficile sur une liseuse de mettre ça quoi.

K : et par exemple y a l'odorat aussi...

S : Pas du tout, je trouve que l'odeur des vieux livres ça sent pas terrible, et c'est tout. (rires) alors niveau odorat pas du tout... ça...

K : parce qu'ils ont sorti des bougies qui sentent le vieux livre...

S : Oui j'ai vu ça, j'ai fait « ouais... », je vais pas en prendre ! (rires) Non après y a le plaisir de voir tous les livres, bah les rayonnages d'une bibliothèque bah c'est super sympa mais euh... bon voilà quoi. Surtout le toucher du coup.

K : E ton copain il lit aussi sur la liseuse ou pas du tout ?

S : Non. Non bah de toute façon il lit moins souvent et nettement moins vite que moi donc les bouquins qu'on a ça lui suffit. En général c'est moi qui lui conseille des lectures quoi.

K : Et du coup les bibliothèques elles sont où chez toi ?

S : Alors y en a une qui est à 5 minutes à pieds. Ce qu'il y a c'est que les bibliothèques municipales c'est un peu réparti sur toute la ville, y a 7 antennes, y a pas les mêmes bouquins partout. Ce qui fait que je suis déjà passée un peu partout. Euh du coup y a une bibliothèque juste bibliothèque qui est à 5 minutes à pied, y a une médiathèque qui est à côté de la cathédrale, en face de la cathédrale de Reims en fait, bah qui fait médiathèque et où je vais le plus souvent. Y a une autre médiathèque dans un autre quartier et une autre ailleurs. C'est bien parce qu'on peut emprunter à un endroit et rendre où on veut. Donc j'emprunte un peu partout quoi.

K : Et ils ont pas encore de système pour les liseuses ?

S : Si si, d'ailleurs ils proposent des liseuses au prêt. Mais ce qu'il y a c'est qu'il y a pas mal de file d'attente donc j'ai jamais testé par là. Et sur le site internet on peut emprunter des bouquins pour les liseuses, j'étais aller regarder ce qu'il y avait mais y avait rien qui m'intéressait, voilà.

K : Et du coup je pensais aux étagères, elles sont où dans ton appartement ?

S : Alors tu en as deux dans ma chambre et y en a deux dans le salon, pièce de vie, un peu tout quoi, et y a plus de place pour en mettre une autre.

K : et comment tu choisis quels livres sont dans la chambre et quels livres sont dans le salon ?

S : pffft... Je crois qu'en fait tout simplement on les as remplies avec les bouquins qu'on avait et puis voilà quoi... Nous en fait ce qu'on a fait c'est que les mangas sont à peu près ensemble, après les bouquins sont à peu près ensemble euh... grosso modo par auteur et puis c'est tout. Bon après si je rangerais bah je mettrais un peu tous les mangas ensemble, après tout ce qui est fiction ensemble, euh... par auteur et c'est à peu près tout... Je sais pas si je tenterais de faire un tri entre fantasy/sf et tout, parce que je sais qu'il y a des trucs je me prendrais la tête sur où les classer, ça c'est clair... Mais euh voilà, et puis sinon dans un coin tout ce qui est non-fiction, parce que j'en ai un peu quand même. Euh voilà quoi. De toute façon j'en suis pas encore à avoir une pièce entière et devoir faire le tour de la pièce pour trouver le bouquin auquel je pense. Et puis bon comme ils ont pas tous le même format ça se retrouve vite quoi.

K : Et t'as jamais de difficulté pour trouver les livres en numérique sur internet ?

S : Si ça dépend... Bah en livre numérique y en a quand même bcp qui sont disponibles, bon après y en a faut quand même chercher un peu. Je suis sur le site de torrent t411, je sais pas si tu connais ? Euh y a quand même plutôt une offre pas mal piur ce qui est... bah ce qui est livres en français, après en anglais y en a quand même pas mal aussi. Après ce qui est chiant c'est que j'tétais bcp sur kickasstorrent qui était vachement bien pour tout ce qui est ebooks en anglais et maintenant quand je cherche c'est un peu la galère. Non sinon ça arrive des fois des bouquins que je trouve pas, du coup je laisse tomber. En général quand je le trouve qu'en pdf je considère que je le trouve pas, parce que c'est vraiment pas très pratique. Non sinon j'ai 2-3 adresses mais c'est pas forcément très fourni ni rien donc... C'est un peu casse-pied.

K : D'accord, et est ce que des fois tu te retrouves à discuter avec des gens qui comprennent pas du tout l'usage de la liseuse et qui te disent « non mais quand même, le papier... », est ce que tu te retrouves à avoir ce genre de discussions, ces débats là ?

S : Bah écoute non, j'ai montré à deux trois personnes ma liseuse, par exemple au boulot. C'est marrant, en général les gens connaissent même pas l'existence de la liseuse, et puis donc j'explique que c'est pratique parce que comme la technologie est vraiment différente, comme c'est pas rétroéclairé bah ça fait vraiment un effet papier, et puis c'est tout. Non après j'en ai pas discuté avec énormément de monde donc on m'a jamais fait ces réflexions là. Après ce qu'il y a c'est que... Bah comme on le voit sur le forum madmoizelle, c'est marrant y a des gens qui sont vraiment là « ah c'est bon la liseuse c'est génial je suis vraiment à fond dedans », des gens qui disent « ah vraiment je peux pas », moi je suis vraiment l'intermédiaire, je trouve que c'est pratique mais ça remplacera pas le papier, je continue à préférer le papier. Du coup je pense que j'ai une position entre deux vraiment assez modérée, je pourrais tout à fait comprendre aussi les deux points de vue.

K : Est-ce qu'il y a des choses dont tu voudrais parler qu'on a pas abordées, des choses auxquelles tu penses là ?

S : Non pas vraiment.

K : Est-ce qu'il t'arrive de prendre des notes sur ta liseuse ?

S : Ah non pas du tout. Et puis comme j'ai pas l'habitude d'écrire quoique ce soit sur les livres papier je crois que j'ai jamais pris l'habitude d'avoir des trucs que je voulais écrire, donc voilà du coup non. Non puis je trouve que même si on peut mettre des marque pages



et des trucs comme ça, je trouve que c'est toujours pas hyper pratique pour naviguer facilement. Après tout le côté je prends des notes que je relis après, j'ai vraiment pas utilisé donc je peux pas dire mais... Ah si ! Le dictionnaire c'est super pratique ! Y a une fois ou deux je... je me suis dit que j'allais poser le doigt sur le livre papier pour avoir la traduction du mot (rires). J'ai pas été jusqu'à faire le geste mais je me suis rendue compte que j'en avais eu l'intention...

K : Je comprends, moi j'ai déjà voulu faire ctrl +z dans la vraie vie, ça marche pas...

S : Ca ce serait génial !

K : Oui donc le dictionnaire c'est quelque chose que tu utilises bcp ?

S : Peut être pas bcp mais régulièrement et c'est pratique. Parce que j'ai un bon niveau d'anglais donc j'ai pas souvent besoin quoi.

K : Après d'autres fonctionnalités, euh...

S : Ah y a un truc, euh dans ma liseuse on peut mettre plein de stats de lecture, de combien de temps on passe, tout ça. Ca me stresse abominablement, je déteste ça en fait. Parce que y a vraiment un côté efficacité, productivité, qui pour moi est antithétique de prendre du temps pour lire. Et en fait si je commence à avoir les nombres je vais vouloir faire mieux, et c'est carrément pas le meilleur moyen de profiter d'un livre quoi.

K : Oui le système de badges, tout ça...

S : Oui oui j'ai vu... alors là j'en tiens absolument pas compte, ça n'existe pas. Alors oui je me suis amusée à regarder au début ce qu'il y avait par curiosité. Autant ça se rapproche

des hauts faits dans les jeux vidéos et ça j'aime bien, autant avec les livres je trouve que c'est pas la même culture quoi, c'est... ça va pas. Et puis moi déjà je lis vite, j'ai une consommation de livres assez hallucinante et c'est même... bon des fois je me dis « je mets trop longtemps à lire ce livre, je me mets à finir de le lire » mais j'en suis quand même pas à me forcer à lire quand c'est désagréable. Je lis des choses qui m'intéressent parce que ça me plait et je lis énormément parce que j'ai vraiment envie de lire quoi. Et alors du coup le côté performance est une abomination pour moi quoi, ça va pas du tout, c'est... Ouais non non, j'aime pas du tout. Et puis du coup tant que je sais pas combien de temps je vais mettre pour lire un livre je peux pas me dire qu'il faut que je fasse mieux. C'est marrant, on avait des cours de management où c'était... pour être plus productif il faut mesurer. Mais ce qui veut dire aussi que si j'ai pas la moindre envie d'être plus productive, il suffit que je mesure pas quoi. J'aimais bien le renversement, quelquepart, de l'idée.

K : Ok, bah moi j'ai fait le tour de mes questions. Donc je sais pas si tu penses à des choses...

S : Comme ça... Si y a peut être le fait que les livres numériques on peut difficilement les prêter, en même temps j'ai pas prêté des livres à des gens depuis... ah quoi que non, j'ai prêté un livre y a pas longtemps. Mais non j'ai pas grand monde à qui prêter donc je prête pas beaucoup, mais euh c'est vrai après quand je repense par exemple au lycée où les mangas, on était plusieurs personnes à se les prêter intensivement. Je me souviens de certains jours j'avais 10 mangas dans le sac entre ceux que je rendais, ceux que j'empruntais et tout... Bah c'est vrai qu'on aurait pas pu faire ça quoi.

K : Et en même temps y a la liste excel sur madmoizelle...

S : Oui c'est vrai... Y a aussi que si y a quelqu'un qui vient chez soi on peut montrer sa bibliothèque. C'est vrai qu'on peut aussi techniquement montrer sa liste sur la liseuse mais c'est vraiment pas le même effet quoi.

K : Parce que c'est un truc que tu ferais de montrer ta bibliothèque ?

S : Bah je pense oui sans problème, la semaine dernière y a quelqu'un... Parce que j'aime énormément c'est livres, c'est MA bibliothèque, du coup y a un lien, c'est... Et puis je trouve aussi que voir ce qu'une personne a dans sa bibliothèque ça apprend quand même pas mal sur les goûts de la personne quoi. D'ailleurs si tu veux une petite anecdote marrante, la première fois que je suis allée chez mon copain j'ai vu qu'il avait les game of throne je me suis dit « ah, c'est un bon signe ça ». (rires) Donc voilà quoi. Disons que quand on rentre dans une maison et qu'on voit des bibliothèques etc ça me paraît beaucoup plus naturel et spontané d'aller les voir et d'en parler que de sortir la liseuse et de dire « regarde, c'est ma liste de bouquins », ça s'insère moi bien quoi. C'est moins fluide quoi...

K : Donc prêter et puis montrer en fait...

S : Oui, pas forcément au sens « je veux me la peter, j'ai plein de livres » mais parce que même dans la maison de mes parents y avait... y avait la salle de jeux où y avait une grande étagère pleine de livres, dans le salon y a des endroits où y a des bd et des livres... Pour moi c'est quelque chose qui est... de de... de normal qui est dans une maison. Ca veut pas dire que c'est pas normal si y en a pas, mais vraiment quelque chose qui est tout à fait à sa place quoi, c'est euh... c'est pas gênant et... Moi j'ai tendance à, si y a des livres, à être curieuse et à aller voir ce qu'il y a quoi. Oui et forcément tout ça du coup y a pas avec le numérique quoi. Non et puis je pense que le livre aura beaucoup plus de mal à passer à du tout numérique par rapport à tout ce qui est films, musique euh... Parce que, je sais

pas, y a qu'à regarder tout ce qui est dvd, cd, tout ça.... C'est déjà depuis très longtemps la même taille de format, la même taille d'étui et tout. Et je trouve qu'il y a pas forcément une grande valeur ajoutée à avoir un support physique en fait. Le le... On va dire si on prend par exemple le dvd d'un film, tout est sur le dvd du film presque, l'image et tout... Et du coup y a pas vraiment grand-chose à gagner dans du physique quoi. Bon on pourrait mettre à côté tout ce qui est vinyle mais ça je pense que c'est vraiment une autre question. Alors que vraiment le livre papier c'est pas un objet... euh je sais pas comment dire, juste un support pour garder ce qu'on veut utiliser après en numérique, c'est un objet complet en lui-même quoi. Fin par exemple un dvd où le boîtier serait plus grand qu'un autre ce serait juste « c'est pas pratique pour le ranger » quoi. Alors que un livre qui a un autre format c'est un objet différent quoi. Et euh après en même temps c'est vrai que l'essentiel du livre c'est quand même le texte à l'intérieur, et je sais pas si on veut prendre par exemple... en prenant un classique aléatoire, je sais pas un zola où y a eu 15000 éditions, oui c'est clair que quelque soit l'édition qu'on prend, on aura toujours le même texte et fondamentalement on va dire, l'expérience du récit sera la même. Mais ça n'empêche pas qu'il y a tout le côté physique qui individualise, qui rend unique les livres. C'est pas la même chose si on prend une édition poche actuelle commentée ou des vieilles éditions avec les reliures et tout, ça donne... comment dire, je trouve une impression autour du livre, je trouve autour du récit qui est différente en fait. Et euh... C'est un peu flou mais...

K : Non non, y a plein de trucs intéressants. Mais tu parlais des différents formats de livres et en même temps je vois que dans ta bibliothèque euh, c'est des livres qui ont beaucoup les mêmes formats, du coup...

S : Oui c'est clair. Bah déjà c'est des séries, et les séries j'aime bien quand c'est le même format, c'est logique. Après c'est pas mal des livres achetés récemment et c'est vrai que

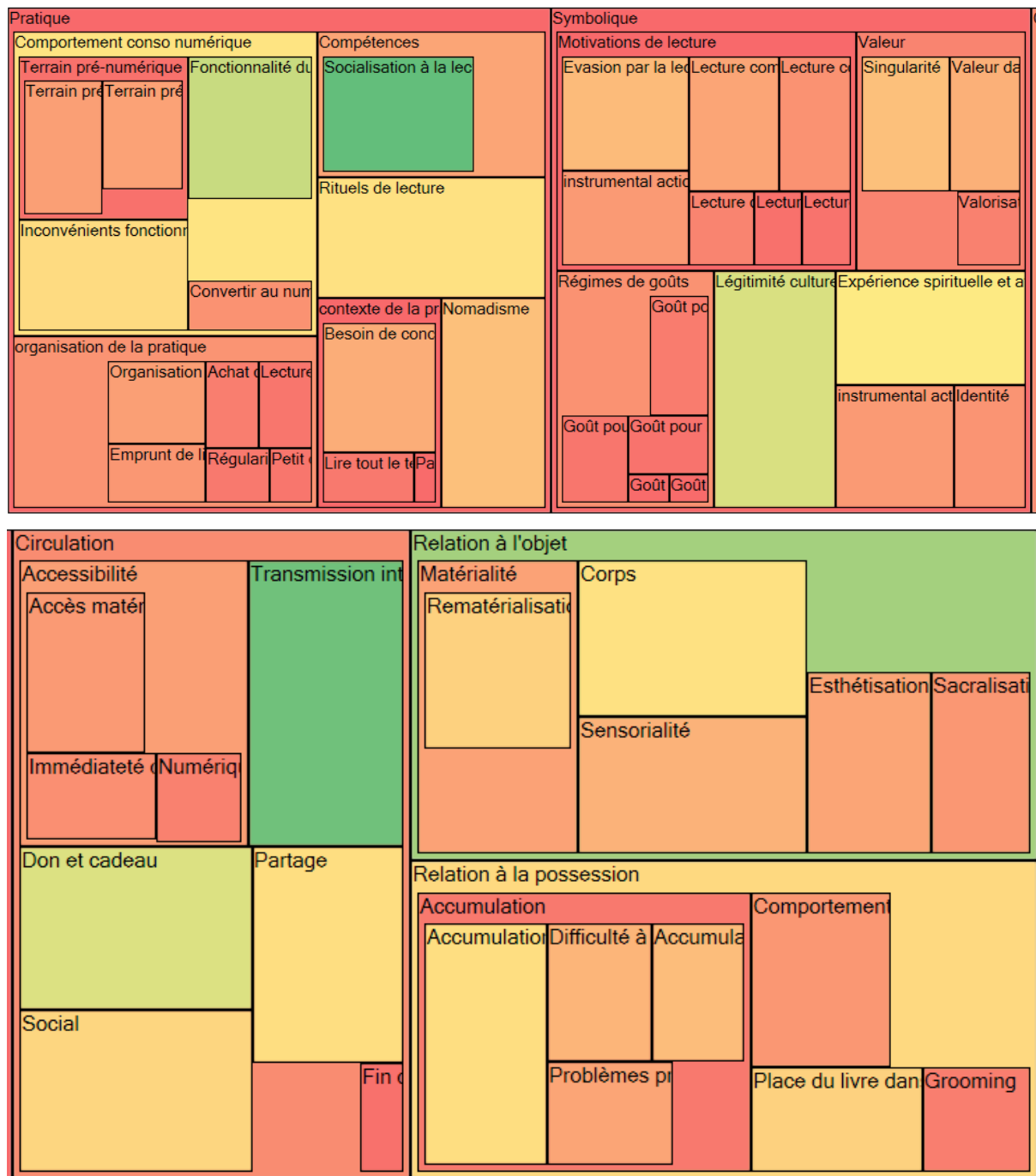
quand on prend des livres récents, uq'on les prend chez la même maison d'édition ça va souvent être le même format, euh... Bon alors les mangas ils ont presque tous le même format, pas exactement mais presque, mais euh j'en ai qui sont en grand format. Par exemple y a un livre, c'est le clan des otoris, je sais pas si tu connais euh... que j'ai acheté y a très longtemps, j'ai voulu l'acheter un jour, la couverture en grand format était magnifique, et euh... mais bon c'est plus cher, et comme en général j'ai un budget limité, j'ai tendance à préférer les formats poches quoi. Sauf que là j'ai regardé les formats poches, au lieu d'avoir ces belles illustrations pleines de couleur avec les reflets et tout, c'était deux bandes blanches et une image au milieu, tu sais les trucs genre samouraï japonais très figuratif, mais que je trouve vraiment moche. Du coup la couverture était tellement moche que je les ai acheté en grand format rien que pour ça. Non et puis après y a... ne serait ce qu'au niveau du volume quoi j'ai... j'ai racheté à la croisée des mondes en anglais, c'est une anthologie de trois tomes, bah elle est super grosse, celle là je l'ai acheté d'occasion aprce que je voulais une belle couverture, celle avec la boussole, pas un truc tout moche qui n'avait rien à voir quoi. Et euh... Non c'est vrai que j'ai pas mal de poches. Mais même les poches après ils peuvent avoir des couleurs différentes, des formats différents... Donc c'est vrai qu'il y en a pas mal de semblables mais j'en ai pas mal aussi qui sont pas, pas comme ceux là quoi. Fin j'ai quelques bd aussi...

K : Ok bah écoute, moi de mon côté j'ai fait le tour.

S : Oui là je pense plus à rien. (...) C'est plus compliqué que juste une opposition entre fonctionnel et émotionnel. Parce que j'y pensais apr exemple, dans le livre papier, y a la possibilité de voir combien de pages il reste avant la fin d'un chapitre, de retourner quelques pages en avant, de regarder une carte ou une généalogie qu'il y a en début du livre, au niveau fonction y a quand même des trucs qui sont pas remplacés par... que la

liseuse ne peut pas faire, ou pas facilement quoi, parce que aller retourner voir une carte c'est pas... c'est pas pratique quoi. Je crois que ça va être compliqué pour le numérique d'avoir tout ce qui est les petits trucs pour jouer avec et tout... Même si y a de l'interactif... c'est beaucoup plus dans le complément quoi. Y a aussi ce dont on parle, que le numérique c'est pas forcément bon pour des enfants très jeunes et tout, des histoires d'écran...

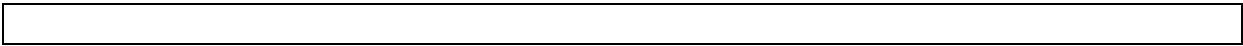
Annexe 2 : Représentation schématique des codes réalisée sous Nvivo



### Annexe 3 : Grille de codage en fin d'analyse

Nœud Parent	Nœud enfant	Sous-catégorisation nœud enfant
<b>Pratique de la lecture</b>	Comportement de consommation numérique	terrain favorable, terrain défavorable, inconvénients, fonctionnalité, conversion
	Compétences	
	Organisation de la pratique	Régularité, quantité, achat, emprunt
	Contexte de la pratique	Moments de lecture, lieux de lecture
	Régime de goût	BD, manga, littérature classique, SF, séries
<b>Symbolique</b>	Identité	
	Valeur du livre	Singularité, valeur dans le texte
	Motivations de lecture	Divertissement, processus cognitif, contrainte, évation, utilité instrumentale
	Expérience spirituelle et affective	
	Légitimité culturelle	
<b>Circulation</b>	Circulation sociale	
	Accessibilité	Accès numérique, accès matériel
	Transmission intergénérationnelle	
	Don et cadeau	Don, cadeau
	Partage	intra-familial, autre
<b>Possession</b>	Place du livre dans l'espace domestique	
	Grooming	
	Comportement de collectionneur	
	Accumulation	De papier, de numérique
<b>Relation à l'objet</b>	Sacralisation	
	Esthétisation	objet, autre
	Dématérialisation	
	Rematérialisation	
<b>Relation au corps</b>	Techniques du corps	avec le numérique, avec le papier
	Apprentissage de nouvelles techniques du corps	
	Sensorialité	vision, toucher, odorat, autre





## TABLE DES MATIERES

<b>Introduction générale</b> .....	11
<b>Chapitre 1. Le livre en contextes</b> .....	17
Introduction .....	18
1. Contexte théorique : le livre et la lecture dans la littérature .....	19
1.1. Les caractéristiques de la lecture.....	19
1.2. Profils de lecteurs et usages et lecture.....	25
1.3. La lecture entre pratique scolaire sacralisée et loisir.....	27
1.4. Le livre dans sa dimension matérielle .....	30
2. Contexte historique : le livre dans son histoire.....	36
2. 1. Le livre en révolutions .....	36
2.2. Brève histoire sociale du livre .....	40
2.3. Prophéties et oraisons funèbres : vers la mort du livre ?.....	43
3. Contexte économique .....	46
3.1. L'industrie du livre et ses acteurs : proposition de carte.....	47
3.2. Le système économique du livre.....	51
3.3. Le livre numérique entre opportunité et danger pour le marché.....	58
3.4. Les acteurs de l'industrie du livre et le bouleversement du numérique .....	62
3.4.1. Nouveaux usages offerts par le numérique .....	62
3.4.2. Tensions et pluralisme de pratiques numériques .....	64
4. Contexte social : les pratiques de consommation autour de l'objet livre .....	74
4.1. La circulation des livres .....	74
4.1.1. La circulation matérielle des livres.....	74
4.1.2. La circulation conversationnelle des livres.....	77

4.2. Relation à l'objet et consommation de livres.....	79
4.2.1. Pratiques d'accumulation du livre.....	79
4.2.2. Relation à la matérialité et sensorialité du livre.....	81
4.3. Le livre numérique : un bouleversement des hiérarchies.....	83
Conclusion : le livre, objet singulier ?.....	83
<b>Chapitre 2. Dispositif méthodologique</b> .....	<b>87</b>
1. Positionnement de la recherche.....	89
1.1. Contextualiser les données : une approche phénoménologique et inductive de la recherche.....	89
1.1.1. Une posture épistémologique inductive.....	89
1.1.1. Fondements théoriques de l'approche phénoménologique.....	90
1.1.2. Conséquences de l'approche phénoménologique.....	90
1.2. Une démarche de recherche labellisée CCT.....	94
1.3. Définir l'objet de recherche.....	96
1.4. Construire le rapport du chercheur à son objet de recherche.....	98
2. Méthodes de collecte de données.....	102
2.1. Première phase de collecte : les entretiens familiaux approfondis.....	103
2.2. Deuxième phase de collecte : les entretiens phénoménologiques.....	104
2.3. Troisième phase de collecte : les entretiens par photo-élicitation.....	110
3. Analyse et codage des données.....	116
3.1. Une analyse thématique de contenu.....	116
3.2. Le processus de codage.....	119
Conclusion.....	121
<b>Chapitre 3. Résultats de la recherche</b> .....	<b>123</b>
1. Portraits de lecteurs, profils d'informants.....	125
1.1. Introspection : portrait de l'autrice comme lectrice.....	126

1.2. François, sauvé par le numérique .....	129
1.3. Florence ou l'objet désacralisé.....	131
1.4. Aurélie ou le livre comme légitimation culturelle et sociale.....	133
1.5. Julien, l'amoureux des livres qui ne lisait pas.....	135
1.6. Flora ou le livre en circulation .....	136
1.7. Guillaume ou le livre sacralisé.....	139
1.8. Conclusion des portraits et thèmes de réflexion.....	141
2. La matérialité dans la relation à l'objet livre.....	146
2.1. Symbolique et matérialité : la matérialité comme trace .....	146
2.2. La matérialité comme repère .....	150
2.3. Livre numérique : dématérialisation ou rematérialisation .....	153
3. La place du corps dans la relation à l'objet livre.....	156
3.1. Une relation sensorielle.....	156
3.2. Le livre dans le champ de vision .....	159
3.3. Techniques du corps et ritualisation de la lecture.....	161
3.4. Mise en place de nouvelles techniques du corps et affordance du numérique .....	162
4. Relation à la possession .....	167
4.1. L'accumulation de livres.....	167
4.2. Le numérique : une autre forme d'accumulation.....	175
4.3. Place du livre dans l'espace domestique .....	180
4.4. Grooming et soins apportés à l'objet .....	188
4.5. La dépossession .....	191
5. Circulation du livre.....	195
5.1. Le livre comme lien social : la circulation conversationnelle.....	195
5.2. Prêter, emprunter, faire circuler l'objet et les idées dans l'espace .....	197

5.3. La circulation du livre numérique.....	202
5.4. Le livre, cadeau précieux ou cadeau par défaut.....	204
5.5. Vie et mort du livre.....	208
Conclusion.....	210
<b>Chapitre 4. Interprétation des résultats sous l'angle de la culture matérielle .....</b>	<b>213</b>
Introduction .....	213
1. Définir la culture matérielle : quels apports pour l'étude de la consommation de livres ? .....	216
1.1. Qu'est-ce que la culture matérielle ? .....	216
1.2. L'objet comme témoin .....	218
2. L'objet dans la recherche en Sciences Humaines.....	223
2.1. Définitions de l'objet. Le livre est-il un objet comme un autre ? .....	223
2.2. Les systèmes d'objets et l'accumulation.....	228
2.3. Usages et fonctions de l'objet.....	229
2.4. Les différentes approches de l'objet .....	232
3. L'objet dématérialisé.....	235
3.1. Dématérialisation et glissement de pratiques .....	235
3.2. Dématérialisation et rematérialisation.....	237
3.3. Consommation liquide, consommation solide .....	237
4. Du sujet à l'objet : quels liens ?.....	243
4.1. L'attachement aux objets .....	243
4.2. De l'attachement à l'appropriation.....	245
4.3. Acquisitivité et rapport à la possession .....	247
4.4. Le don d'objet et le cadeau.....	251
4.5. Les objets dans l'espace domestique .....	253
5. Une approche dynamique de la culture matérielle .....	257

5.1. L'objet comme porteur de vie.....	254
5.2. Vie des objets et biographie d'objets.....	259
5.3. Biographies d'objets : de la marchandise à la singularité .....	262
6. Proposition de typologie de lecteurs .....	265
Conclusion.....	270
<b>Chapitre 5. Discussion : des pratiques à l'hybridation .....</b>	<b>273</b>
1. Un retour aux pratiques .....	276
1.1. Théorie(s) de la pratique, théories des pratiques ?.....	276
1.2. Livre papier, livre numérique : des systèmes de pratiques opposés .....	280
1.3. Au-delà de la théorie des pratiques .....	287
2. Hybridation de pratiques dans la consommation de livres.....	292
2.1. Une présentation du concept d'hybridation .....	293
2.2. Des pratiques qui s'hybrident .....	294
2.3. Hybridation de deux régimes de valeur .....	302
<b>Conclusion générale.....</b>	<b>307</b>
1. Contributions théoriques de la recherche .....	310
2. Contributions méthodologiques de la recherche .....	313
3. Contributions managériales et sociétales de la recherche.....	313
4. Limites et voies de recherches .....	316
<b>Bibliographie.....</b>	<b>320</b>
<b>Annexes.....</b>	<b>346</b>

## **HYBRIDATION DE PRATIQUES DE CONSOMMATION DIGITALE ET MATERIELLE : LE CAS DE LA CONSOMMATION DE LIVRES**

Résumé : Le développement de la consommation digitale modifie les pratiques des consommateurs dans un processus de numérimorphose, sans pour autant faire disparaître la matérialité. Dès lors, deux types de consommation cohabitent, engendrant l'hybridation de pratiques. Adoptant une démarche qualitative, cette recherche a pour objectif de comprendre la façon dont se met en place cette hybridation entre consommation digitale et matérielle, en étudiant le cas de la consommation de livres. Nous proposons une grille de lecture de ces pratiques permettant une compréhension dialogique de la consommation de livre, afin de sortir de l'opposition dialectique traditionnelle entre livre numérique et imprimé. Des entretiens compréhensifs et par photo-élicitation nous ont permis de proposer une typologie des consommateurs de livres selon leur comportement à l'égard des pratiques de lecture et de l'objet livre. Ainsi, cette recherche favorise la compréhension de ces nouvelles pratiques pour les acteurs du marché, dans un contexte de développement du numérique.

Mots clef : consommation digitale ; livres numériques ; théorie des pratiques ; hybridation des pratiques ; photo-élicitation

## **HYBRIDIZATION OF DIGITAL AND MATERIAL CONSUMPTION PRACTICES: THE CASE OF BOOKS CONSUMPTION**

Abstract: Digital consumption is developing, which modifies consumers' practices through a digimorphosis process, without making materiality disappear. Hence, two types of consumption cohabit, generating a hybridization of practice. Adopting a qualitative approach, this research aims at understanding the way this practices porosity between digital and material consumption sets in, studying the case of books consumption. We suggest an interpretation grid of these hybrid practices that allows a dialogical understanding of books consumption, to go beyond the traditional dialectical opposition between eBooks and printed books. In depth and photo-elicitation based interviews allowed us to uncover privileged contact zones in the circulation and accumulation of books. This approach using practice theory might open the way to a broader reflection over value actualization through practice.

Keywords: digital consumption ; eBooks ; practice theory ; practices hybridization ; photo-elicitation